

Série de Manuels apostoliques

Manuel sur les Épîtres de Paul



Jeremy Painter

Manuel sur les Épîtres de Paul

Série de Manuels apostoliques

Jeremy Painter

Éditions Traducteurs du Roi

Publié en partenariat avec :
Coopérative de littérature française

Cet ouvrage est la traduction française du livre
Handbook on the Epistles of Paul de Jeremy Painter,
Copyright © 2016 de l'édition originale par Word Aflame Press.
Tous droits réservés.
36 Research Park Court, Weldon Spring, Missouri, É.-U. 63304
www.PentecostalPublishing.com

Traduction : Serge Towa

Révision : Jean-Marie Roy et Liane Grant

Mise en page : Jared Grant

Copyright © 2019 de l'édition française au Canada
Publié par les Traducteurs du Roi, une filiale de
Mission Montréal
544 Mauricien, Trois-Rivières (Québec) Canada G9B 1S1
www.TraducteursduRoi.com
Sous l'égide de l'Église Pentecôtiste Unie,
36 Research Park Court, Weldon Spring, Missouri, É.-U. 63304

*Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la
version Louis Segond, Nouvelle Édition de Genève 1979.*

ISBN 978-2-924148-67-9

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
2020.

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives Canada, 2020.

Ce livre est sous la protection des lois sur les droits d'auteurs du
Canada. Il est interdit de reproduire ce livre dans son intégralité
ou en partie pour des fins commerciales sans la permission des
Traducteurs du Roi et de Word Aflame Press.

REMERCIEMENTS

Merci à chaque personne, église et organisation
qui a contribué au projet de traduction des
livres requis pour les licences ministérielles
de l'Église Pentecôtiste Unie Internationale.

SÉRIE DE MANUELS APOSTOLIQUES

Manuel sur le Pentateuque

Manuel sur les Évangiles

Manuel sur les livres historiques

Manuel sur le livre des Actes

Manuel sur les prophètes

Manuel sur les Épîtres de Paul

Manuel sur les Psaumes et la littérature de Sagesse

Manuel sur les Épîtres générales et le livre de l'Apocalypse

Pour mes enfants, Ethen, Carter et Morgan,

Disciples des apôtres, fidèles

Dieu est fidèle.

– Paul, I Corinthiens 1 : 9

L'amour n'est pas l'amour

qui change quand il trouve l'altération,

Ou qui s'enlève sous l'effet du dissolvant :

Ô non ; c'est une marque toujours fixe,

qui fait face aux tempêtes et n'est jamais ébranlée ;

... L'amour ne change pas avec ses brèves heures et semaines,

Mais se confirme même jusqu'au bout du destin.

– Shakespeare, Sonnet 116

Préface de l'éditeur

La série de Manuels apostoliques a été conçue pour donner au lecteur apostolique une vue d'ensemble de toute la Bible, à la lumière des connaissances modernes, et nuancée par la doctrine et la pratique apostolique. Bien que les auteurs de chaque volume aient des diplômes universitaires, nous avons cherché à éviter des discussions techniques trop complexes. Nous voulions mettre à profit les connaissances avancées, acquises au cours de plusieurs années d'études, sous un format suffisamment simplifié pour enseigner une étude biblique du mercredi soir. Se situant entre un commentaire verset par verset et une Bible d'étude apostolique, ces manuels donnent vie à un texte vieux de deux à quatre mille ans dans une application pratique adaptée à notre vie et à l'Église d'aujourd'hui. Vous trouverez des informations sur la culture, la langue et l'histoire d'Israël, l'Évangile de Jésus-Christ et l'Église du premier siècle, minutieusement approfondies par les écrivains apostoliques.

Dans certains manuels, vous remarquerez peut-être l'utilisation du mot « Yahweh » au lieu du mot « Jéhovah » qui est plus traditionnel. Dans l'original hébreu de l'Ancien Testament, les lettres hébraïques translittérées YHWH, ou auparavant JHVH, ont été utilisées spécifiquement pour faire référence au Dieu tout-puissant (souvent appelé l'Éternel dans les traductions françaises). Alors que les mots hébreux *Élohim* (« Dieu ») et *Adonai* (« Seigneur ») sont également utilisés dans l'Ancien Testament, YHWH faisait référence au nom le plus sacré de Dieu. Un choix de traduction de « *Jehovah* » utilise des voyelles d'*Adonai* pour rendre YHWH prononçable. Au fil

du temps, Yahweh est devenu la forme préférée de nombreux écrivains modernes.

Un autre terme inconnu de certains lecteurs est la LXX ou la *Septante*. C'était la traduction grecque des Écritures de l'Ancien Testament à laquelle Jésus, Luc, Paul et d'autres croyants auraient été habitués. La compréhension de ces mots dans leur contexte historique original nous donne une meilleure compréhension du monde dans lequel les apôtres vivaient et servaient, et nous permet de mieux comprendre le texte.

La série de *Manuels apostoliques* n'est pas destinée à répondre à toutes les questions. Au contraire, elle a pour but d'apporter une signification essentielle au texte biblique et son application à l'Église apostolique d'aujourd'hui. Notre désir ultime est que le lecteur soit édifié, qu'il grandisse dans la connaissance, et qu'il soit instruit dans la justice (II Timothée 3 : 16). Nous prions afin que vos vies et celles des croyants dans votre *oikos* (« maison » ou « famille de Dieu ») soient enrichies et bénies par les livres de cette série.

Dans ce volume, Jeremy Painter nous livre un aperçu de la vie de Paul et de ses préoccupations théologiques (Paul). Il parcourt ensuite les lettres de Paul dans leur ordre canonique. Paul a été sans aucun doute l'un des acteurs clés de l'Église primitive, peut-être le second après le Seigneur Jésus-Christ en ce qui concerne l'étendue de son influence. Dans le contexte du XXI^e siècle, il aurait été un planteur d'églises par excellence et un modèle pour la réalisation de l'importante œuvre pastorale de l'église. Mais il était plus qu'un modèle : il nous a apporté une pensée théologique sur ces questions. Comme le souligne l'auteur de ce volume, Paul a abordé la vie de manière théologique, même jusqu'aux petits problèmes de la vie quotidienne.

Nous espérons que ce volume vous aidera non seulement à mieux comprendre les lettres de Paul, mais qu'il approfondira également votre foi en son Dieu.

— Robin Johnston, Éditeur général

— Everett Gossard, Rédacteur en chef

Avant-propos

« Les uns se moquèrent, et les autres dirent : nous t'entendrons là-dessus une autre fois. » (Actes 17 : 32)

Au printemps 2011, alors que j'étais étudiant au séminaire américain, je me suis retrouvé debout sur l'Aréopage, la même formation rocheuse près de l'Acropole où, vingt siècles auparavant, l'apôtre Paul avait donné un avertissement sévère à la guilde philosophique d'Athènes (voir Figure 1). C'était par un dimanche matin frais, juste avant l'aube. On m'avait demandé de faire un exercice de dévotion pour mes confrères séminaristes, à l'aube.

Au lever du jour, j'ai sorti nerveusement mes notes et je me suis mis à pratiquer à mi-voix quelques-unes des phrases grecques les plus rébarbatives. « *Deisidaimonesterous, deis-i-dai-mon-est-er-ous* », ai-je murmuré à plusieurs reprises dans mon meilleur grec, en essayant de faire rouler sur ma langue épaisse ce mot de sept syllabes. Il s'agissait d'un terme important pour la dévotion. Il signifie « très religieux », le mot que Paul a utilisé pour décrire les Athéniens. Le professeur a cherché à obtenir l'attention du groupe, puis m'a demandé de commencer. J'ai regardé autour de moi et je me suis soudain senti anxieux, d'autant plus que la voix du professeur avait également attiré l'attention de plusieurs touristes à l'extérieur du groupe.

J'ai lu mon texte en grec, et quand je suis arrivé à ce mot de sept syllabes, le professeur m'a interrompu et, en montrant la différence que fait la position correcte de sa langue sur le sens du mot, il m'a corrigé sur la prononciation des

deux premières syllabes : « They-sa-they, they-sa-they ! Pas » Dey-sa-dey. » (Il a prononcé la première avec une touche de raffinement ; la seconde, comme un homme des cavernes). Je me sentais comme un grossier barbare. Mais lui, sentant qu'en interrompant ainsi un exercice de dévotion, il avait failli aux règles de l'étiquette plus que ce que méritait ma mauvaise prononciation, il m'a fait un sourire gêné et m'a signalé qu'il en avait fini avec son interruption. Les membres du groupe, frissonnant dans le froid matinal, en attendant la fin de cet exercice, ont tourné de nouveau les yeux vers moi. Mais, devant mon hésitation à prononcer à nouveau le mot, le professeur ne put s'empêcher malgré lui d'interrompre à nouveau l'exercice de dévotion, pour faire une autre remarque : « Vous utilisez le grec érasmien, la meilleure approximation du grec de la koinè d'un érudit hollandais du XVI^e siècle ; mais il faut que vous perdiez cette habitude ! Les « D » sont généralement censés se prononcer 'th' et non 'duh'. »

J'ai survécu à l'exercice, mais j'ai eu beaucoup de mal à le rendre « dévotionnel ». Le groupe s'est dissipé et je suis resté seul pendant quelques minutes pour explorer l'ancienne colline. Le soleil était maintenant à plusieurs degrés au-dessus de l'horizon, lorsque les cloches des églises de toute la ville, d'arrondissement en arrondissement, de front de mer en Acropole, se sont mises à sonner. Athènes reprenait vie. Le son était à la fois assourdissant et d'une beauté envoûtante. Un millier d'églises, littéralement, annonçaient que c'était dimanche, le jour où *Christos* est sorti du tombeau.

Vingt siècles plus tôt, il n'y avait pas d'église et certainement aucune cloche pour sonner un dimanche matin. La ville reconnaît ses dieux avec un art époustouflant. Le Parthénon au sommet de l'Acropole, érigé en l'honneur de la patronne d'Athènes, Athéna, était l'une des sept merveilles du monde.

Partout où l'on portait ses regards, il y avait des monuments si vastes et si luxueux que les Athéniens n'avaient pas besoin de persuader ses citoyens d'adorer. Si un étranger leur demandait si Athéna était réelle, ils pouvaient simplement montrer du doigt le Parthénon et dire : « Quelque chose qui n'existe pas pourrait-il inspirer *cela* ? »

Mariant la vérité et la beauté, les idoles étaient la preuve de leur propre vérité. C'est dans cette atmosphère que Paul, ce Juif de petite taille, a gravi cette même colline et a eu la témérité de faire la leçon aux Athéniens « très religieux » sur le thème de la religion, la leur et la sienne, sans aucun monument si ce n'est une croix en bois, comme preuve de la vérité de ce qu'il disait, en portant uniquement les paroles et le témoignage de sa bouche. Ce fut certainement tout un spectacle ce jour-là ; en effet, les philosophes l'ont traité de *spermologos*, c'est-à-dire de « discoureur », une insulte à l'époque, et aussi de nos jours. Quelque chose dans cette colline attire le philosophe en nous et nous donne, je suppose, l'impression d'être un peu supérieurs, que ce soit le savant moderne qui corrige la prononciation de son élève au milieu d'un exercice de dévotion ou l'antique stoïcien qui se moquait d'un Juif qui, ce jour-là, semblait aussi loin de la pertinence qu'on puisse l'imaginer. Le Parthénon voisin jetait une ombre menaçante sur Paul, et son sermon s'est terminé non pas au son de la trompette ou de la harpe, mais par des éclats de rire.

Qui aurait pu deviner que, vingt siècles plus tard, ce Juif insignifiant et son Seigneur régneraient sur cette ville ? Qui aurait alors pu deviner que le Parthénon ne serait bientôt plus qu'un musée, un monument en ruine à une ancienne superstition ? J'avais simplement fait une dévotion devant un public sympathique et je me sentais nerveux. Il est difficile d'imaginer ce que Paul a pu ressentir. Il se tenait là, seul. Très

seul. Le seul chrétien de la ville. Le Dieu qu'il adorait était, pour les Athéniens, le « Dieu inconnu ».

J'ai également visité la prison Mamertine à Rome, l'endroit où Paul aurait vécu ses dernières heures. Si c'était bien l'endroit, on l'a descendu par un trou, le même trou par lequel les gardes pouvaient aussi glisser des seaux de nourriture et de déchets, jusque sur le sol d'un donjon de pierre, onze pieds plus bas. Le monde qu'il avait autrefois parcouru en liberté était maintenant réduit à quelques pieds carrés de terre froide ; et son cercle d'amis, autrefois si vaste, s'amenuisait de jour en jour, à mesure que la mort s'approchait. Paul est mort à la manière de son Maître : seul. Mais combien aurait-il été satisfaisant pour Paul, cet homme qui a vécu entre la foudre de la Résurrection et le tonnerre du retour de son Seigneur, d'entendre sonner ces cloches d'église — et de savoir que les chrétiens d'Athènes dépassent maintenant en nombre les adorateurs d'Athéna, dans une proportion d'environ trois millions à zéro.



Figure 1. Le Parthénon au sommet de l'Acropole, avec l'Aréopage au premier plan.

Source : <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Areopagus6.jpg>

Remerciements

J'aimerais souligner le bon travail de Robin Johnston et d'Everett Gossard, qui ont été à l'origine de ce projet et qui ont fait un travail minutieux en tant que rédacteurs et membres du comité de rétroaction du présent ouvrage.

Par-dessus tout, je voudrais exprimer ma gratitude à ma femme, pour ses encouragements au cours de ces nombreuses années d'études en solitaire. Elle (Laura Painter) est l'« oreille » que j'utilise pour affiner ce que j'écris ; elle écoute patiemment et me donne de la rétroaction utile.

J'aimerais aussi remercier mes parents, Terry et Diana Painter, de m'avoir fait connaître l'Église chrétienne, de m'avoir montré la sagesse et de m'avoir donné le désir d'apprendre et l'amour de la vérité.

Enfin, à notre Seigneur Jésus, je lui dis merci de nous avoir accordé l'habileté, le travail et la vie de son serviteur, Paul.

Jeremy Painter

Dimanche de la Pentecôte 2016
Virginia Beach en Virginie

Partie 1

Introduction

LA CONVERSION DE PAUL

*«Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton»
(I Corinthiens 15 : 8).*

Quittant Jérusalem au nord-est, par une route de 215 kilomètres en direction de Damas, en Aram, aux alentours de l'an 786 du calendrier romain, Saul de Tarse — un descendant de la diaspora romaine d'Asie — portait sur lui une citation à comparaître pour un petit mouvement rebelle nommé *He Hodos*, «La Voie». Mais à son arrivée à Damas, il s'est rapidement joint à la bande de criminels qu'il avait reçu pour mission d'arrêter.

Si sa conversion était une surprise pour les membres de La Voie, elle l'était encore plus pour Saul lui-même. À la lumière des quelques données fournies par les Évangélistes sur la durée du ministère de Christ, ses disciples ont eu trois ans pour accepter progressivement les enseignements de Jésus. Saul, lui, a eu trois minutes. Le temps d'une pensée, ses ennemis sont devenus ses seuls amis, le blasphémateur crucifié est devenu son seul Dieu, et les compagnons de persécution de Saul sont devenus ses persécuteurs acharnés. En quelques instants, il a fait le long voyage de la haine à l'amour, avec une passion inaltérable. C'est sans doute la raison pour laquelle il a décrit son épiphanie du criminel condamné devenu Messie et sa conversion instantanée, comme s'il s'agissait d'une césarienne d'urgence : «comme à l'avorton» (I Corinthiens 15 : 8).

Le Jésus que Saul a rencontré sur la route de Damas était revêtu de lumière, rendant les yeux de Saul inutiles. Dans

l'Antiquité, la cécité physique était souvent une métaphore de la clairvoyance. L'aveugle pouvait voir ce qui échappait à tous les autres ; il voyait avec les yeux de son âme. On a dit d'Homère, le poète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, qu'il était considéré comme un aveugle, non pas parce que ses contemporains savaient qu'il était aveugle, mais bien parce que les lecteurs (et les auditeurs) des générations suivantes le qualifiaient d'aveugle pour le complimenter sur la sagesse et l'intelligence extraordinaires de ses poèmes. Les évangélistes connaissaient bien cette métaphore. En racontant les miracles de Jésus, ils juxtaposaient souvent l'aveugle capable de reconnaître instantanément la véritable identité de Jésus à la lenteur de ceux qui, malgré le don de la vue, ne pouvaient reconnaître celui qui les regardait en face (Marc 10 : 46-52 ; Jean 9). Pendant trois jours, Saul, plus tard connu sous le nom de Paul, est resté aveugle ; mais, pour la première fois, il a reçu le don de la vue. Avec le temps, il deviendrait l'un des principaux collaborateurs de ce recueil d'écrits que nous considérons maintenant comme le Nouveau Testament.

Il a ainsi façonné notre connaissance de tout ce que nous considérons aujourd'hui comme étant uniquement chrétien. Il est non seulement directement responsable de treize des vingt-sept œuvres du Nouveau Testament, mais, en raison de sa relation avec l'évangéliste Luc, il est aussi indirectement à l'origine de ses deux plus grands livres : Luc et Actes. Les Évangiles révèlent Jésus, mais Paul a interprété et appliqué à la vie quotidienne la vie, la mort et la résurrection de Jésus. Les Évangiles font allusion à une entité appelée *ecclesia*, l'Église (Matthieu 16), mais Paul l'a transformée en une réalité qui se comprend comme le corps même de Christ, la continuation terrestre du Seigneur monté au ciel ; un corps qui reflète toujours la vie de Jésus, d'abord conduit au Calvaire, puis suivant son Seigneur vers la gloire, ressuscitant d'entre les morts

pour hériter la terre, pour construire sur les gravats des fiers empires de jadis.

L'expérience de la conversion n'a pas seulement convaincu Paul que Jésus était divin. Cette expérience lui a aussi enseigné (de façon cruciale) qu'il se faisait une fausse idée de la divinité. En d'autres termes, l'évènement de Damas n'a pas seulement changé sa compréhension de Jésus, il a aussi radicalement changé la compréhension que Paul avait de Dieu. Le Dieu que le christianisme connaît aujourd'hui est un témoignage au Dieu que Paul a découvert. Nous voyons ainsi Dieu à travers les yeux de Paul.

PAUL ET LES MISSIONS

« Si ces hommes ne restent pas dans le navire, vous ne pouvez être sauvés » (Actes 27 : 31).

Il est impossible d'imaginer à quoi ressemblerait le christianisme sans Paul, ou ce qui aurait comblé l'absence de Paul dans l'Église. En raison de l'attention que Luc a accordée au voyage tumultueux de Paul à Rome, il se peut que Luc ait voulu faire comprendre que Paul avait évité à l'Église primitive de sombrer dans l'insignifiance.

Luc n'avait pas de licence artistique pour inventer les textes descriptifs contenus dans Actes, son histoire du premier mouvement chrétien. Mais il avait une certaine liberté pour organiser stratégiquement le récit des épisodes, selon un ordre déterminé. Après nous avoir présenté brièvement, mais de façon funeste, Saül de Tarse dans Actes 7, Luc est revenu sur Saül dans Actes 9 ; mais une fois de plus, Luc s'est éloigné de cette histoire à son apogée, pour reprendre le fil de l'histoire de Pierre, qui se termine au moment où Pierre reconnaît le

salut des païens¹. La stratégie de Luc est évidente : il a placé la conversion de Saül juste avant la « conversion » de Pierre. Luc nous invite à considérer les deux apôtres ensemble, comme les deux volets d'un diptyque.

Alors qu'il dormait sur un toit à Joppé, l'ancienne ville où le prophète Jonas avait reçu l'ordre d'aller prêcher aux païens de Ninive, Pierre a eu une vision dans laquelle Dieu lui demandait d'aller dans une maison païenne prêcher le salut. Ce n'est pas pour rien que Pierre s'appelait « Barjona » ou « fils de Jonas ». Cependant, contrairement à son homonyme qui avait décidé de prendre un navire dans la direction opposée, Pierre a surmonté ses propres désirs et a obéi à son appel, là même où Jonas, lui, avait échoué.

En deux chapitres, Luc nous donne deux visions saisissantes, deux changements complets d'opinion, deux missions chez les païens. De plus, l'histoire de Jonas, ce microcosme de la réticence de l'ancien Israël à répondre à l'appel à être une lumière pour les païens, a donné à Luc un cadre de référence négatif pour montrer comment Pierre, fils de Jonas, et Saul, originaire de Tarse (ou Tarsis, la ville où Jonas avait tenté de fuir), ont réussi là où leurs ancêtres avaient échoué. Pierre et surtout Paul ont accompli la mission auprès des païens ; ils ont élargi la portée de l'Évangile, et radicalement repoussé toutes les tentatives inconscientes de leurs compatriotes pour répéter la tragédie de Jonas.

Vers la fin du récit de Luc, le lecteur est une fois de plus invité à lire l'histoire de Paul à la lumière de la lampe de Jonas. En route pour la Ninive de son temps, la capitale païenne qu'est Rome, Paul, obéissant jusqu'au bout, est monté à bord d'un cargo. Le navire s'est mis en route vers le nord-ouest, dans

¹ Dans ce livre, parfois le mot « païens » fait référence aux non-Juifs, pas nécessairement aux gens qui ne croient pas en Dieu.

la même direction que celle où avait été amené le navire de Jonas initialement ; mais un vent violent a alors commencé à souffler et, comme l'équipage du navire de Jonas, les marins ont jeté leur chargement par-dessus bord. Plus tard, sous prétexte de jeter l'ancre, certains membres de l'équipage ont tenté d'abandonner le navire sur de petits canots de sauvetage, mais Paul a averti Julius, le centurion païen : « Si ces hommes ne restent pas dans le navire, vous ne pouvez pas être sauvés ». En effet, les paroles de Paul étaient prophétiques. Cette nuit-là, tout le monde est resté à bord du navire à endurer la tempête, et est finalement arrivé sain et sauf sur la terre ferme. Là où les marins païens de Jonas avaient jeté ce dernier par-dessus bord pour calmer la mer, la présence de Paul maintenait le navire à flot et empêchait les marins de se noyer en mer. Paul est arrivé plus tard à Rome et il y a prêché la repentance. La ville ne s'est pas repentie à ses paroles, comme Ninive s'était repentie ; en fait, Paul, et non Rome, était destiné à devenir la victime de sa propre obéissance.

Luc a consacré à la description de ce voyage un espace démesuré, dans le simple but, semble-t-il, de montrer comment Paul a joué un rôle important dans la survie du mouvement chrétien, dans ses premières années. Lorsque l'Église, obéissant à son appel d'aller vers les païens, s'est déplacée sur les terres des païens, des difficultés, des persécutions et de vieux préjugés ont surgi. L'Église, ce frêle esquif judéo-païen navigant dans des eaux tumultueuses et inexplorées, a failli se fracasser. Sous prétexte de « jeter l'ancre », de petits groupes ont envisagé de sauter dans leurs propres petites chaloupes de sauvetage et d'abandonner la grande mission. Il est difficile de les blâmer. Les petits groupes homogènes sont plus faciles à gérer qu'un grand groupe hétérogène, multilingue et multinational comme celui que Paul essayait de guider vers son destin.

La grande expérience d'une église regroupant des Juifs et des païens était turbulente et particulièrement difficile. Un groupe a essayé de former un mouvement chrétien exclusivement juif ; un autre groupe a essayé une chaloupe de sauvetage exclusivement païenne ; un autre encore a essayé la chaloupe d'un Jésus qui n'était qu'un homme vertueux ; un autre a essayé un mouvement autour d'un Jésus qui n'avait pas la nature humaine ; d'autres encore ont pensé qu'il serait plus facile de mener une vie chrétienne si, en plus, l'on s'adonnait un peu à la fornication ; d'autres encore ont dit que la vie chrétienne était seulement possible si l'âme était complètement coupée du monde et si l'on considérait toute chose comme mauvaise, même le mariage, les aliments et le travail. Mais Paul s'est tenu debout sur le navire et, au milieu d'une tempête et du vent, il a crié : « Si ces hommes ne restent pas sur le navire, vous ne pouvez pas être sauvés ». En gros, l'Église a écouté et gardé son message difficile, mais qui transforme le monde. Les enseignements de Paul ont aidé l'Église à demeurer intacte, et à émerger du premier siècle robuste et inébranlable. Bien que quelques autres versions aient continué à mener une existence étroite, obscure et peu convaincante, la plupart n'ont tout simplement pas su résister à la tempête, et sont retombées dans les modes de vie d'où ils étaient sortis.

En lisant d'autres écrits du Nouveau Testament, on est parfois frappé de voir comment les autres apôtres traitaient ceux qui n'étaient pas en accord avec eux. Jean et Jude, par exemple, n'ont pas essayé de raisonner leurs adversaires. Jean se demandait simplement si les fauteurs de troubles appartenaient vraiment à leur groupe (1 Jean 2 : 19). Il a averti sa congrégation que la communion avec ces opposants correspondait à partager leurs croyances hérétiques (II Jean 11). Toute la lettre de Jude est polémique et assure les fidèles que les fauteurs de troubles

sont déjà condamnés (versets 4, 12). Ce n'était cependant pas la façon de Paul. Paul s'appliquait, parfois pendant une douzaine de chapitres, à raisonner avec ceux qui ne voyaient pas les choses comme lui. Certes, il pouvait être impulsif et impatient (comme il l'était dans Galates 5 : 12, où, dans un moment d'extrême frustration, il souhaitait que ceux qui exigeaient que tout le monde soit circoncis se fassent simplement castrer) ; mais il donnait généralement l'impression d'avoir la conviction que la meilleure façon de traiter avec un adversaire était de faire appel au respect mutuel qu'ils avaient pour les Écritures. Il a rarement ordonné à ses disciples de s'éloigner de ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui (cf., cependant, Romains 16 : 17). Il semblait avoir l'assurance tranquille non seulement qu'il avait les arguments les plus convaincants, mais aussi que sa doctrine, une fois comprise, rendrait nuls tous les autres arguments (II Corinthiens 10 : 4). Il croyait fermement que personne ne pourrait jamais trop s'écarter du charme de l'Évangile.

Loin de moi l'idée de prétendre que Jean et Jude aient mal agi. Un mouvement dynamique nécessite un génome complexe, composé de différents traits. Le christianisme primitif était justement un tel mouvement, composé à parts égales de « fils du tonnerre » (Jacques et Jean) et du « fils de la consolation » (Barnabas), du lion et de l'agneau, de la sagesse des serpents, de la douceur des colombes. Paul incarnait parfois, en même temps, les deux côtés de cette polarité. En général, cependant, la confiance que Paul avait dans le pouvoir de la persuasion, avec passion, avait tout à voir avec l'attrait universel du christianisme primitif.

C'est ainsi que c'était. C'est ainsi que c'est. L'esquif de Paul, avec son équipage, poursuit toujours son audacieux voyage, de génération en génération. Puissions-nous rester à bord et

continuer avec obéissance notre route vers notre Ninive, sans nous en écarter.

PAUL ET LA PENTECÔTE

« *Ils ... se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer* ». (Actes 2 : 4)

Selon Luc, Paul a reçu à sa naissance le nom de Saul. Son nom n'a pas changé, à la suite de sa conversion au christianisme. Trois facteurs psychologiques et évangéliques l'ont probablement amené à signer de son nom païen ses lettres aux congrégations païennes. Le premier de ces facteurs est plus certain ; le second et le troisième le sont moins.

Premièrement, les Juifs vivaient dans un monde gréco-romain. Il était donc logique pour eux d'avoir à la fois un nom juif (*nomen*) et un nom grec ou latin (*cognomen*). Par exemple, Simon Pierre était connu sous le nom de *Kepha* parmi ses compatriotes, mais parmi les païens il était connu sous le nom de *Petros*. Le *nomen* et le *cognomen* leur ont permis de vivre plus facilement dans les deux mondes entre lesquels se partageait leur existence. Le nom païen « Paul » permettait à l'apôtre de manifester sa solidarité avec ses congrégations en grande partie païennes.

Deuxièmement, le nom Saul, ou *Saulos*, tel qu'il aurait été prononcé par les locuteurs grecs, aurait été confondu avec *saulos*, une insulte, qui fait penser à la démarche provocante d'une prostituée. Le nom « Paul » conservait une certaine ressemblance avec son nom de naissance, tout en évitant un bagage culturel inutile.

Troisièmement, le nom païen de Saul, *Paulos*, signifie « petit bonhomme » ou, comme on pourrait appeler quelqu'un aujourd'hui, « Petit ». Selon une description assez primitive,

Les Actes de Paul et de Thecla (1 : 7), Paul, en plus d'avoir une démarche tordue, était anormalement petit de taille : peut-être mesurait-il moins de cinq pieds. Ce récit concorde avec l'iconographie primitive et peut expliquer en partie l'effet décevant que l'apparence de Paul avait sur les gens (II Corinthiens 10 : 10). S'il faut en croire ces conclusions, on ne peut qu'être amusé à l'idée que les parents de Paul, qui ont probablement transmis leur petite taille à leur fils, avaient de « grands » espoirs pour un fils qu'ils avaient nommé avec nostalgie d'après le roi Saul, le plus grand Israélite des Écritures.

Même si, à première vue, cela peut ne sembler avoir aucun rapport, cela nous amène à parler de Paul et de la Pentecôte. La première Pentecôte préfigurait, de façon unique, la diffusion éventuelle de l'Évangile à toutes les nations et dans toutes les langues. Quand les premiers chrétiens ont reçu l'Esprit, ils ont parlé dans les langues de gens avec lesquels ils avaient peu de choses en commun : « Ils se mirent à parler en d'autres langues selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (Actes 2 : 4). Les étrangers, à l'extérieur de la chambre haute, les ont entendus glorifier Dieu dans leurs diverses langues. Le reste du livre des Actes devient la scène sur laquelle ce phénomène se manifesterait. À la fin des Actes, les chrétiens auraient pénétré, avec un succès stupéfiant, au cœur même de Rome, centre du monde antique.

En général, les croyances religieuses dans l'Antiquité étaient confinées aux frontières locales, aux dialectes et aux ethnies. Les religions n'accueillaient qu'occasionnellement des adhérents de l'extérieur de leur milieu d'origine. Des poches de mysticisme oriental, le zoroastrisme et les cultes d'Osiris et de Dionysos apparaissaient parfois en Occident. Les Romains se considéraient en effet comme des dévots des dieux de l'Hellade (bien qu'ils aient changé le nom de Zeus

pour celui de Jupiter, le nom d'Arès pour celui de Mars, etc.). Et parmi les citoyens de Rome, il se trouvait parfois un païen sympathisant du judaïsme, qui craignait Dieu. La plupart des religions anciennes, en dehors du judaïsme, prétendaient, par nature, à l'universalité. Là où les religions importées existaient, elles se sont installées confortablement, aux côtés des religions locales.

Le monde, cependant, n'avait jamais rien vu de semblable à la foi chrétienne. Non seulement ses évangélistes prétendaient-ils à l'universalité du Dieu qu'elle adorait, mais à la fin des Actes, l'Évangile avait débordé des limites de son berceau palestinien et il était devenu une écharde internationale, multilingue et multiethnique, sur le flanc de la Rome impériale. Ce succès avait tout à voir avec les débuts de l'Église, à la Pentecôte. La Pentecôte signifiait la capacité pour les chrétiens de transcender les frontières ethniques et linguistiques. Il n'était pas nécessaire d'apprendre une nouvelle langue pour entendre, comprendre et apprécier l'Évangile chrétien. Les évangélistes chrétiens ont appris que le Saint-Esprit leur avait donné la capacité de communiquer avec des gens avec lesquels ils n'avaient rien en commun. Un jeune homme pouvait communiquer avec un vieil homme ; un Juif avec un Grec ; un esclave avec un maître. Ils parlaient vraiment « en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer ».

Paul, en particulier, incarnait tout ce que ce mouvement représentait. Il n'était pas seulement pentecôtiste. Il était, en un sens, la Pentecôte elle-même : « tout à tous ». Laisant de côté ses haines profondes pour apprendre à aimer les gens qu'il avait été amené à mépriser, Paul se comportait comme si la résurrection de Christ était une sorte de « remise à zéro » cosmique, le dénouement de milliers d'années d'activités haineuses qui avaient contraint les gens à se cacher derrière

les murs de la nationalité. Paul a parcouru le vaste monde innocemment, comme s'il s'agissait d'un nouvel Éden, sans presque aucune frontière. Il était chez lui des deux côtés de la Méditerranée, un jour attirant l'attention des philosophes athéniens sur la colline de Mars ; un autre jour, déconcertant le sanhédrin juif avec sa fine compréhension de la loi mosaïque. Il pouvait gagner l'affection des soldats cols-bleus (Julius, Actes 27 : 43) et des fabricants de tentes (Aquilas et Priscille), tout en gagnant l'admiration des rois et des gouverneurs. Il pouvait prêcher à partir des livres des prophètes hébreux et des paroles des anciens poètes grecs (Actes 17 : 8 — Epiménide, Aratus ; 26 : 13 — Eschyle ; I Corinthiens 15 : 33 — Ménandre ; Tite 1 : 12 — Epiménide). Il pouvait donner les conseils d'un médecin à Timothée et ceux d'un marin au centurion Jules. « En saison et hors saison », il a utilisé des métaphores des Jeux olympiques et de la Torah avec la même perspicacité.

À tous égards, le christianisme a été adopté par plus de langues et de cultures que les plus grandes et les plus prospères religions du monde. Il existe un christianisme arabe, un christianisme grec, russe, slave, indien, chinois, syrien, allemand, anglais, ghanéen, sud-africain, péruvien, brésilien, mexicain ; presque toutes les langues et toutes les nations, grandes ou petites, ont depuis des siècles un christianisme représentatif. De plus, le christianisme a réussi à s'enraciner dans chacune de ces cultures. En plus d'être uniquement juif, Jésus est aussi perçu, dans chaque culture, comme étant distinctement japonais, italien, congolais, irlandais, etc. C'est là l'héritage de l'influence « pentecôtiste » de Paul sur le monde. Il se peut qu'il n'y ait jamais eu et qu'il n'y ait jamais plus un homme aussi polyvalent et aussi utile pour la mission de l'Église à travers le monde. Après Jésus lui-même, l'homme qui a le plus contribué à façonner l'histoire des deux derniers

millénaires est un homme qui, quand cela convenait aux autres, a su laisser de côté la dignité de son nom de naissance, pour répondre au nom peu flatteur de « Petit ».

PAUL ET JÉSUS : DES VIES EN PARALLÈLE

*« Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ. »
(I Corinthiens 11 : 1)*

Paul s'identifiait si étroitement au Christ que les deux hommes ont mené des vies étonnamment parallèles :

- Jésus a été élevé dans l'observance de la Loi et il a accompli la Loi (Luc 2 : 21-42) ; Paul était un pharisien et il observait la Loi (Actes 23 : 6 ; Philippiens 3 : 6).
- Jésus et Paul ont tous deux été accusés à tort d'avoir tenté de se passer de la Loi (Marc 3 : 6 ; Actes 21 : 21).
- Jésus avait l'habitude d'enseigner dans les synagogues (Luc 4 : 15-16), tout comme Paul (Actes 17 : 1-2).
- Jésus et Paul ont tous deux été ridiculisés par les sadducéens pour avoir enseigné la résurrection du corps (Luc 20 : 39 ; Actes 23 : 7-9).
- Tous deux ont reçu des signes de la visite du Saint-Esprit à leur baptême (Luc 3 : 21-22 ; Actes 9 : 17-18).
- Jésus a été emmené dans le désert après son baptême (Marc 1 : 12). Paul, après son baptême, est allé dans le désert d'Arabie (probablement Pétra) pour une longue période (Galates 1 : 17).
- Comme Jésus, Paul a chassé les démons (Actes 10 : 38), guéri les boiteux (Actes 14 : 8-14), guéri la fièvre (Actes 28 : 7-10), ressuscité les morts et parlé de « sommeil » pour désigner la mort (Actes 20 : 9-12) ; il était reconnu et craint par les démons (Actes 16 : 17 ; 19 : 15).

Les parallèles continuent, lorsqu'il est question de la Passion de Jésus et des épreuves et des souffrances de Paul :

- Jésus et Paul ont reçu tous deux de précoces avertissements de ne pas aller à Jérusalem (Matthieu 16 : 21-22 ; Actes 20 : 22 ; 21 : 4, 10-12).
- Jésus et Paul ont rompu le pain avant leur procès, à Jérusalem et à Rome (Luc 22 : 19 ; Actes 20 : 11 ; 27 : 35).
- Des agents des souverains sacrificateurs ont giflé Jésus et Paul (Luc 22 : 63-64 ; Actes 23 : 1-2).
- Jésus et Paul ont tous deux été soumis à quatre simulacres de procès. Tous deux ont été (a) amenés devant le Sanhédrin (Luc 22 : 66-71 ; Actes 22 : 30-23 : 10) ; (b) jugés par un gouverneur romain (Pilate, Luc 23 : 1-5 ; Félix, Actes 24 : 1-22) ; (c) envoyés à un roi hérodien (Antipas, Luc 23 : 1-6 ; Agrippa, Actes 26) ; (d) renvoyés à leur gouverneur romain respectif (Pilate, Luc 23 : 13-25 ; Festus, Actes 25 : 6-12).
- Dans les deux cas, ils ont été déclarés innocents par les autorités : Jésus par Pilate ; Paul par Lysias, Festus et Agrippa (Actes 23 : 29 ; 25 : 25 ; 26 : 31).
- Les foules de Jérusalem ont réclamé la mort de Jésus et de Paul (Luc 23 : 18 ; Actes 22 : 22).
- Jésus et Paul ont été gardés en compagnie de criminels (Luc 22 : 41 ; Actes 20 : 36).
- Jésus a souffert et est mort ; Paul a fait naufrage et a passé des nuits dans l'abîme (II Corinthiens 11 : 25).
- Jésus a été proclamé Dieu après sa résurrection, par Thomas (Jean 20 : 28) ; Paul, après avoir été mordu par un serpent venimeux sans en subir les effets (Actes 28 : 3-6), a été vu comme un dieu.

Alors, les affirmations de Paul selon lesquelles il suivait Christ (I Corinthiens 11 : 1), qu'il portait les marques du Seigneur Jésus sur son corps (Galates 6 : 17), et qu'il était « crucifié avec Christ » (Galates 2 : 20) n'étaient pas de simples formules piétistes. C'est au moment de sa conversion à Damas que sa vie a croisé celle de Christ et que, par la suite, leur vie s'est déroulée en parallèle. En effet, pour Paul, « Christ est ma vie » (Philippiens 1 : 21). On peut en venir à s'identifier si étroitement au Christ, qu'on commence réellement à mener la vie qu'il a vécue, pas à pas, insulte après insulte, souffrance après souffrance, mais ensuite de gloire en gloire.

PAUL LE THÉOLOGIEN

Quelques mots devraient suffire à ce sujet ; un moment de réflexion sur la discipline de Paul, en tant que théologien, peut être utile et explicatif. Voyez comment Paul a atteint des sommets théologiques, non pas en dépit, mais à cause des problèmes bien ordinaires qu'il a dû affronter. Par exemple, une de ses répliques les plus exaltées et mémorables se lit ainsi : « Or, le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Nous tous dont le visage découvert reflète la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, par l'Esprit du Seigneur. » (II Corinthiens 3 : 17-18) Qu'est-ce qui a inspiré à Paul cette extraordinaire pensée ? A-t-il écrit ces lignes devant un coucher de soleil au bord de la Méditerranée ? Ou au milieu d'une méditation dans le désert ? A-t-il cherché, dans cet écrit, à faire un discours sur la noble nature de Dieu ? Non, Paul a écrit cette ligne pour servir de point culminant, à la fin d'une longue réfutation, devant ses adversaires qui l'accusaient de dire une chose dans ses lettres, mais de faire autre chose dans la pratique. Cette accusation mesquine avait conduit Paul aux

plus hautes contemplations, à partir d'une discussion sur le voile que portait Moïse, jusqu'à une pensée sur l'ouverture et la liberté du ministère de l'Esprit, à l'époque de l'Église.

Ailleurs, la théologie de Paul a atteint son apogée lorsqu'il a écrit : « existant en forme de Dieu, il n'a point regardé son égalité avec Dieu comme une proie à arracher, mais il s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et il a paru comme un vrai homme » (Philippiens 2 : 6-7). Une fois de plus, qu'est-ce qui, chez Paul, a servi de tremplin à un hymne si sublime à l'Incarnation ? Cela pourrait nous surprendre que Paul soit arrivé à de telles pensées étourdissantes, en essayant de mettre fin à une compétition quelque peu anodine parmi les prédicateurs qui comparaient leurs qualifications (« vaine gloire ») (Philippiens 1 : 15-18 ; 2 : 3). Comme toujours, Paul montait vers ces royaumes sublimement éthérés de mystère, non pas sur les ailes de l'aigle, dans une solitude contemplative et sans entraves, mais sur les ailes du moucheron d'une petite querelle, quelques personnes au loin, se chamaillant sur ce qui n'est guère plus que de la « vanité ».

C'est parce que Paul était un *vrai* théologien. Pour lui, tous nos problèmes terrestres, grands et petits, étaient des problèmes théologiques et exigeaient donc des solutions théologiques. La théologie n'était pas quelque chose qu'il valait mieux laisser dans les couloirs silencieux d'un séminaire ; la théologie, c'était l'affaire de tous. Aux yeux du lecteur postmoderne, pour qui la séparation de l'Église et de l'État encourage la séparation de la théologie et de l'éthique, Paul peut ressembler un peu à un excentrique, qui utilise le marteau de Thor pour écraser les mouches. Mais pour Paul, les petites questions n'ont jamais eu de petites réponses. La question de savoir pourquoi, par exemple, un homme devient chauve (I Corinthiens 11) n'est

pas moins pertinente pour la théologie de Paul que la question de savoir pourquoi Dieu a donné le libre arbitre à l'humanité. La théologie répond volontiers à ces deux questions.

PAUL ET LA CHRISTOLOGIE MONOTHÉISTE

Un nombre important d'admirateurs rationalistes modernes de Paul ont essayé de faire de lui un rationaliste. Un christianisme qui nourrit des prétentions plus modestes à l'endroit de Jésus, en le traitant de prophète, de Messie raté (mais inspirant), de révolutionnaire, etc. est, selon eux, plus satisfaisant intellectuellement, et défendable. Ces « admirateurs » rejettent l'idée « absurde » que Jésus est le même Dieu qui a créé l'univers, et ils insistent sur le fait que Jésus n'a été adoré comme Dieu qu'à partir d'un certain temps au deuxième siècle, bien après la mort des apôtres. Les paroles de Paul, qui aurait été un jeune homme vivant à Jérusalem quand Jésus a été crucifié, deviennent une sorte d'embarras pour leur théorie — à moins qu'ils ne puissent prouver que Paul a longtemps été mal interprété par des chrétiens trop enthousiastes.

Pourtant, tenter de vider Paul de sa christologie divine est un exercice futile. On peut aussi bien essayer de vider l'océan... avec une fourchette. Paul n'a connu qu'un seul chemin de Damas, une seule conversion ; il ne se convertirait pas à nouveau. Si le Sanhédrin et Néron n'ont pas réussi à changer la vision de Paul sur Christ au cours de sa vie, qu'est-ce qui fait croire qu'ils peuvent changer sa vision, longtemps après sa mort ? Le fait est que même lorsque Paul ne nommait pas explicitement Jésus « Dieu », il insérait à plusieurs reprises Jésus dans des relations avec l'Église qui étaient traditionnellement réservées uniquement à la relation entre Dieu et l'ancien Israël. C'est, en soi, une bien meilleure indication de ce que Paul

pensait de l'identité de Jésus que cent confessions explicites de la divinité de ce dernier.

Pour ne donner que quelques exemples :

- Israël a été averti du danger de « tenter » Dieu (Deutéronome 6 : 16). Dans I Corinthiens 10 : 9, Paul a averti l'Église de ne pas tenter Christ.
- Israël devait être fidèle à son seul et unique Seigneur et ne « servir » que lui (Deutéronome 6 : 13). Paul a déclaré que le croyant n'a qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ. Tout au long de ses lettres, Paul a utilisé un langage de serviteur pour décrire sa relation au Christ, et a rappelé à ses lecteurs qu'ils étaient « ministres » de Christ (I Corinthiens 4 : 1).
- Israël devait prier Dieu de venir le délivrer (cf. Psaume 69). Paul a exhorté le croyant à prier Jésus en criant, *Maranatha* (« Viens, ô Seigneur ») (I Corinthiens 16 : 22).
- Dans l'Ancien Testament, l'activité de Dieu sur la terre est souvent décrite comme l'œuvre de l'Esprit ; Dieu dans les cieux traite avec les gens sur terre par l'Esprit. Dans Romains 8 : 9-10, Paul a parlé de la présence de Christ qui est servi par l'Esprit, afin que le croyant terrestre fasse l'expérience de Christ céleste, par l'action de l'Esprit.
- Le saint qui péchait, dans l'Ancien Testament, péchait contre Dieu (Psaume 51 : 4). Dans I Corinthiens 8 : 12, Paul a averti le croyant de ne pas pécher contre Christ.
- Dans Ésaïe 45, le prophète a promis que le jour viendrait où tous fléchiraient les genoux devant Jéhovah et confessaient qu'il est Dieu. Dans Philippiens 2, Paul a fait écho à ces paroles du prophète, mais a introduit Jésus comme étant l'objet d'adoration et de confession.

La Résurrection a convaincu Paul de la nature divine de Jésus. Si Paul et les autres apôtres, comme on les accusait si souvent, étaient si déterminés à projeter leurs espoirs et leurs désirs sur l'écran de l'histoire et à inventer une résurrection, pourquoi n'ont-ils pas inventé une résurrection pour Jean Baptiste ? Jean aurait fait un excellent candidat pour être Messie. Comme Jésus, il a prêché le Royaume de Dieu, baptisé ses disciples et s'est opposé aux pharisiens et aux sadducéens. Comme Jésus, Jean a été arrêté et amené devant Hérode. Comme c'était le cas pour Jésus, Jean a été assassiné par l'État. Et comme Jésus, certains croyaient que Jean était ressuscité et qu'il était revenu pour railler les dirigeants d'Israël. Mais Paul et les apôtres n'étaient pas si désireux, en fait, de croire en une résurrection, au point d'en inventer une pour le bien-aimé Jean, ou pour qui que ce soit d'autre. C'est particulièrement vrai de Paul, qui faisait de son mieux pour étouffer les rumeurs d'une résurrection, quand il a lui-même été arrêté alors qu'il se rendait à Damas. Paul ne s'est pas emparé d'un Jésus mort ; c'est un Jésus ressuscité qui s'est emparé de Paul. C'est à ce moment-là que l'identité de Jésus a éclaté dans son esprit. Il a dû soudainement réorganiser tout ce qu'il avait cru en Dieu. Certains auraient pu vouloir dire que Jésus était comme Dieu, en ce sens que Jésus faisait des miracles et enseignait avec droiture. Mais Paul était maintenant prêt à dire que Dieu était comme Jésus ; Jésus est le visage humain et la manifestation humaine complète du Dieu unique et saint d'Israël.

LE MONOTHÉISME DE PAUL APPLIQUÉ À L'ÉTHIQUE

Dans le polythéisme, les dieux sont territoriaux. Chaque tribu, chaque nation a son ou ses protecteurs divins et donc ses propres antagonistes divins. Chaque nation a ses propres

obligations éthiques, ses tabous et ses rituels. Si, par exemple, un Grec avait péché contre un homme de Troie (dans la Turquie d'aujourd'hui), le Grec n'aurait pas été considéré comme « immoral » par son dieu ou sa déesse ; en fait, le Grec aurait été protégé par sa déité nationale, même dans le cas où le Grec avait suscité la colère et la vengeance de la déité de Troie. Cela ne veut pas dire que le monde antique était un monde dépourvu de toute morale. Cependant, c'était aux dieux de régler eux-mêmes leurs comptes entre eux. La divinité troyenne offensée aurait pu négocier avec la divinité grecque pour se venger. C'est précisément le genre d'éthos que l'on retrouve dans les œuvres classiques d'Homère et de Virgile (*l'Iliade*, *l'Odyssée*, *l'Enéide*). Dans un tel éthos, prier pour le peuple d'une nation lointaine serait non seulement contre-intuitif, mais aussi contre-productif. Ils avaient leurs propres dieux.

L'éthique d'une religion monothéiste, cependant, est très différente. Dieu est le Dieu de toute l'humanité, et parce que ce Dieu est au-dessus de tout, il n'y a qu'un seul système éthique dans le monde. Offenser Dieu à Babylone, c'était offenser le même Dieu en Macédoine. Aujourd'hui, nous entendons souvent parler de la « fraternité humaine » ; mais comme les théologiens judéo-chrétiens l'ont longtemps observé, le rêve de *fraternité humaine* est impossible sans la *paternité de Dieu*. Dans la vision chrétienne que Paul partageait, Christ, vrai Dieu et vrai homme, l'identité humaine du Dieu unique, le mécanisme d'imbrication entre le Ciel et la terre, l'homme Dieu à la tête de l'univers, est la seule et unique rançon qui soit suffisante.

PAUL, SES CRITIQUES ET SES OPPOSANTS

Jésus a été admiré presque universellement, même par les non-chrétiens. Mais on ne peut en dire autant de Paul,

le disciple le plus doué de Jésus. Dans la vie et la mort, en Europe comme en Asie, dans les temps anciens comme dans la période contemporaine, avant et après la conversion, Paul reste la quintessence de la figure polarisante. Peu de gens ont de lui une opinion tiède ; il est à la fois détesté et chéri. Aquilas, Priscille, Épaphrodite et Onesiphore étaient prêts à mourir pour Paul. Timothée et Tite ont fait en sorte que l'héritage de Paul perdure au-delà de sa mort. À en juger par le fait qu'il a consacré plus de la moitié du livre des Actes à Paul et à ses voyages, Luc pensait que Paul méritait d'être adulé et qu'on se souviendrait de lui pour toujours. Marcion, un chrétien d'Asie mineure qui a vécu une génération après Paul, avait pour lui tellement d'estime, qu'il a mal compris l'apôtre : il a donné priorité aux lettres de Paul, au point de considérer tous les autres textes scripturaux comme superflus. Dans les siècles qui ont suivi, Augustin, fondateur du christianisme médiéval latin, et Martin Luther, catalyseur de la Réforme protestante, ont tous les deux attribué aux lettres de Paul le mérite d'avoir effectué leur conversion et donné l'impulsion à leur mouvement respectif.

Cependant, Paul n'a jamais été à l'abri des critiques. Il a été traqué dès le début par certains de ses compatriotes, partout où il est allé. Il a connu de graves affrontements avec le frère de Jésus, Jacques, avec l'apôtre-patriarche Pierre, et avec Barnabas, l'homme même qui était responsable d'avoir réchauffé l'église de Jérusalem pour accueillir Paul parmi eux. Mais quelques-uns des critiques les plus féroces de Paul ont besoin de plus d'explications, à savoir l'Empire romain, les « judaïsants », les (proto-) gnostiques, et le mouvement athée contemporain.

L'EMPIRE ROMAIN

Une trentaine d'années avant la naissance de Christ, Marc Antoine, ancien membre du deuxième Triumvirat romain, s'est associé à Cléopâtre pour affronter au combat le neveu de Jules César, Octave César (qui deviendrait bientôt Auguste César). Le Sénat romain avait assassiné César, et il fallait maintenant que la bataille pour sa succession connaisse son dénouement. Plus tôt dans sa carrière, Antoine avait maîtrisé le féroce Empire des Parthes (aujourd'hui le nord-est de l'Iran), et il avait réussi à sceller un pacte d'amour avec la reine d'Égypte, cette rivale de petite taille, mais potentiellement importante pour la puissance de Rome. Mais dans la grande bataille navale d'Actium entre Antoine et Octave, les forces de Cléopâtre ont abandonné Antoine et l'ont laissé, impuissant, à la merci d'Octave. Antoine s'est suicidé et Octave a accédé au trône.

L'issue de cette bataille a eu des effets d'entraînement dans tout le monde antique. Des effets qui se font encore sentir aujourd'hui et qui n'ont pas encore été pleinement mesurés. En ce qui nous concerne, la bataille d'Actium a eu un impact décisif sur le monde que Paul a parcouru, surtout dans la manière dont la moitié orientale de l'Empire romain s'est comportée après la défaite désastreuse d'Antoine. Les rois et les magistrats de l'Orient, impressionnés (bêtement, comme l'a révélé l'histoire) par la réputation d'Antoine, en tant que général, ont fait le calcul politique de soutenir Antoine, au lieu du jeune arriviste, Octave. Hérode le Grand était l'un de ceux-là. Son soutien à Antoine s'est retourné contre lui, et quand Octave s'en est pris aux partisans d'Antoine, Hérode a été l'un des premiers flagorneurs à dire qu'il n'avait jamais vraiment aimé Antoine. Comme preuve qu'il avait toujours eu de la sympathie pour Octave, Hérode a offert à l'empereur de généreux cadeaux et des serments de loyauté pour la vie.

Beaucoup de rois et de magistrats, en Orient, ont suivi ce modèle. Dans leur désir d'assurer à Octave leur soutien éternel, certains sont même allés jusqu'à construire des temples en son honneur et à instituer un *culte à l'empereur*, c'est-à-dire un sacerdoce dédié à le déifier et à sacrifier des offrandes pour lui et en son nom. L'Occident avait tendance à être plus rationnel dans sa vision d'Octave et de ses successeurs, qu'il considérait, pour la plupart, comme des empereurs humains. Par contre, l'Orient, pour compenser ses péchés passés contre Octave, a exigé que ses citoyens rendent hommage et adoration au « Seigneur César ». (Le nom même d'*Auguste*, qui signifie « *Celui qui adore* » ou « *Celui qui est louable* », s'inscrit dans cette nouvelle tradition. Voir [Figure 2.](#))

Cela signifiait que le champ d'évangélisation primaire de Paul était déjà en train d'être labouré et semé par une montée radicale du culte de l'empereur. Par exemple, près du golfe d'Actium, là où s'est déroulée la bataille décisive, la ville de Corinthe a construit un monument élaboré, en l'honneur du *Divus Julius* (le divin [descendant de] Julius). Ce monument abritait un culte impérial et se dressait sur un terrain plus élevé que les temples environnants, ce qui indiquait sa plus grande importance. Dans des villes comme Éphèse, capitale romaine de l'Asie Mineure, ainsi que Pergame, les adeptes du culte adoraient avec une ferveur effrayante. Dans toutes les grandes villes, des sculptures colossales de l'empereur et de son épouse ont été commandées, et un sacerdoce de serviteurs, toujours disponibles, cherchait son avancement en faisant preuve d'un plus grand zèle dans l'adoration des idoles impériales, et en faisant respecter les principes de la nouvelle religion. Des dispositifs mécaniques ingénieux, actionnés par la vapeur ou par des poulies, ont été installés en secret dans certains temples. Au signal des prêtres, des équipes de dévots,

cachés, actionnaient les poulies et les moteurs, pour faire semblant que les idoles impériales agitaient les mains, qu'elles versaient une larme sacrée, qu'elles lévitaient au-dessus des foules, qu'elles faisaient mystérieusement apparaître le feu sur l'autel, ou qu'elles ouvraient et fermaient des portes géantes, sans l'intervention de mains humaines. L'art le plus trompeur pratiqué sur les crédules consistait à faire asseoir un prêtre dans une chambre, sous l'idole de l'empereur, et à le faire parler à travers un tube qui menait à la bouche de l'idole, comme si l'idole répondait à la prière d'un disciple.

L'Apocalypse semble exposer directement cette pratique. Jean faisait référence à une « bête », symbole de l'Empire romain, et plus précisément à l'empereur, qui trompait « ceux qui habitent sur la terre par les miracles qu'il avait le pouvoir de faire aux yeux de la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre de faire une image à la bête ». Jean a dit aussi que la bête avait « le pouvoir de donner vie à l'image de la bête, afin que l'image de la bête parle et fasse que tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête soient tués » (Apocalypse 13 : 14-15). En d'autres termes, les apôtres voyaient instinctivement le culte de l'empereur, avec ses étranges appareils, ses « merveilles » et ses prétentions blasphématoires, comme une parodie satanique du véritable Évangile. Paul, bien qu'il n'ait pas représenté ce culte sous forme d'images, a averti ses congrégations qu'elles ne luttaient pas pour leur survie contre les êtres humains ; elles luttaient plutôt contre des forces invisibles d'influence satanique, qui soutenaient la guerre de l'empire contre les saints (I Corinthiens 10 : 20 ; Éphésiens 6 : 12 ; I Thessaloniens 5 : 3).

La forme qu'ont pris les récits du Nouveau Testament a été décidée à Actium, en commençant par la décision du vainqueur de faire un recensement de l'Orient qui déclencherait le voyage de Joseph et Marie à Bethléem, la ville de

leurs pères. Les successeurs d'Auguste ont continué à être vénérés en Orient ; leurs profils « divins » étaient estampillés sur les pièces de monnaie, comme celle utilisée pour piéger Jésus (Marc 12 : 16). La victoire surprenante d'Octave a assuré pendant plus d'un siècle que les dirigeants orientaux restent hypersensibles à toute activité subversive. Craignant que les Césars ne se souviennent de l'ancienne préférence de l'Orient pour leur adversaire Octave, les dirigeants orientaux se sont rapidement opposés aux dissidents. La moindre allusion que l'on avait des aspirations contre Rome était souvent fatale. Il suffisait d'être accusé de ne pas avoir rendu hommage à César pour recevoir une sentence de crucifixion. L'Évangile de Luc témoigne de l'hystérie politique de cette époque : « ... Ils se levèrent tous, et ils conduisirent Jésus devant Pilate. Ils se mirent à l'accuser, disant : nous avons trouvé cet homme excitant notre nation à la révolte, empêchant de payer le tribut à César, et se disant lui-même Christ, roi. » (Luc 23 : 1-2) Ces accusations ont été décisives pour le gouverneur romain. Même s'il avait été convaincu de l'innocence de l'accusé, il ne pouvait pas ignorer ces paroles. Il valait mieux se tromper en s'associant à la paranoïa. La proclamation ultérieure de Paul, selon laquelle Jésus, et non pas César, est Seigneur, Dieu manifesté dans la chair, était donc politiquement imprudente et un défi direct aux revendications similaires faites en Orient pour les Césars. Paul et beaucoup de ses disciples finiraient par être qualifiés d'« athées » antipatriotiques, pour avoir refusé de reconnaître César comme divin. Ils sont morts en ayant sur les lèvres les paroles : « Jésus est Seigneur ».



Figure 2. Cette inscription sur une stèle en marbre du premier siècle apr.-J.-C. lit : *AUTOCRATO[S] CAESARI THEOU SEBASTO AIGEIOI* ou « Seigneur César, le souverain, vénéré [tout au long de] la mer Égée. »
Source : Photographié par l'auteur.

LES JUDAÏSANTS

Alors que Paul apportait l'Évangile à l'Occident, il y avait des facteurs politiques séculiers qui mettaient à rude épreuve la coalition déjà fragile de Juifs et de païens chrétiens. Jérusalem était devenue une marmite où bouillonnait un mélange toxique, composé d'un nationalisme juif instable et d'une bureaucratie romaine, lasse de l'insurrection juive. À l'occasion de la Pâque de l'an 49 apr. J.-C., Rome avait exécuté plusieurs milliers de Juifs à Jérusalem. Quelques années plus tard, en 52 apr. J.-C., les actions du procureur de Judée, Tibère Julius Alexandre, ont inspiré une réponse militante à grande échelle parmi les Juifs.

Tout comme la tragédie du 11 septembre 2001 a irrité les Américains et que, pendant au moins quelques années, elle les

a unifiés d'une manière qu'on n'avait pas vue depuis la Seconde Guerre mondiale, les attaques romaines contre les Juifs les ont poussés, au pays et à l'étranger, à développer leur solidarité entre eux et leur haine envers les païens. La loi mosaïque, en tant qu'expression par excellence de la judéité et de ce qui les distinguait de toutes les autres nations, est devenue encore davantage un hymne pour les Juifs du monde entier. Les relations toujours difficiles entre Juifs et païens ont commencé à prendre un ton apocalyptique. À la suite de ces événements, le fait qu'un Juif s'associe à des païens a commencé à être considéré comme une trahison, vis-à-vis de l'indépendance et de l'identité juives.

C'est dans ce climat explosif et conflictuel que Paul a été chargé de proclamer que par Christ, les païens devenaient des partenaires de l'alliance avec le Dieu d'Israël. Il n'est donc pas difficile de comprendre pourquoi des hommes « de Jacques » (c'est-à-dire de l'Église de Judée) ont été envoyés à Antioche, siège de la mission païenne. Il est probable que l'église de Jérusalem ne voulait pas voir son évangélisation des Juifs entravée par le genre de relations flagrantes que certains de ses dirigeants (Pierre, Paul, Barnabas) entretenaient avec des païens incirconcis.

Le sujet de la circoncision hante les lettres de Paul. Le peuple juif considérait la circoncision comme une expression de liberté et d'indépendance, plutôt qu'un devoir barbare envers ses ancêtres. Près de deux siècles avant l'époque de Paul, après avoir chassé de Jérusalem la dynastie grecque séleucide, les Maccabées, une famille dont les tactiques de guérilla avaient aidé à gagner l'indépendance juive, avaient rétabli le rite de la circoncision, qui avait perdu toute faveur sous l'influence hellénistique (c'est-à-dire la culture grecque). Ainsi, à partir de

ce moment, le sujet de la circoncision était lié à un sentiment de nostalgie pour les jours courageux des Maccabées.

Paul lui-même avait été rempli de cette ferveur patriotique que l'on confondait parfois avec l'indissociable obéissance à la Torah. Cependant, Paul a dû accepter un fait inébranlable : Dieu appelait les païens à faire partie de l'alliance.

À un moment donné, probablement pendant les années de contemplation qu'il avait passé en Arabie après sa conversion, Paul a commencé à considérer Abraham comme l'archétype de tout croyant. Bien qu'étant techniquement un Chaldéen païen incirconcis, Abraham avait été déclaré juste et avait conclu une alliance avec Dieu. En faisant cette constatation, Paul venait de trouver une base scripturaire qui lui permettrait de résoudre ce qui lui paraissait être un obstacle tenace, empêchant les païens d'être accueillis dans l'alliance avec le Dieu des Juifs. Paul croyait que Christ était l'accomplissement ultime de la promesse faite à Abraham, le garant de la part de Dieu dans le marché qu'il avait conclu avec les patriarches. Christ était venu et, obéissant à la Loi, jusqu'à la mort, avait accompli ce qu'aucun Israélite n'avait encore accompli : accomplir la Loi jusqu'au bout. Alors pour Paul, le chrétien qui croit en Christ et qui lui obéit, obéit et accomplit ainsi toute la Loi par procuration. Christ était donc la promesse de Dieu, un don pour tous ceux qui croiraient, juifs ou païens. Paul n'était pas disposé à voir la mission auprès des païens compromise par ce qu'il voyait comme un ajout à l'Évangile. Mais cette position a forcé Paul à demeurer, pour le reste de sa vie, la cible d'attaques systématiques contre sa personne. De ville en ville, Paul était poursuivi par des « judaïsants », c'est-à-dire des Juifs (et parfois des païens) qui enseignaient que les païens ne pouvaient pas participer à l'alliance chrétienne, sans être circoncis.

Il y avait des raisons très pratiques pour expliquer la position des judaïsants. Comme nous l'avons déjà mentionné, il y avait des pressions patriotiques. Les païens pouvaient, leur disait-on, manifester leur solidarité avec les Juifs en se faisant circoncire comme eux. De plus, parce que le judaïsme était une religion que Rome reconnaissait comme une « religion autorisée » (*religio licita*) et que le christianisme ne l'était pas (le christianisme était considéré comme *religio illicita*, littéralement, une « religion illicite »), les judaïsants pouvaient toujours convaincre les chrétiens issus du paganisme que le fait de se faire circoncire les aiderait, en cas d'arrestation, car ils pourraient ainsi prétendre être juifs et bénéficier de toute protection accordée par Rome à une « religion autorisée ». Mais Paul voyait tout cela comme de restreindre le dessein de Dieu dans ce qui devait être un appel universellement significatif d'Abraham, et Paul voyait l'agenda des judaïsants comme une salve visant à contrer la suffisance du salut de Christ.

Bien que Paul ait beaucoup écrit sur ce sujet dans Romains, le centre des problèmes de Paul sur ce sujet était l'Asie Mineure (en particulier la Galatie, Colosse, et Éphèse). Il a défendu sa position avec une vigueur et une créativité inégalée. Ce qui ressort d'un examen plus approfondi de ses lettres, c'est que l'exégèse de l'Ancien Testament par Paul ne s'est pas faite dans le vide ; il n'a pas choisi lui-même les textes et les exemples tirés de l'Ancien Testament, pour soutenir son argumentation. Il a plutôt pris les textes mêmes que ses opposants utilisaient pour exclure les païens de l'alliance, et il a effectivement renversé les rôles. En d'autres termes, Paul n'avait pas l'habitude de choisir des textes très favorables à son argumentation et d'ignorer des passages moins malléables. Paul a affronté ses adversaires, pour ainsi dire, sur leur propre terrain, et a mis leur interprétation sens dessus dessous. À maintes reprises, il s'est aventuré sur

les terrains exégétiques les plus hostiles et a démontré que son Évangile y était déjà anticipé.

LES GNOSTIQUES

Le gnosticisme (du grec *gnosis*, « savoir ») était une hérésie face à laquelle le christianisme primitif se trouvait particulièrement vulnérable. Les gnostiques enseignaient que des dieux inférieurs « émanaient » du Dieu suprême, et que le dieu le plus inférieur sur cette chaîne d'émanation avait créé le monde. Le gnosticisme, est né, en partie, d'une tentative d'expliquer le péché et la souffrance dans le monde. Pour beaucoup de gens, l'idée d'un dieu inepte, responsable de la création, semblait être l'hypothèse la plus conforme à la réalité.

De cette hypothèse originale sont nés une cosmologie élaborée et une éthique propre au gnosticisme. Parce qu'un dieu incompetent avait créé le monde physique et tout ce qui s'y trouve, le monde matériel était considéré comme mauvais ou, au mieux, comme une prison qui retenait injustement le noble esprit humain, considéré comme une entité bien supérieure au corps, ayant son origine dans le monde invisible du Dieu suprême. Le corps humain était considéré comme une manifestation suprême de la méchanceté et de la faiblesse du monde matériel, comme un récipient maléfique qui emprisonnait son esprit. Ainsi le monde spirituel invisible était bon, et c'était celui qu'il fallait rechercher. Le monde visible était méchant et il fallait s'en échapper.

Les forces des ténèbres (celles de l'ignorance) s'opposaient aux forces de la lumière (celles de la sagesse). Le cosmos était donc divisé entre des forces antagonistes égales, le bien et le mal, qui se livraient un combat dualiste. Les agents du Dieu supérieur (comme les gourous gnostiques) cherchaient à libérer les gens de la prison du monde matériel, en divulguant une

sagesse (*sophia*) cachée (*cryptos*) et une connaissance (*gnosis*) à leurs initiés. Ces termes sont devenus de puissants mots-clés pour l'enseignement gnostique ; non seulement ils se prêtaient bien à une forme de sophistication, mais ils permettaient aussi à l'enseignement gnostique de puiser à même le vocabulaire de tout autre système religieux qui, dans son enseignement, utilisait des termes comme « sagesse » et « connaissance ».

De plus, les premiers gnostiques ont parfois réussi à présenter leur philosophie comme un complément à d'autres religions. Les gens pouvaient ainsi, par exemple, rester des Juifs de nom, ou des chrétiens ou encore des dévots d'Osiris ; mais en ajoutant à leur religion natale les principes du gnosticisme, ils pouvaient atteindre ce que les gnostiques appelaient un *plérôme*, c'est-à-dire une « plénitude » ou un « sommet » de la connaissance, tout en continuant à rendre hommage à Moïse, à Jésus ou au sacerdoce égyptien. On peut voir comment le christianisme, en mettant l'accent sur le salut du monde « présent et mauvais » et en reniant la chair, pouvait être particulièrement sensible à cette persuasion. Le vocabulaire judéo-chrétien se prêtait bien à de telles idées. Les chrétiens pouvaient même être convaincus que Jésus était le plus grand agent de lumière gnostique, en guerre contre Satan, le champion des ténèbres.

Cependant, la doctrine gnostique avait une incompatibilité significative qui empêchait les adeptes chrétiens, à grande échelle, de l'adopter consciemment. Si le monde et la chair étaient mauvais, que fallait-il comprendre de l'Incarnation, par laquelle le Dieu suprême s'est manifesté dans la chair, un événement qui semblait bénir la création et travailler à sa réhabilitation, plutôt que de la considérer comme une erreur, de tout condamner et finalement de la détruire à jamais ?

Les partisans du gnosticisme ont essayé de répondre (assez astucieusement) que Dieu avait seulement fait semblant de

se manifester dans le corps humain de Jésus. Ils prétendaient qu'en réalité, la chair de Jésus n'était pas une chair réelle, mais une illusion ; ou, si c'était de la chair, la chair n'était pas humaine, mais divine. Les apôtres ont vu très tôt le danger que représentait le gnosticisme. L'apôtre Jean, qui n'est pas du genre à mâcher ses mots, a déclaré : « Tout esprit qui se déclare publiquement pour Jésus-Christ venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne se déclare pas publiquement pour Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'Antéchrist » (I Jean 4 : 2). Paul a vu, lui aussi, le danger. Et c'est probablement la « philosophie » à laquelle il se réfère dans Colossiens 2 : 8 et qu'il rejette sommairement. Certaines de ses lettres contenaient au moins quelques tentatives pour empêcher le gnosticisme précoce de détourner la terminologie judéo-chrétienne et de déformer l'Évangile. Paul insistait sur le fait que Dieu est venu dans la chair ; et que l'Incarnation était si complète que, dans Christ, la « plénitude » de la divinité habitait « corporellement » (Colossiens 2 : 9). Cette expression réfute à elle seule l'idée que le croyant ait besoin de quelque chose d'autre, en plus de Jésus, pour avoir la *plénitude* (le *plérôme*) de la sagesse, et l'idée que l'Esprit de Dieu faisait semblant d'avoir un « corps ». Pour Paul, Dieu en Christ a souffert une mort réelle, qui n'a rien d'illusoire, et Christ est la plus haute sagesse (*sophia*), le sommet de toute connaissance (*gnosis*) et la *plénitude* (le *plérôme*) de Dieu. Paul a utilisé les trois mots-clés gnostiques dans ce passage, mais il les a tous dirigés vers Christ, qui n'est pas qu'un simple fragment de Dieu (comme les gnostiques l'enseignaient) ; il est le *plérôme*, la plénitude de Dieu.

Malheureusement, l'héritage du gnosticisme a survécu et il est toujours présent, comme une sangsue qui parvient toujours à s'accrocher au christianisme, à travers les âges. Aujourd'hui, elle se manifeste partout où les chrétiens se retirent du monde,

traitent leur corps comme s'ils n'avaient pas d'importance et refusent d'assumer leur part de responsabilité vis-à-vis des questions sociales, économiques et politiques, ou d'y prendre part.

LE NOUVEAU MOUVEMENT ATHÉE MODERNE

De nos jours, l'athéisme est passé d'une excentricité à une force sociale et politique croissante. À la tête de ce phénomène se trouve le mouvement soi-disant « néo-athéiste », un mouvement qui, en raison des guerres d'inspiration religieuse et du terrorisme, au cours du dernier quart de siècle, a gagné en crédibilité. Les nouveaux athées ne blâment pas simplement l'Islam pour notre situation actuelle ; ils prétendent plutôt que la plupart des grandes misères de l'humanité peuvent être attribuées au zèle que la religion encourage, en général. Pour eux, la religion est un fléau humain ; presque toutes les guerres, toutes les atrocités, toutes les conquêtes, toutes les formes d'injustice sociale, quelle qu'en soit la forme politique, économique ou romantique apparente, ont des racines religieuses pernicieuses. La Bible et ses enseignements ont été au centre de l'attention des Nouveaux athées ; les Croisades, l'Inquisition, le commerce des esclaves, la Piste des Larmes, l'Holocauste, le Vietnam, la Première Guerre du Golfe, pour ne citer que quelques phénomènes, peuvent tous être attribués à l'attitude fondamentale de « supériorité morale » que les Écritures ont historiquement engendrée chez les chrétiens.

Paul est souvent accusé d'avoir fourni ce que beaucoup considèrent aujourd'hui comme l'impulsion initiale derrière l'antisémitisme du dernier millénaire et demi. Il faut se rappeler, cependant, qu'au temps de Paul, les tables du pouvoir étaient inversées : les chrétiens ont failli être exterminés par un programme soutenu de persécution juive. Paul n'écrivait pas ici en

tant que citoyen d'une Europe à majorité chrétienne, mais du point de vue d'une toute petite minorité, pourchassée de ville en ville par ses compatriotes. De plus, ceux qui, aujourd'hui, accusent Paul d'antisémitisme ignorent la tradition prophétique juive, dans laquelle Paul lui-même croyait s'inscrire. L'histoire regorge d'exemples de Juifs qui ont eu l'intégrité de critiquer leur propre nation, ce qui est tout à leur honneur. Les prophètes ont surtout fait preuve d'une faculté d'autocritique forte, et presque sans pareille (une faculté trop rare dans l'histoire). Et Paul, qui s'était inculpé lui-même, à maintes reprises, d'avoir été autrefois persécuteur, s'inscrivait dans cette tradition. Il se critiquait constamment, et il n'a jamais hésité à critiquer son propre peuple. Ésaïe, Jérémie, Osée, Amos, etc. ont tous fait des affirmations similaires, et dans certains cas, beaucoup plus graves, au sujet d'Israël ou de Juda.

Ce mouvement souvent moralisateur et ignorant de l'histoire (une combinaison dangereuse !) devrait considérer, avant de coudre une croix gammée anachronique sur la manche de Paul, que si ce dernier a vécu une vie de misère et risqué sa vie chaque jour pour apporter l'Évangile dans les pays païens, ce n'était pas parce que les païens étaient supérieurs aux Juifs. Tout au contraire, il était convaincu que sa mission païenne, une fois accomplie, allait hâter le jour où Israël se tournerait enfin vers Christ et où « tout Israël » serait sauvé. (Voir la note pour Romains 11 : 26.) Les efforts que Paul prodiguait aux païens étaient, dans son esprit, motivés par l'amour qu'il avait pour ses compatriotes.

PAUL ET LES FEMMES DANS LE MINISTÈRE

Avant de supposer que des passages tels que I Corinthiens 14 : 34–35 « que les femmes se taisent dans les assemblées... » et I Timothée 2 : 11–14 « Je ne permets pas à la femme

d'enseigner... » constituent les déclarations définitives de Paul sur le rôle des femmes au sein de l'Église, le lecteur devrait d'abord lire attentivement *toutes* ses Épîtres (et le livre des Actes). Les femmes ont joué des rôles majeurs, tant dans le ministère de Paul (Priscille était l'instructrice d'Apollos, Actes 18 : 26 ; les filles de Philippe étaient des prophétesses, Actes 21 : 9) que dans celui de Jésus (Marie, mère de Jésus, a prophétisé, Luc 1 : 46–55 ; Jeanne a sponsorisé la mission de Jésus, Luc 8 : 3 ; et les femmes ont été les premières témoins de la résurrection). Plus tôt, dans I Corinthiens, Paul a permis aux femmes de diriger sous certaines conditions. (Voir les notes sur Romains 16 : 7 ; I Corinthiens 11 : 4–5 ; 14 : 33.)

Par ailleurs, Paul a chargé Phœbé de remettre personnellement une lettre aux Romains, une lettre d'une valeur inestimable, tant pour Paul que pour l'histoire. Phœbé était probablement une riche patronne d'une ou de plusieurs églises de maison à Cenchrées, une municipalité portuaire de Corinthe. Le terme grec que Paul utilise pour la décrire est *diakonon* (diaconesse), et non pas *doulé* (femme esclave ou servante). Il est donc probable que Phœbé a travaillé en tant que ministre. Paul espérait ici que les Romains l'assisteraient, car ses activités à Rome consistaient probablement à faciliter la coordination de la mission de Paul plus à l'Ouest.

Concernant ces passages, à commencer par I Corinthiens 14 : 34–35, il convient de se demander pourquoi Paul a enjoint aux femmes de se taire dans les assemblées, alors qu'au chapitre 11, il leur donne des instructions sur comment se présenter, lorsqu'elles doivent prophétiser pendant l'adoration publique. La prophétie impliquait certainement de prendre la parole au sein de l'église. Paul l'avait-il oublié ? Il suffit cependant d'une lecture attentive pour constater que Paul était parfaitement cohérent. Premièrement, nous devons nous rappeler, à la lecture

de I Corinthiens 14 : 34–35, que les apôtres ont cité la prophétie de Joël d'après laquelle « vos fils et *vos filles* » prophétiseraient dans les derniers jours. Pour les apôtres, ce scénario était la preuve qu'ils étaient dans les derniers jours (Actes 2 : 17).

Si Paul entendait par là que la femme ne devait jamais prophétiser au sein de l'église, il se serait donc contredit et aurait oublié ce qu'il avait dit, quelques paragraphes auparavant, concernant la femme qui prophétise (11 : 4). Certains érudits, cherchant à dédouaner Paul de cet oubli apparent, concluent que cette déclaration entre parenthèses est une interpolation ajoutée par un éditeur postérieur, une ou deux générations après la mort de Paul. Mais il s'agit là d'un postulat gratuit. Tout d'abord, cette déclaration n'a pas une portée aussi générale que ce qu'il semble d'emblée. Paul ne s'adressait qu'aux femmes mariées ; le verset 35 apportant plus d'éclaircissements, ce passage ne devrait donc pas être considéré comme une interdiction absolue. Deuxièmement, Paul semblait essayer de résoudre un problème local bien particulier. Plusieurs membres de cette congrégation avaient le grec pour deuxième langue. Les hommes utilisaient plus cette langue, parce qu'elle était la langue du commerce. En revanche, les femmes, qui passaient la majeure partie de leur temps au foyer et qui communiquaient dans leur langue maternelle (la population, constituée en majorité de colons romains, s'exprimait donc, tout au moins pour une frange très importante, en latin), auraient pu avoir du mal à comprendre le grec, qui était, de manière générale, la langue usitée dans les églises. Elles auraient été amenées à perturber le culte, si elles devaient chaque fois demander à leur mari de leur expliquer ce qui se disait dans les prophéties. Et cela, l'on peut l'imaginer, avec la particularité qu'avaient les Corinthiens de parler en des langues inconnues, aurait pu ajouter au désordre et à la confusion. Paul, dans un souci de

bienséance, semble-t-il, a pointé du doigt les femmes, et leur a instruit d'attendre patiemment d'arriver à la maison pour pouvoir apprendre ce qui avait été dit, chaque fois qu'elles n'avaient pas compris quelque chose.

Concernant I Timothée 2 : 14, Paul a fait observer que c'est Ève, et non Adam, qui a été trompée. Il a donné un avertissement contre les femmes « oisives » qui « apprennent à aller de maison en maison » et qui, en outre, sont « causeuses et intrigantes » (I Timothée 5 : 13), et il a également parlé de femmes « d'un esprit faible et borné », rendues captives et « chargées de péchés » (II Timothée 3 : 6). L'image qui ressort du corpus des Épîtres de Paul est qu'il croyait que les femmes étaient susceptibles à quatre péchés qui dévastaient la communauté : l'impureté, l'oisiveté, le fait de parler de choses qu'elles ne maîtrisaient pas, et la naïveté. Ce que Paul exhorte donc les femmes à faire par rapport à la chasteté, c'est d'en discuter et de prendre les décisions qui s'imposent. Elles doivent être modestes et respectueuses. Le lecteur devrait également se rappeler que Paul, en tant que Juif, avait une conception rabbinique du « maître ». Les rabbins (à l'instar de Gamaliel, le précepteur de Paul) étaient la source locale de la connaissance et les juges ultimes entre des parties en litige ; ils interprétaient avec autorité les Écritures, faisaient office de maîtres d'école pour leurs apprentis et dirigeaient les communautés. Ainsi, son injonction : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner » peut laisser entendre que lui, Paul, se sentait mal à l'aise d'investir une femme d'une fonction d'autorité ultime et de lui remettre un pouvoir dont elle n'aurait pas à répondre (on remarque cette limite inhabituelle : « Je ne permets pas »).

Mais, comme en témoigne l'ensemble des écrits de Paul et de ce qui a été écrit sur lui, les femmes ont joué un rôle vital dans le ministère de l'Église. Quelles limites Paul a-t-il pu avoir,

au sujet de la présence des femmes dans le ministère ? Voilà qui est difficile à discerner. Les deux passages mentionnés ici sont difficiles, et ce, non seulement parce qu'ils ne constituent pas des interdictions absolues au ministère de la femme, mais également parce qu'à la lumière de ce que Paul a dit et fait ailleurs, nous devrions relire ces passages et y voir avec beaucoup moins de certitude des commandements directs sur lesquels l'on puisse fonder une doctrine.

PAULET LE CANON DU NOUVEAU TESTAMENT

Pour quelqu'un qui lit le Nouveau Testament pour la première fois, Luc, l'auteur des Actes, ressemble à un maître de cérémonie, qui présente au lecteur d'abord Jésus, puis ses tout premiers disciples, et ensuite Paul. Mais le portrait que Luc trace de Paul, tout sympathique et plein d'égards qu'il soit, en cache bien plus de choses qu'il n'en révèle. Par exemple, l'épître de Paul aux Romains réserve une grande surprise à ceux qui ne se sont accoutumés qu'au Paul de Luc : Luc ne fait aucune mention des talents d'écrivain de Paul, et encore moins qu'il ait eu, en tant qu'écrivain, une importance que peu d'écrivains peuvent prétendre avoir eue. Les Actes dépeignent Paul comme un homme dont les méthodes d'enseignement se résument à la prédication en public. Mais dans Romains, nous découvrons qu'il possédait une plume assez puissante pour renverser les rois et les royaumes : tout d'abord, ceux de l'époque de l'Église primitive, jusqu'à la destruction de l'Empire romain au quatrième siècle ; et ensuite, plus d'un millénaire plus tard, avec la destruction par Martin Luther du Saint Empire romain qui lui avait succédé. Le choc ressenti par ce lecteur perspicace, lorsqu'il passe de la lecture des Actes à celle de l'épître aux Romains pour la première fois, se compare au choc que l'on ressentirait à se faire initier à Shakespeare

en commençant par le livre intitulé *Les Grandes Actions du Théâtre élisabéthain*, une œuvre qui ne fait que décrire les superbes talents d'acteur de Shakespeare, et puis en tombant tout à coup sur *Hamlet*. Ce lecteur s'émerveillerait sans doute d'un si grand écart. Que vous soyez sympathique ou non avec le message de l'épître aux Romains, l'envergure et la force de son argumentation constituent véritablement l'une des merveilles du monde.

Ceux qui découvrent l'épître aux Romains n'ayant de Paul que le portrait retouché, présenté par Luc dans les Actes, se retrouvent dans une situation qui ressemble étrangement à celle des chrétiens à qui Paul s'adressait dans cette épître. À l'exception d'une poignée de membres (voir Romains 16), ces chrétiens ne connaissaient pas vraiment Paul. Le Paul qu'ils connaissaient était celui dont ils avaient entendu parler dans certains rapports, qui d'ailleurs n'étaient pas tous flatteurs. Quelques-uns de ces récits allaient jusqu'à dépeindre Paul comme un enseignant voyou, autoproclamé, indiscipliné et irresponsable sur le plan doctrinal. L'épître de Paul cherchait donc à devancer ces récits et à redorer l'image noircie qu'un grand nombre de chrétiens de Rome avaient de ses enseignements. Ceux qui l'accusaient d'inventer son propre évangile, de trahir le Messie qu'il prétendait proclamer et de renier la sainte Loi que lui et ses compatriotes avaient la charge de défendre, lui opposaient une farouche résistance. C'était là un grand défi pour Paul. La situation était devenue extrêmement difficile parce que, s'il entretenait une certaine relation avec les Galates et les Corinthiens, dans le cas des Romains, il ne pouvait se prévaloir d'aucun investissement personnel préalable auprès d'eux. C'était comme de rédiger une lettre de présentation à l'aveuglette, à l'attention d'un employeur, pour un poste qu'il avait déjà rempli de manière satisfaisante : il savait

qu'il partait avec un handicap. Mais toutes ces circonstances défavorables constituaient la recette idéale pour forcer Paul à présenter aux Romains le plus fort et le plus clair exposé de ce en quoi il croyait et de ce qu'il pensait exactement. La perte de crédibilité de Paul aux yeux de la congrégation romaine est devenue notre gain.

Le livre de Romains figure donc en bonne place, et ce à plusieurs titres, dans le canon du Nouveau Testament. Si cette épître est la première de toutes les Épîtres de Paul, ce n'est pas parce qu'elle est la plus ancienne lettre que nous ayons conservée de lui (cet honneur échoit probablement à I Thessaloniciens) ; au contraire, outre le fait qu'elle est la plus longue, elle fournit au lecteur du Nouveau Testament les outils nécessaires pour explorer et comprendre ses autres Épîtres. Compte tenu de cela, une nouvelle lecture de Romains nous permet de connaître Paul par ses propres mots. Au moment de la rédaction de cette épître, Paul regrettait de n'avoir pas pu personnellement se rendre à Rome (Romains 1 : 10). Tout ce que les chrétiens de Rome avaient donc de Paul se résumait à cette épître. Nous aussi, aujourd'hui, nous nous retrouvons dans une situation semblable. En tant que frères cadets de notre « frère » aîné « Saul » et séparés par tant de siècles, nous devons, nous aussi, nous contenter de cette épître et des quelques-unes qui suivent – des Épîtres qu'il a rédigées il y a longtemps, dans l'espoir que ses lecteurs : (a) comprennent mieux la nature de Christ et la voie du salut, et (b) continuent de l'assister dans sa mission jusqu'aux extrémités de la terre.

De même que l'Apocalypse de Jean contient des lettres écrites à sept églises, la collection des Épîtres de Paul contient également des lettres écrites à sept églises. Les Épîtres aux Corinthiens qui ont été préservées, et l'épître aux Galates, révèlent le Paul à l'état « brut », un homme aux prises avec

une profonde déception, mais qui se montrait à la hauteur des circonstances. Au moment de rédiger les Épîtres aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens et aux Thessaloniens, Paul n'avait pas à affronter dans ces églises les mêmes accusations mettant en cause son intégrité, ou à y combattre des hérésies. Aussi ces lettres révèlent-elles une âme d'apôtre à l'œuvre, considérant l'Église dans toute la portée universelle de l'histoire. Le canon nous présente ensuite les « Épîtres pastorales » de Paul, plus personnelles, et nous plonge, par celles-ci, dans ses longs périples à travers, disons, la Via Egnatia (une route importante qui traversait la Grèce d'est en ouest) avec Timothée ou Tite. Il nous donne à entendre un vieil homme qui sait sa fin proche, et qui a désespérément conscience que l'Évangile pour lequel il a œuvré pendant des décennies avec une ardeur dévorante, l'Évangile pour lequel il est mort, non pas une, mais plusieurs fois, ne dépendrait désormais plus de son talent, de son expérience, ni de ses convictions. Cet Évangile reposait désormais entièrement sur deux jeunes hommes, et sur les souvenirs qu'ils avaient de lui. Enfin, l'épître à Philémon, même si elle n'était pas la dernière, constitue le dernier discours canonique de Paul : une épître dans laquelle il sollicite l'affranchissement d'un esclave. Il est fort à propos d'observer que, pour un homme qui se considère comme ayant été affranchi par Christ, Paul s'offrait lui-même en garantie pour Onésime.

PAUL ET LE CORPS DE CHRIST

On peut affirmer que le christianisme a créé l'individu, sans lui-même se vouloir individualiste. Dans les organisations humaines, la prééminence a toujours été accordée au groupe, par rapport aux individus : l'intérêt général passe avant les intérêts individuels. Cela est sensé : l'espérance de vie d'un individu n'est que de quelque sept à huit décennies, tandis

que celle d'un groupe, d'une tribu, d'une nation ou d'une organisation peut atteindre plusieurs siècles. Cependant, la foi chrétienne a universalisé l'idée d'après laquelle tout être humain est éternel. En effet, par rapport à l'éternité d'un être humain, que représentent les quelque quatre ou cinq cents siècles d'existence d'un groupe ? Qui plus est, l'être humain est d'une valeur inestimable. Si l'on plaçait sur le plateau d'une balance un seul être humain, et un groupe d'êtres humains sur l'autre plateau, le groupe d'êtres humains ne pèserait pas plus lourd qu'un seul être humain, même si l'on plaçait en contrepoids toute la race humaine.

Les groupes, tout comme les nations, les entreprises ou les armées, considèrent les personnes comme des « unités ». Les personnes, étant des unités, sont donc interchangeables ; une personne peut être formée et apprendre à remplir une fonction auparavant remplie par une autre personne. À l'opposé, l'Église a opéré une révolution quant à la façon dont l'être humain est constitué. Paul parlait de l'être humain comme d'un « membre » du corps de Christ. Il entendait par « membre » quelque chose qui ressemble à un « organe ». Les organes ne sont pas des « unités » ; ils ne peuvent pas être remplacés par d'autres organes. Le cœur ne peut pas remplir la fonction des poumons ; les poumons ne peuvent pas remplir la fonction de l'estomac. On peut étendre cette métaphore à la partie visible du corps : la main ne peut pas remplir la fonction du nez ; l'œil ne peut pas remplir la fonction du pied. Un membre perdu l'est pour de bon ; il est irremplaçable.

La conception de l'individu comme membre d'un corps vivant, plus grand que lui, tire racine d'une autre idée : lorsqu'une personne se convertit au christianisme, elle devient un « membre » de la famille. Les membres de l'Église primitive s'appelaient souvent « frères » et « sœurs ». De manière plus

large, cette conception de l'individu a été encouragée par le fait que les réunions de l'église se tenaient généralement dans des maisons (du grec *oikos*) (par exemple, Philémon 2) ; le foyer était le cœur de l'église. Il est essentiel que les lecteurs modernes de Paul prêtent attention à l'orientation familiale du lectorat initial de Paul, et ne la tiennent pas pour acquise. Il faut s'imaginer que ses Épîtres étaient lues, non pas dans de grands édifices, mais dans des maisons, où des familles accueillaient pour la journée de petits groupes de croyants. Les Épîtres de Paul étaient des lettres circulaires, c'est-à-dire qu'une fois qu'elles avaient été lues dans une maison donnée, on se les passait de maison en maison, à l'intérieur du réseau.

Dans un foyer, les individus ne sont pas des unités : le père est unique et irremplaçable ; la mère ou la grand-mère remplissent des fonctions uniques au sein de la famille, et contribuent de manière indispensable à la formation de sa personnalité. Le point d'honneur que l'Église a eu coutume d'accorder à l'hospitalité, au pardon, à la tolérance et à un fort sentiment d'estime envers les autres croyants est en grande partie lié au fait que l'Église tire ses origines des *oikos*.

Faisons une dernière observation sur l'accent que mettait Paul sur les membres, plutôt que sur les unités. Contrairement à Luc, qui, dans Actes 4 : 4, fait mention d'un nombre précis de convertis, il n'existe dans les Épîtres de Paul manifestement aucun indice que Paul et son lectorat aient évalué leur succès ou leur échec, en tant que mouvement, par le nombre de leurs disciples. Ce rappel peut non seulement situer le contexte des écrits de Paul, mais également permettre à l'Église contemporaine de résister à la tentation d'adopter la mentalité des organisations du monde, qui est de considérer les êtres humains comme des unités. L'Église n'est pas une entreprise, et le ministre n'est pas un PDG. L'Église et ses ministres sont

des entités entièrement à part, qui ne sont à nulle autre pareilles dans le monde. Toutefois, s'il faut comparer l'Église à quelque chose, elle est un corps, un organisme vivant, dynamique, qui croît naturellement, non pas par l'ajout aléatoire d'unités, pour le simple fait d'en ajouter (telle la croissance désordonnée des cellules cancéreuses), mais plutôt par un processus naturel d'autoconstruction, afin de parvenir à un état de santé et de bien-être, et dans lequel chaque membre a besoin de l'assistance d'autres membres.

Partie 2

Romains

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Paul avait grand besoin de l'assistance des chrétiens de Rome : il avait à cœur d'évangéliser la péninsule ibérique (l'Espagne) non encore évangélisée (Romains 15 : 24). Il espérait également, pour ce faire, qu'ils lui fourniraient les moyens financiers nécessaires, et une base à partir de laquelle il effectuerait la mission. Il semblait croire que l'évangélisation de l'Espagne permettrait finalement de ramener « la totalité des païens » à Christ, ce qui déclencherait alors le salut de « tout Israël ». (Voir Romains 11 : 25–26 ; I Corinthiens 4 : 9.) Dès que cela serait fait, croyait-il, Dieu aurait atteint ses objectifs ultimes et mettrait fin à l'histoire.

OBJECTIF

Paul sentait que le salut était maintenant lié à la propagation de l'Évangile, jusqu'aux extrémités de la terre. C'est probablement la vraie raison qui a motivé la rédaction de cette lettre et qui rend compte de son caractère d'urgence et de ses explications bien raisonnées, sur le rôle surprenant des païens dans le salut d'Israël. La communauté romaine n'avait pas encore bien compris la relation entre l'ancienne alliance de Dieu avec Israël et les événements récents, survenus après la mort et la résurrection du Messie. Paul aurait pu être tenté de chercher à obtenir leur faveur à tout prix. Il aurait pu contourner la question et se contenter de leur ignorance et de leurs préjugés.

Mais ce n'est pas ce qu'il a fait. Il s'est montré fidèle à sa révélation. Il a formulé dans Romains les mêmes affirmations radicales que celles que ses opposants se plaisaient à monter en épingle ; sauf qu'ici, il a patiemment démontré, à partir des Écritures mêmes d'Israël, que c'était le Dieu d'Israël, et non pas lui, Paul, qui était demeuré ferme et fidèle, face aux infidélités chroniques des hommes.

THÈMES

Les thèmes de l'épître comprennent : le plan de Dieu qui, auparavant, était caché, mais qui est maintenant révélé, d'inclure les païens dans son alliance ; le salut final des Juifs ; et la fidélité de Dieu pour atteindre ces deux objectifs.

COMMENTAIRE

1 : 1-5. « L'Évangile... qui avait été promis auparavant de la part de Dieu par ses prophètes... » Après avoir établi son identité et sa vocation, par rapport à Christ et à son Évangile, Paul formule une série de déclarations, dont chacune est garantie par celle qui suit. Commençons par la fin de cette série de déclarations : dans 1 : 4, la « résurrection [de Jésus] d'entre les morts » confirme puissamment la vérité de la précédente déclaration, d'après laquelle Jésus est le « Fils de Dieu », étant de nature parfaitement divine (« selon l'Esprit de sainteté ») et parfaitement humaine, car né de la descendance de David (« selon la chair »). La résurrection de Jésus atteste de la véracité des promesses prophétiques des « Saintes Écritures ». Et, à leur tour, les prophètes confirment que l'Évangile annoncé par Paul est, en vérité, « l'évangile de Dieu ». Il est important de noter que Paul n'a pas recours aux Écritures ici pour prouver l'authenticité de la résurrection de Jésus : les croyants de Rome en étaient déjà convaincus. Paul cherche plutôt ici, et dans toute

l'épître aux Romains, à réaffirmer l'intégrité des Écritures de l'Ancien Testament, à la lumière de la résurrection. Les questions récurrentes auxquelles cherche à répondre cette épître sont les suivantes : Dieu, en accueillant les païens, s'est-il détourné des promesses qu'il a faites à Israël dans les Écritures ? Et l'Évangile prêché par Paul, qui a pour centre la résurrection, est-il un évangile que les prophètes n'avaient pas du tout prévu ? Paul répond d'entrée de jeu à ces questions, dans son propos liminaire. Loin de remettre en cause l'intégrité des Écritures, la résurrection accomplit, en réalité, les promesses que Dieu a faites à Israël.

1 : 5. « Nous avons reçu la grâce et l'apostolat, pour amener en son nom, à l'obéissance de la foi tous les païens. » Pour Paul, la grâce est la force qui permet au croyant de porter un fardeau. Paul déclare que ses lecteurs et lui ont reçu de Christ « la grâce et l'apostolat ». L'« apostolat » signifie que les chrétiens sont « envoyés » (*apostolos* signifie « l'envoyé ») ; cependant, la « grâce » est cette force que Dieu accorde aux croyants de mener à bien leur appel. Le terme « grâce » est trop souvent limité au domaine de la sotériologie (l'étude du salut). La grâce est presque devenue synonyme du pardon. Si l'on s'en tient à l'interprétation de Paul faite par les luthériens et calvinistes, l'on peut supposer que Dieu cherche à nous sauver, mais que, comme il en est empêché par sa sainteté et par notre déplorable manque de mérite, il résout le dilemme de notre incapacité en créant et en exploitant une sorte de vide juridique ou en mettant en place une sorte de tour de force autour de sa propre personne. Cependant, la conception paulinienne de la grâce n'a pas grand-chose à voir avec cette interprétation. Pour Paul, en effet, la grâce n'est pas d'abord un terme pour désigner le pardon des péchés ; le pardon n'est, en fait, qu'une des nombreuses conséquences résultant de la

grâce de Dieu. Au contraire, la grâce désigne cet instrument par lequel Dieu manifeste son amour envers le monde qu'il a créé. Dieu accorde au croyant la grâce de surmonter les difficultés liées à l'évangélisation et à la formation des disciples, tout comme il accorde au pécheur la grâce de vaincre le péché. Dans l'expression « la grâce et l'apostolat », l'apostolat est donc ce à quoi Dieu nous appelle, et la grâce, ce que Dieu nous accorde de sa propre nature, afin de manifester son amour envers sa création.

1 : 9-16. « Je me dois... Je n'ai point honte... » Il peut être difficile de saisir le lien affectif que Paul ressentait évidemment dans ces déclarations qui, en apparence, n'ont aucun lien entre elles : « Je me dois aux Grecs et aux barbares » et « Car je n'ai point honte de l'évangile... ». Notre tendance à isoler 1 : 16 de ce qui le précède (soit en ne citant que 1 : 16, soit en faisant commencer un passage de sermon par 1 : 16) est une preuve de cette déconnexion. Nous considérons souvent 1 : 16 comme le point culminant de l'argumentaire de Paul, une déclaration tonitruante qui interrompt soudainement le cours de sa pensée. Mais pour Paul, cette déclaration saisissante, pleine d'assurance, découle de 1 : 14, où il déclare se devoir aux Grecs, aux barbares, aux savants et aux ignorants. Et même, un coup d'œil rapide à la signification du terme « débiteur » pour Paul devrait nous alerter. Jusqu'à récemment, il était honteux de devoir à quelqu'un. Pourtant, aujourd'hui, la confiance financière est presque uniquement fondée sur notre capacité d'endettement. Par exemple, il nous sera difficile d'acheter une maison sans un solide dossier de crédit. Mais auparavant, avoir des dettes était un signe de dépravation morale (pour en avoir une illustration moderne intéressante, voir *l'Autobiographie* de Benjamin Franklin). L'éducation judaïque de Paul l'aura conditionné à considérer l'endettement comme une forme

d'esclavage particulièrement malveillante. C'est à la lumière de tout cela que nous pouvons mieux comprendre le sens que Paul attache à son aveu qu'il « se doit ». Plus surprenant encore, Paul se considère comme débiteur des païens. C'est tout le contraire de ce à quoi l'on pourrait s'attendre, si l'on s'en tient à ce que l'histoire des Juifs nous enseigne. Il était interdit, en effet, aux Juifs qui prêtaient de l'argent d'exiger des intérêts à leurs frères juifs, mais cela leur était permis s'ils prêtaient de l'argent aux païens. Le fait pour Paul de se considérer comme débiteur est très significatif : en fait, cette description qu'il donne de lui-même devrait nous ramener à son propos liminaire du début de l'épître : « Paul, serviteur de Jésus-Christ ». Dès qu'il est devenu croyant, Paul a commencé à vivre et à se comporter comme un esclave, un membre de la classe sociale inférieure — une situation qu'absolument personne ne recherche.

Le monde antique était très stratifié. Tout ce qu'un homme disait ou faisait, et même jusqu'aux vêtements qu'il portait, était déterminé par son rang social (la loi somptuaire interdisait aux pauvres de porter des vêtements de certaines couleurs), et il en était de même pour les pronoms qu'il pouvait utiliser, lorsqu'il s'adressait aux autres. Dans ce monde-là, au nom d'un Seigneur qui a lavé les pieds à ses disciples, Paul a choisi librement, à chaque rencontre avec un autre être humain, peu importe son rang social, d'agir, de parler et de vivre comme s'il était lui-même socialement inférieur à cette personne et qu'il en était le serviteur. Cela devient plus clair dans une autre épître de Paul, où il déclare : « que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes » (Philippiens 2 : 3). Ce que Paul attendait de ses frères chrétiens, c'était simplement de voir se refléter sur eux la façon dont lui-même se comportait envers les autres.

C'est un acte extrêmement difficile à accomplir pour la nature humaine. Au contraire, nous sommes tentés, consciemment ou inconsciemment, de toujours nous placer en position de supériorité, face aux autres. Quelquefois, nous le faisons de manière évidente, mais parfois aussi nous agissons ainsi de façon très subtile. Il faut admettre qu'être supérieurs présente des avantages ; cela peut instantanément nous valoir de l'admiration, des honneurs, et nous protéger de l'éventualité d'être ignorés. Lors d'une rencontre typique avec un autre être humain, nous nous retrouvons, souvent involontairement, en train d'afficher nos lettres de noblesse : des signes de richesse, notre bagage académique, notre expérience professionnelle, nos titres officiels, ou le nom des célébrités qui font partie de nos connaissances ; dans tout cela, notre esprit tente désespérément d'éviter la position que Paul a choisi d'adopter, et qu'il considérerait être la marque indéniable de tout disciple de Christ. Le statut de débiteur de Paul, tout honteux qu'il puisse avoir été aux yeux du monde d'alors, était pour lui dépourvu de honte sociale. Il n'avait pas honte, parce que Dieu, en Christ, avait déjà renversé la puissance normative des structures du monde. Là où le monde antique s'attendait à ce que tout changement social se fasse à partir d'en haut, l'humble statut de Jésus dans la vie, son humiliation par la mort et sa résurrection subséquente prouvent que Dieu a effectivement choisi d'apporter le salut, grâce à quelqu'un dont le statut social était si bas, qu'il avait été déclaré inapte à vivre et condamné à mourir de la mort la plus infâme qui soit : celle de la croix de Rome (voir Figure 3).

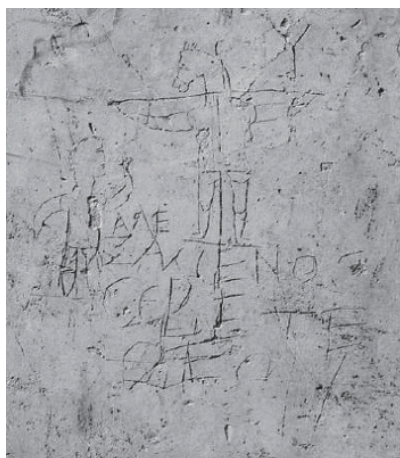


Figure 3. Le soi-disant «graffiti d'Alexamenos», une inscription récemment découverte dans un mur enfoui près de la colline palatine à Rome, datant d'environ 200 apr. J.-C. L'inscription se lit ainsi : *Alexamenos Cebete Theon* («Alex adore son Dieu»). Ce graffito dépeint un chrétien dans une posture d'adoration, face à un personnage à tête d'âne, crucifié sur une croix romaine. Cette image, qui visait à parodier les chrétiens romains, fournit une indication de ce que les Romains, à l'époque de l'Église primitive, pensaient du Dieu que les chrétiens adoraient. Elle donne également une idée de la stigmatisation dont faisaient l'objet les chrétiens, à Rome. Cette peinture met en contexte les paroles de Paul «Je n'ai point honte de l'évangile».

Source : <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Alexorig.jpg>

1 : 17a. «La justice de Dieu.» Même si les pensées de Paul émanaient de «Christ et de Christ crucifié», sa théologie revêt le langage de l'Ancien Testament, plus précisément celui de *la Septante* (LXX), la traduction grecque de l'Ancien Testament. L'expression «justice de Dieu» (*dikaïosyne theou*) a souvent été, dans l'Ancien Testament, l'appel que les saints lançaient à Dieu pour qu'il sauve son peuple des méchants. C'était aussi l'expression souvent utilisée avec autant d'importance, pour marquer l'attente du jour du Jugement, celui où le Seigneur punira une fois pour toutes les méchants et justifiera les justes.

Citons en exemple Psaumes 7 : 10 : « Mets un terme à la malice des méchants, Et affermis le juste, Toi qui sondes les cœurs et les reins, Dieu juste ! », et Psaumes 9 : 8 : « Il juge le monde avec justice... ». (Voir aussi Psaumes 7 : 9, 35 : 24, 50 : 6.) Pour Paul, la justice n'était pas une « fiction juridique » qu'un Dieu de justice extraterrestre « impute » au nouveau croyant, pour que celui-ci puisse posséder la justice qu'il ne pourrait avoir autrement. Nous devons plutôt examiner ce que Paul considérait comme les Écritures (l'Ancien Testament) pour comprendre ce qu'il voulait dire, car le sens qu'il donne à cette expression est pour l'essentiel le sens traditionnel ; la « justice de Dieu » signifie pour lui la même chose que pour le psalmiste. L'unique différence entre la façon dont Paul utilise cette expression et son utilisation dans l'Ancien Testament est que Paul a vu la justice de Dieu se révéler et se déployer, notamment par l'Évangile de Christ.

Plusieurs des termes que Paul utilise ici peuvent également se retrouver dans un passage qui semble revêtir une importance particulière pour l'orientation qu'il veut donner à sa théologie missionnaire : Ésaïe 51 : 4–5. Voici une traduction française du texte grec que Paul aurait lu (elle est légèrement différente de la plupart des traductions de l'Ancien Testament, parce que les traducteurs s'inspirent souvent du texte hébreu massorétique, plutôt que de la Septante, que Paul utilisait) :

Écoute-moi, écoute-moi, mon peuple ; et vous, rois, prêtez l'oreille : car une loi sortira de moi, et ma loi sera une lumière pour les nations (*ethnon*, « païens »). Ma justice (*dikaiosyne*) rapproche rapidement, et mon salut (*soterion*) sortira comme la lumière, et les païens auront confiance en ma droite (*dynamis*, « puissance ») (Breton LXX).

Dans Romains 1 : 16–17, Paul parle de la puissance (*dynamis*) de Dieu pour le salut (*soterion*), qui révèle la justice (*dikaio-syne*) de Dieu. Paul est quelquefois critiqué aujourd’hui pour avoir « inventé » un christianisme peu conforme aux enseignements de Jésus de Nazareth. Plus encore, il est également accusé d’avoir forcé l’Ancien Testament à dire ce qu’il voulait qu’il dise, après sa conversion. Cependant, Paul ici, dans cette déclaration doctrinale définitive, s’efforce simplement de récapituler la voix des prophètes ; tous ses mots clés et toutes ses idées maîtresses proviennent directement d’Ésaïe.

Car pour Paul, tout comme pour le saint de l’Ancien Testament, la justice de Dieu était un terme d’alliance et d’apocalypse (le terme grec *apokayptetai*, traduit par « révélé », suggère fortement la nature apocalyptique de la pensée de Paul, dans ce contexte). La justice de Dieu était une expression abrégée pour désigner la loyauté et la fidélité de Dieu pour son peuple de l’alliance — la fiabilité de Dieu, car elle garantissait que le peuple de son alliance serait sauvé des systèmes de ses ennemis. Si, dans le monde présent, les méchants semblent souvent mieux s’en tirer que les justes, Paul, tout comme les prophètes d’autrefois, croyait que Dieu séparait méthodiquement les justes d’avec les injustes, et qu’un jour il révélerait pleinement qui était de quel côté de l’alliance. La prospérité du méchant ne le maintiendrait plus dans son illusion et la souffrance du juste ne remettrait plus en cause son caractère. Au jour du Seigneur, un fossé aussi grand que possible séparerait les justes et les injustes. La « justice de Dieu » garantissait donc tout cela. Et pourtant, dans le monde présent, le juste souffre toujours et le méchant semble aller prospérant : qui continuera de fidèlement garder sa foi en Dieu et en sa fidélité pour le peuple de son alliance ?

1 : 17b. « Le juste vivra par la foi. » Paul, à l'instar des saints de l'Ancien Testament, y croyait aussi : Dieu est fidèle. Mais, contrairement aux saints de l'Ancien Testament, Paul s'estimait assez privilégié d'avoir vécu jusqu'à l'époque même où avait commencé le compte à rebours en vue du jour du Seigneur, et il avait commencé au moment de la mort de Jésus sur la croix et de sa résurrection. Au début de l'Évangile, la justice et la fidélité de Dieu envers son peuple sont finalement révélées au peuple fidèle (« par la foi et pour la foi »), mais sa colère est tout autant révélée « du ciel » (verset 18) contre les méchants. L'apocalypse se profile. Le croyant du Nouveau Testament vit un « chevauchement » difficile entre le siècle présent de souffrance et celui de l'avènement du jugement final de Dieu. Ainsi, le fait pour Paul de citer le prophète Habacuc ici revêt donc une signification importante : « le juste vivra par sa foi » (Habacuc 2 : 4). Il est significatif d'observer que le livre d'Habacuc commence par un cri du prophète : « Jusques à quand, Ô Éternel... J'ai crié, et tu ne m'écoutes pas ! J'ai crié vers toi à la violence, Et tu ne secours pas ! » (Habacuc 1 : 2) Le livre d'Habacuc raconte la difficulté pour un prophète vertueux de comprendre, au milieu de sa souffrance, ce que Dieu attendait pour se décider à intervenir. Habacuc craignait que « Le méchant [ne] triomphe du juste, Et [que l'on ne rende] des jugements iniques » (1 : 4). Le prophète s'interrogeait sur la « justice » de Dieu, sur sa fidélité envers le juste. Mais il a conclu que le juste doit non seulement persister à croire en la fidélité de Dieu, mais également vivre « par sa foi » (2 : 4). Avoir foi en la fidélité de Dieu est l'un des moyens pour le juste de faire respecter sa propre partie de l'alliance. Ce faisant, le juste reste juste, en continuant à s'attendre à la constante justice de Dieu dans ses actions. Voilà ce en quoi croyait Paul. Ce que Dieu a fait en Christ, c'est l'Évangile, et l'Évangile révèle la

fidélité de Dieu envers son alliance. Notre foi ou nos doutes que l'Incarnation, le ministère, la mort, l'ensevelissement et la résurrection de Jésus représentent l'accomplissement par Dieu des promesses du salut et du jugement qu'il a faites dans l'Ancien Testament, voilà qui montre résolument de quel côté de l'alliance nous nous situons. La communauté romaine à qui Paul écrit avait peut-être besoin de se faire rappeler qu'il ne fallait pas interpréter les souffrances présentes comme un signe du rejet de Dieu. Loin de là. En fait, juste au moment où les souffrances présentes de Paul menaçaient de le faire rougir de sa foi en la fidélité de Dieu, Paul a déclaré : « Je n'ai point honte de l'évangile », tout comme le psalmiste qui, bien avant lui, avait affirmé dans des circonstances similaires : « Mon Dieu, en toi je me confie : que je ne sois pas couvert de honte ! Que mes ennemis ne se réjouissent pas à mon sujet ! » (Psaume 25 : 2) Paul n'a pas créé sa propre marque d'assurances, pour les encourager. Il a simplement fait écho aux paroles des prophètes anciens qui, au cœur de crises de foi, ont répondu par un « Oui » convaincu à la question de savoir si Dieu est fidèle à ses promesses. Il peut être important de remarquer qu'une grande partie des souffrances d'Habacuc provenait, non pas des ennemis de Juda, mais plutôt du comportement oppressif de son propre peuple. De même, Paul, dans son argumentaire, a exprimé la grande déception de Dieu envers l'hypocrisie de ses frères juifs.

1 : 18-32. « La colère de Dieu se révèle ». En guise de preuve que l'Évangile révèle, même de nos jours, la fidélité et la colère de Dieu, Paul cite sept châtiments que Dieu inflige aux injustes (c'est-à-dire les infidèles, ceux qui sont hors de l'alliance). Sa liste de châtiments rappelle le langage punitif de Lévitique (en particulier les châtiments pour les péchés sexuels énumérés dans Lévitique 18). L'injuste subit « l'impureté », un terme

chargé de sens, dans le contexte de l'alliance de l'Ancien Testament ; les impurs (par exemple, les lépreux) devaient être placés en quarantaine comme des fléaux pour le reste de la communauté. (Voir Lévitique 13.) Le châtement suivant est de vivre dans le vice d'un appétit insatiable pour ce qui, normalement, devrait les dégoûter. Paul pense, en particulier, à l'homosexualité. Il faut examiner pourquoi ce péché, en particulier, incarnait-il, selon Paul, la condamnation divine du coupable. (A) Il est question ici de la société, dans son ensemble, et non pas seulement des personnes homosexuelles. Une relation homosexuelle est une relation stérile, dans laquelle il est impossible de se reproduire ; il en va de même de la nation idolâtre, livrée à la pratique de l'amour de soi et vouée à la stérilité, qui s'expose ainsi à une sentence de mort.

(B) Il semble que c'était ainsi que Paul considérait Rome. Il savait certainement que César Néron, qui avait accédé au trône peu avant qu'il ne rédige cette épître, était un efféminé sans vergogne qui avait des inclinations sexuelles déviantes. En effet, selon son antique biographe, Néron s'est livré à l'inceste avec sa mère et a « épousé » un garçon nommé Sporus (voir SUÉTONE, *Vies des douze Césars*, « Néron »). Pour ces chrétiens de Rome qui éprouvaient sans doute de la honte, quant au mode de vie de l'empereur (lui qui déviait substantiellement du vieil idéal romain de *virtù*, c'est-à-dire de force masculine, de prouesse et de discipline), ce passage en particulier des écrits de Paul aurait probablement récolté un vibrant « Amen ! ». Comme eux, Paul semblait considérer cette nouvelle vague d'homosexualité publique et assumée comme un signe que Dieu, au lieu de dirigeants compétents, tels que ceux qui avaient jadis régné sur Rome, plaçait maintenant à sa tête des souverains narcissiques, incompetents et impuissants, pour pouvoir rendre sur eux son jugement et, finalement, renverser l'empire en temps opportun.

(C) L'homosexualité n'était pas un nouveau mode de vie à Rome. En fait, il était resté latent au sein de l'aristocratie; mais Néron semble avoir porté les choses à un autre niveau. Il est important de se rappeler que, dans les classes élevées de la société romaine, les hommes abusaient souvent de leurs serviteurs et les sodomisaient, en particulier si ces esclaves avaient le malheur d'être beaux. Le corps de ces esclaves était considéré comme la « propriété » de leur maître, et il était attendu de ces esclaves qu'ils satisfassent les désirs de leur maître. Nul doute que bon nombre des lecteurs romains de Paul, dont un grand nombre étaient ou avaient été esclaves, avaient été, un jour, victimes de ces comportements infâmes, mais permis sur le plan juridique. Ici encore, ces mots auraient recueilli un écho d'assentiment de la part des chrétiens romains; ils auraient été pour eux comme le son d'une sirène qui signale l'arrivée imminente d'un pouvoir plus juste, apportant la justice aux hommes et aux femmes désespérées, coincés dans les ruelles sombres, dans les chambres impériales et dans les bains publics de cette Rome despotique.

2 : 1-5. « ... Tu te condamnes toi-même, puisque toi qui juges, tu fais les mêmes choses. » Quelque brillante que soit la corde sensible que Paul a touchée dans 1 : 16-17 en parlant du salut et de la « justice de Dieu », il fait couler énormément plus d'encre pour parler de la « colère de Dieu » dans 1 : 18-32. Ce n'est certainement pas parce qu'il attachait une plus grande importance à la colère de Dieu. Mais cette disproportion trouve son explication dès lors que l'on comprend qu'il cherche simplement à chuchoter à ses lecteurs la révélation de la puissance de salut de Dieu. Alors que se profile à l'horizon et que se rapproche davantage la foudre du jugement, dans les six prochains chapitres, foudre qui va bientôt assourdir nos oreilles

et plonger nos cœurs dans le désespoir, Paul fera à nouveau briller la lumière de l'Évangile, brillante et permanente, en s'exclamant : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ » (Romains 8 : 1). Les apôtres ont maintenu ce qui semblait être leur méthode commune d'évangélisation. Le pécheur devrait d'abord savoir *pourquoi* il a besoin d'être sauvé, avant de savoir *comment* il peut l'être. (Voir, par exemple, Actes 2, où Pierre ne commence pas par la phrase « Repentez-vous et soyez baptisé », mais s'attelle d'abord à persuader son auditoire du besoin du salut, avant de leur révéler comment être sauvé.) Jusqu'ici dans cette épître de Paul, le lecteur a parcouru un argumentaire structuré, dans lequel le lecteur de l'Antiquité se serait probablement retrouvé. Paul avait proclamé un oracle de jugement contre les péchés des nations (les païens). Le prophète Amos a fait débiter son livre par un oracle similaire, en condamnant Damas, les Philistins, Édom, Ammon et Moab. Tout lecteur averti de Paul ayant une connaissance des prophètes se serait attendu ici à ce qu'il commence, comme Amos bien avant lui, par énumérer les péchés des Juifs et faire un plaidoyer en faveur d'un châtiment aussi rigoureux que pour les païens. (Voir Amos 2 : 4.) C'est précisément ce qu'a fait Paul, dans Romains 2–3.

Selon Psaumes 149 : 5–9, les saints jugeront eux-mêmes les pécheurs : « Que les fidèles... poussent des cris de joie... Et le glaive à deux tranchants dans leur main ; Pour exercer la vengeance sur les nations... Pour exécuter contre eux le jugement qui est écrit ! C'est une gloire pour tous les fidèles. » Paul informe les Corinthiens que leurs responsabilités eschatologiques comprennent des missions aussi lourdes que celle de juger le monde et les anges (I Corinthiens 6 : 2–3). L'argumentaire de Paul dans cette section ne vise pas nécessairement ou pas autant à mettre en garde contre le jugement qu'à démontrer

alors que, même s'ils ont une plus grande connaissance de la volonté de Dieu, et qu'ils devraient, par conséquent, être équipés pour agir comme instructeurs, enseignants et prédicateurs auprès des aveugles, des ignorants et des enfants (Romains 2 : 18–21), cela ne les empêche nullement d'être tout aussi coupables que les païens, rendus « dignes de mort » par leurs innombrables péchés (Romains 1 : 32). Il s'agit là d'une importante observation historique pour Paul, parce que, pour les besoins de son argumentaire, il doit démontrer que les Juifs, malgré la loi de Moïse, et que les païens, malgré la loi de la conscience, ont montré leur dépravation (Romains 3 : 9), et qu'ils ont besoin par conséquent, tant les uns que les autres, de l'Évangile de Jésus-Christ.

2 : 9-10. « ... Sur le Juif premièrement, puis sur le Grec ! » Paul était constamment préoccupé de savoir dans quel ordre la révélation et le jugement ont été établis par Dieu. Dans la plupart des cas, il affirme que la révélation et le salut sont d'abord destinés aux Juifs. Mais ceux qui reçoivent en priorité la révélation recevront aussi en priorité le jugement. Il y a, cependant, un cas significatif où il renverse l'ordre de la révélation, en plaçant les païens avant les Juifs : c'est justement ici, dans Romains, où il parle du « mystère » du zèle des païens pour le Seigneur, zèle qui devient le catalyseur du salut de « tout Israël » (11 : 25–26). Pour Paul, Dieu travaille à l'intérieur, et non pas autour des particularités ethniques.

3 : 1-2. « Les oracles de Dieu. » Il semble que Paul donne ici les arrhes du débat qui va suivre : puisque les Juifs et les Grecs partagent les mêmes péchés et, donc, la même condamnation, à quoi bon l'appel d'Abraham?... le récit de l'Exode?... la loi de Moïse?... et les prophètes?... Paul répond que les Juifs possèdent un grand avantage, dans la mesure où leurs Écritures présentent

déjà ce même avenir messianique que vivent actuellement Paul et ses contemporains. L'utilisation du terme « oracles », plutôt que du terme « Écritures » par Paul (*logia*, plutôt que *graphais* pour désigner les écrits de l'Ancien Testament) attire l'attention du lecteur, non seulement sur leur autorité inhérente, mais également sur leur nature oraculaire, c'est-à-dire leur capacité à prédire l'avenir.

3 : 3-4. « Que Dieu... soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur ». Si les alliances entre Dieu et l'humanité dépendaient de l'honnêteté et de la fidélité des hommes, alors aucune de ces alliances ne ferait long feu. Les Écritures démontrent encore et encore que toutes les alliances établies par Dieu sont ultimement garanties par Dieu lui-même. Si Dieu établit une nouvelle alliance, ce n'est pas parce que ses partenaires dans l'ancienne alliance se sont montrés infidèles, mais bien parce que lui-même avait déjà prévu que l'ancienne alliance serait provisoire, et ne devait être en vigueur que jusqu'à l'avènement d'une plus grande alliance, qui aurait de plus grands pouvoirs de transformation. Voici donc, d'après Paul, ce qu'est l'Évangile de Christ : l'alliance ultime de Dieu avec l'humanité, une alliance si inclusive, qu'elle inclut tant les Juifs que les païens, et qu'elle assure une transformation intégrale du cœur.

3 : 4. « ...Selon qu'il est écrit : Afin que tu sois trouvé juste dans tes paroles ». Dans tout le chapitre 2 de Romains, la voix de Paul s'efface, pour mettre en exergue le texte de l'Ancien Testament. À travers les Écritures qu'il cite, il démontre que, historiquement, les Juifs, dans leur ensemble, n'ont pas été meilleurs pour avoir reçu la révélation la plus claire qui ait été donnée à l'humanité. Le Juif qui interroge et qui juge se rend coupable des mêmes péchés contre lesquels il prêche, dans son hypocrisie. Dans 3 : 4, il cite Psaume 51, ce psaume qui, selon la tradition, a été chanté par le roi David, lorsqu'il se

lamentait sur le péché qu'il avait commis en prenant la femme d'un autre homme qu'il a ensuite fait tuer. Ce qui est saisissant dans cette stratégie argumentaire, c'est que Paul localise un passage de l'Ancien Testament qui correspond étrangement à la situation qu'il vient de décrire, concernant l'hypocrisie de ses frères juifs. Après que David a fait tuer Urie, le prophète Nathan lui raconte la parabole d'un homme riche qui a volé l'unique brebis d'un pauvre. Écœuré par l'acte d'injustice commis par cet « homme riche », David, furieux, demande à Nathan de lui dire qui est ce pécheur, afin de promptement lui infliger le châtiment de la mort. (Voir II Samuel 12.) David se disait que Nathan avait ouvert une fenêtre à travers laquelle il pouvait observer les péchés d'un autre homme et le juger pour ses crimes, mais lorsque Nathan lui dit : « Cet homme, c'est toi ! », David s'est rendu compte immédiatement que l'histoire racontée par Nathan n'était pas une fenêtre ouverte sur les crimes d'un autre, mais qu'elle était, en fait, un miroir. Le doigt accusateur qu'il avait levé en direction de cet homme qui, à ses yeux, méritait la mort était, en fait, pointé vers lui-même. Dans son psaume des lamentations (Psaume 51), David confesse qu'il a péché contre Dieu, et que Dieu aurait été justifié, s'il avait permis que s'accomplît sur lui-même la sentence de mort qu'il avait prononcée contre un autre. La raison pour laquelle Paul cite seulement cet extrait du psaume de confession de David est maintenant évidente. Paul place le Juif qui interroge dans la position de David, et lui-même se place dans la position de Nathan. À l'instar des juges qui transgressent leurs propres jugements, Dieu serait « justifié », s'il laissait le peuple de son alliance recevoir le châtiment qu'il a lui-même prononcé contre les nations.

Mais Paul ne cherche pas à simplement dénoncer leur hypocrisie. Il invoque cet argument plutôt pour démontrer

que Dieu ne rompra pas ses promesses envers Israël, même si Israël a rompu ses promesses envers Dieu (voir Deutéronome 27, où Israël dit « Amen » aux clauses de l'alliance). Paul encourage non seulement le lecteur à contempler la façon dont l'hypocrisie de David reflète celle des Juifs de son époque, mais il fait également recours au même récit, celui de l'hypocrisie de David, pour suggérer que, de même que Dieu a eu pitié de David et lui a assuré qu'il ne mourrait pas à cause de son péché, de même il va suspendre la sentence de mort qui pèse sur eux et il aura pitié d'eux. Paul se pose donc la question suivante : les Juifs, qui sont aussi coupables que ceux qu'ils ont jugés, suivront-ils l'exemple de David et accepteront-ils que Dieu soit justifié dans ses jugements ? Se repentiront-ils (II Samuel 12 : 17) et diront-ils : « Dieu, aie pitié de moi dans ta bonté » (Psaume 51 : 1) ?

3 : 5-19. « Mais si notre injustice établit la justice de Dieu, que dirons-nous ? » Cherchant à montrer que les enseignements de Paul n'avaient pas de sens, ses détracteurs échafaudaient des contrefaçons fallacieuses de ses enseignements réels. Ces versions tronquées de ses enseignements aboutissaient inévitablement à des questions rhétoriques absurdes, qui visaient à ridiculiser Paul. Par exemple : si Dieu cherchait vraiment à révéler sa grâce à l'humanité en détresse, ne serait-il donc pas également vrai de dire que, plus nous péchons, plus Dieu nous montre sa grâce ? Ou encore, si mon infidélité rend plus évidente la fidélité de Dieu, ne devrais-je donc pas chercher à « glorifier » Dieu davantage en étant le plus infidèle possible ? Paul essaie ici de répondre à ces questions. Mais sa stratégie présente une fin surprenante. Il utilise (tout comme en 3 : 1-3) un interlocuteur juif fictif, pour lui poser diverses questions d'une absurdité sarcastique. Ces questions ridicules qu'il pose ont toutes un ingrédient commun : elles réduisent Dieu à une

sorte de monstre que les congrégations romaines auraient pu associer à la politique impériale romaine. Les victimes de Rome étaient sans doute habituées à entendre l'argument du « bien collectif », chaque fois que Rome essayait de justifier ses politiques despotiques. Et c'était en ces couleurs que les détracteurs de Paul dépeignaient ses enseignements. Leur argumentaire contre Paul se résumait à une question censée le faire passer pour ridicule : « Très bien, Paul ; n'es-tu pas en train de suggérer que Dieu, pour son propre « bien collectif », promeut la fragilité et la déloyauté de l'humanité, et qu'il compte même là-dessus ? Si le mal que je fais contribue à promouvoir la cause de Dieu, laissez-moi continuer à faire le mal, pour que celui-ci produise le bien » (3 : 8).

3 : 20. « ... C'est par la loi que vient la connaissance du péché. » Paul a jugé qu'il ne valait guère la peine de répondre à la dernière question (dans 3 : 8). Il préfère se servir de cette question pour prouver davantage que ses détracteurs juifs (et n'importe quel détracteur païen) cherchaient, par de telles questions, à échapper à leur responsabilité devant Dieu. En se faisant l'écho de cette fuite, Paul prouve, s'il en était encore besoin, qu'« il n'y a point de juste, pas même un seul » (3 : 10). Les meilleurs représentants de la race humaine (les Juifs) ont également été surpris à fuir le jugement de Dieu, plutôt que de l'accueillir avec confiance. La culpabilité universelle de l'humanité étant ainsi établie, Paul montre que cette conclusion n'est pas qu'une simple observation personnelle, mais que même les Écritures l'ont déjà faite. Il se fait le « chef d'orchestre » d'une symphonie virtuelle de divers passages des Écritures (quelquefois appelés *catena*, plusieurs passages des Écritures disposés autour d'un thème commun), afin non seulement d'attester de la culpabilité de l'humanité, mais également d'attester de l'incapacité de la Loi à faire mieux qu'exposer,

à pouvoir éradiquer la nature pécheresse de l'humanité. La *catena* consiste en un ensemble de passages tirés des Psaumes 5, 10, 13, 36 et 143, de Proverbes 1 et d'Ésaïe 59.

3 : 21-22. « ... est manifestée la justice de Dieu... de laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes... par la foi en Jésus Christ »² (voir note pour 1 : 17 pour un commentaire sur la « justice de Dieu »). Si la Loi ne peut transformer le cœur de l'homme, elle est cependant un instrument nécessaire, car elle sert de « témoin » au moyen duquel est en fait révélée la justice de Dieu. Ce moyen, c'est la « foi en Jésus Christ » (3 : 22). Cette expression est au cœur d'un grand débat. Elle a souvent été interprétée comme une référence à la foi de l'être humain en Jésus. Il se trouve cependant que cette interprétation pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. L'un des grands problèmes est que, si la « foi de Jésus » doit être interprétée comme étant la « foi en Jésus », comment le lecteur est-il censé interpréter l'expression la « foi d'Abraham » que Paul utilise au chapitre suivant (4 : 16) ? Invite-t-il ses lecteurs à avoir foi « en » Abraham ? Il parle au contraire de la *fidélité* d'Abraham. Le deuxième problème est que, si « foi de Jésus » signifie « foi en Jésus », le propos contenu dans le verset précédent (« mais maintenant, sans la loi, est manifestée la Justice de Dieu ») perd tout son sens. Comment notre foi en Jésus pourrait-elle manifester la justice de Dieu ? Paul semble dire ici que c'est plutôt *Jésus*, et non pas notre foi, qui a rendu manifeste la justice de Dieu (voir 1 : 16-17). Et enfin, s'il s'agit de la « foi en Jésus », pourquoi

² N.d.T. La version anglaise de ce passage (version *King James*) dit : « *But now the righteousness of God without the law is manifested, being witnessed by the law and the prophets; Even the righteousness of God which is by faith of Jesus Christ [foi de Jésus-Christ] unto all and upon all them that believe: for there is no difference* ». Mais cette expression (celle en gras et soulignée) est rendue en français (version *Nouvelle Édition de Genève*) par « la foi en Jésus-Christ ».

Paul semble-t-il se répéter inutilement dans l'expression suivante : « pour tous ceux qui croient » ? Une telle interprétation conduirait à une tautologie incompréhensible : « La justice de Dieu est manifestée par notre *foi en Jésus* pour tous ceux qui ont *foi en Jésus* ». Cette expression devrait probablement se comprendre comme une référence à la justice de Dieu qui est révélée dans l'obéissance (c'est-à-dire la fidélité) de Jésus, en particulier son obéissance jusqu'à la mort de la croix. Ce passage entier, qui commence au chapitre 3, tient lieu d'apologie de la fidélité de Dieu, malgré l'infidélité d'Israël (et, ainsi, de toute l'humanité). Jésus est donc la réponse à l'infidélité d'Israël. Dieu a répondu de manière fidèle à la situation. « Que Dieu... soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur » (3 : 4). En conséquence, tous (Juifs et païens, sans distinction) sont eux-mêmes justifiés en participant à la fidélité de Jésus. Mais comment participe-t-on à la fidélité de Jésus ? Pour en avoir la réponse, le lecteur doit attendre jusqu'à 6 : 3-11, où Paul parle du « baptême en Christ », par lequel le croyant est affranchi du péché. Entre-temps, Paul conclut le chapitre 3 en continuant à défendre la fidélité de Dieu envers l'humanité et son droit de la juger, s'il décide de le faire.

3 : 24-29. « ... Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a destiné à être, par son sang pour ceux qui croiraient, victime propitiatoire... » Le terme traduit ici par « victime propitiatoire » (*hilasterion*) est, en fait le mot utilisé dans la Septante pour désigner le « trône de la grâce ». Le trône de la grâce était aspergé de sang par le souverain sacrificateur, le jour des expiations. (Voir Lévitique 16.) Les péchés n'étaient pas tous expiés par le sang : les offrandes brûlées, les offrandes de grains et le rituel du bouc émissaire sont des exemples d'autres rituels d'expiation. Cependant, le rituel de l'aspersion du sang sur le trône de grâce sanctifiait encore le sanctuaire, et permettait de perpétuer

le sacerdoce au nom du peuple d'Israël. L'aspersion du sang garantissait au peuple d'Israël un accès perpétuel à la présence de Dieu. Le fait pour Paul de faire allusion au propitiatoire suggère qu'il considère le sacrifice de Christ non comme le moyen par lequel la colère de Dieu serait assouvie, mais plutôt comme le moyen pour Dieu de garantir un accès permanent à sa présence (comme il le dira plus tard, le sacrifice de Dieu est unique, 6 : 9). Tout comme le rituel du sang du souverain sacrificateur, le sacrifice du sang de Jésus élimine les polluants (« la rémission des péchés ») ; mais, à la différence du jour des expiations, dont les bénéficiaires sont uniquement les Juifs, le sang de Christ octroie un accès universel à la présence de Dieu.

3 : 30. « Par la foi. . . par [au travers de]³ la foi... » Si Paul cherchait à établir une distinction entre le premier « par la foi » et le second « par [ou au travers de] la foi », la différence ne serait pas tout à fait évidente. Quelle que soit la différence que pourraient cacher les deux syntagmes prépositionnels, ces deux groupes sont justifiés par une seule chose : la foi. Et c'est après tout, semble-t-il, ce que Paul essaie de montrer, à savoir que la différence entre les deux formulations n'est que sémantique. Ce qui est important dans les deux groupes, c'est, et cela a toujours été la justification par la même foi. De même qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule foi. La stratégie de Paul s'avère particulièrement efficace ici, parce que le lecteur juif ne pouvait qu'être d'accord sur ce point avec Paul, et particulièrement sur son allusion au *Shema* (en particulier à « l'Éternel, ton Dieu, est un », Deutéronome 6 : 4).

³ N.d.T. Cet ajout a été nécessaire pour mettre en exergue la différence établie par le texte source entre les deux expressions, laquelle différence, sans cet ajout, n'est pas visible en français selon la traduction de la version *Nouvelle Édition de Genève*.

3 : 31. « ... Nous confirmons la loi. » Pour Paul, Christ n'abroge pas la Loi. Lorsqu'il parle de Christ comme étant la « fin de la loi » (Romains 10 : 4), il entend simplement par là que Christ est la finalité de la Loi. Dans 3 : 31, Paul soutient que la « loi de la foi » (une expression du verset 27, qu'il abrège plus loin par le terme « foi ») confirme la vérité de la Loi. Paul ne cherche nullement à remettre en cause l'éternelle vérité de la sainte Loi ; ce qu'il dément, au contraire, c'est le fait que l'observance de la Loi puisse transformer le cœur de l'homme et le rendre saint.

4 : 1-9. Ce chapitre est encore assez mal compris, principalement parce qu'il semble souvent, à sa lecture, que Paul essaie de combler une distance infranchissable entre l'alliance de l'Ancien Testament et celle du Nouveau Testament. D'ailleurs, la structure du chapitre encourage une lecture distincte, un espace entre la question capitale posée par Paul dans 3 : 31 et l'argumentaire qui s'ensuit dans 4:1. Paul s'applique, dans ce chapitre, à répondre uniquement à la question qu'il a posée dans 3 : 31 : « Anéantissons-nous donc la loi par la foi ? » Il continue à faire parler les Écritures elles-mêmes, pour affirmer que l'Évangile, cet évangile que lui-même enseigne, n'est qu'une suite aux promesses de l'Ancien Testament ; il n'est pas en rupture avec celles-ci. Ainsi qu'il le démontre, depuis l'époque d'Abraham déjà, il n'y a toujours eu qu'un seul moyen de participer aux promesses de Dieu : par la foi. Si Dieu a un jour justifié un Juif par la foi, alors, pour rester cohérent, le seul et unique Dieu doit également justifier les païens par le même moyen. Mais le lecteur pourrait rétorquer : « Bien, d'accord, l'unicité de Dieu devrait aussi poser les mêmes exigences aux païens qu'aux Juifs ; et si Dieu a déjà sauvé un Juif par sa foi, cela devrait également être le moyen de salut pour un païen ».

Mais il pourrait ensuite demander : « Quel est le Juif qui a déjà été sauvé en dehors de la Loi ? » C'est pour répondre à cette question implicite que Paul recourt au *midrash* (un terme rabbinique désignant l'utilisation d'un récit biblique bien connu, pour établir un dogme théologique ou moral). Il s'agit ici du *midrash* concernant l'histoire de la foi d'Abraham en la promesse que Dieu lui a faite de lui donner une postérité, aussi nombreuse que « le sable sur le bord de la mer » et que « les étoiles du ciel » (Genèse 22 : 17). Abraham représente le prototype de l'Évangile qu'il prêche, dans la mesure où il a été déclaré juste avant même de se faire circoncire, ce qui signifie que lui également a été justifié en dehors de la loi.

Paul raconte cette histoire pour une autre raison importante : en vertu de la justification d'Abraham avant sa circoncision, les païens peuvent se réclamer, eux aussi, de la postérité d'Abraham. Abraham est ainsi le « père d'une multitude de nations » (Romains 4 : 17). Cependant, il ne se limite pas à cette seule preuve scripturaire. Sachant, de par sa formation au judaïsme rabbinique, qu'on fait appel à deux ou trois témoins lorsque les enjeux sont assez importants, Paul fait en outre intervenir la voix de David (Psaume 31 : 1-2) pour corroborer sa lecture du récit d'Abraham.

4 : 10-12 « ... sceau de la justice qu'il avait obtenue par la foi... » D'après cet argument, il est clair que Paul ne considère pas, au départ, que le récit d'Abraham est le processus par lequel il est devenu juste, au sens juridique du terme. Ce n'est pas comme si Dieu disait : « Bien, Abraham, puisque tu declares croire en moi, je te donne ma justice, j'oublie tes péchés et je te considère désormais comme saint ». Tout au contraire, Dieu considère la foi d'Abraham comme un signe de sa prédisposition à participer au dessein de Dieu à travers lui. La « justice » qu'Abraham reçoit de Dieu est donc

essentiellement comme un acte de propriété établi en vertu d'une alliance garantie par la justice de Dieu, et non par celle d'Abraham. Recevoir la justice de Dieu, c'est être accueilli dans l'alliance mandatée par Dieu pour réaliser ses desseins. Abraham ayant été fait partenaire de cette alliance, il codifie et rend permanent par la suite, avec son corps (par le signe de la circoncision), son partenariat dans cette alliance. Paul va donc entrer dans le vif du sujet pour démontrer comment les païens, eux aussi, reçoivent la justice. Cependant, si Abraham a cru en ce que Dieu accomplirait dans l'avenir, ceux qui vivent après le sacrifice de Christ croient maintenant à ce que Dieu a fait dans le passé, par l'intermédiaire de Christ (ce qui est la substance de l'Évangile). Lors donc qu'un païen croit en Christ (la Parole de Dieu), il rejoint pour l'essentiel Abraham, qui a également cru en l'intégralité de la Parole de Dieu, et ce païen devient un partenaire dans l'alliance, qui prend part au dessein de Dieu. Dans Romains, la foi, c'est la « participation » aux promesses de Dieu (en particulier celle de l'Évangile). On devient un participant, comme le démontre Romains 6, en étant « planté » en Christ (ou « uni » à celui-ci) par le baptême.

4 : 13. « Héritier du monde. » La promesse faite à Abraham n'était rien de moins que l'héritage du monde entier. (La promesse de Jésus, d'après laquelle les doux et humbles de cœur hériteront la terre [Matthieu 5 : 5], est en droite ligne avec cette promesse faite à Abraham.) L'idée ici est que la promesse de Dieu faite à Abraham et accomplie avec les chrétiens (juifs et païens), enfants d'Abraham, n'est rien de moins que celle d'après laquelle le monde finira par leur appartenir. Ainsi que Paul le déclare plus tard dans son argumentaire, toute la création attend ce moment « avec un ardent désir » (Romains 8 : 19).

4 : 15. « ... La loi produit la colère ». Selon Paul, la loi de Moïse avait pour principale fonction de révéler le péché, plutôt que d'en libérer. Si l'observance de la Loi était la condition à remplir pour obtenir la justification et voir s'accomplir la promesse, alors personne, pas même Abraham, ne serait devenu partie à l'alliance.

4 : 16-18. « C'est pourquoi... par la foi, pour que ce soit par grâce ». Il est facile de se perdre, lorsque Paul commence à établir la distinction entre la foi et les œuvres. Après tout, si les œuvres ne peuvent procurer la faveur de Dieu et le salut, pourquoi Paul semble-t-il suggérer que la foi nous sauve ? Étant donné qu'une bonne œuvre est une action qui honore Dieu, ne peut-on pas aussi dire de la foi qu'elle est une œuvre — une décision de l'âme — qui honore Dieu ? Cette incompréhension perturbera les exégètes chrétiens, tant qu'ils continueront de penser que, pour Paul, la foi est soit un exploit mental, soit un état d'esprit qui nous est imposé depuis le ciel et planté dans nos cœurs. Cependant, Paul parle, en fait, de la foi, de deux façons distinctes, mais intimement liées : (1) la foi = la fidélité de Dieu, sa volonté d'offrir gracieusement à chaque individu, sans aucune condition préalable, une occasion de participer à ses desseins pour la création. Et (2) la foi = l'acceptation individuelle de cette offre. (Ainsi, même lorsque Paul parle de « la foi en Jésus », c'est dans ce second sens qu'il l'entend, puisqu'il parle de la participation exemplaire du Fils de Dieu lui-même à la volonté du Père.) Si nous n'insistons pas de manière égale sur ces deux significations, il est certain que c'est mal comprendre Paul. Le contexte d'un passage détermine laquelle des deux définitions il utilise. En faisant allusion au même *midrash* que précédemment (voir 4 : 1-9), Paul semble dire ici que la condition en vertu de laquelle la promesse a été faite fait toute la différence, quand il s'agit de déterminer

sa fiabilité pour les générations ultérieures. Une promesse mutuelle entre deux partenaires n'a que la force du partenaire le plus faible. Mais, étant donné que Dieu fait gracieusement cette offre de participation (la promesse) à Abraham et à sa postérité, ses héritiers ont donc cette assurance bénie que la promesse est incontestable. Abraham est ainsi devenu le père de tous ceux qui se sont également vu gracieusement offrir une chance de participation. Oui, les hommes devaient (et doivent encore) accepter l'offre divine et devenir ainsi de fidèles parties à l'alliance ; cependant, Paul se soucie uniquement, à ce stade-ci, d'établir la *base* sous-jacente de l'alliance de Dieu : la fidélité de Dieu lui-même. En prenant l'initiative de cette alliance avec le prototype de tous les croyants (Abraham), Dieu établit ainsi la façon dont il prendra l'initiative de cette alliance avec tous ceux qui voudraient en faire partie.

4 : 19-25. « Et ayant la pleine conviction ». Le choix par Dieu d'Abraham est, en fait, ironique. Sa femme et lui-même étaient les candidats potentiels les moins susceptibles de se voir confier le rôle auquel ils ont été divinement appelés. Pourtant, pour Paul, le choix de Dieu répondait parfaitement à tout ce qu'il souhaite démontrer à propos de l'Évangile. Si Abraham devait espérer, il lui fallait « espérer contre toute espérance ». Abraham, bien que sachant son corps « mort », tout comme celui de sa femme, a persisté à croire en l'intégrité de la promesse de Dieu. Voici le prototype de la foi : croire en la fidélité du Seigneur, particulièrement lorsque la situation est impossible. Voilà exactement ce que cela signifie, pour quelqu'un, que de prendre part au dessein de Dieu. Il ne suffit pas de hocher la tête à quelques propositions théologiques. La participation est une décision radicale de croire en Dieu, même lorsque notre propre corps semble être ennemi à tout ce que Dieu veut faire.

L'autre partie de l'équation, à savoir l'intervention miraculeuse de Dieu, est tout aussi importante pour Paul. Comme nous pouvons le voir à partir du *midrash* d'Abraham, contrairement à ceux qui soutiennent que ce sont les œuvres qui procurent la justification, c'est bien Dieu, et non Abraham, qui accomplit les œuvres. C'est Dieu qui « donne la vie aux morts et qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient » (Romains 4 : 17). Une fois qu'il a établi le cours de la justice pour Abraham, Paul met en relation l'argument précédent avec les croyants de son temps. Si nous croyons en la proposition tout aussi impossible que Dieu « a ressuscité Jésus d'entre les morts », nous serons tout autant considérés, aux yeux de Dieu, comme ayant cru en la fidélité de Dieu et comme ayant montré la foi d'Abraham, lui qui a cru, « espérant contre toute espérance ».

5 : 2 « Cette grâce, dans laquelle nous demeurons fermes ». Paul utilise souvent le terme grec *histemi* (traduit ici par « demeurer ferme »), pour indiquer la posture défensive qu'un chrétien devrait adopter contre les œuvres de l'ennemi (par exemple, Éphésiens 6 : 11 — « Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les ruses du diable »). L'utilisation de ce terme suggère ici que son accès à Dieu est menacé — probablement par ceux qui encouragent les croyants à se faire circoncire, pour parvenir au salut et demeurer dans le salut.

5 : 5. « L'espérance ne trompe point ». Nous avons à présent bouclé la boucle, pour revenir à la déclaration initiale de Paul, concernant le message de l'Évangile : « Je n'ai point honte de l'évangile ; c'est une puissance de Dieu pour le salut... » Dans une atmosphère de honte, Paul fait encore mention du moment où les Romains ont reçu le baptême : « ... l'amour

de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ». Les cultures antiques avaient recours à des politiques infamantes pour stigmatiser des groupes anormaux (à l'instar des premiers chrétiens) et pour les inciter à redevenir conformes. Ces politiques infamantes, qui étaient mises en œuvre par les citoyens (et non par les gouvernements eux-mêmes), étaient des mesures pernicieuses, visant effectivement à exercer un contrôle psychologique sur une grande frange de la population. Les chrétiens romains (tout comme la plupart des premiers chrétiens) devaient ramer à contre-courant de cette opinion publique d'une efficacité dévastatrice. Toute cette honte et cette privation finissaient par user la patience. Comme la chenille qui, à maturité, se métamorphose en papillon, la patience éprouvée débouche sur une espérance sans honte.

5 : 6. « ...Au temps marqué... » De même que, pour Paul, le *moment* où Abraham reçoit l'alliance (c'est-à-dire après ou avant sa circoncision) a son importance, ainsi est-il tout aussi important, pour lui, le moment où Christ prend son ultime engagement envers les croyants. Christ nous ayant aimés bien avant que nous n'en soyons dignes, et sa mort nous ayant réconciliés avec Dieu, cet amour et cette réconciliation s'avèrent donc d'autant plus inébranlables que, d'ennemis de Christ que nous étions, nous sommes maintenant ses amis !

5 : 12-19. « Si, par l'offense d'un seul la mort a régné... » Adam est « le chef fédéral » de la race humaine. Cela signifie que c'est sur lui que reposaient le privilège et la responsabilité de déterminer la nature de sa postérité. En tant que « chef fédéral » de la race humaine, sa désobéissance a contaminé ceux qui sont nés par la suite ; tous ceux qui sont nés d'Adam ont reçu son héritage et étaient ainsi voués à la mort. L'opposition de Christ à Adam implique plusieurs éléments. Christ est le « chef fédéral » d'une *nouvelle* race humaine, ou plutôt de la race humaine

voulue par Dieu depuis toujours (et ainsi, d'une race humaine plus intégrale et plus authentique). Tous ceux qui sont nés (ou qui sont de la postérité) de Christ reçoivent sa sainte nature et la vie éternelle en héritage. Alors, pourquoi l'enfant de Dieu, héritier de la vie éternelle, meurt-il quand même, lui aussi ? Parce que, dans cette période entre l'âge actuel du mal et l'âge de la bénédiction à venir, le croyant a deux natures : la nature adamique et la nature de Christ ; la chair humaine, héritage d'Adam, reste donc soumise à la malédiction adamique. Mais au retour de Christ, le corps humain se débarrassera de la corruption d'Adam et revêtira l'incorruptibilité du corps de Christ. (Voir I Corinthiens 15 : 53.)

5 : 21. « ..., ainsi la grâce règne... » Paul recourt encore une fois à l'antithèse, cette fois entre la Loi et la grâce. La Loi est sainte et entièrement juste, mais celle-ci n'était pas destinée à servir d'antidote contre le péché. Son rôle était d'exposer le péché à la conscience. Mais, parce qu'elle a été donnée à une race déchue, capable de transformer un don en une malédiction, de par ses interdits, la Loi intensifie involontairement l'attrait du péché aux yeux de ses sujets. Plus encore, lorsque la Loi a été donnée, ses sujets l'utilisaient souvent comme un manteau, pour couvrir leur nature pécheresse. Plusieurs Juifs de l'époque de Paul considéraient la Loi comme une source de fierté nationale et un privilège, comme s'il s'agissait d'un trésor charnel, simplement destiné à rendre supérieurs aux autres nations ceux qui l'observaient. Mais dans l'hypothèse où tel serait l'effet de la Loi sur la race humaine, Paul invite ses lecteurs à se demander quel serait l'effet de la grâce de Dieu sur ceux qui la recevraient. Si la Loi multiplie l'offense, alors la grâce multiplie la justice. La grâce, bien comprise, ne fait pas qu'exposer le péché et ôter à son récipiendaire la tentation de considérer la Loi comme un exploit personnel ou

national ; elle tient également lieu d'antidote contre le péché. Le « règne du péché » se juxtapose au « règne de la grâce » ; si la compétence du Roi Péché s'arrête avec la mort, celle du Roi Grâce continue même après la mort.

6 : 1. « Demeurerions-nous donc dans le péché... ? » Conscient de se tenir sur une corde raide et de courir le risque d'être mal compris, Paul anticipe le recours à la logique de l'absurde par ses détracteurs. Puisque la grâce est un souverain si bienveillant, qui produit un mode de vie d'une créativité suprême, ne devrions-nous pas faire tout ce qu'il faut pour que la grâce règne ? Ne devrions-nous pas même aller plus loin pour simplifier le processus et nous adonner d'autant plus au péché, afin de pouvoir expérimenter l'extase de la grâce ? Une logique d'une telle imposture est la logique d'un esprit injuste. Mais tels sont les risques que Dieu prend, en faisant une offre aussi gracieuse. Seul l'esprit pécheur persisterait à vouloir chercher à manipuler Dieu par des accommodements tout à fait fantaisistes où le pécheur tenterait de transformer le remède à la maladie du péché en une forme encore plus mortelle (si cela était possible) de la maladie. Si la solution suprême de Dieu au péché et à la souffrance qu'il cause se révélait être une source encore plus pernicieuse de péché, y aurait-il encore de l'espoir pour la race humaine ? L'exclamation de Paul, « Loin de là » (littéralement : « Puisse cela ne jamais arriver ! »), exprime bien sa répugnance, face à une telle possibilité.

6 : 2-7. « Car celui qui est mort est libre du péché ». Dans 6 : 2, Paul introduit une analogie de la mort, une analogie sur laquelle il s'étend tout au long des versets suivants. La mort est non seulement la frontière de la vie, mais elle sert également de frontière à ces éléments du monde qui veulent nous asservir. Une fois franchie la rivière de la mort, la loi et le

péché n'ont plus aucune prise et leurs chaînes se brisent. Dans le baptême, nous traversons cette « rivière » ; notre mort est si complète que nous sommes même « ensevelis », tout comme Christ. Par rapport au péché, nous nous tenons sur l'autre rive, dans les bras de Christ, libérés de toute réclamation du péché. Paul choisit de ne pas associer ici, comme il le fait dans Galates 2 : 20, la conversion des croyants à la mort de Christ sur la croix. Il choisit plutôt d'associer l'acte concret du baptême du croyant à l'ensevelissement de Christ. Le baptême est aujourd'hui considéré comme une cérémonie joyeuse ; mais, à l'époque de Paul, ce terme était plus associé au désordre, à la mort et au bouleversement (voir *A Greek-English Lexicon de Liddel, Scott, Jones, et McKenzie*). Le terme *baptizō* renferme lui-même une idée de complète immersion et de mort. Dans Marc 10 : 38, par exemple, Jésus parle de sa mort violente à venir, dans le langage du baptême. Cette analogie que Paul dresse, à partir de la mort, ramène le lecteur à sa question : « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ? » En d'autres termes, pourquoi devrions-nous retourner à cet ancien maître tyrannique, alors que celui-ci a déjà perdu tout pouvoir sur nous ?

6 : 9. « Christ ressuscité des morts ne meurt plus ». Pour Paul, le baptême unit le croyant à Christ à un point tel, que le croyant partage également tout le récit de la passion de Jésus : lui qui meurt d'abord, pour ensuite revenir à la vie d'une manière spectaculaire, et se tenir à jamais éloigné de toute nouvelle menace de mort.

6 : 13. « Donnez-vous vous-mêmes à Dieu ». Paul utilise ici un jargon juridique, pour parler des frontières qui délimitent le domaine d'un souverain. Une fois que le croyant est passé avec Christ de l'autre côté de la mort, celui-ci se tient désormais dans le domaine souverain de Dieu. Celui à qui nous nous donnons

est une indication du territoire spirituel dont nous sommes natifs. Se livrer à l'injustice, c'est démontrer clairement que l'on vit à l'intérieur des limites du domaine de la Loi.

6 : 19. « Je parle à la manière des hommes ». Paul semble parler ici de la nature mondaine de ses analogies. Paul utilise le langage de la servitude et le salaire d'un soldat pour exprimer des vérités dont la portée s'étend au-delà de ce langage, disparate et usé par le temps, qu'il est forcé d'utiliser.

6 : 23. « Le salaire du péché c'est la mort ». Le pécheur ne reçoit pas la mort comme un châtiment arbitraire, pour avoir mené une vie pécheresse. Pécher, c'est agir contre le principe de la vie instauré par le Créateur ; pécher, c'est se soustraire à la vie.

7 : 1-6 « Vous aussi vous avez été... mis à mort en ce qui concerne la loi ». Ici, Paul développe, à travers une analogie différente, sa compréhension de la manière dont le croyant en vient à vivre libéré du règne du péché. Dans l'analogie précédente, c'est la mort du croyant avec Christ qui met fin au pouvoir du péché. Par contre, ici, le récipiendaire de la liberté ne meurt pas ; celui qui meurt, c'est le partenaire contractuel du récipiendaire. Il semble que Paul a voulu prendre ici une autre analogie, parce qu'il parle maintenant de la sainte Loi et non du rôle du péché. Dans cette analogie, le mari qui meurt n'est pas oppressif ; il meurt, tout simplement. Le contrat de mariage d'une femme se termine avec la mort de son mari, qui lui octroie la liberté de contracter un autre mariage. La Loi, et la malédiction destinée à ceux qui y contreviennent, voit sa maîtrise sérieusement entamée par la mort ; le croyant, en Christ, vit maintenant sous le règne de la grâce.

7 : 7-13. « La loi est-elle péché ? » Paul ne voudrait pas dire ici que c'est la Loi seule qui nous rend conscients de nos

mauvaises œuvres. Il l'a déjà explicitement réfuté plus haut, dans 1 : 32 et dans 2 : 14-16 ; la conscience de l'homme joue également un rôle important. Il insinue simplement que la Loi révèle les mauvaises œuvres sous la forme du péché, c'est-à-dire que la Loi enseigne à ceux qui font de mauvaises œuvres que leurs actions n'indiquent pas simplement leurs défauts personnels, mais qu'elles constituent aussi des péchés contre un Dieu saint. Le deuxième couplet de « Grâce infinie » le dit bien : « La grâce a mis la crainte en moi ». La Loi, en tant que prédécesseur de la grâce, fait tomber les écailles des yeux des pécheurs, ces écailles qui les empêchent de comprendre que leurs actions constituent des fautes aux yeux de Dieu. Sans la Loi, le pécheur continuerait de parcourir la terre sans jamais comprendre quelle terre sainte il foule si dangereusement et avec tant d'ignorance. Une fois que la Loi, ce premier serviteur de la grâce, a accompli son œuvre, *alors* le pécheur invoque Dieu, et la grâce délivre le pécheur de ses craintes.

7 : 14-25. « Mais je vois... une autre loi... » Paul réfute avec les termes les plus forts possible le fait que la Loi soit autre chose qu'un saint instrument. Le problème, soutient-il, est en lui, non pas dans la Loi. Pendant au moins quatorze siècles, on a débattu la question de savoir s'il faut interpréter ce passage comme une description de l'expérience chrétienne ou préchrétienne de Paul. Les arguments en faveur d'une interprétation préchrétienne sont : (a) le péché semble, dans ce passage, dominer l'homme et le maintenir entre ses liens. Ce n'est que dans 7 : 25, où Christ est pour la première fois mentionné, que l'homme semble reprendre le dessus ; (b) la déclaration de Paul « ce qui est bon... n'habite pas en moi », qui paraît fort contradictoire par rapport au fait que Paul croit que le Saint-Esprit demeure dans le cœur d'un croyant. Cependant, à ces deux arguments, il existe des réponses qui suggèrent

fortement que Paul parle, dans ce passage, des combats auxquels font face les croyants. Paul écrivait à des croyants, et ce passage ferait un puissant écho à leurs expériences et à leurs luttes actuelles, qui se trouvaient sans doute accentuées par le fait déconcertant que, bien qu'ayant reçu le Saint-Esprit et étant devenus de nouvelles créatures, ils restaient la proie de leur ancien ennemi. Si Paul s'était contenté ici d'un discours à valeur académique et hypothétique, qui ne répondait plus aux préoccupations du croyant moderne, son discours aurait eu peu d'attrait pour ses lecteurs. Qui plus est, il est très probable qu'il n'aurait pas conclu ce discours par l'exclamation de 8 : 38 : « Car j'ai l'assurance que ni la mort, ni la vie... ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur ». Ce n'est pas une révélation qui survient chez un homme au début de sa marche avec Dieu ; ce serait plutôt, semble-t-il, la manifestation de la surprise de plus en plus grande que ressent le chrétien devant la présence persistante de Christ, après la chute. Par ailleurs, Paul utilise le présent dans tout le passage ; il ne dit pas : « ce qui est bon ne vivait pas en moi » ; il utilise au contraire le présent dans tout ce discours. La plus décisive de toutes ses déclarations, ce sont ces quelques mots qui résument tout : « Misérable que je suis (et non pas « que j'étais »). Si Paul craignait que ses lecteurs ne le disqualifient comme croyant, pour leur avoir révélé qu'il en était encore à lutter avec la « loi du péché », il s'y prenait de manière bien étrange pour le leur cacher, en utilisant constamment le présent, et en s'exprimant à la première personne à au moins six reprises. La vérité, c'est que tout chrétien, à commencer par Paul, a déjà ressenti, à l'intérieur de soi, la présence persistante et irritante de quelque chose qui, d'une manière navrante et irrésistible, répond au commandement du péché.

8 : 3. « Dans une chair semblable à celle du péché ». Paul choisit soigneusement ses mots dans ce passage, pour certaines raisons : (1) il ne pouvait pas dire que le Fils est « venu dans la chair du péché », parce que cela annulerait la nécessité d'un sacrifice sans péché (Paul dit ailleurs que Jésus était sans péché, II Corinthiens 5 : 21) ; (2) il ne pouvait pas non plus dire que le Fils est venu dans « quelque chose de semblable à la chair », puisque Dieu ne peut racheter que ce en quoi il prend part. Il était donc essentiel pour l'Incarnation de revêtir la nature humaine dans son intégralité. En affirmant que le Fils a été envoyé « dans une chair semblable à celle du péché », Paul, qui marche sur une corde raide, utilise l'expression « semblable » pour modifier l'expression « du péché », pour dire, en fait, que la chair du Fils n'était pas comme notre chair, mais que sa chair était semblable à notre chair *de péché*.

8 : 4-8. « ... Non selon la chair ». La chair n'est pas mauvaise, mais elle est faible. Marcher selon la chair signifie être sous l'emprise de la loi du péché, et les priorités de la chair favorisent cette emprise. Sa nature temporelle, ses faiblesses et son appétit pour les honneurs, le confort et la satisfaction immédiate font d'elle une cible facile pour l'ennemi ; cet ennemi qui, comme un politicien malhonnête et flatteur, cible un électorat faible et mal informé, et lui fait miroiter de belles promesses d'avantages intarissables, en échange de son vote. La chair choisira toujours d'éviter la discipline, la prudence, la patience et la souffrance à court terme. À l'opposé, ceux qui choisissent de se laisser conduire par l'Esprit ont devant eux un horizon plus vaste, qui s'étend jusque dans l'éternité. La chair s'irrite sous la contrainte de la « loi de Dieu » et devant l'échéance lointaine qui accompagne souvent les promesses de Dieu. En revanche, celui qui est conduit par l'Esprit prend ses

décisions à la lumière de ce qui est éternel, quand bien même cela signifie le reniement de soi, au moment présent.

8 : 9-14. « ... l'Esprit de Dieu... l'esprit de Christ... » Paul, en parlant de l'Esprit de Christ, l'identifie à l'Esprit Saint. L'Esprit est ici la possession et l'identité de Christ. Cependant, il n'utilise pas ces deux expressions de manière interchangeable. En général, il parle de l'Esprit de Dieu qui demeure dans le croyant ; il parle également du croyant qui est en Christ, mais il fait allusion ici à l'Esprit qui demeure en Christ. Il parle ici de « l'Esprit de Christ », probablement pour orienter la pensée du lecteur vers la crucifixion de Christ, comme s'il était en train de dire : « Regardez vers Christ ! ». Voici ce qui se produit exactement lorsque la chair humaine est assujettie à la loi de l'Esprit. La chair, guidée par l'Esprit, va au Calvaire. Le « corps... est mort » (verset 10) ; si vous, croyant, avez l'Esprit de Christ, vous aussi serez en conflit avec les désirs de la chair et avec le cours de ce monde. Mais votre sort sera également glorieusement différent de celui du reste du monde en péril. Vous ressusciterez, tout comme Christ est ressuscité !

8 : 15-18. « Abba ! Père ! » *Abba* est un terme araméen qu'aurait pu utiliser un enfant qui apprend à parler, pour appeler son père. C'est aussi un terme qu'un enfant peut, en fonction du degré d'intimité de la relation avec son père, continuer à utiliser une fois adulte. Il aurait probablement été quelque peu bizarre pour un enfant *adoptif* d'utiliser ce terme. Avant Christ, les Juifs et les païens n'avaient pas coutume d'appeler Dieu d'une façon aussi familière. Une telle familiarité aurait dangereusement frisé la prétention irrévérencieuse. Mais Paul avait eu connaissance de cette innovation théologique de Jésus ; sa prière à « Abba ! Père », à Gethsémané (Marc 14 : 36) recadre la manière dont l'humanité s'approche de Dieu. Paul utilise ce terme de manière stratégique, dans le contexte du

besoin de « [faire mourir] les actions du corps » (Romains 8 : 13), un contexte qui rappelle le combat intérieur de Jésus entre le désir de faire la volonté du Père ou celle de la chair. Paul parle de « l'Esprit de Christ » en référence au Calvaire au verset 9, et cette référence justifie directement, dans ce passage, l'utilisation du terme « Abba ». Ce que le croyant « perd » en renonçant à la chair est insignifiant par rapport à ce qu'il gagne à se laisser conduire par l'Esprit. De même l'Esprit de Christ a crié « Abba ! Père ! » à Gethsémané, de même les croyants, en temps de crise, peuvent pousser le même cri, qui monte de l'Esprit qui est en eux. Ce « témoin » atteste de ce que, en vérité, les croyants suivent le même chemin que celui qu'a suivi le Fils de Dieu, et qu'ils sont ainsi « des enfants de Dieu ».

8 : 19-21. « La création attend-elle... » Il semble s'agir ici de la chair du croyant. Bien que sous l'emprise de la loi du péché, la chair désire être libérée de ses quêtes vaines et être sous une nouvelle direction.

8 : 22-23. « La création tout entière... les prémices de l'Esprit ». Les « prémices » récoltées par les enfants d'Israël et offertes à Dieu bénissaient le reste de la récolte (Lévitique 23 : 10-11). L'Esprit de Dieu qui nous habite représente la promesse, qui nous est faite par Dieu, que le reste de notre être (notre chair en particulier) sera finalement béni et restauré. En retour, le croyant conduit par l'Esprit représente la promesse, faite par Dieu au reste de la création, de la bénir et, en définitive, de la restaurer.

8 : 25. « Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas... » L'espérance est le fortifiant universel de l'âme, mais il n'existe d'espérance qu'en l'absence de toute preuve tangible. Ce n'est donc pas une attaque contre l'enseignement de Paul que d'affirmer que ce en quoi il croyait n'avait pas encore été rendu manifeste dans le monde de son lectorat. La patience est

une expression parfaitement raisonnable de l'espérance. Ces mots ramènent le lecteur à Abraham, qui, « espérant contre toute espérance », a cru (4 : 18). Le croyant est dans la même situation qu'Abraham : bien que sa chair soit faible et presque sans force, il continue néanmoins à croire aux promesses de Dieu.

8 : 26-28. « L'Esprit nous aide... » C'est ici que l'amour de Dieu intervient, devant notre lassitude et notre faiblesse. Il nous est demandé de prier, et nous prions ; mais la prière en elle-même ne garantit pas que nos espérances soient parfaitement alignées sur l'objet de notre prière. Nous risquons donc d'être tentés de renoncer complètement à la prière. Mais notre manque de prescience (ou même de connaissance de ce qui se passe dans le présent) ne devrait jamais nous dissuader de prier et d'espérer. « N'ayez pas peur », pour paraphraser Paul, « l'Esprit comble notre déficit de force et de connaissance, et il dit exactement ce qui doit être dit ; en fait, l'Esprit va au-delà de toute connaissance et même de toute parole humaines, pour plonger dans les profondeurs de la sagesse de Dieu ». Paul parle peut-être de la prière du croyant dans l'Esprit (par exemple, le fait de parler en une langue inconnue), puisque cette observation va en droite ligne avec ce qu'il écrit aux Corinthiens : « En effet, celui qui parle en langue ne parle pas aux hommes, mais à Dieu, car personne ne le comprend et c'est en esprit qu'il dit des mystères » (I Corinthiens 14 : 2). En fin de compte, même si le croyant est confus ou dépassé, sa volonté de persévérer dans la prière lui garantit de demeurer conduit par l'Esprit ; et, sous sa direction, « toutes choses concourent [à son] bien ». Être « appelé selon son dessein », c'est devenir, comme Abraham, un partenaire consentant dans l'alliance de Dieu.

8 : 29. « ...Prédestinés à être semblables... » La peur de voir la doctrine de la prédestination porter quelque peu atteinte au libre arbitre humain ne devrait pas nous empêcher d'accueillir cette vérité biblique essentielle. Les Écritures garantissent également le libre arbitre. Paul parle ici de prédestination, mais toute cette épître, notamment son exhortation à offrir « vos corps comme un sacrifice vivant » (12 : 1), perdrait tout son sens, si l'on n'admettait pas une importante part d'incertitude. Lorsque nous parlons de prédestination, nous ne parlons pas d'un être humain. Nous parlons au contraire de Dieu — un Dieu à la fois humain *et* divin, qui a créé un ciel si beau *et* un enfer si effroyable, un Dieu qui est décrit comme le lion *et* l'agneau, qui donne *et* qui reprend, qui offre une paix qui surpasse tout entendement, une joie ineffable, qui peut agir au-delà de toutes nos demandes et de toutes nos pensées. Comment des déclarations d'amour divin aussi librement somptueuses peuvent-elles confortablement cohabiter à côté de déclarations de jalousie et de fureur ? Les paradoxes entourant certaines vérités sont souvent le signe qu'elles sont trop grandes pour que l'esprit humain puisse les saisir.

8 : 30-35. « Il les a aussi glorifiés ». L'enseignement de Paul sur la prédestination, lorsqu'il est bien compris, constitue l'une des doctrines les plus réconfortantes à entendre. Le fait que Paul parle de la prédestination exclusivement dans des passages clairement destinés à apporter du réconfort et de la force au croyant devrait nous donner un indice, quant à l'application pastorale de cette doctrine. Il paraîtrait bizarre à Paul que cette doctrine, qu'il a utilisée principalement pour parler de l'amour éternel de Dieu, ait souvent été utilisée dans des contextes qui font passer Dieu pour un être froid et sans cœur. Paul soutient ici que Dieu, en appelant quelqu'un, s'organise toujours pour doter cette personne de tous les moyens nécessaires

pour pouvoir répondre à cet appel. Dès qu'un croyant reçoit l'Esprit, il a en lui-même une semence de destinée appelée à mûrir, en partant du stade de la justification jusqu'à celui de la glorification. Par quel autre moyen Dieu pourrait-il donc rendre plus clair son engagement envers le croyant ? Il a vidé les coffres de la voûte du ciel, et n'a absolument rien épargné, quand il a donné au monde son Fils unique (Jean 3 : 16). Et si Dieu, pour poursuivre son dessein, n'a pas regardé au prix de son Fils, qu'est-ce qui pourrait bien l'empêcher de surmonter des obstacles beaucoup plus petits, dans la poursuite de notre salut final ? Qui plus est, s'il est quelqu'un qui puisse accuser le croyant d'être indigne de cet appel, cette voix aurait-elle plus de poids aux oreilles de Dieu que celle de Christ ? Sinon, nous rappelle Paul, alors nous devrions savoir que c'est le même Christ qui est maintenant « à la droite de Dieu » (c'est-à-dire à la place d'honneur, auprès de Dieu) et qui intercède pour nous. Le croyant pourrait-il avoir un plus grand allié ? Tous les inconvénients d'hériter des faiblesses de la chair sont bien peu de choses, comparées à cet unique et immense avantage.

8 : 36. « Selon qu'il est écrit... » Paul fait ici allusion au Psaume 44. Ce psaume présente la plainte du « petit reste » demeuré juste, parmi les enfants d'Israël. Ce petit reste met Dieu au défi de chercher à savoir s'il a « oublié le nom de notre Dieu, Et étendu nos mains vers un dieu étranger » (Psaume 44 : 20). Cette citation exprime la perplexité du croyant de l'Antiquité, face aux tribulations, et assure aux croyants contemporains que les fidèles, précisément parce qu'ils sont fidèles, ont toujours été confrontés aux tribulations. Mais le fait pour eux de faire face aux tribulations ne signifie pas que Dieu les a abandonnés. Les difficultés sont réelles, mais les assurances le sont aussi. En mentionnant le Psaume 44, Paul prépare également le lecteur à la discussion suivante sur ce

que Dieu réserve exactement au peuple juif, étant donné qu'il semble avoir porté son choix sur les païens.

8 : 37-39. « Ni les anges ni les dominations... ni les puissances ». Jusqu'ici, Paul n'a pas une seule fois mentionné le rôle que jouent les démons dans la vie du chrétien. Et même ici, Paul ne fait que brandir le spectre de ces forces, pour en écarter toute influence potentielle. L'amour que Dieu a manifesté en Christ est tout simplement trop puissant pour que les démons puissent constituer une menace pour celui pour qui Christ est mort.

9 : 1-3. « Je voudrais moi-même être anathème ». Les questions de sondage de Paul au chapitre 8, sur l'intégrité des promesses de Dieu, l'ont amené à vérifier les promesses faites aux Juifs d'autrefois. Paul s'est rendu compte que les assurances dont le peuple de Dieu jouit maintenant ne peuvent être qu'aussi fortes que celles que Dieu a données à Israël par le passé. Paul soutient qu'il existe une continuité entre ce que Dieu a fait, du temps d'Abraham, et ce qu'il fait maintenant, par l'intermédiaire de Christ. Il met en exergue ici un modèle de sacrifice unique. Abraham n'a pas épargné son propre fils (Genèse 22 : 16). Pour sauver les païens, Dieu n'a pas épargné son fils, Israël (« par leur chute, le salut est devenu accessible aux païens », 11 : 11). Dieu n'a pas épargné son propre fils, Jésus (Romains 8 : 32). Et dans la même veine, pour ses compatriotes, Paul voudrait être « anathème », c'est-à-dire, être pendu au bois (Deutéronome 21 : 23).

9 : 5. « Dieu béni éternellement ». Les chrétiens d'origine juive parlaient en général assez peu de la divinité de Christ ; cependant, Paul affirme ici, sans réserve, que Christ est « au-dessus de toutes choses » et, rappelant probablement un

cantique de l'Église primitive, l'appelle « Dieu béni éternellement. Amen ! »

9 : 6-12. « Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israël ». Ce passage peut poser un défi pour le lecteur contemporain, avec cette question de savoir si la parole de Dieu est restée sans effet pour Israël (Romains 9 : 6) et avec l'implication qui s'en dégage, d'après laquelle ce ne sont pas tous ceux qui se prétendent enfants de Dieu qui font effectivement partie du peuple de son alliance. Cependant, nous devons lire ce passage en considérant l'argumentation générale que Paul est en train de développer. Il suppose que son lectorat sait que Dieu n'est pas un tyran romain et que les êtres humains ont le libre arbitre — autrement, pourquoi se serait-il même donné la peine de rédiger cette épître ? L'argumentaire de Paul focalise sur une chose : prouver que sa théologie n'est pas une innovation, une nouvelle idée sortie tout droit de son imagination. Au contraire, insiste-t-il, sa théologie est le prolongement des enseignements de l'Ancien Testament. Nous devons nous mettre dans la peau des Juifs, les compatriotes de Paul, et essayer de nous poser les questions qu'ils se posaient, et non pas celles que nous aurions posées quelque vingt siècles plus tard. La question à Paul aurait ressemblé à celles-ci : « Paul, l'Évangile que tu prêches suggère-t-il que Dieu ait manqué à sa parole envers Israël, en offrant aux païens, en tant que tels, l'accès à l'alliance ? » Le fait qu'Israël ait, en grande partie, rejeté Jésus ne devrait pas avoir d'importance. Nous avons la Loi que Moïse nous a léguée. Et nous avons observé ses commandements ». En outre, les détracteurs judaïsants de Paul auraient probablement interprété ces récits patriarcaux comme des allégories du rejet par Dieu des païens. Un tel argumentaire aurait donc été présenté ainsi à Paul : « D'après les Écritures, Abraham avait deux fils, Ismaël et Isaac. Ismaël, le fils d'Agar,

la païenne, représente tes païens, tandis qu'Isaac, le fils de la femme légitime d'Abraham, nous représente, nous, les Juifs, la postérité légitime d'Abraham. » Le discours de Paul ici (et même dans Galates 4 : 21–31) semble être une réponse directe à cette interprétation. S'il avait suffi, poursuit Paul, d'être de la postérité d'Abraham, alors, dès le départ, Ismaël et Ésaü auraient tout aussi été des enfants de la promesse, et non pas seulement Isaac et Jacob. Mais Dieu n'a jamais donné carte blanche à toutes les nations. Il n'était donc pas obligé d'étendre sa promesse à l'enfant Ismaël, qui est né d'une machination de la part d'Abraham, et il n'était pas non plus obligé d'accorder sa faveur à Ésaü, dont le statut de premier-né aurait dû le forcer à faire de lui, plutôt que de Jacob, l'héritier de la promesse. Au lieu de cela, Dieu était libre d'accorder sa faveur à Isaac, né en dehors de tout stratagème humain, et à Jacob, qui était initialement exclu de par la tradition des hommes. La collaboration humaine avait tenté de « prédestiner » et de « choisir » Ismaël et Ésaü ; mais Dieu est intervenu pour s'assurer que sa promesse ne soit jamais injustement manipulée et que sa Parole ne soit jamais réduite à ne porter « aucun effet » (9 : 6). En prenant des mesures pour sécuriser son alliance, Dieu la destinait (a) à ceux qu'il avait invités à en être partenaires (9 : 11, 26) et (b) à ceux qui avaient accepté cette invitation, ayant eu foi en la justice de Dieu (9 : 32).

9 : 13. « J'ai haï Ésaü ». Paul cite ici Malachie 1 : 2–3. Comme le passage de Malachie l'a clairement montré, Malachie ne parlait pas d'Ésaü en tant qu'individu. Au contraire, la haine de Dieu visait la nation qu'était devenue la postérité d'Ésaü (les Édomites). Mais en utilisant la citation, Paul entend insister sur l'idée d'après laquelle, dès le départ, Dieu, pour manifester l'appel spécial adressé à Jacob, l'avait simplement préféré à Ésaü, avant sa naissance. S'il avait attendu de voir d'abord lequel des

deux réussirait à quelque test d'obéissance, avant de choisir le récipiendaire de la bénédiction, alors il aurait fallu penser que cette promesse est entre les mains des hommes, et non entre celles de Dieu.

9 : 14-15. « Car il dit à Moïse ». Il est instructif ici de noter ce que Paul considère comme preuves des vérités au sujet de Dieu. S'il était demandé à un apologiste de Dieu de dire si celui-ci est injuste de choisir simplement l'un et pas l'autre, on pourrait s'attendre à ce qu'il défende Dieu sur la base de sa sagesse éternelle, etc. Paul, au contraire, cite simplement un passage des Écritures, pour montrer qu'il n'est pas arrivé à cette conclusion simplement par « son » interprétation des Écritures. Ce qu'il enseigne est simplement la réitération de ce que les Écritures disent déjà sur Dieu.

9 : 16-23. « Qui es-tu pour contester avec Dieu ? » Paul continue à démontrer, à partir des Écritures saintes de ses propres frères juifs, la liberté que Dieu possède d'inclure ou d'exclure ceux qu'il choisit. Paul fonde son argumentaire sur le récit fondateur même de la nation juive : l'Exode. Israël a été affranchi de la servitude, simplement parce que Dieu avait choisi de se ranger de son côté. Ainsi, Israël ne pouvait maintenant plus remettre en cause la liberté que Dieu a d'inclure les païens. Cela aurait été scier la branche sur laquelle les Juifs étaient assis (c'est-à-dire le choix souverain de Dieu). Interpréter ce passage comme s'il suggérerait que Dieu crée certains « vases » (certaines personnes) pour le simple plaisir de les briser, comme une brute, ce serait terriblement mal comprendre la rhétorique de Paul. D'abord, faut-il remarquer, il parle au conditionnel (noter la formulation « Si Dieu... », au verset 22). Deuxièmement, son affirmation est une réponse à ceux qui semblaient avoir oublié qu'Israël n'avait pas « mérité » son statut privilégié. Dieu n'a pas choisi Israël parce qu'Israël

était déjà spécial ; au contraire, c'est Dieu qui l'a rendu spécial. Et pourtant, certains membres de cette nation essayaient maintenant de systématiquement remettre en cause le statut de peuple de l'alliance des païens, parce que, à leurs yeux, ils n'en étaient pas dignes. Ce faisant, les judaïsants étaient dangereusement sur le point de jouer le rôle ironique de Pharaon, l'ennemi juré des Juifs, qui a tenté d'empêcher le peuple de Dieu de suivre Dieu vers la Terre promise. Dans le récit de l'Exode, Dieu choisit simplement d'utiliser le cœur endurci de Pharaon pour graduellement démontrer son engagement envers Israël.

9 : 25. « J'appellerai mon peuple celui qui n'était pas mon peuple ». À première vue, Paul semble prendre Osée hors de son contexte. Dans Osée 2 : 23, le prophète prédit que lorsque la nation idolâtre d'Israël reviendra à Dieu, Dieu l'appellera à nouveau « mon peuple ». Cette prophétie, bien qu'elle ne soit pas destinée aux païens, leur est néanmoins appliquée ici par Paul. Paul part du présupposé d'après lequel, si Dieu a déjà accueilli à nouveau des personnes repentantes, il peut encore le refaire, et il le fera certainement.

9 : 27-29. « Un reste... sera sauvé ». Le vrai Israël est cet Israël qui continue à croire en la fidélité de Dieu et qui prend part à son alliance, qu'il s'agisse de Juifs ou de païens. Malheureusement, à l'époque de Paul, cela ne pouvait se dire que d'un nombre réduit d'Israélites — un « reste » d'Israël. Dans l'histoire d'Israël, c'est à cause de ce petit reste de fidèles qu'Israël a survécu à la déportation à Babylone.

9 : 32-10 : 4. « ... Mais comme provenant des œuvres ». Paul ne dénigre pas ici les œuvres de la Loi. Il entend au contraire avertir ses lecteurs que toute interprétation de l'Ancien Testament qui met une personne en opposition à Christ est une fausse interprétation. Christ est la finalité (« la fin ») de la Loi (10 : 4). Mais la Loi, au temps de Jésus, avait été réduite à une

constitution de club, qui séparait les purs des impurs, les membres du club des non membres. En d'autres termes, au lieu que la Loi soit utilisée comme voie de la sagesse et de la vie, Paul observe que plusieurs Juifs l'utilisaient principalement comme une norme par laquelle, dans leur égoïsme, ils se comparaient aux autres peuples. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs d'entre eux aient rejeté Jésus pour avoir guéri des gens le jour du sabbat, pour avoir mangé avec des pécheurs et pour avoir touché des gens considérés comme impurs. Mais les fidèles dans la foi étaient moins enclins à s'approprier la Loi pour de telles fins ; ils étaient donc moins susceptibles de trébucher sur les enseignements du Messie, qui est « la justice de Dieu » (10 : 3). La citation de conclusion, tirée d'Ésaïe 28 : 16, « celui qui croit en lui ne sera point confus » devrait rappeler au lecteur que c'est exactement ce que Paul essayait d'argumenter plus haut, dans 1 : 16, concernant l'Évangile.

10 : 5-13. « La justice qui vient de la loi... la justice qui vient de la foi ». Il est essentiel que le lecteur n'interprète pas ce passage de Paul comme s'il opposait la « justice qui vient de la loi » à « la justice qui vient de la foi ». Entre ces deux expressions, Paul cite Lévitique 18 : 5, où il est clairement dit que celui qui observe la Loi vivra par elle. Le lecteur devrait donc lire attentivement ; il constatera que la « justice qui vient de la foi » est une personnification à laquelle Paul recourt pour interpréter Moïse (et une citation des Psaumes et de Joël). Cette personnification, « la justice qui vient de la foi », (ci-après simplement appelée Foi) cherche à démontrer que la Loi de Moïse vise à diriger le croyant vers le Messie. La foi se sert des mots de Moïse, en Deutéronome 9 : 4 « ne dis pas en ton cœur... », pour situer le contexte des efforts qu'il déploiera plus loin, dans Deutéronome 30, en vue de mettre

en garde Israël contre l'adoption de fausses formes de foi. Moïse met en garde Israël contre la tentation de passer la Loi au peigne fin, afin d'y déchiffrer « une sagesse occulte », des secrets ésotériques ou des ordonnances qui n'ont pas été explicitement données par la Loi. Au contraire, la signification de la Loi est aussi accessible et aussi claire que le nez au milieu du visage : « Ce commandement que je te prescris aujourd'hui n'est certainement point au-dessus de tes forces et hors de ta portée. Il n'est pas dans le ciel... Il n'est pas de l'autre côté de la mer... C'est une chose, au contraire, qui est tout près de toi (Deutéronome 30 : 11-14). Paul a bien vu qu'Israël, qui cherchait désespérément le Messie (le Christ), l'avait, en fait, manqué, alors qu'il s'était tenu là, devant eux.

Les Juifs de l'époque de Paul s'embrouillaient dans de vaines tentatives pour hâter l'avènement du Messie ; nombre d'entre eux croyaient en fait que, s'ils poussaient à son paroxysme leur zèle pour la sainteté, Dieu finirait par céder et qu'il enverrait le Messie. Un rabbin a même prétendu que si *tous* les Juifs observaient correctement le sabbat ensemble et en même temps, le Messie devrait venir (*Midrash Exod. Rab.* 25.12). Pour Paul, qui savait ce que c'était que d'être sous l'influence d'une telle croisade, cela était incroyablement insensé. La recherche aurait déjà dû prendre fin. Y a-t-il plus grande preuve de la messianité de Jésus que celle de sa résurrection d'entre les morts ? De même que la Torah était accessible à Israël, de même la *finalité* de la Torah (c'est-à-dire Christ) était proche et accessible.

La justice qui vient de la foi, interprète autorisé des Écritures, permet à celui qui cherche Dieu de facilement découvrir la volonté de Dieu. L'enseignement de Paul ne vise pas ici à établir une « formule du salut » ou une « prière pour le pécheur ». Il cherche plutôt à établir : (1) qu'il existe une tendance pour

certaines Juifs non croyants, depuis Moïse, à persister à ignorer les proclamations les plus évidentes de Dieu ; et (2) que le salut de Dieu est intrinsèquement proche.

10 : 14-21. « La foi vient de ce qu'on entend ». Ce passage est une réponse aux précédentes discussions. Comment la Parole de Dieu (Christ) est-elle rendue accessible ? La réponse de Paul : par le messager de l'Évangile. Ce messager non seulement proclame l'Évangile par la prédication, mais la réponse chaleureuse des païens à l'Évangile de Dieu constitue une partie du message. La nouvelle d'après laquelle les païens étaient accueillis dans l'alliance, ainsi que leur réponse enthousiaste, avait déjà attiré l'attention des Juifs, aux quatre coins de la terre. Encore une fois, Paul cherchait toujours à démontrer la continuité entre Israël et l'Église ; il trouve dans les prophéties de Moïse (Deutéronome 32 : 21) la confirmation que cela s'est produit par le dessein de Dieu. L'existence des apôtres et des communautés de chrétiens païens, loin d'être un fléau pour les Juifs, était en réalité la réalisation de la promesse de Moïse que la Parole de Dieu resterait accessible à tous.

11 : 1-8. « Moi aussi je suis Israélite ». Les origines juives de Paul peuvent être une réponse partielle à la question de savoir si Dieu s'est détourné ou non d'Israël. Elle peut également se situer dans le prolongement de son frissonnant « Loin de là [à Dieu ne plaise]⁴ ». Paul entretenait avec Israël des liens trop profonds pour ne pas éprouver beaucoup de chagrin, devant une telle perspective. Paul a mentionné Élie, un personnage important non seulement parce que lui aussi, comme Paul, était de la tribu de Benjamin (I Chroniques 8 : 27), mais aussi

⁴ N.d.T. Voir la version anglaise *King James* : « *I say then, Hath God cast away his people? **God forbid.** For I also am an Israelite, of the seed of Abraham, of the tribe of Benjamin.* »

parce que Paul trouvait en lui un grand prophète qui s'est demandé, lui aussi, s'il était possible que Dieu se soit détourné d'Israël et qu'il ne l'ait laissé seul, lui, Élie. Il s'est avéré que le prophète avait eu tort de le croire ; la fidélité d'Élie, tout comme celle des sept mille autres (un nombre signifiant la totalité), était la preuve de la continuité de l'alliance. La grâce de Dieu est manifestée par la présence d'un reste fidèle, dont la fidélité sanctifie les autres. Ce passage cherche à soutenir les idées, vraisemblablement contradictoires, de la responsabilité humaine et de l'élection divine. Il ne propose pas de solution à ce paradoxe, en dehors du domaine du mystère, qu'il invoque d'ailleurs dans 11 : 25. En considérant le présent et l'avenir d'Israël, ce peuple était libre de croire ou de ne pas croire. Mais en considérant le grand coup de pinceau de l'histoire, dans laquelle même les événements négatifs se transforment finalement en des cas positifs de grâce, il devient évident que c'est Dieu qui orchestre toutes choses.

11 : 9-10. « Que leur table... » Paul utilise de façon stratégique cette citation du Psaume 69 : 22 parce qu'elle met en exergue la « table de communion », où s'est le plus précisément exprimé l'antagonisme entre Juifs et païens. Les Juifs ne s'opposaient pas à ce que les païens fassent alliance avec Dieu. Ils s'opposaient plutôt au fait pour les païens de faire partie de la *même* alliance qu'eux, les Juifs. Et la table de la Sainte Cène et la communion étroite que créait le partage d'un repas constituaient des symboles d'une alliance partagée. Cette situation était un « piège » pour un grand nombre de Juifs.

11 : 11-15. « Par leur chute, le salut est devenu accessible aux païens ». Ce passage établit clairement la conviction que Paul a du caractère provisoire, et non pas permanent, de l'incrédulité d'Israël. Qui plus est, le grand bien qui résulte du rejet du Messie par Israël (c'est-à-dire le fait de se tourner vers les

païens) sera finalement peu de chose, en comparaison avec la bénédiction que le monde verra, lorsque les Juifs se tourneront finalement vers le Messie. La question est de savoir comment cela peut arriver. Cela nous semble probablement encore plus impossible aujourd'hui qu'au temps des premiers lecteurs de Paul. La réponse de Paul à son lectorat (et à nous aussi) est de diriger notre attention vers l'« impossibilité » de la résurrection (11 : 15). Le Dieu qui transforme la mort en un sein qui donne la vie est le même Dieu qui ramènera Israël à Christ.

11 : 16-24. « La racine nourricière de l'olivier ». L'olivier est une métaphore pour désigner Israël (Jérémie 11 : 16 ; Osée 14 : 6). Les branches d'olivier sauvage désignent les païens qui ont été greffés à l'arbre de bénédiction de l'alliance divine. Cette métaphore revêt d'importantes implications et symbolise parfaitement le point de vue de Paul, quant à la relation entre Israël et l'Église du Nouveau Testament. Premièrement, la branche d'olivier sauvage reçoit sa vie (sa nourriture) de l'arbre, Israël. Toute tentative par les païens de se couper de leur héritage juif conduit à leur mort spirituelle. Deuxièmement, tout dommage infligé à l'arbre se répercute sur les branches. Troisièmement, si Dieu est disposé à couper les branches naturelles (chacun des Juifs pris individuellement) de l'arbre, combien plus il sera prêt à couper les branches sauvages corrompues ! En d'autres termes, si les païens affichaient le même orgueil qui avait conduit les Juifs à utiliser la Loi pour se prétendre supérieurs à eux, pourquoi Dieu hésiterait-il à punir ces nouveaux venus dans l'alliance ? Quatrièmement, si Dieu peut greffer une branche sauvage sur cet arbre, alors il est d'autant plus capable de greffer à nouveau les branches naturelles qui ont été coupées. Dieu ramènera bientôt les Juifs à leur place naturelle dans l'alliance. Cette métaphore établit

clairement que l'Église n'a pas remplacé Israël. Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'un seul Israël.

11 : 25-27. « Jusqu'à ce que la totalité des païens soit entrée ». Lorsque nous lisons Romains, nous devons nous rappeler que Paul écrivait cette lettre dans l'espoir de recevoir de l'aide de l'Église de Rome pour sa mission en Espagne. Paul aurait peut-être voulu se rendre en Espagne pour y évangéliser les païens et, en partie, pour atteindre « la totalité des païens ». Une fois que la mission auprès des païens des « extrémités de la terre » (Actes 1 : 8) serait accomplie, les Juifs, par la grâce de Dieu, retourneraient à Christ. Cela explique probablement l'ardeur de Paul à parcourir chaque coin du monde en un si court laps de temps. Il était mû par son amour pour ses compatriotes (ainsi que par son appel auprès des païens). Le mystère dont Paul parle est celui de l'inversion de l'ordre habituel de préséance, « les Juifs d'abord » (voir Romains 1 : 17), dans les derniers jours, où l'obéissance des païens conduit à celle des Juifs. En fait, l'Évangile a atteint l'Espagne, même s'il est improbable que Paul l'y ait apporté de lui-même ; mais une grande majorité des Juifs restent éloignés de Jésus de Nazareth. Cela nous rappelle que personne, pas même Paul et les apôtres, ne peut prévoir l'heure de la restauration d'Israël (Actes 1 : 7). Cela relève de la seule main et du seul conseil de Dieu.

11 : 28-32. « Car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables ». Ce passage ne renvoie pas aux dons spirituels pour le ministère, comme il est généralement admis. Il s'agit, au contraire, d'une observation très contextualisée, qui se rapproche du point culminant des méditations de Paul sur le mystère de l'amour irrévocable et éternel de Dieu pour les Juifs. L'importance du rôle que Dieu a confié à Israël est époustouflante. L'obéissance d'Israël a fait connaître Dieu à travers le monde. Même sa désobéissance bénit le monde.

Dieu reste le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » ; et c'est sur cette base qu'Israël reste le « bien-aimé ». D'après Paul, la désobéissance d'Israël ne peut diminuer l'engagement de Dieu ; il n'abandonnera jamais son engagement ; il ne révoquera jamais l'appel d'Israël.

11 : 33-35. « Qui lui a donné le premier... ? » Après un argumentaire aussi long, qui s'étend déjà sur onze chapitres, et après avoir parcouru tant de mystères contradictoires et trop profonds pour que l'esprit humain puisse les saisir, Paul fait une halte pour louer Dieu. En tant qu'homme qui s'en remet à la foi (voir 1 : 16 et le passage de 10 : 5-13), sa réponse aux mystères de Dieu n'était pas du désespoir, mais de la louange. Il se moque de l'idée d'un être humain donnant conseil à un tel Dieu ; et il commente l'impossibilité que des individus essaient de rendre ce Dieu redevable envers eux-mêmes.

11 : 35. « Amen ». Ce dernier mot est, en fait, une phrase qui se traduit par « Ainsi soit-il ». Tout au long de Romains, en répondant aux questions qui semblent présenter Dieu ou l'Évangile sous un mauvais jour, Paul répond de manière caractéristique « Qu'il n'en soit jamais ainsi (ou « loin de là/à Dieu ne plaise ») (ex. : 7 : 1 ; 11 : 1). Mais finalement, après avoir terminé son argumentaire, Paul invite ses lecteurs à bénir Dieu et conclut par une exclamation : « Ainsi soit-il ! ».

12 : 1a. « Par les compassions de Dieu... » Cette déclaration récapitule tout l'argumentaire théologique des onze précédents chapitres ; les « compassions de Dieu » servent de base pour tout ce que Paul veut exhorter l'Église à faire dans les chapitres restants. En particulier, il pense à la mission en Espagne. Outre les directives éthiques qui suivent, Paul demande à l'Église de Rome sa coopération pour une périlleuse et onéreuse mission en Espagne. Cette mission doit nécessiter rien de moins qu'un

« sacrifice vivant ». Pas un sacrifice de sang, mais des sacrifices qui tiendront lieu de frein constant sur la chair.

12 : 1b. « Culte raisonnable ». Nous citons souvent les versets 1–2 de ce chapitre. Ces versets non seulement constituent de brèves, mais puissantes, paroles d'avertissement, mais ils sont également largement applicables. Comme un géranium, qui peut prospérer malgré un rempotage dans un nouveau sol chaque semaine, ces mots sont à propos dans presque tous les sermons, toutes les situations ou tous les contextes imaginables, même quand ils sont détachés de leur terre natale, celle de Romains. Cependant, il est important de considérer le propos que Paul avait à l'esprit, en rédigeant ces versets. Les quelques notes suivantes soulignent ce propos. Il est probable que le contexte général ait été le désir de Paul d'évangéliser l'Espagne. À la lumière de toutes les « compassions de Dieu » dont il a parlé tout au long des onze premiers chapitres, Paul rappelle à l'Église que son partenariat sacrificiel pour la mission auprès des païens d'Espagne était pour elle un « culte raisonnable ». Cela signifie que, tout comme les chrétiens de Rome ont reçu l'Évangile grâce aux sacrifices personnels consentis pour eux, de même il est raisonnable pour eux de se mobiliser et d'offrir la même chose aux chrétiens potentiels d'Espagne.

12 : 2. « Ne vous conformez pas au siècle présent ». Dans le contexte de l'argumentaire de Paul, se conformer au « siècle présent » serait céder à la pression de ne pas participer à cette périlleuse mission de Paul. Il demande à l'Église d'avoir « l'intelligence » renouvelée. L'Église a certainement dû envisager de ne pas s'impliquer et de garder silence, étant donné qu'à peine quelques années auparavant, l'empereur Claude avait banni les Juifs et les chrétiens de Rome (49 av. J.-C.). Une mission en Espagne (qui faisait partie de l'Empire romain) attirerait l'attention sur l'Église. Mais en partageant le risque

pour la vie de Paul, les Romains prouveraient ultimement que l'évangélisation du monde entier était bien la volonté de Dieu.

12 : 3-8. « La mesure de la foi ». Paul exhorte l'Église à se rappeler qu'il ne faut jamais faire avec la foi ce que ses compatriotes juifs ont fait avec la Loi : considérer l'obéissance à Dieu comme un moyen d'atteindre un statut supérieur, parmi ceux qui auraient un niveau différent de foi et de compréhension. La foi procure à chaque membre une capacité pour le ministère. Et chaque ministère est essentiel à l'ensemble, même celui qui peut paraître moins glorieux.

12 : 9-12. « Que l'amour soit sans hypocrisie ». Nous devons aimer d'un amour authentique, sans prétention. Plus encore, nous sommes appelés à aimer avec ferveur, et non pas de manière nonchalante ou simplement comme pour s'acquitter d'un devoir.

12 : 13-16. « Laissez-vous attirer par ce qui est humble ». Paul nous exhorte à rester en sympathie avec nos amis, à avoir une même pensée, de façon à vraiment pleurer avec eux lorsqu'ils pleurent. Mais lorsqu'il s'agit de nos ennemis, nous devons avoir un état d'esprit opposé. Quand ils persécutent, nous, nous devons bénir ; quand ils font du mal, nous, nous devons leur rendre le bien. Il nous est également demandé ici de nous associer aux humbles (les « gens modestes »). Nous choisissons si souvent de nous associer à des gens qui peuvent contribuer à nous faire passer pour plus importants, aux yeux des autres. Mais il ne doit pas en être ainsi chez les chrétiens. Nos relations avec chaque personne doivent reposer sur « les compassions de Dieu » (Romains 12 : 1) ; s'il en coûte autant à Dieu de sauver l'un ou de sauver l'autre, c'est que nous sommes tous sur un pied d'égalité. Bien que Christ soit mort sur une colline, tous ceux qui se tiennent devant la croix et qui reçoivent sa compassion se tiennent sur un sol uniforme.

Vivre comme si certains étaient inférieurs à nous, à quelque égard, est une pure bouffonnerie, un rejet direct de l'Évangile, auquel tous ceux qui aspirent doivent confesser que « tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » (3 : 23).

13 : 1-7. « ... Serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal ». Ce passage est une réponse à ce qui précède. N'eût été la division regrettable d'avec le chapitre précédent, le lien entre les mots « À moi la vengeance... Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais surmonte le mal par le bien » (12 : 19-21) et les mots de 13 : 1-7 serait plus évident. Paul explique ici à son lectorat comment Dieu exécute souvent sa « vengeance » sur celui qui fait le mal. Dieu utilise l'autorité civile. Le contexte de son enseignement sur le rôle du gouvernement semble être ici la manière dont Dieu châtiara finalement ces fonctionnaires qui persécutent les chrétiens. Il n'est donc pas recommandable de lire ce passage de Romains comme s'il s'agissait de la philosophie politique générale de Paul, quant à la manière dont les chrétiens devraient vivre sous une autorité civile. On n'obéit pas de bon gré à un mauvais gouvernement ; on doit lui désobéir (Actes 5 : 29 ; Apocalypse 13). Ainsi qu'on le voit à plusieurs reprises dans les Actes, Paul lui-même était constamment emprisonné, battu et lapidé par des autorités civiles, non pas pour avoir fait quelque mal que ce soit, mais à cause de ses « bonnes œuvres » (13 : 3). Et quelques années plus tard, les autorités romaines feront passer Paul par l'épée. Ici, Paul encourage certainement ses frères chrétiens à ne pas chercher à se venger ni à se faire justice eux-mêmes. En guise de parole d'avertissement pour le fonctionnaire persécutant (voir 12 : 14) et de mot d'encouragement pour le chrétien romain persécuté, il soutient que l'épée de l'empire remettra bientôt les pendules à l'heure.

13 : 8-10. « L'amour est donc l'accomplissement de la loi ». Dans 8 : 38, Paul affirme avec passion que rien « ne peut nous séparer de l'amour de Christ ». C'est de l'intérieur de cet amour inébranlable et universel de Dieu que le chrétien est également appelé à une vie d'amour authentique dans la communauté de la grâce. C'est par un simple geste d'amour envers son prochain que s'accomplit toute la Loi de Moïse. De même, cela signifie également que le fait de ne pas poser des actes d'amour envers son prochain constitue une violation de toute la Loi.

13 : 11-14. « La nuit est avancée ». Le comportement représenté par la nuit (l'ivrognerie, l'animosité, etc.) fait ici contraste avec les œuvres de la lumière (l'honnêteté). Tout comme la lumière du jour encourage une vie honnête, la nuit tend à faire ressortir le pire chez les gens. Paul situe son lectorat sur l'horloge eschatologique : la nuit est avancée, et le matin est proche. Mais Paul ne veut pas que ses lecteurs attendent le matin pour commencer à faire les œuvres de la lumière. Les chrétiens doivent annoncer le jour par leur vie, ils doivent être le chant du coq, la voix qui annonce au monde qu'il fait jour, même si la nuit semble, plus que jamais, renforcer son emprise sur le monde. Le chrétien doit ignorer le climat du monde et les désirs que lui inspirent les ténèbres, pour vivre plutôt sous la lumière du jour et revêtir les armes de la lumière.

14 : 1-22. « Car nul de nous ne vit pour lui-même ». Il n'y a pas d'unanimité au sujet du groupe auquel Paul pense, lorsqu'il parle du « faible ». Plusieurs supposent qu'il parle ici des chrétiens d'origine juive, parce qu'il évoque ici des lois alimentaires, etc. Mais ceci n'est pas aussi certain qu'il peut sembler à première vue. Certains groupes païens observaient également des lois alimentaires spécifiques et des jours de jeûne. Ce que Paul veut dire ici, c'est qu'aucun chrétien, quel

que soit son milieu de vie, ne vient à Christ comme une ardoise vierge. Il apporte toujours lui des convictions qui, souvent, le suivent depuis son enfance. Ces convictions doivent être considérées comme sacro-saintes par le chrétien mature — même si celles-ci semblent reposer sur l'ignorance. L'âme du chrétien faible est d'une importance capitale, et toute autre considération est secondaire. Manger ou boire ouvertement ce qu'un autre considère comme interdit, ou encore profaner de façon éhontée ce qu'un autre considère comme saint, n'est pas un signe de force spirituelle. Au contraire, c'est un signe curieux de faiblesse complaisante. Pire encore, c'est jouer double jeu avec une chose aussi importante que l'âme d'une autre personne, comme si ses libertés personnelles étaient l'essence et la finalité mêmes du « royaume de Dieu » (14 : 17). En outre, mépriser la conscience d'un autre, c'est manquer d'amour. Les chrétiens étant unis dans un seul « corps », ils entretiennent une relation symbolique en vertu de laquelle ce qui arrive à l'un arrive à tous. La lecture de ce passage nous rappelle les paroles de John Donne, l'un des plus grands prédicateurs du dix-septième siècle : « La mort de n'importe quel homme me diminue, car je suis impliqué dans l'humanité, alors ne cherchez jamais à savoir pour qui sonne le glas : il sonne pour vous. »

14 : 23. « Tout ce qui n'est pas le produit d'une conviction est péché. » Comme le démontre l'épître aux Romains, du début à la fin, il ne faut pas comprendre la foi comme un assentiment mental ponctuel à une proposition théologique. La foi, c'est un mode de vie. Si « le juste vivra par la foi », alors le contraire doit également être vrai : l'injuste mourra par l'incrédulité. Le propos de Paul semble ici être en droite ligne avec la globalité de la foi : tout comme les actions motivées par la foi sont bénies

(ou heureuses), toute action réalisée en dehors de la foi en Dieu est placée sous la malédiction du péché.

15 : 8-24. « ... Les promesses faites aux pères ». Cette déclaration rend explicite ce que Paul a essayé de dire de manière implicite, tout au long de son argumentaire dans cette épître. Loin d'être le dernier recours auquel Dieu se résout, exaspéré, le Messie est le paiement total dont les saints de l'Ancien Testament n'ont reçu que l'acompte. La vie, la mort et la résurrection du Messie constituent l'expression la plus éloquente de la fidélité de Dieu envers Israël. Par ailleurs, l'inclusion des païens dans l'alliance est l'accomplissement de ses promesses faites aux patriarches, et elle n'est pas en contradiction avec celles-ci. Une fois cela établi, Paul appelle toute l'Écriture à chanter à l'unisson l'inclusion des païens, en citant des prophéties stratégiquement tirées des trois grandes divisions de l'Ancien Testament, le *Tanakh* (c'est-à-dire la Torah, les Écrits et les Prophètes) (Deutéronome 32 : 43 ; Psaume 117 ; Ésaïe 11). Ce faisant, Paul vise, bien sûr, à récapituler l'ensemble de son argumentaire et à sceller le soutien de l'Église de Rome pour sa mission auprès des païens d'Espagne. Sponsoriser Paul, c'est participer à ce qui a réjoui les prophètes des Écritures.

15 : 25-33. « Et que les dons que je porte à Jérusalem soient agréés des saints ». Lorsque nous entendons Paul parler de collecter des dons pour les pauvres de Jérusalem (comme il l'a souvent fait), il est important de se rappeler que, dans les premiers jours du mouvement chrétien, les Juifs de Jérusalem, dans un esprit de générosité et dans un enthousiasme sans précédent, ont vendu tout ce qu'ils avaient et en ont donné le produit pour la mission de l'Église (Actes 4 : 32-37). Pour cette raison (et pour les autres également), les chrétiens de Jérusalem étaient devenus pauvres, et Paul cherchait à faire en sorte que

les païens rendent aux Juifs leur générosité initiale. Une telle offre, espérait sans doute Paul, démontrerait la sincérité et l'authenticité de la « main d'association » des païens en Christ. Malheureusement, ce que Paul ne sait pas encore (mais qu'il découvrira bientôt, après l'envoi de son épître), c'est que ce geste de compassion sera, semble-t-il, froidement rejeté (Actes 21 : 17–26). C'est au nom de ces bonnes dispositions que Paul finira par se rendre à Rome, mais enchaîné – et il ne poursuivra probablement pas sa route vers l'Espagne. Il se trouve que Paul avait toutes les raisons de demander à l'Église de Rome de « combattre avec [lui], en adressant à Dieu des prières en [sa] faveur » (15 : 30). Nous percevons, à la lumière de ce que nous savons maintenant, toute l'ironie de ces paroles : « en sorte que j'arrive chez vous avec joie, si c'est la volonté de Dieu, et que je jouisse au milieu de vous de quelque repos ». Telles sont donc les voies insondables de Dieu. Bien que nous sachions où Dieu veut que nous nous rendions, Dieu seul sait comment nous allons y arriver.

16 : 1-2. « Phœbé..., qui est diaconesse de l'église ». Il semble que Phœbé était l'une des personnes chargées de remettre personnellement cette épître aux chefs de l'Église de Rome. Elle était probablement une riche patronne d'une ou de plusieurs églises de maison à Cenchrées, une municipalité portuaire de Corinthe. Le terme grec que Paul utilise pour la décrire est *diakonon* (diaconesse); et non pas *doulè* (femme esclave ou servante). Il est donc probable que Phœbé œuvrait en tant que ministre. Paul espère ici que les Romains l'assisteront, car ses activités à Rome doivent probablement faciliter la coordination de la mission de Paul, plus à l'Ouest.

16 : 3. « Prisca et Aquilas ». Quand ce couple est mentionné ensemble, la femme est toujours nommée avant son mari

(Actes 18 : 8), ce qui suggère qu'elle était la personne la plus importante dans ce couple. Comme Paul, ils étaient fabricants de tentes ; ils se sont probablement rencontrés à Corinthe, à la faveur de leurs activités professionnelles communes, après leur expulsion de Rome par l'empereur Claude (Actes 18 : 2-3). Cependant, au moment où Paul rédige cette épître, ils sont déjà retournés à Rome, et ils dirigent une église de maison. En tant que missionnaires et amis de Paul, il n'est pas possible d'imaginer les risques auxquels ils ont dû s'exposer durant les années qu'ils ont passées avec lui.

16 : 5. « Épaïnète... qui a été pour Christ les prémices de l'Asie [Achaïe] ». Dans la plupart des manuscrits grecs, il est écrit « Asie », et non pas « Achaïe ». (*Achaia* renvoyait à la région située autour de Corinthe.) S'il en est ainsi, Épaïnète a eu le privilège d'être le premier croyant dans une région où Paul avait connu un grand succès (Actes 19 : 26). Épaïnète est décrit non pas simplement comme le premier croyant, mais également comme les prémices, ce qui signifie qu'il était le premier d'une abondante moisson.

16 : 7. « Andronicus et Junias, mes parents... qui jouissent d'une grande considération parmi les apôtres. » Le terme *parents* signifie ici « compatriotes » (dans le cas de Paul, compatriotes juifs). La description de Paul concernant leur statut parmi les « apôtres » a été interprétée de deux façons : (1) les apôtres les connaissaient et avaient une très bonne réputation auprès d'eux ; ou (2) Andronicus et Junias étaient eux-mêmes apôtres. Selon la syntaxe grecque, la première option est improbable. Une lecture naturelle de ce texte suggère fortement que les deux étaient considérés comme apôtres (même Junias, une femme). Voilà qui constitue un fait important, concernant l'implantation de l'Église à Rome. Si l'Église, dans son ensemble, considérerait ces deux personnages comme apôtres

(ou missionnaires), cela nous donne une base apostolique pour l'Église de Rome, et nous pouvons répondre à cette question : « Qui a implanté cette œuvre, une œuvre qui était déjà bien établie au moment de la rédaction par Paul de l'épître qui leur était adressée ? »

16 : 10. « Ceux de la maison d'Aristobule ». Cet Aristobule aurait pu être le petit-fils d'Hérode le Grand. Auquel cas, Paul saluait probablement les esclaves qui faisaient partie de sa maison, à Rome.

16 : 11. « Hérodition ». C'était probablement un membre de la maison d'Aristobule, et non pas l'un de ses serviteurs.

16 : 12. « Tryphène et Tryphose ». Ces gens-là étaient peut-être des jumeaux. Ces noms signifient « fragile » et « délicat », ce qui paraît quelque peu ironique, à la lumière de ce que Paul dit à leur sujet, c'est-à-dire qu'ils travaillaient pour le Seigneur.

16 : 13. « Rufus ». Cette personne pourrait avoir été le fils de Simon de Cyrène (Marc 15 : 21).

16 : 16. « Un saint baiser ». Le baiser était, et reste même aujourd'hui, une forme de salutation courante en Europe et au Moyen-Orient. Le saint baiser faisait partie du culte de l'Église primitive, un moment spécifique du culte d'adoration réservé aux salutations chrétiennes formelles.

16 : 17-18. « Éloignez-vous d'eux ». Les personnes que Paul désigne ici correspondent à la description qu'il a faite précédemment de ceux qui réduisent le royaume de Dieu au « manger et au boire » (14 : 17). Ils recherchent en priorité le plaisir et ne se soucient pas de ce que leur liberté puisse provoquer la chute d'autres personnes.

16 : 22. « Moi, Tertius ». Il était l'*amanuensis*, le secrétaire ou scribe de Paul. Paul lui a certainement demandé d'écrire lui-même ici son nom et de saluer lui aussi l'Église de Rome.

Tertius signifie « troisième », et le nom *Quartus* signifie « quatrième ». Ils étaient peut-être frères.

16 : 23. « Trésorier de la ville ». Cette fonction indique qu'Éraste était soit le trésorier de Corinthe, soit son chargé des travaux publics.

16 : 26. « Afin qu'elles obéissent à la foi ». Comme le traité de Paul commence par la foi (1 : 17), il se termine de même par la foi.

I Corinthiens

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Bien que Paul ait été le fondateur de ces congrégations, la relation de l'apôtre avec celles-ci connaissait des temps difficiles. Plusieurs factions notables s'étaient formées, qui menaçaient de détruire l'œuvre de Paul. Un groupe en particulier, que nous appellerons ici les « libertins » ou les « élites » spirituelles, considérait le corps et les actions du corps comme étant sans importance. Ils croyaient que les relations sexuelles avec des prostituées et que la consommation des viandes sacrifiées aux idoles n'avait aucune incidence sur leur salut. Leur devise était : « Toutes choses me sont permises. » C'est peut-être aussi le groupe qui mettait plus d'accent sur les enseignements de la « sagesse » mystique et le parler en langues que sur la pratique de la charité et l'attention à son prochain et à ses faiblesses. Ceux qui négligent le corps physique ont tendance à privilégier le « langage céleste », au détriment du langage qui permet de communiquer clairement à l'oreille humaine ; ceux qui valorisent la sagesse mystique ont tendance à minimiser l'affreuse croix ou à voir en elle une humiliation qu'il faut soit minimiser, soit s'en excuser.

OBJECTIF

Paul s'efforce ici de mettre en évidence la vraie sagesse, il décide d'aborder la question du bon usage du corps humain, d'instituer une éthique sexuelle, et d'enseigner à faire bon usage de la liberté en Christ et des dons spirituels.

THÈMES

La croix est le sommet de la sagesse et de l'amour de Dieu, le modèle de toutes les relations chrétiennes. L'amour sacrificiel est donc la source de toute action juste et le but vers lequel toute action doit être dirigée.

COMMENTAIRE

1 : 1. « Apôtre de Jésus-Christ ». À ce stade primitif de l'histoire chrétienne, le terme « apôtre » ne semble pas encore être devenu un terme spécialisé pour désigner les « Douze » (c'est-à-dire les douze disciples) ; la polyvalence du terme à cette époque se voit dans I Corinthiens 9 : 5, 15 : 5-7. Paul se servait souvent du nom « apôtre » pour désigner toute personne qui avait été envoyée comme missionnaire dans des régions lointaines, pour apporter l'Évangile aux nations. Sosthène a probablement joué un certain rôle dans la rédaction de cette lettre, à tout le moins comme *amanuensis* ou comme second témoin ministériel pour attester de la vérité de certaines déclarations contenues dans cette lettre. (Voir l'utilisation de la première personne du pluriel à divers endroits dans la lettre ; par exemple, en 1 : 18-23.)

1 : 2. « Saints par vocation ». Le terme « saints » est une traduction du grec *hagioi*, qui signifie littéralement « les sanctifiés ». Paul n'utilise jamais le terme au singulier. La sainteté individuelle semble être pour lui un concept étranger. La sainteté chrétienne est une sainteté d'ensemble. Dieu n'appelle pas un individu à être un saint, il appelle l'ensemble des individus à être des saints. Paul a décrit le type de relation que les membres sont censés entretenir les uns avec les autres, non seulement au niveau de l'église locale, mais aussi au niveau national et international. Nous sommes premièrement appelés à être des saints par rapport à notre congrégation locale ; mais

il est tout aussi important pour nous d'être des saints avec « tous ceux qui invoquent en quelque lieu que ce soit le nom de notre Seigneur Jésus-Christ ».

1 : 4-5. « En lui vous avez été comblés de toutes les richesses ». L'église corinthienne savait, probablement mieux que toutes les autres congrégations fondées par Paul, quelles richesses spirituelles renfermait l'Évangile qu'ils avaient reçu. Mais la congrégation ne savait pas utiliser ces richesses avec sagesse. Comme des enfants, ils avaient reçu leur héritage, mais ils risquaient d'en abuser et de le dilapider. Paul leur a rappelé que leur vraie richesse était plutôt « la grâce de Dieu » et non quelque outil spirituel secondaire, aussi impressionnant ou nécessaire qu'il puisse être. Le rappel de Paul ici a établi les bases d'une question essentielle pour toute congrégation semblable à celle des corinthiens : Si nos dons spirituels nous sont accordés par la grâce, pourquoi nous comporter — comme si ce n'étaient pas des dons, et pourquoi nous en vanter, comme si nous les avions mérités ?

1 : 6-9. « Solidement établi parmi vous ». Le témoignage de Christ « solidement établi », c'est-à-dire l'Évangile qui témoigne de Christ (I Corinthiens 2 : 1 ; Apocalypse 1 : 2), peut faire référence au parler en langues. Mais cette confirmation ne doit pas être considérée comme définitive. Les Corinthiens n'avaient reçu, en effet, qu'une mesure initiale de la grâce. Cette mesure de grâce continuerait d'être disponible pour les conduire jusqu'au « jour de notre Seigneur Jésus-Christ », qui correspond au Jour du Seigneur, le jour du jugement. (Voir Amos 5 : 18 ; Joël 3 : 4 ; Actes 2 : 20.)

1 : 11-12. « Il y a des rivalités au milieu de vous ». L'église était apparemment aux premiers stades d'une division qui aurait pu facilement aboutir à sa dissolution. La division avait commencé ici, comme dans la plupart des cas, parmi

un groupe qui critiquait les enseignements ou qui dressait les dirigeants l'un contre l'autre. Comme le Nouveau Testament le montre, Paul, Pierre (Céphas) et Apollos avaient tous leurs qualités, leurs manies, leurs dons, leur style d'enseignement et leur pensée spirituelle bien à eux. Il leur arrivait même parfois, du moins pendant un certain temps, d'être en désaccord sur des questions importantes. (Voir Galates 1-3.) Mais malgré toutes leurs différences, ils semblaient tous s'être mis d'accord sur certaines vérités évangéliques fondamentales. L'orgueil qui régnait au sein de ces groupes corinthiens les poussait à capitaliser sur ces différences apostoliques, pour en tirer des « avantages ». Peut-être *les partisans de Paul* accordaient-ils préséance à ce dernier, sous prétexte qu'il avait fondé l'église. *Les partisans d'Apollos*, sans doute séduits par ses formidables talents d'orateur, par son charisme (Actes 18 : 24) et par l'emphase qu'il mettait sur la sagesse (les Juifs d'Alexandrie tel Philon, auteur de nombreux écrits philosophiques, et le judaïsme naissant insistaient beaucoup sur les enseignements de sagesse), préféraient probablement son éloquence et sa « sagesse », au détriment des méthodes de Paul. *Les partisans de Pierre* s'estimaient « supérieurs » à ces deux groupes, sous prétexte que Pierre, ayant fait partie des premiers disciples du Seigneur, avait priorité sur Paul, le moindre des apôtres (I Corinthiens 15 : 8-9), et sur Apollos. Quant au *groupe de Christ*, il considérait pouvoir les éclipser tous, en prétendant que son chef était Dieu et qu'il n'avait besoin des enseignements d'aucun homme. (On peut imaginer combien ce dernier groupe, « hyperspirituel », pouvait être particulièrement insupportable !)

1 : 14-16. « Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? » Paul semble ici parodier la confession rituelle commune et bien connue du baptême, en substituant le nom de *Paul* au nom de *Jésus*, pour créer un effet d'ironie. Si tel est le cas,

cette déclaration nous fournit une preuve indirecte que Paul baptisait « au nom de Jésus », et que ses congrégations étaient suffisamment au courant de la pratique, pour comprendre le jeu de mots de Paul. Paul a remercié Dieu rétrospectivement de n'avoir baptisé, en fait, que quelques membres de la congrégation. Cela ne signifie pas que seuls quelques membres avaient été baptisés, mais simplement que de tous les baptêmes, Paul n'en avait fait que quelques-uns.

1 : 17-19. « La sagesse du langage ». Paul s'adressait ici à une « élite » instruite. Cette section représente un puissant avertissement à tous ceux qui voudraient réduire l'Évangile à un simple exercice intellectuel et académique. Comme toujours, le lecteur doit discerner la cible réelle des réprimandes de Paul. Une grande partie des opposants à l'intellectualisme trouvera dans ce passage un réconfort injustifié. On déforme parfois l'enseignement de Paul, en cherchant peut-être à minimiser l'importance d'une étude rigoureuse, d'une bonne préparation et de l'instruction. Cette réalité est d'autant plus regrettable, que ce sont souvent les prédicateurs qui utilisent ce passage au sujet de la prédication pour minimiser *la discipline et l'art* de la prédication. Ceux qui agissent ainsi ne font que scier la branche sur laquelle ils sont assis. Ce passage ne doit pas servir à excuser la paresse ou le manque de préparation. Ce passage ne doit pas non plus être considéré comme un référendum contre l'éducation.

Il arrive qu'on entende, de concert avec ce passage, une interprétation du passage Actes 17-18 qui tend à soutenir de la prétendue indifférence de Paul envers l'éducation. On essaie de nous faire croire que Paul, après avoir quitté Athènes « découragé » de son témoignage « infructueux » auprès des philosophes (Actes 17), aurait décidé pendant son voyage à Corinthe (Actes 18) de ne prêcher que « Jésus-Christ, et

Jésus-Christ crucifié ». On peut identifier un certain nombre d'erreurs graves dans cette interprétation, à commencer par le fait que cette notion est presque entièrement le fruit de l'imagination de l'interprète, qu'il a projeté sur le texte de façon injustifiée. La mission de Paul à Athènes n'a nullement été *infructueuse* : plusieurs personnes se sont converties au christianisme, à la suite de son discours. (Ce n'est que dans un environnement d'entreprise, où le succès se mesure presque entièrement par la quantité, que le salut d'une seule âme pourrait être considéré comme une mission ratée.) En outre, les lettres de Paul elles-mêmes, presque incomparables par leur grande éloquence et par l'étendue de son érudition, en matière de culture juive et gréco-romaine, réfutent totalement l'idée que Paul dénonçait une éducation rigoureuse. Il est vrai que Paul remettait ici la sagesse humaine à sa place, mais ce n'était pas là une façon pour lui de privilégier la stupidité — comme si la stupidité, tant qu'elle est « sincère », pouvait posséder une quelconque forme de mérite.

Paul cherchait plutôt à se distinguer de certains rhéteurs itinérants célèbres. Les sophistes faisaient partie de ces groupes. C'étaient des prédicateurs itinérants, qui jouaient avec les croyances des gens et utilisaient des sophismes logiques, des astuces rhétoriques et des manipulations émotionnelles pour amener les gens à croire à peu près n'importe quoi. Leur « pouvoir » reposait entièrement sur leurs paroles, qui ne s'appuyaient d'ailleurs sur rien. Il est fort possible que certains ministres chez les premiers chrétiens aient imité ces techniques sophistes. Mais Paul voulait que ses lecteurs se souviennent qu'ils n'avaient pas été sauvés par les astuces rhétoriques d'un prestidigitateur. Contrairement aux sophistes (et à leurs imitateurs), il y avait derrière ses (faibles) paroles une puissance et une réalité plus grandes : la réalité de la croix.

1 : 21. « Le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu ». La pensée juive et la pensée grecque avaient en commun l'idée que la sagesse était pour Dieu la manière d'entrer en relation avec le monde et d'y participer étroitement. La sagesse était une sorte d'échelle par laquelle l'humanité pouvait, de nouveau, se rapprocher de Dieu. Selon la tradition juive, Dieu a créé le monde par la sagesse (en hébreu : *chochma*) (Proverbes 8) ; la sagesse était le moyen par lequel le Juif sage pouvait mener une vie juste dans un monde déchu. Pour les Grecs, la sagesse (en grec : *sophia*) émanait de Dieu ; mais une fois descendue jusque sur la terre, il n'en restait que de faibles traces. Comme les poissons des grands fonds, qui recherchent la moindre lumière parasite qui puisse les atteindre, le philosophe et l'initié religieux, exilés bien loin des régions de lumière céleste non filtrée, cherchaient des traces de sagesse qui leur permettraient de retrouver leur chemin vers Dieu. Dans Romains 1, Paul a démontré qu'en raison de la déchéance de la nature humaine, la connaissance de Dieu qui s'acquiert en observant le monde naturel ne conduisait qu'à rabaisser l'image de Dieu. Ce rabaissement s'est souvent manifesté par des représentations païennes de Dieu, sous la forme d'animaux. Ici, dans I Corinthiens, Paul y fait allusion. Le monde naturel pointe effectivement vers Dieu (Psaume 8), mais à cause de la condition humaine, la sagesse de Dieu est cachée. Dieu a donc décidé que la prédication serait le moyen par lequel il se ferait connaître : la foi vient de ce qu'on entend (Romains 10 : 17). Ce n'est pas que la prédication soit une folie en elle-même ; c'est plutôt le contenu de la prédication de Paul qui est une folie, folie pour le monde. La prédication de la croix, à l'oreille humaine, porte en elle l'offense et la honte d'adorer et de proclamer un Dieu qui est mort comme un paria et un criminel.

Pourquoi Dieu choisirait-il la prédication comme seul et unique instrument pour se faire connaître ? La sagesse de la décision de Dieu est facilement perceptible dans le fait que la prédication relie les gens les uns aux autres, de façon unique. La révélation individuelle, c'est-à-dire une « inspiration » divine qui serait « téléchargée » personnellement à un individu, tendrait à l'isolationnisme et aurait un effet négatif sur les relations humaines, si elle était la norme. L'individu n'aurait jamais une raison de montrer un quelconque degré de confiance envers une autre personne ; il n'aurait rien à apprendre de personne. Il ne se formerait jamais plus de congrégations ; l'humilité envers les autres ne serait jamais plus nécessaire. Il suffirait d'attendre qu'une voix du ciel se fasse entendre. Et la révélation serait toujours dépendante de l'aptitude et de la sagesse du destinataire humain. Mais tant que ce sera nécessaire, la prédication nous reliera aux gens ; elle frayera un chemin pour la confiance et l'humilité. Dieu n'a jamais eu l'intention d'installer des câbles Ethernet individuels à partir du ciel. Certes, Paul a reçu sa révélation directement de Christ, mais sa révélation n'avait rien de personnel ; elle devait être corroborée par d'autres. La méthode de Dieu consiste toujours à donner une vision à un Abraham, à un Moïse ou à un Paul, puis d'envoyer ce visionnaire se connecter avec les autres, afin de bâtir une communauté de personnes à la recherche de Dieu. Nous ne sommes pas seulement sauvés, aux yeux de Dieu, par la prédication de l'Évangile, mais nous sommes aussi sauvés de l'isolement qui affaiblit. Contrairement à notre époque, qui met l'accent sur l'individu, la prédication rend les autres nécessaires à notre salut. Ce sont la chaîne et la trame au travers desquelles nous sommes tissés pour former une communauté. Dieu seul sauve, mais il ne nous permettra pas de dire : « J'y suis arrivé tout seul ! » Comme Dieu a dit

d'Adam en Éden, et il le dit encore aujourd'hui : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ».

1 : 22–31. « Les Juifs... les Grecs ». Paul a remarqué que les Juifs ont essayé de sortir de l'anonymat et de trouver la preuve de la vérité de leurs traditions, en s'appuyant sur des manifestations miraculeuses de pouvoirs surnaturels (et politiques). La voie grecque pour découvrir le mystère de Dieu consistait à acquérir des connaissances particulières et secrètes qui leur permettraient, pas à pas, de s'élever intellectuellement vers la beauté de Dieu. La croix représenterait donc, pour ces deux groupes, l'antithèse de leurs aspirations. Si on regarde la *puissance*, comme preuve de la présence de Dieu, la victime de la crucifixion semble être la démonstration du *mécontentement* de Dieu ; et si l'on voit dans la beauté la preuve de l'existence de Dieu, alors, une fois de plus, le portrait macabre du Calvaire semble plutôt être la démonstration de tout ce que Dieu méprise. Les traditions juive et grecque regorgent, toutes les deux, d'exemples de sagesse et de puissance que l'on trouve dans la faiblesse et dans la souffrance : Socrate a été exécuté pour sa quête de la sagesse ; le serviteur souffrant et exalté a connu une mort ignoble, mais il était agréable à Dieu (Ésaïe 53). Pourtant, pour des raisons similaires, Juifs et Grecs ont vu dans les souffrances de Jésus un exemple de tout ce que la puissance et la sagesse de Dieu ne représentaient pas.

2 : 1–16. « La sagesse... cachée... qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue ». Le contenu de ce chapitre indique que Paul avait à l'esprit l'interprétation que Daniel a faite du rêve de Nebucadnetsar. Dans Daniel 2, Nebucadnetsar avait demandé à ses mages d'interpréter son rêve et de lui dire de quoi il avait rêvé, car il avait oublié le contenu de son rêve. Les mages, bien sûr, étaient incapables de répondre à ce deuxième ordre.

Pour éviter d'être exécutés, ils ont fait appel à Daniel. Daniel a reçu à la fois le contenu et l'interprétation du songe, dans une vision pendant la nuit (Daniel 2 : 19). Il a béni alors Dieu, qui « donne la sagesse... et révèle ce qui est profond et caché » (Daniel 2 : 21-22). Daniel a ensuite révélé au roi comment le songe qu'il avait fait se rapportait à ce qui arriverait « dans la suite des temps » (Daniel 2 : 28). Une pierre détachée « sans le secours d'aucune main » brise une image colossale et fière, représentant les royaumes de ce monde (Daniel 2 : 34). Pour Paul, ce passage de Daniel était une prophétie de l'époque où lui-même vivait, c'est-à-dire dans la suite des temps. Paul se retrouvait dans le rôle de Daniel. Les « princes de ce monde » (I Corinthiens 2 : 8) représentaient Nebucadnetsar et les mages. Quant à la pierre « détachée sans le secours d'aucune main et qui a frappé l'image », c'était un signe précurseur de Christ crucifié, maintenant victorieux. Les dirigeants ignoraient, pour la plupart, le récit de la crucifixion ; et les hommes de sagesse, une fois informés, étaient des interprètes incompetents : ils interprétaient complètement de travers la signification de la crucifixion de Christ. Paul, comme Daniel, a révélé le secret (I Corinthiens 2 : 10), en parlant de « la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant les siècles, avait prédestinée pour notre gloire » (I Corinthiens 2 : 7).

De plus, dans le livre de Daniel, l'épisode du songe se déroule en deux temps : d'abord le songe, puis son interprétation (Daniel 2 : 36). Pour Paul, la crucifixion de Christ était comme le contenu du « rêve », c'est-à-dire la première étape de ce qui allait se passer dans « la suite des temps ». Les princes de ce monde y voient, au mieux, une énigme ; au pire, un scandale. Paul prêchait le « songe », mais sa signification reste cachée, à moins que l'Esprit Saint ne la révèle (ce qui correspond à la deuxième étape). Ce passage de I Corinthiens montre, une

fois de plus, que Paul insiste pour situer l'Évangile dans le prolongement des Écritures juives; Paul a revêtu l'Évangile du langage et du symbolisme de l'Ancien Testament.

3 : 1-14. « Vous êtes encore charnels ». Le terme *charnel* est une traduction du terme grec *sarkinois*, c'est-à-dire « simplement humain », « homme naturel ». Le terme ne désigne pas seulement « une condition pécheresse » ; dans ce contexte, il signifie que les Corinthiens étaient charnels, en ce sens qu'ils géraient leurs relations au sein de l'église de la même manière que l'homme naturel, c'est-à-dire le monde, gère ses relations. L'homme naturel n'est pas capable de comprendre le sens de la croix (voir le chapitre précédent), et encore moins de *mettre en pratique* les humbles leçons de la croix. Au Calvaire, Dieu avait démontré la puissance de la souffrance et de l'humilité abjecte, mais Paul craignait que les Corinthiens n'aient pas réussi à mettre cette leçon en pratique. Le monde crée des hiérarchies à partir des principes conventionnels que sont le pouvoir humain, la richesse et la priorité; les plus riches, les plus puissants, les premiers gouvernent; et les plus faibles, les plus pauvres, les derniers servent. Mais, par la croix, Dieu avait complètement inversé cet ordre des choses. Le plus grand sert le plus petit. En s'appuyant sur le rôle de Paul comme fondateur de l'église, ou sur le rôle d'Appolos, venu par la suite édifier la congrégation, comme critère pour déterminer le choix de son « dirigeant », l'église copiait la mauvaise méthode, celle du monde. Or, l'Église doit être en opposition avec le monde; non seulement dans sa théologie, dans son apparence et dans son éthique : mais elle doit aussi être différente dans sa structure et dans son unité. Les dirigeants sont au service des autres. Et chaque ministère, quelle que soit son importance relative, aux yeux des hommes, est nécessaire et de même valeur que

tous les autres ministères. La mentalité spirituelle (la mentalité de Christ) tient compte de la valeur de chacun, ce que ne fait pas la mentalité charnelle. Pour appliquer ces principes à notre époque : l'Église n'est pas une grande entreprise ni une dynastie ; ses ministres ne sont pas des PDG ni des rois. Le ministère est *sui generis*, c'est-à-dire une vocation tout à fait unique dans l'univers ; il n'y a dans le monde aucune analogie qui se rapproche de la relation du ministre avec l'Église. Le Seigneur de gloire n'a pas été crucifié pour que son Église soit un simple reflet des gouvernements de ce monde. La croix n'est pas seulement notre salut, c'est aussi le modèle selon lequel nous structurons l'Église.

3 : 16–23. « Vous êtes le temple de Dieu ». Dieu a créé le monde pour être son « temple », un lieu où il puisse demeurer en communion avec les descendants d'Adam qui agiraient comme sacrificateurs accompagnateurs. Le septième jour de la Création, Dieu se « reposa » dans son « temple », c'est-à-dire le monde. Longtemps après que la chute de l'homme eut rendu ce projet impossible, Dieu a demandé aux descendants d'Abraham de créer un temple qui puisse servir de centre à partir duquel Dieu ferait à nouveau du monde son temple. Le Temple, comme le Tabernacle avant lui, était un microcosme de l'univers, conçu pour représenter les dimensions perceptibles du cosmos : sept chandeliers, pour les sept étoiles (c'est-à-dire les sept planètes jadis connues) ; douze pains de proposition, pour les douze tribus d'Israël (qui représentent la race humaine) ; une cuve d'eau, pour les mers ; de l'encens, de l'huile et des épices, pour les éléments de l'abondance de la terre ; de l'or, de l'airain, de l'argent, pour ses métaux ; du bois d'acacia, des branches et des fleurs dorées, pour les forêts et les plantes du monde ; de la peau de chèvres et de bédiers, du lin et de la laine, pour

les bêtes ; un voile mauve et bleu, pour le ciel en haut ; et des chérubins, pour les serviteurs de Dieu exerçant leurs fonctions.

Pour Paul, la métaphore du temple conserve sa signification, en tant que lieu de repos pour Dieu et, en même temps, en tant que lieu où Dieu peut rétablir la sainteté de la Création. Mais, dans la vision de Paul, le temple, c'est désormais le corps de Christ, et l'Église, un sacerdoce de croyants. À la fin de l'Apocalypse, après le triomphe de Christ et de son épouse, le Ciel descend enfin sur la terre, et Dieu demeure à nouveau dans son monde. En tant que représentation de la pureté, de l'unité et de la sainteté de la nouvelle création à venir, l'Église ne devrait donc jamais oublier sa vocation et devenir simplement une autre version de l'envie, des divisions et des conflits du monde.

4 : 1-7. « Dispensateurs des mystères de Dieu ». La racine du mot *mystère* est le terme *Muse* (et aussi *musique*, *amusement*) ; les Muses étaient les neuf déesses qui gouvernaient les arts humains et divins. Dans la culture gréco-romaine antique, les *mystères* désignaient les connaissances religieuses secrètes données par les Muses. Cette connaissance (*gnose*) devait être protégée par une guilde d'intendants et divulguée uniquement aux initiés qui avaient réussi une série de tests physiques et mentaux. L'un de ces tests visait à s'assurer que l'initié ne révélerait jamais, en aucune circonstance, ce savoir secret à des non-initiés. Paul utilisait ici le langage des Corinthiens de la locale, pour les exhorter à comprendre l'importance de sa vocation, ainsi que la leur. Les intendants des mystères étaient sévèrement avertis de ne pas prendre à la légère la connaissance qu'ils détenaient. Le dramaturge grec de l'Antiquité Eschyle a été jugé pour avoir divulgué les mystères. S'il avait été condamné, il aurait été mis à mort pour ce crime.

Paul, cependant, était probablement plus influencé par d'anciens concepts et d'anciens textes juifs, notamment le livre de Daniel, dans lequel le prophète avait l'habitude de révéler, plutôt que de cacher, la connaissance qui vient de Dieu. Contrairement aux cultes à mystères chez les païens, les chrétiens ne devaient pas garder l'Évangile secret ; ils devaient le révéler et le proclamer. Ainsi, les paroles de Paul ici ont à voir avec la *manière* de révéler le mystère de l'Évangile. Plus important encore, l'intendant (ou le majordome) d'un mystère ne devait, en aucune circonstance, modifier une doctrine qu'il avait reçue : « il est exigé des intendants qu'ils soient trouvés fidèles ». C'était donc le seul critère sur lequel un intendant devait être jugé. Certains Corinthiens semblaient considérer Paul comme un ministre inférieur à Apollos et à Céphas, mais Paul leur a rappelé que le temps finirait par révéler la vérité sur son ministère. Ils ne devaient pas juger leurs dirigeants à la faible lumière du présent, et ils ne devaient pas créer des *bandes* de fervents admirateurs autour de certaines *célébrités*. Ils devaient plutôt attendre la fin, quand tout serait révélé. Au verset 6, cependant, Paul réservait une surprise : il n'a utilisé que des comparaisons naïves entre son ministère et ceux d'Apollos et de Céphas, pour faire la lumière sur l'ignorance de la division engendrée par les comparaisons qu'ils faisaient, les uns contre les autres. Au lieu de faire honte aux Corinthiens coupables en les nommant, il s'est permis de se prendre lui-même comme exemple peu flatteur, lui et Apollos.

4 : 8–16. « Nous sommes fous à cause de Christ ; mais vous, vous êtes sages en Christ ». Paul, dans cette section, s'est montré juste assez sarcastique pour se sentir obligé de rappeler à ses lecteurs qu'il ne cherchait pas à leur faire honte (4 : 14). Comme des spectateurs assis dans leur loge, à regarder avec beaucoup de plaisir un match de gladiateurs, les chrétiens de Corinthe

étaient assis dans leur confort, en sécurité derrière les lignes de front de la persécution, à porter des jugements sur les personnes mêmes qui étaient sur les lignes de front pour Christ, en train de subir moqueries et mépris, affamées et exposées devant une foule assoiffée de sang et des officiels avides de pouvoir. Bien sûr, il s'exprime ici comme un pince-sans-rire, si nous nous souvenons de l'affirmation antérieure de Paul selon laquelle la sagesse de Dieu est folie pour le monde, et que la sagesse du monde est folie pour Dieu ; on peut donc percevoir une petite pointe à l'endroit des Corinthiens, lorsque Paul dit être « fou » et eux, « sages ». La question est de savoir selon quelles normes eux sont-ils sages et lui-même est-il fou. Paul les exhortait à remettre en perspective ce que signifie être ministres, dans un royaume gouverné par un roi dont le trône est une croix.

4 : 17-5 : 2. « Pour cela, je vous ai envoyé Timothée ». Le nouveau chapitre (chapitre 5) devrait probablement commencer par 4 : 17. Les deux formules « je vous en conjure donc » et « pour cela » indiquent, en effet, que Paul résumait. Or, dans n'importe quelle langue, deux phrases consécutives qui résument sont inutiles. La formule, « je vous en conjure donc » devrait conclure tout ce qui l'a précédé, et la formule « pour cela », de même que les versets 18-21, devraient probablement introduire 5 : 1, « On entend dire généralement ». Paul avait entendu parler d'une forme particulièrement odieuse de fornication parmi les Corinthiens, et il avait envoyé avant lui son jeune ministre et bras droit, Timothée, un pasteur apparemment très doué et apte à discipliner l'église, pour y mettre de l'ordre. En agissant ainsi, Paul espérait que la situation serait résolue d'avance, afin qu'il puisse venir dans la douceur, au lieu de venir les discipliner. Malheureusement, les divisions au sein de l'église avaient distrait la congrégation ; et l'« élite » de l'église s'enorgueillissait de sa capacité à maintenir

l'équilibre spirituel, tout en séparant de la pureté de son esprit et de l'intégrité de son corps ses actes accomplis dans la chair.

5 : 5–11. « À Satan ». La solution de Paul, face au problème de l'inceste, s'alignait sur la solution proposée dans Lévitique 18 : 29 : « Car tous ceux qui commettront l'une de ces abominations [y compris l'inceste] seront retranchés du milieu de leur peuple ». L'élite « instruite » utilisait sa liberté spirituelle en Christ pour pratiquer l'inceste, croyant que l'esprit ou l'âme de la personne incestueuse n'était pas affecté par ce comportement. Paul, cependant, était d'un avis contraire : les péchés du corps étaient des péchés de l'âme, et ces péchés soumettaient l'âme aux caprices de l'ennemi. D'autre part, la souffrance qu'une personne éprouverait dans la chair, suite à son exclusion de l'église, pourrait finalement conduire au salut de son âme. Ce passage rappelle aux chrétiens que la sexualité et la doctrine chrétienne vont de pair. Contrairement aux païens de l'Antiquité, pour qui le comportement sexuel avait peu à voir avec l'identité théologique, les racines juives du christianisme établissaient qu'il y aurait toujours un lien étroit entre la fornication et l'idolâtrie. Les instructions de Paul sur la façon de régler un cas de déviance sexuelle ont directement conduit à une méditation sur la « Pâque » et sur Christ, l'Agneau pascal. Pour l'esprit païen, les deux semblent avoir peu de liens entre eux. Or, pour Paul, l'Église est toujours en « Égypte » (c'est-à-dire dans ce monde), mais l'Agneau a été immolé, et des pains sans levain sont nécessaires pour le voyage vers la Terre promise. La fornication empêche l'Église d'être un peuple saint pour un Seigneur saint. Ce lien est en train de se briser dans notre culture, et nous assistons au début de ce qui pourrait bientôt devenir une dissolution complète entre les deux. Pour l'Église, cependant, l'« orthodoxie » sexuelle (ou son

absence) a un impact direct sur le « temple du Saint-Esprit ». (Voir la note pour 3 : 16-23.)

5 : 12-6 : 1. « N'est-ce pas ceux du dedans que vous avez à juger ? » C'est la responsabilité de l'Église que de s'occuper des problèmes; la personne incestueuse relevait de la jurisprudence de l'Église, à partir du moment où elle en était membre. Ce passage ne signifie pas que l'Église ne doit pas remettre aux autorités civiles un membre soupçonné d'avoir commis un acte criminel. Comme Paul l'a fait remarquer ailleurs, l'autorité civile est « serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal » (Romains 13 : 4). L'Église doit appliquer une norme beaucoup plus élevée que celle des autorités civiles. Dans les cas de violation de la loi de l'Église, mais non de la loi civile, l'Église a l'obligation de juger avec autorité. Il en est ainsi parce que l'Église est le temple de Dieu, un microcosme de la création renouvelée. À la fin, c'est elle qui jugera le monde; elle doit donc, dans le présent, vivre dans la réalité de son avenir. Si l'Église ne peut même pas rendre un jugement aussi évident que celui-ci avec l'un de ses membres, comment pourra-t-elle jamais avoir la perspicacité judiciaire pour juger un monde prisonnier de l'ignorance ? Cette question est toujours pertinente. Combien de fois l'Église tente-t-elle de juger un monde, sans faire preuve de discernement et de prudence dans ses propres rangs ?

6 : 3. « Nous jugerons les anges ». Les anges auxquels Paul faisait référence ici sont les principautés et les puissances qui inspirent l'oppression, la guerre, la violence, la haine, la fornication et la ruse, surtout dans les sphères gouvernementales (Éphésiens 6 : 12). Les divisions au sein de l'église corinthienne laissaient sous-entendre que la congrégation permettait à ces anges d'avoir une certaine influence parmi eux. L'idée d'une

congrégation qui ne peut même pas régler ses propres conflits mineurs de manière convenable, mais qui siège pour juger les mêmes êtres exaltés auxquels elle a donné de l'influence, est absurde (voire même hypocrite).

6 : 5. « Je le dis à votre honte ». C'est l'inverse de ce que Paul essayait d'éviter en 4 : 14.

6 : 7. « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt quelque injustice ? » Paul semble ici avoir discuté d'une question de propriété ou d'une querelle financière, peut-être d'extorsion (il parlait de « fraude » au verset 7 et incluait l'extorsion, en mentionnant les ravisseurs à la fin de la liste des injustes, au verset 10). Dans de telles affaires, Paul a enseigné ici qu'il vaut mieux souffrir simplement d'avoir été trompé par un membre de l'église, que d'intenter une action en justice contre ce membre, devant une cour laïque.

6 : 9. « Ne savez-vous pas ? » La liste de Paul contient dix catégories de pécheurs. Les cinq premières sont de nature sexuelle ; les cinq autres sont non sexuelles. Pour montrer à quel point, chez Paul, l'idolâtrie est étroitement liée à la fornication, Paul a placé les idolâtres parmi les pécheurs sexuels. Le quatrième pécheur dans la catégorie sexuelle est *malakos*, ici traduit par « efféminé ». Dans l'Antiquité grecque, un *malakos* était le partenaire homosexuel passif. En général, seuls les hommes esclaves et les hommes prostitués des temples faisaient partie de cette catégorie. L'homosexualité était répandue dans l'Antiquité, en Orient comme en Occident. Il était assez courant que les hommes de la classe supérieure se livrent à des actes homosexuels, mais à une condition : les hommes de la classe supérieure ne devaient jamais être les *malakos* dans ces actes ; ce terme portait un stigmate sévère et désignait un homme qui était efféminé. Il n'était pas considéré comme « efféminé » d'être le partenaire actif dans l'acte homosexuel. Paul dit que

de tels hommes ne pouvaient hériter du Royaume. Mais ce qui est inhabituel ici, c'est que Paul inclut aussi le partenaire homosexuel actif (*arsenokoitas*, souvent traduit par « sodomite », mais ici par « infâmes »). La culture gréco-romaine ne fronçait pas les sourcils à ces hommes, mais Paul a introduit son éthique juive dans le monde païen. Il est évident, dans la déclaration de Paul, au verset 10, que les *malakos* et les *arsenokoitas* puissent être lavés, sanctifiés et justifiés : « c'est là ce que vous étiez, quelques-uns d'entre vous ».

6 : 12–20. « Tout m'est permis ». Paul semble répéter ici le slogan favori de « l'élite » corinthienne. Mais Paul y ajoute : « tout n'est pas utile. » Un grand nombre de chrétiens de Corinthe étaient sans doute d'anciens prostitués du temple (voir verset 11). Ils avaient été libérés de cette vie-là. Il est donc surprenant qu'avec l'expérience directe que l'église avait de la honte et de l'indignité d'appartenir aux cultes oppressifs du temple, l'église n'ait pas évité la pratique de la prostitution et la consommation de la viande du temple. Les membres de l'élite séparaient le corps et l'esprit, à tel point qu'ils croyaient que ce qui se faisait dans le corps n'avait aucune incidence sur la pureté de l'esprit. Le corps n'avait pas d'importance. Comme Rudolph Bultmann l'a noté dans son livre *Theology of the New Testament*, Paul a utilisé ce passage pour enseigner que l'être humain ne possède pas simplement un corps : il est un corps. Le sexe n'est pas comme la nourriture, qui n'a rien à voir avec l'identité d'une personne. Au contraire, le sexe est un acte dans le corps qui a des racines dans l'âme et l'esprit de la personne. En ayant du sexe la simple conception qu'on a de la nourriture, les Corinthiens déshumanisaient le corps et l'acte sexuel. Pour Paul, le corps sera ressuscité, et l'individu devra vivre dans l'éternité avec les conséquences de ce qu'il a fait dans le corps. Ainsi, oui, il y a une liberté totale en Christ, mais à

quoi sert la liberté, si elle est simplement utilisée pour revenir à l'esclavage ? Comment est-il possible que l'expression suprême de la liberté dans Christ soit la dégradation des rapports et du corps humain ? Au contraire, le corps appartenant maintenant au Seigneur, il devrait être élevé du simple rang d'esclave d'un temple à celui de temple lui-même. L'enseignement de Paul au sujet de la sexualité et de la dignité du corps humain était révolutionnaire, dans le monde antique.

7 : 1 a. « Pour ce qui concerne les choses au sujet desquelles vous m'avez écrit ». Il est intéressant de noter que ce n'est qu'à ce moment-ci, presque à la moitié de la lettre, que Paul aborde enfin les problèmes réels au sujet desquels les Corinthiens avaient écrit à Paul. De toute évidence, ils avaient cherché à garder secrètes les questions embarrassantes dont Paul avait discuté dans les chapitres précédents, et il n'en avait jamais été question dans leur lettre. Les Corinthiens avaient peut-être espéré qu'en posant des questions indirectes et plus respectables sur le sujet des relations sexuelles, il répondrait à son insu à leurs questions sur les sujets les plus pressants. Paul les a quand même découvert. En tant que « fidèle intendant » (4 : 2), Paul faisait tout ce qui était en son pouvoir pour s'informer de l'état des églises, même quand il était éloigné.

7 : 1 b. « Il est bon ». Il semble qu'il y avait deux extrêmes à l'œuvre dans l'église corinthienne : les libertins, dont le slogan était « Tout m'est permis », et les ascètes (les abstinents), dont le slogan était « Le corps et ses fonctions sont mauvais. Il est donc bon pour un homme de ne pas toucher une femme » (ce qui inclut les relations conjugales). Paul n'exprimait probablement pas ici sa propre opinion ; il ne faisait que répéter la position des ascètes.

7 : 2-5. « Toutefois ». La conjonction grecque *de*, ici traduite par « néanmoins », se traduit généralement par « maintenant » ou par « mais ». La réponse de Paul au slogan du verset précédent commençait par exprimer la nécessité d'éviter la fornication. Bien que les ascètes soient à l'extrême opposé des libertins, tous deux fonctionnaient selon le même postulat de base, fondamentalement erroné, selon lequel le corps humain est insignifiant. Toute la lettre aux Corinthiens est une réfutation complète de cette hypothèse. Le corps n'est rien de moins que le temple du Saint-Esprit. Pour le libertin, se livrer à des rapports sexuels « libres » avec une prostituée, c'est commettre le péché mortel de la fornication ; et pour l'ascète, nier un instinct aussi fondamental que le sexe, même dans le mariage, c'est aussi augmenter la possibilité de fornication. Paul a mentionné Satan pour la première fois depuis ses instructions au sujet de l'homme qui commettait l'inceste (5 : 5). Satan rôde donc autour des deux extrêmes, guettant le moment de se saisir de tout individu qui pense se protéger en s'en remettant au pouvoir de sa philosophie non apostolique.

7 : 6. « Par condescendance ». Paul a indiqué ici que les versets 6-9 sont ses propres conseils et non les commandements du Seigneur. Beaucoup de théologiens et d'érudits bibliques pensent aujourd'hui que l'Église primitive a pris un paysan rebelle de Nazareth qui est mort martyr, pour en faire un Dieu. De plus, ils affirment souvent que les premiers dirigeants de l'Église, dans le but d'amener les congrégations à croire et à faire ce qu'ils voulaient qu'elles croient et qu'elles fassent, ont inventé la vie de Jésus, telle qu'elle est décrite dans les Évangiles, et qu'ils ont mis dans sa bouche des paroles qui « corrigeraient » leurs saints rebelles et leurs adversaires doctrinaux. Mais des passages tels que ceux-ci, dans lesquels l'apôtre se réfère à un corpus reconnu de paroles du Seigneur et

dans lesquels il trace une ligne claire entre ses propres conseils et les commandements du Seigneur, réfutent fermement cette notion. Si les apôtres s'étaient ingéniés à inventer Jésus au fur et à mesure qu'ils faisaient route avec lui, l'occasion aurait été parfaite pour chercher à résoudre une fois pour toutes la question du mariage et du célibat, en mettant leur programme dans la bouche de Jésus. Comme nous pouvons le voir, Paul a pris soin de faire la distinction entre ses propres conseils et le commandement du Seigneur.

7 : 7. « Soient comme moi ». Paul a parcouru le monde avec l'Évangile et ne croyait pas qu'il était capable d'offrir le genre de stabilité et de sécurité qu'un père devrait offrir à sa famille. Les ministres qui ont l'intention de voyager assez souvent, pour prêcher et pour évangéliser, pourraient tirer de grandes leçons de la décision de Paul de rester célibataire. Certaines vocations sont incompatibles avec la sainte et haute vocation d'élever une famille sainement. Paul croyait que Dieu avait « fait de nous, apôtres, les derniers des hommes, des condamnés à mort en quelque sorte » (4 : 9) ; et, avec la persécution et l'apocalypse qui se profilaient à l'horizon (7 : 26), Paul croyait qu'il y avait certains avantages à rester célibataire.

7 : 9. « Que de brûler ». Les lettres de Paul ne mentionnent aucun détail sur l'enfer. Il a simplement parlé du jugement et de la colère. Il serait donc étrange pour Paul de souffler soudainement le feu de l'enfer dans cette discussion. Au contraire, Paul voulait probablement dire ici qu'il vaut mieux se marier que de brûler d'une passion constamment frustrée.

7 : 12-16. « Sanctifié par la femme ». Les croyants ne doivent pas divorcer de leur conjoint, dans le cas où le conjoint est un non-croyant. Ce passage a au moins deux applications importantes. (1) Les ministres sont parfois tentés, par exemple, d'encourager une femme à quitter son mari, lorsque ce dernier

tente d'interférer dans sa formation de disciple. Mais ce serait une grave erreur que de faire une chose pareille. Le caractère sacré du mariage ne dépend pas de la qualité de ses participants. L'influence de l'Église ne se limite pas seulement à ses adhérents ; la sainteté de l'Église influence indirectement même ceux qui ne croient pas. « Qui sait ? », dit Paul, « La difficulté d'accommodement peut conduire au salut du mari » (paraphrase du verset 16). Aussi, (2) L'enseignement de Paul sur ce sujet suit un schéma familial dans son ministère : sa solution aux problèmes passe rarement par le retrait. La femme ne devrait pas chercher à résoudre le problème de l'incrédulité de son mari en se retirant. On ne peut pas influencer de l'extérieur ; l'influence passe par la présence, en s'incarnant dans la vie, au milieu des perdus. Le chrétien doit être sel et lumière, et vivre non pas à la périphérie, mais à l'épicentre des problèmes du monde.

7 : 22–23. « Ne devenez pas esclaves des hommes ». À première vue, cela semble contredire ce qui a déjà été dit. Cependant, Paul disait simplement ici que dans le cas où l'on est un esclave de maison, le service doit être, en fin de compte, rendu au Seigneur. Le chrétien, peu importe sa profession actuelle (tant qu'elle n'est pas pécheresse), ne souffre jamais de l'indignité d'être possédé par un maître, par une grande entreprise ou par un gouvernement humain. Nous sommes au service du Seigneur.

7 : 25–35. Voir la note pour 7 : 7.

8 : 1–3. « Les viandes sacrifiées aux idoles ». À Corinthe, comme dans la plupart des antiques métropoles, le culte du temple était florissant. Ses habitants offraient des sacrifices de viande et d'encens aux icônes des dieux traditionnels comme Asclépios, Apollon, Athéna ou Zeus, ainsi qu'à l'empereur, un

culte relativement nouveau. Une fois que cette viande avait été offerte sur les autels et cuite, on pouvait l'acheter et la consommer autour de l'enceinte du temple. Mais la viande ne faisait pas partie du régime alimentaire du monde antique, et les pauvres avaient rarement les moyens de s'en procurer. Pendant une période de fête en l'honneur, disons... de Poséidon ou d'Apollon, la ville était envahie d'adorateurs, qui apportaient avec eux des sacrifices de viande. Cela créerait une surabondance de viande qu'il fallait écouler à des prix si bas, que même les pauvres pouvaient se permettre d'en acheter. Le libertin mettait à profit sa « connaissance » qu'« une idole n'est rien au monde, qu'il n'y a qu'un seul Dieu » et qu'il n'y en a pas d'autre (8 : 4) pour justifier de manger la viande bon marché, sur les marchés du temple. Malheureusement, il y avait aussi, dans la congrégation, ceux pour qui, étrangement, les idoles et le culte du temple étaient encore très séduisants ; la congrégation était composée, en partie, d'anciens idolâtres (6 : 11). Si ces membres « faibles » s'adonnaient à passer devant le marché du temple et qu'ils voyaient un membre respecté de l'église en train de manger de la viande sacrifiée à l'idole, les membres faibles risquaient de se retrouver à justifier eux aussi la même pratique, et cette pratique risquait de les faire retomber dans leur ancienne vie. Cela, bien sûr, mettrait les membres en danger mortel de redevenir des idolâtres. Paul a donc rappelé à sa congrégation que la première obligation de ses membres est de veiller à la sécurité de leurs frères. La connaissance sans la charité est une arme de destruction.

8 : 4-13. « Il n'y a qu'un seul Dieu ». Paul fait ici allusion au *Shema* (Deutéronome 6 : 4). Mais il incluait le Seigneur Jésus-Christ dans l'identité de ce Dieu unique. Certains érudits suggèrent que le Dieu unique de Paul est le « Père », et que Jésus est le « Seigneur unique » (verset 6), et que, par

conséquent, Paul n'adorait pas Jésus et ne le considérait pas comme le Dieu que l'ancien Israël avait reçu l'ordre d'aimer. Si tel était le cas, Paul avait une étrange façon de faire cette distinction. Tout d'abord, ce serait le comble de l'ironie et de l'inconscience que Paul réprimande les Corinthiens pour leur flirt avec l'idolâtrie, dans la section même où il les exhorte à se consacrer à quelqu'un d'autre qu'à Dieu. De plus, Paul savait bien que : (a) le signe distinctif de l'Israélite, c'était la dévotion à un seul Dieu, à l'exclusion de tous les autres ; servir un autre dieu, c'était pratiquer l'idolâtrie (Exode 20 : 1-5). Et (b) Paul comprenait que c'était ce Dieu unique qui a créé toutes choses et que c'était la raison pour laquelle Israël existait et était soutenu (« Par la parole du Seigneur, les cieux ont été faits » Psaume 33 : 6). En outre, (c) faire du mal à un autre membre de la communauté de foi (Israël), c'était pécher contre Dieu (Psaume 51 : 4). Ces trois points correspondent aux rappels faits par Paul, concernant l'idolâtrie : Paul (a') exhorte les Corinthiens à éviter l'idolâtrie et à servir Christ (8 : 6) ; (b') il leur rappelle qu'ils existent « par lui [Christ] » (8 : 6) ; et (c') Paul les avertit que causer du tort à un frère, c'est « pécher contre Christ » (8 : 12). En d'autres termes, on dit ici que les trois façons dont Israël est uniquement lié à Dieu (a, b, c) sont les trois façons dont l'Église doit être liée au Christ (a', b', c'). Si Paul, un Juif, nous a exhortés à nous relier au Christ de la même manière qu'Israël s'est relié à Dieu, c'est que, pour Paul, Christ était l'incarnation du même Dieu d'Israël.

9 : 1-11. « Ne suis-je pas libre ? » Les slogans favoris des membres corinthiens proclamaient leur « liberté ». Ils ont utilisé leur liberté en Christ pour former des partis ; mais Paul a qualifié de simple imitation du monde cette utilisation de la liberté (3 : 3). Ils ont utilisé leur liberté en Christ pour

satisfaire leurs désirs sexuels ; mais Paul a montré que cette « liberté » est, en réalité, une forme de servitude qui cause des dommages éternels au corps (6 : 18). Ils se sont servis de leur liberté en Christ pour assouvir leur amour pour la viande, la nourriture des riches ; mais Paul a fait référence à cet abus de leur liberté comme à une forme ironique d'ignorance brute et orgueilleuse (8 : 11). Paul s'est tourné alors vers la question de savoir comment il avait lui-même utilisé (et redéfini) la liberté. Il a utilisé, comme exemple, la manière dont la liberté en Christ fonctionnait dans sa relation avec les Corinthiens. En tant qu'apôtre, si quelqu'un doit être considéré comme libre, il doit l'être en Christ (9 : 6). En outre, son travail d'apôtre lui donnait le droit de s'attendre à un soutien financier (Deutéronome 20 : 6 ; 25 : 4). Mais qu'en a-t-il en fait, de ce droit ? Il s'est mis au travail, à fabriquer des tentes, afin de soutenir son ministère auprès d'eux. Cela lui évitait d'être à la charge de la congrégation, mais cela lui causait aussi de grandes difficultés. Comme Christ avait renoncé à ses droits célestes, Paul a utilisé sa liberté pour renoncer à ses droits apostoliques. Ainsi, à la question « Ne suis-je pas libre ? », la réponse est en deux parties. Oui, mais le chrétien que Christ a rendu libre par son sacrifice utilisera-t-il cette liberté pour continuer l'héritage du sacrifice, ou fera-t-il demi-tour et l'utilisera-t-il simplement pour se livrer aux œuvres de la chair et permettre ainsi à sa liberté de se manifester dans l'égoïsme ?

9 : 12. « Ce droit sur vous ». En d'autres termes, si un Corinthien peut payer le meunier local pour avoir de la farine, combien plus ceux qui enseignent l'Évangile éternel méritent-ils un salaire ?

9 : 15–18. « Si je le fais de bon cœur ». Paul ne se sentait pas comme s'il avait le choix de prêcher l'Évangile. Il était lié par le devoir (« car la nécessité m'en est imposée »). Et pour ce

qu'il était obligé de faire, il ne pouvait s'attendre à la « gloire » (c'est-à-dire à une récompense). Mais « s'il le fait » (verset 17) (c'est-à-dire s'il prêche, tout en subvenant lui-même à ses besoins), il aura sa récompense du Seigneur. Et il « aimerait mieux mourir que de se laisser enlever ce sujet de gloire » (verset 15).

9 : 19–23. « Je me suis fait tout à tous ». Ce passage ne sous-entend pas que Paul avait abandonné ses convictions, pour s'accorder avec les gens de son entourage. Un coup d'œil à n'importe laquelle de ses lettres permettra au lecteur de savoir que Paul n'avait rien d'un caméléon. Nous voudrions plutôt suggérer que Paul a fait des efforts pour gagner le respect (« gagner le plus grand nombre ») de ceux qui l'entouraient, en montrant du respect pour leurs expériences personnelles. De même que Dieu s'est servi de sa liberté pour prendre la forme d'un serviteur et demeurer parmi nous, Paul aussi s'est servi de sa liberté pour œuvrer et souffrir aux côtés de ceux qu'il voulait gagner pour Dieu. Ce passage devrait mettre tout ministre en garde contre l'utilisation de son succès dans le ministère pour s'éloigner socialement, pour s'isoler ou pour vivre bien au-dessus des moyens de ceux qu'il ou elle a l'intention de servir.

9 : 24–27. « Couronne corruptible ». En tant que faiseur de tentes, Paul aurait vendu des tentes aux milliers de personnes qui venaient à Corinthe pour célébrer les Jeux isthmiques. Il aurait observé les athlètes, qui s'étaient entraînés pendant des années pour participer à une seule course qui n'allait durer que dix ou vingt secondes. La vie des athlètes était très réglementée. On croyait que les rapports sexuels affaiblissaient l'athlète et que la viande devait être consommée avec parcimonie, voire pas du tout. Ceux qui étaient les plus disciplinés dans ces domaines avaient de meilleures chances de gagner. Au-delà de

la notoriété temporaire que procurait la victoire, les vainqueurs se voyaient coiffés d'une couronne de céleri (voir [Auguste](#)

4). La couronne, fabriquée à partir d'une branche de céleri, se flétrissait dès le lendemain. Cette analogie a dû être particulièrement appropriée pour les membres corinthiens, dont certains se livraient à des relations sexuelles impures et mangeaient de la viande moins chère. Si un athlète mondain était prêt à discipliner ses désirs, pour un bref moment de victoire et pour porter une couronne appelée à se flétrir en un jour (une « couronne corruptible »), à combien plus forte raison le chrétien devrait-il être plus discipliné, lui qui est engagé dans une course qui dure toute une vie et au terme de laquelle il recevra une couronne qui ne flétrira jamais ?



Figure 4. Exemple de couronne de victoire faite de feuilles de céleri, semblable à la couronne que portaient les athlètes victorieux.

10 : 1. « Nos pères ont tous ». L'auditoire de Paul était sans doute constitué majoritairement de non-Juifs. En utilisant l'expression « nos pères » pour désigner les anciens Israélites, Paul ne faisait pas qu'inclure les païens dans la lignée et l'héritage d'Israël, mais il sous-entendait également que l'Église nouvellement constituée, composée à la fois de Juifs et de païens, était la continuation et non le « remplacement » d'Israël.

Les versets 3-4 mettent ici l'accent sur la répétition du mot « même ». De même que le baptême de l'ancien Israël était fait en Moïse et que l'Église est baptisée au nom de Jésus, de même les Israélites ont pris part à la *même* « nourriture spirituelle » et au *même* « breuvage spirituel » (c'est-à-dire ce que Dieu a pourvu par l'alliance) auxquels l'Église participe aujourd'hui.

10 : 4-6. « Ce rocher était Christ ». Lorsque Moïse a raconté l'histoire de l'Exode d'Israël, il a fait référence à plusieurs reprises à Dieu comme étant « le Rocher » (Deutéronome 32 : 4 et versets suivants ; voir aussi Psaume 78 : 35). Paul n'essayait pas d'insinuer ici que Jésus de Nazareth était littéralement transformé en un rocher qui suivait Israël. Il faisait plutôt une allusion poétique à la présence de Dieu qui pourvoit miraculeusement aux besoins d'Israël, sur son chemin. Si l'église corinthienne « buvait » à la même source qu'Israël, c'est qu'une fois de plus, l'Église et Israël sont sur un pied d'égalité comme peuple de Dieu. C'était là pour Paul un point important, que son allusion au Rocher est venue renforcer. Paul voulait montrer ici que, si Dieu avait puni Israël pour s'être servi de sa liberté retrouvée pour adorer le veau d'or idolâtre, comment donc les Corinthiens pouvaient-ils penser que Dieu ne les punirait pas d'utiliser leur liberté en Christ pour flirter avec l'idolâtrie ? Le chrétien ne peut pas dire : « Israël a vécu sous 'la dispensation de la Loi', mais moi, je vis sous 'la dispensation de la grâce' et je serai pardonné ». Il ne s'agit pas seulement d'une application présomptueuse et légère de la doctrine de la grâce, mais qui ne tient pas compte du fait que Paul n'a manifestement pas fait de distinctions aussi radicales entre l'Ancien et le Nouveau Testament, le peuple de Dieu et les ressources qu'il met à leur disposition.

10 : 7-8. « Puis ils se levèrent pour se divertir ». Le mot grec qui se cache derrière notre mot français « divertir » est

paizo. Derrière ce terme grec se cache le mot hébreu *tsakheq*, un mot souvent utilisé pour désigner l'obscénité. Sarah s'est mise en colère contre Agar, lorsqu'elle a trouvé Ismaël en train de « rire » (Genèse 21 : 9). (La LXX, que Paul aurait lue, ajoute : « jouer *avec Isaac* », ce qui expliquerait davantage la colère de Sarah.) Plus tard, Abimélec s'est mis en colère contre Isaac (dont le nom, *Yitzchaq*, est sémantiquement lié au *tsakheq*), pour avoir « joué » avec Rebecca, qu'Abimélec croyait être la sœur d'Isaac (Genèse 26 : 8). Ici, Paul a spécifiquement mentionné l'Exode 32 : 6, où Israël a adoré le veau d'or et commis ensuite des actes sexuels obscènes. Là encore, l'idolâtrie et le comportement sexuel illicite vont de pair. Ce contexte était très éloquent pour les Corinthiens, qui flirtaient avec l'idolâtrie et se livraient (ou du moins envisageaient de se livrer) à leurs passions sexuelles illicites.

10 : 9. « Ne tentons point le Seigneur ». C'est là une déclaration choquante pour un Juif monothéiste comme Paul. Tout Juif pieux sait que la génération d'Israélites ayant erré au désert avait « tenté Dieu » (Deutéronome 6 : 16 ; Psaume 78 : 56). Paul trouvait évidemment que le récit de l'Exode et celui de la période d'errance d'Israël au désert étaient particulièrement instructifs pour l'Église. Le désert était un lieu de liberté par rapport à l'Égypte, mais c'était aussi un lieu de tentation. En outre, le désert n'était pas la Terre promise. C'était un « entre-deux » entre le miracle du baptême (le passage de la mer Rouge) et la destination (la traversée du Jourdain et l'entrée dans la Terre promise). En utilisant ce récit particulier de l'Ancien Testament, Paul sous-entendait que l'Église se trouve, elle aussi, dans un « désert » ; c'est-à-dire entre le miracle du baptême et la destination ultime du royaume de Dieu. Les Corinthiens étaient dans ce même contexte de tentation, où l'idolâtrie, la fornication et la division avaient sévi au milieu d'Israël, le

peuple de Dieu de l'Ancien Testament. Tout comme Israël avait mis Dieu en colère, les Corinthiens étaient en danger de faire de même.

10 : 11. « À nous qui sommes parvenus à la fin des siècles ». Selon le texte grec, Paul ne dit pas ici que l'Église est arrivée aux extrémités du monde. Il dit au contraire que la fin des siècles est arrivée pour l'Église. Cette distinction est importante pour comprendre l'eschatologie et l'ecclésiologie de Paul (l'étude de la fin des temps et l'étude de la nature et des devoirs de l'Église).

Il est question ici de deux époques distinctes : le passé, qui est englobé dans les Écritures d'Israël ; et l'avenir, où l'Esprit de Dieu régnera complètement et où le fruit de l'Esprit sera codifié dans la loi. La congrégation de Paul est prise entre le passé de l'Ancien Testament et l'ère de paix à venir, mais l'Église est capable de prospérer dans ce gouffre temporel. Premièrement, le passé rencontre le présent, sous la forme des Écritures d'Israël, qui enseignent la doctrine et donnent des avertissements et des encouragements. Deuxièmement, l'avenir est revenu dans le présent pour habilitier l'Église. Ainsi, l'Église est visitée, entourée et équipée à la fois par les enseignements du passé et par la puissance et la sagesse de la future ère de paix, sous la conduite de l'Esprit. L'Église est dotée des Écritures du passé, des dons eschatologiques et du fruit de l'Esprit. Quand une église opère par les dons de l'Esprit et qu'elle vit par le fruit de l'Esprit, cette église fait une démonstration de ce à quoi ressemblera le futur royaume de Dieu. Sa composition judéo-païenne accomplit en partie la prophétie du loup couché avec l'agneau (Ésaïe 11).

10 : 19–22. « La table des démons ». Bien que le croyant soit autorisé à manger des viandes offertes aux idoles, dans la mesure où cela ne constitue une occasion de chute pour aucun frère ni aucune sœur faible, jamais le croyant n'a été autorisé,

en aucune circonstance, à participer aux rituels des temples païens. Une telle scène serait une parodie démoniaque de la communion chrétienne. Quand le chrétien participe à la communion, Christ est glorifié et célébré. Au contraire, participer au culte des idoles rend gloire aux esprits démoniaques qui se cachent derrière tout le système idolâtre qui siphonne la gloire qui revient à Dieu seul.

10 : 23–11 : 1. « Car la terre... est au Seigneur ». Paul donnait ici la permission de manger de la viande offerte aux idoles (viande vendue en vrac sur le marché), que ce soit seul ou quand un hôte offre une assiette de viande. Nous ne devons pas chercher à connaître l'origine de la viande. Cette viande n'appartient pas à l'idole ; en réalité, elle appartient à Dieu. Toutefois, si l'hôte dit au croyant qu'il s'agit d'une viande sacrifiée à une idole, alors, pour le bien de la conscience de tous les autres, le croyant devrait s'en abstenir. Le bien-être corporel que l'on retire à consommer de la viande ne peut se comparer au bien-être spirituel que procure l'exercice de la charité. C'était là l'approche de base de Paul en toute chose, et il exhortait ses lecteurs à aborder de la même manière la vie dans ce « désert » (11 : 1).

11 : 2–3. « Mes instructions telles que je vous les ai données. Je veux cependant que vous sachiez ». Ces deux versets indiquent que l'église corinthienne, en général, a perpétué la doctrine de Paul de la même manière que Paul la leur avait donnée. Mais avec l'énoncé « Je veux que vous sachiez », Paul introduisait, sous une nouvelle approche, un sujet qu'il avait peut-être déjà abordé avec eux auparavant. Le terme « chef » (qui traduit *kephale*) peut signifier : (a) l'autorité ; (b) la tête physique ; ou (c) l'origine ou le commencement de quelque chose (par exemple, les « eaux d'amont »). Les trois significations

semblent être en jeu dans ce chapitre. Et, dans certains cas, Paul faisait peut-être allusion aux trois à la fois. Le contexte devait déterminer quelle signification donner au terme. C'est une véritable mosaïque de sens qui se cache ici, derrière l'interaction entre ce qui couvre physiquement (ou non) la tête d'un homme ou d'une femme, et la tête « spirituelle » de l'homme et de la femme.

11 : 4-5. « Tout homme... toute femme ». La préoccupation primordiale de Paul ici, comme tout au long de la lettre, est de faire un usage responsable et charitable de la liberté dans Christ, comparativement à un usage orgueilleux et, par conséquent, destructeur de cette liberté en Christ. Pour répondre à cette préoccupation de façon plus large, Paul va maintenant se concentrer sur le bon usage de cette liberté retrouvée, dans le contexte d'un service d'adoration (« prophétiser » fait référence à une personne qui, d'une manière ou d'une autre, conduit, pour le moment, un culte public).

Dans ces versets, Paul a jeté les bases pour montrer que les distinctions entre les sexes sont importantes. Il se peut que les femmes se soient servies de leur liberté en Christ pour rejeter la coutume de se couvrir la tête ; il est également possible que certaines aient confondu l'enseignement de Paul sur l'égalité en Christ avec l'identité. Dans ce dernier cas, elles ont peut-être mal appliqué l'enseignement de Paul sur l'égalité et coupé leurs cheveux courts, pour ressembler aux hommes. Dans les deux cas, les femmes aux cheveux courts ou rasés suscitent la consternation.

De même que pour son enseignement sur la consommation des viandes sacrifiées aux idoles (8-10), Paul cherchait à s'assurer que l'utilisation de la liberté n'avait pas pour conséquence involontaire de détruire les personnes vulnérables. Paul voulait que tout ce qui se passe dans la maison de Dieu se fasse

« déceiment et dans l'ordre » — pour le bien du croyant et du non-croyant. Paul a comparé la « couverture » d'une femme à ses longs cheveux (11 : 15). Pour un homme, diriger un service avec de longs cheveux serait déshonorer son « chef » — dans le sens tant physique que spirituel (Christ) — en brouillant les distinctions entre les genres, en ayant l'apparence d'une femme. De même, pour une femme, prophétiser avec une tête « découverte », c'était se déshonorer et déshonorer son mari, en ressemblant à un homme.

11 : 6. « Qu'elle se coupe aussi les cheveux ». Les voiles étaient des revêtements artificiels, portés pour se conformer aux coutumes d'une époque et d'un lieu particuliers dans le monde antique. Mais les cheveux représentent une couverture donnée par Dieu, pour exprimer, de façon intemporelle et universelle, la féminité fondamentale de la femme. Plus important encore, ce verset indique qu'une femme mal vêtue pour diriger le culte envoie un message tout aussi déroutant (et potentiellement explosif) qu'une femme qui dirige le culte avec des cheveux coupés qui créent la confusion, quant à son genre. Les deux sont tout aussi honteux l'un que l'autre et, par conséquent, détourneraient les croyants, de manière inacceptable, de la priorité à donner à la gloire à Christ.

11 : 7. « Gloire de Dieu... la gloire de l'homme ». *La gloire* ne signifie pas ici la subordination. Au contraire, être la gloire de quelqu'un, c'est manifester la beauté cachée ou inconnue de cette personne. Par exemple, l'auteur du livre des Hébreux a déclaré que le Fils de Dieu est « l'éclat » ou le reflet de la gloire de Dieu (Hébreux 1 : 3) ; c'est-à-dire que Jésus, en tant qu'incarnation charnelle de Dieu (qui est Esprit), fait rayonner la gloire de Dieu ou lui donne un éclat visible. La leçon de Paul dans I Corinthiens 11 : 7 est que l'altérité de la femme, ses grandes différences, ont pour effet de mettre l'homme en relief.

L'homme est masculin, mais la masculinité doit son sens à la présence d'un contraire : le féminin. L'homme étant la gloire de Dieu, c'est la création de l'homme qui a soudain mis en relief la nature infinie de Dieu. Adam était, au moment de la Création, une représentation finie et une révélation de Dieu.

11 : 8–12. « La femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme ». Cette affirmation ne doit pas être interprétée comme si la femme occupait un rang « subordonné » par rapport à l'homme. La femme a été créée comme une « aide » pour l'homme. Ce n'était pas la femme qui avait besoin d'aide, c'était l'homme. Le mot hébreu *ezer* (« aide ») est souvent utilisé pour parler de la sollicitude de Dieu envers son peuple (par exemple, Psaume 20 : 2 ; 33 : 20). Dans Genèse 2, Ève était la forme par laquelle Dieu prenait soin d'Adam. Paul semble vouloir dire qu'une femme devrait être consciente de l'autorité potentielle (« pouvoir » ; *exousia* en grec) qu'elle possède dans son rôle d'aide pour l'homme. Son rôle comporte une épée à double tranchant. Elle peut utiliser sa féminité pour blesser ou aider. En particulier, la mention que Paul fait ici, au sujet des anges, sous-entend qu'il pensait peut-être d'une part, à l'interaction historiquement fatale des femmes avec les anges déchus (par exemple, le serpent dans le Jardin) et, d'autre part, à l'interaction salvatrice des femmes avec les anges fidèles (Deborah dans Juges 5 : 23 ; la mère de Samson dans Juges 13 : 2 ; Marie dans Luc 1 : 28). Dans un cas comme dans l'autre, ces interactions ont eu des conséquences considérables pour l'humanité. S'il faut éviter de trop rationaliser ici l'enseignement de Paul, il ne faut pas non plus dramatiser ses paroles, en imaginant que Paul voulait dire que les cheveux des femmes possèdent des propriétés magiques. La chose la plus importante que Paul veut relever dans ce passage, c'est que la nature féminine d'une femme est un don de Dieu à la

race humaine. Et, si sa féminité se transformait en confusion entre les sexes ou en séduction publique, sa nature pourrait devenir une malédiction aux proportions catastrophiques et sataniques. Mais si sa féminité est utilisée dans la modestie et gardée distincte de la masculinité, sa nature sera une bénédiction de proportion divine.

11 : 13. « Sans être voilée ». Il faut se rappeler ici qu'à la lumière de la relation que Paul établissait précédemment entre le voile d'une femme et les anges, les séraphins d'Ésaïe 6 : 2-3 se « couvraient » et dirigeaient entièrement l'attention du prophète vers Dieu, lorsqu'ils criaient : « Saint, saint, saint ». Dans l'enseignement de Paul, la femme dans le culte a une disposition semblable à celle des anges adorateurs. Pour une femme, détourner l'attention de la sainteté de Dieu pour attirer plutôt l'attention sur son apparence à elle serait faire exactement le contraire des anges sérapiques, dans la vision d'Ésaïe. Il n'est donc pas « convenable » pour la femme d'adorer publiquement, dans une tenue immodeste ou inappropriée.

11 : 17. « Ce que je ne loue point ». C'est une attitude différente de celle dans 11 : 2. En ce qui concerne le repas du Seigneur (la Sainte Cène), les Corinthiens se comportaient avec un mépris flagrant de l'enseignement de Paul.

11 : 19. « Que ceux qui sont approuvés soient reconnus comme tels au milieu de vous ». Paul voyait une lueur d'espoir dans les divisions au sein de l'église : si plusieurs membres d'une congrégation tombent dans le péché, ceux qui restent fidèles, par contre, deviennent de plus en plus faciles à reconnaître.

11 : 20-21. « Car, quand on se met à table, chacun commence par prendre son propre repas ». Avant l'invention de l'horloge, réunir tout le monde en même temps pouvait être un défi. Ce qui rendait les choses encore plus difficiles, c'est que certains membres de la congrégation, comme esclaves, avaient

de petits métiers et devaient travailler de plus longues heures. Ceux qui avaient plus de temps libre arrivaient à la table du Seigneur avant les autres et commençaient à manger et boire les premiers. Lorsque les plus pauvres finissaient par arriver, il ne restait plus de nourriture. Pire encore, ceux qui appartenaient à la classe oisive semblaient avoir pris l'habitude de se servir suffisamment de vin pour se soûler. Ceux qui étaient pauvres et affamés se retrouvaient plus affamés et plus pauvres encore. La table que le Seigneur lui-même avait consacrée en lavant les pieds de ses disciples était sournoisement devenue une table qui séparait les nantis des démunis. Paul a donc demandé aux nantis de prendre leurs repas à la maison et d'utiliser le repas du Seigneur (la Sainte Cène) uniquement pour renouveler leur consécration.

11 : 23–26. « Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné; c'est que le Seigneur Jésus ». Cette transition vers une importante et fidèle transmission de la doctrine se produit aussi en 15 : 3. Ce qui suit est le récit précis d'une doctrine fondamentale. Le récit de Paul ressemblait beaucoup à la description que Luc fait de la dernière Cène (22 : 17-20). Paul a peut-être été la source d'inspiration de Luc.

11 : 27–32. « Que chacun donc s'éprouve soi-même ». La raison pour laquelle Paul a répété exactement des paroles que ses lecteurs connaissaient déjà parfaitement, c'était probablement afin de révéler à quel point leur utilisation égoïste du repas du Seigneur (la Sainte Cène) était terriblement ironique, à la lumière de l'événement réel que cette dernière commémore : l'acte le plus désintéressé de l'histoire. Prendre le repas du Seigneur dans un esprit diamétralement opposé à l'esprit dans lequel la Cène a été rendue possible, c'est n'avoir rien compris de la raison pour laquelle le Seigneur a offert son corps. Si l'on ne peut même pas appliquer la signification de la croix à un

moment où la signification est si évidente, si l'on peut déposer sur la langue les souvenirs du corps brisé du Seigneur et du sang versé, sans que rien de tout cela n'oblige le célébrant à vouloir servir plutôt qu'être servi, au moins à la table du Seigneur, quelle espérance aurait cette personne de jamais pouvoir mettre l'Évangile en pratique en dehors de l'Église, là où ces souvenirs sont moins évidents ? L'utilisation égoïste du repas du Seigneur était en soi une preuve évidente qu'on n'avait pas été changé à l'image de Christ.

Dans le contexte d'aujourd'hui, nous devons en élargir sa mise en pratique à tout ce qui concerne l'Évangile et la croix. Utiliser de façon égoïste les bénédictions de la croix et du corps du Seigneur (l'Église), tout en appauvrissant les autres, c'est se maudire soi-même (11 : 29).

12 : 2. « Idoles muettes ». Les chapitres suivants mettent l'accent sur le bon usage du don des langues. Paul a commencé son enseignement par la question du mutisme des idoles que les Corinthiens adoraient auparavant. Le mutisme de leurs dieux antiques sous-entend que, quoi que disent les païens corinthiens en état d'extase, durant leurs rituels, tout cela venait d'eux-mêmes. Pour Paul, tout cela n'était qu'une farce, facilitée par un état d'hypersuggestion. Ultimement, comme on le verra à la fin de cette longue discussion au sujet de la prise de parole dans l'église (14 : 40), l'apôtre essayait d'éviter que l'Église du seul vrai Dieu ne ressemble au chaos des cultes païens du temple. De plus, là où les cultes païens mettaient l'accent sur les rites secrets, des pratiques qui étaient à peu près incompréhensibles pour les non-initiés, le mouvement chrétien devait être essentiellement évangélique, c'est-à-dire que les services chrétiens, tels que celui de la première Pentecôte, où les étrangers entendaient dans leur langue maternelle les disciples

clairement glorifier Dieu, devaient être des manifestations intelligibles de la gloire de Dieu et de la compassion.

12 : 3. « Personne, s'il parle par l'Esprit de Dieu ». Il est difficile d'imaginer aujourd'hui qu'une parole d'accusation contre Jésus puisse être interprétée par un quelconque groupe chrétien comme une parole venant potentiellement de l'Esprit Saint. Mais à l'époque, l'Église était jeune et il devait y avoir des gens qui prétendaient avoir entendu le Saint-Esprit affirmer que Jésus était anathème (maudit) (voir par exemple l'œuvre de Justin Martyr, *Dialogue avec Tryphon*). En effet, comme il avait été crucifié sur une croix, beaucoup le considéraient comme étant porteur de la malédiction promise par la Loi de Moïse à ceux qui sont pendus à un arbre (Deutéronome 21 : 23). Le fait qu'un terme araméen ait été utilisé pour pointer Jésus du doigt sous-entend que ces intrus étaient juifs. Il existe un test de base simple pour déterminer si un individu parle ou non sous l'influence de l'Esprit : si l'individu qualifie Jésus d'*anathème*, toute influence de l'Esprit peut être écartée. D'autre part, appeler Jésus *Seigneur* suppose un certain degré d'influence de l'Esprit. Mais, dans un sens plus large, vivre selon les enseignements de Jésus est l'expression la plus complète et la manière la plus authentique d'appeler Jésus *Seigneur*.

12 : 4–7. « Diversité des dons, mais le même Esprit ». Ayant établi ce que *tout* chrétien fait sous l'influence de l'Esprit (appeler Jésus *Seigneur*, voir aussi Romains 10 : 9), Paul commence maintenant à discuter de ce que le croyant fait *uniquement* sous l'influence de l'Esprit. Cependant, tous les dons présentent des traits de famille. De même que les frères et sœurs présentent, de manière unique, les différents aspects des traits d'un parent tout en appartenant au même parent, de même les « frères » (12 : 1) de la maison de Dieu démontrent les caractéristiques de Dieu dans la diversité et l'unité. Curieusement, ce passage

est souvent utilisé pour souligner la diversité des dons charismatiques, alors qu'en fait, Paul semblait ne mentionner ces divers dons que pour souligner le fait que tous les dons ont en vérité une seule origine : l'Esprit. (Paul a utilisé sept fois dans ce chapitre l'expression « même » Esprit/Dieu/Seigneur — un nombre indiquant l'entièreté.) Utiliser ce passage pour enseigner des « dons » uniques, c'est pour ainsi dire déclarer haut et fort ce que l'apôtre aurait murmuré, et murmurer ce que l'apôtre aurait déclaré haut et fort. Il est triste que ce chapitre serve si souvent à établir des hiérarchies spirituelles, alors que l'intention originelle de Paul était clairement de faire le contraire.

12 : 8. « Parole de sagesse... parole de connaissance ». L'ordre dans lequel les dons sont mentionnés ici reflète probablement le degré d'importance que les Corinthiens eux-mêmes accordaient à ces dons. Nous savons en effet qu'ils valorisaient par-dessus tout la sagesse et la connaissance (I Corinthiens 1 : 2), et qu'ils subordonnaient l'interprétation des langues au parler en langues (I Corinthiens 14 : 12). Dans la liste de Paul, la sagesse vient en premier et l'interprétation, en dernier. En ce qui concerne la sagesse, beaucoup se perdent, sous prétexte de poursuivre la *sagesse*. L'apôtre a commencé cette lettre en leur rappelant que le monde ne connaissait pas Dieu par la sagesse (1 : 21). (De même, dans Romains 1 : 22, Paul parle de ceux qui « croyant être sages » sont devenus fous.) Cependant, la sagesse qui vient de l'Esprit consiste, pour tout vrai croyant, à confesser d'abord que « Jésus est Seigneur » ; à partir de là, le don d'une « parole de sagesse » semblerait être la capacité de dépasser la confusion de la « sagesse » humaine, pour pénétrer les profondeurs de la sagesse de Dieu, qui, comme Paul l'a affirmé, est Christ et Christ crucifié (1 : 23-24). De même, *connaissance* était aussi le slogan de l'« élite » libertine

corinthienne. Ses membres utilisaient leurs connaissances pour exercer leurs libertés sans égard aux conséquences sur les autres membres. En revanche, la connaissance guidée par le Saint-Esprit accomplirait le contraire : elle permettrait à un membre d'exercer non seulement sa liberté en Christ, mais aussi de l'exercer correctement, en la basant sur la connaissance. Sagesse et connaissance étant les deux mots-clés des Corinthiens, et les bannières sous lesquelles se rangeaient toutes sortes de faux enseignements. Il est probable que Paul ait vu dans l'exercice de ces deux dons la source de propagation des faux enseignements. Pour le bien de la communauté ecclésiale, la sagesse donnée par l'Esprit réfute les faux enseignements au sujet de Christ et de la croix ; la connaissance donnée par l'Esprit réfute les mauvais usages de la liberté.

12 : 8–11. « À un autre ». Puisque tous les croyants doivent avoir la foi (Romains 1 : 17 ; Hébreux 11 : 1), le *don de la foi* évoque une foi qui est particulièrement emphatique dans les moments de trouble et de doute. L'utilisation de ce don devrait encourager et fortifier une congrégation dans les moments difficiles. Le don de *guérison* sous-entend la guérison du corps physique, mais aussi la guérison des blessures spirituelles et la guérison des divisions au sein de l'église et de la communauté. Les *miracles* représentent des signes qui édifient le corps et inspirent l'âme. Le don de *prophétie* donnerait, semble-t-il, une vision à l'Église, pendant les périodes sombres ; ce don semble plus particulièrement rattaché directement à la vision, à l'exhortation et à la prédication pastorales. Le *discernement des esprits* donnerait à l'Église la capacité de soupeser la valeur des paroles prophétiques, de voir au-delà des apparences et de détecter les opérations spirituelles (démoniaques ou autres). Dans l'interprétation de l'expression *divers types de langues*, il ne faut pas négliger l'importance du terme « *types* ». Il peut

s'agir, en effet, des langues étrangères, des paroles angéliques divines, du langage d'intercession de l'Esprit, du langage de l'inconscient, du discours extatique, etc. *L'interprétation des langues* fait référence à la communautarisation du don précédent. Le don de diverses langues semble avantager le non-croyant (voir la note pour 14 : 21-23) ou à avoir une valeur personnelle, quand on a besoin de direction (14 : 4) ; mais avec ce dernier don, la langue devient intelligible. Il en est de même des affaires quotidiennes de la communauté des saints : certains, comme Pharaon et Nebucadnetsar, ont fait des rêves très personnels. Mais il fallait un Joseph et un Daniel pour interpréter ces rêves pour le bien de tous.

12 : 12-20. « Si le pied disait ». Dans cette métaphore qui exprime combien chaque membre d'une congrégation est indispensable à la santé et au bien-être de l'ensemble, Paul a commencé par demander ce que le pied dirait, s'il devait évaluer sa propre valeur dans le corps. Au Moyen-Orient, les pieds sont considérés comme impurs, tout comme les chaussures que l'on a aux pieds. (Le fait que le Seigneur lave les pieds de ses disciples, comme un serviteur ordinaire, était donc un acte d'humilité sans précédent.) Le pied s'estimerait sans valeur pour le corps.

12 : 21-26. « Moins honorable... nous les entourons d'un plus grand honneur ». De même que toute personne protège ses « parties intimes » en prenant soin de les couvrir par des vêtements, de même l'Église, au lieu de mépriser ses membres les « moins honorables », est chargée de leur accorder « les honneurs les plus grands », de les protéger et de les soigner, de les couvrir face à un monde matérialiste impitoyable, qui n'a pas du tout besoin d'eux. En suivant la métaphore très pertinente de Paul, il est tout aussi déraisonnable pour une église de permettre à l'un de ses membres de s'exposer de la

sorte, que pour une personne d'exposer ses parties intimes en public sans aucune gêne. Toute personne qui se respecte elle-même ne ferait jamais cela ; l'instinct de prudence à l'égard de tout notre corps est trop fort. L'Église ne doit pas non plus permettre que certains de ses membres, en particulier les « moins honorables », se fassent ridiculiser.

12 : 31-13 : 1. « Aspirez aux dons les meilleurs. Et je vais encore vous montrer une voie par excellence. » En 12 : 31, Paul ne parlait pas d'une « voie plus excellente » par opposition aux dons spirituels. Son expression « une voie par excellence » [c'est-à-dire la charité] doit plutôt se lire par opposition au terme grec *zeloute* (que l'on traduit généralement par « rechercher » ou « s'efforcer », mais qui est traduit ici par « aspirer à »). Si Paul voulait que les Corinthiens poursuivent un but plus élevé par rapport aux meilleurs dons, quel est donc exactement ce but supérieur ? Le chapitre 13 nous donne, en 13 versets, une réponse indirecte à cette question. Ce n'est qu'à partir de 14 : 1 que nous voyons la « voie la plus excellente » explicitement recommandée : « Recherchez l'amour. Aspirez aussi aux dons spirituels, mais surtout à celui de prophétie. » Ceci est important, parce qu'il permet à Paul de mettre l'accent sur un exercice des dons inspiré par l'amour, plutôt que sur la recherche des « meilleurs dons ». Accorder la priorité à la recherche des dons, c'est risquer d'engendrer des divisions entre les nantis et les démunis ; mais lorsque le but du croyant est la charité, l'amour vient animer et éclairer l'exercice des dons.

13 : 2. « Prophétie... connaissance... foi... ». Paul reprend ici certains dons de l'Esprit qu'il a mentionnés plus tôt. En 13 : 1, Paul a mentionné l'inutilité de parler la plus belle des langues, sans l'amour. En 13 : 2, il a mentionné la prophétie, la connaissance et la foi. C'est une vérité qui donne à réfléchir.

Il est possible qu'un ministère potentiellement compétent et efficace soit complètement neutralisé par un échec dans la discipline de l'amour.

13 : 3. « Et quand je... ». Tout donner aux pauvres et offrir son corps en sacrifice, voilà qui semblerait être l'incarnation même de l'amour. Mais, pour Paul, l'amour n'était pas que le fruit d'un moment d'héroïsme rempli d'adrénaline. L'amour, c'est une discipline constante, tranquille, et permanente, qui consiste à faire passer les autres en premier. N'importe qui peut être un héros du moment, mais seul l'amour peut résister toute une vie à l'artillerie silencieuse de l'abnégation.

13 : 8. « L'amour ne périt jamais ». La prophétie, les langues et la connaissance sont des dons provisoires ; des mesures temporaires de la grâce, que l'Esprit accorde pour répondre à des besoins temporaires. Ce n'est pas toute situation qui exige l'exercice des dons, mais on peut être certain que l'amour est toujours, pour ainsi dire, la chose dont on a toujours besoin.

13 : 9-10. « Mais quand ce qui est parfait sera venu ». L'attention de Paul délaisse maintenant l'utilisation provisoire des dons dans la vie du croyant pour se tourner vers la contemplation des choses ultimes. Quand la création sera guérie et le péché détruit, les dons ne seront plus nécessaires. Mais l'amour restera toujours, parce qu'il est l'essence même de la nature de Dieu.

13 : 12. « Nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure ». Les Corinthiens de l'Antiquité utilisaient le bronze poli comme miroirs ; les miroirs en verre n'étaient pas encore connus dans cette partie du monde. L'effet réfléchissant du bronze était faible, comparé à celui d'un miroir en verre. Dans les miroirs en bronze, seuls le contour et les traits du visage sont visibles ; les couleurs réfléchies sont ternes et la lumière est faible (voir [Figure 5](#)).

13 : 13. « Maintenant... la foi, l'espérance, l'amour ». Il est peut-être surprenant que Paul ait parlé de l'utilité éternelle de la foi et de l'espérance, deux vertus que l'on croirait devenir obsolètes, une fois que nous nous trouverons face à face avec Dieu. Quel besoin aurait-on alors de la foi ou de l'espérance ? Cependant, la foi est beaucoup plus que de croire en ce qui est invisible à nos yeux. Dans les lettres de Paul, la foi est plus souvent l'obéissance que notre pensée manifeste à l'égard de Dieu. De même, l'espérance ne consiste pas simplement à désirer ce que l'on n'a pas ; l'espérance est un mode de vie ; c'est une disposition morale et émotionnelle envers la grandeur de Dieu. La foi et l'espérance ne cessent pas dans l'éternité : la foi est alors absorbée complètement par l'obéissance ; et l'espérance est absorbée par un désir meilleur que n'importe quelle forme de réalisation de ce désir.

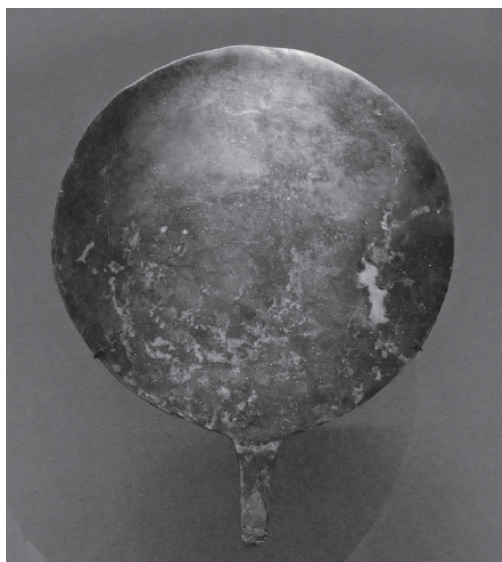


Figure 5. Miroir en bronze.

Source : Marie-Lan Nguyen,

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Mirror_Mari_Louvre_AO19081.jpg

14 : 2-3. « Parle en langue ». Ces versets sous-entendent que le don des langues auquel Paul fait référence ici n'est pas simplement le fait de s'exprimer dans des langues étrangères, par l'action de l'Esprit. Il s'agit alors d'une langue généralement inintelligible, et dirigée vers Dieu. La prophétie, cependant, va dans la direction opposée : son but est l'intelligibilité humaine.

14 : 5. « Je désire que vous parliez tous en langues ». Cette déclaration laisse entendre que Paul ne considérerait pas le don des langues et le don de prophétie de la même manière que les autres dons spirituels. Les autres dons sont répartis stratégiquement dans tout le corps : un don à l'un, un autre don à l'autre. Mais Paul désire ici que tous parlent en langues et prophétisent. Il subordonne les langues à la prophétie ; celui qui prophétise est « plus grand », en ce sens qu'il est plus utile au corps plus large de l'église que peuvent l'être les langues.

14 : 7-12. « Une flûte ou une harpe. . . la trompette ». Les flûtes et les harpes sont des instruments qui apaisent, et cet effet est une question de talent et d'intentionnalité. Les notes que l'on joue au hasard produisent l'effet inverse. Cependant, la trompette (ou le clairon) est associée à la bataille et prépare le soldat ou les combattants à s'affronter (dans les jeux). Une fois de plus, si le trompettiste joue des notes au hasard, il agit au détriment du soldat, qui se retrouve ainsi plongé dans un état d'indécision et de confusion. Paul utilise ces instruments de musique pour faire une analogie avec les langues non interprétées. Les langues et l'interprétation créent ensemble un effet important ; mais le don des langues exprimé en public sans interprétation n'est que du bruit.

14 : 16. « Celui qui est dans les rangs des simples auditeurs ». Paul se réfère ici à quelqu'un qui s'intéresse vraiment à la foi, mais qui n'est pas encore baptisé ni instruit dans la foi.

14 : 21–23. « Il est écrit dans la loi ». Paul cite ici Isaïe 28. Ce prophète d'autrefois avait averti ses compatriotes que Dieu punirait Juda de sa désobéissance, en l'envoyant un jour en exil parmi des gens qui parlent une langue inintelligible pour eux. Il s'est avéré que tout Israël a fini par être emmené en captivité : le Royaume du Nord en Assyrie, et le Royaume du Sud à Babylone. Ironiquement, Israël a fini par comprendre les paroles du prophète, une fois qu'ils n'étaient plus capables de comprendre la langue de leur entourage. Lorsqu'ils ont entendu les Assyriens et des Babyloniens parler des langues qui leur étaient inconnues, les paroles du prophète sont devenues claires ; ils s'en sont souvenus et se sont repentis. Paul applique brillamment cette prophétie à sa congrégation : les langues inconnues sont des signes pour les personnes incrédules ; la prophétie, cependant, agit sur le croyant.

14 : 24–25. « Tombant sur sa face ». La langue étrangère et la prophétie réussissent, ensemble, à convaincre le non-croyant ou le curieux qui s'interroge. Nous arrivons maintenant à comprendre pourquoi les Corinthiens préféraient parler en langues plutôt que prophétiser : les langues sont sûres ; la prophétie ne l'est pas. Si le culte se déroule principalement dans une langue inconnue, personne n'a à craindre de voir révéler les secrets de son cœur. Les péchés peuvent rester cachés. Mais une fois la prophétie commencée, les âmes des auditeurs risquent d'être convaincues.

14 : 27–33. « En est-il qui parlent en langue ? » Paul ici rappelle à l'ordre, même (et surtout) là où l'action de l'Esprit est la plus mystérieuse et la plus inintelligible. Souvent, les gens supposent que le fait de perturber l'ordre (et parfois la décence) dans un service est un signe de la présence et de la puissance de Dieu. Mais ce n'est pas nécessairement le cas. Tout au long des Écritures, on peut voir que ce n'est jamais dans le *désordre*,

mais bien dans l'*ordre* que se manifeste l'œuvre du Saint-Esprit. Par exemple, dans Genèse 1 : 2-4, quand l'Esprit se mouvait sur les ténèbres et le chaos de la Création, il a imposé lumière et ordre. L'Esprit peut, en effet, modifier l'ordre traditionnel d'un service, mais l'Esprit est tout à fait capable de travailler dans les limites de l'ordre. Et, en fait, nous pouvons être sûrs que s'il y a du désordre, l'œuvre de l'Esprit se manifeste par un soudain rétablissement de l'ordre.

14 : 34. « Que les femmes se taisent ». Cette partie de l'intervention dans l'église a commencé par une discussion sur la façon, pour les femmes, de se présenter lorsqu'elles prophétisent (chapitre 11). Ce passage se termine comme il a commencé : par une note sur les femmes. Quelqu'un pourrait demander : « Pourquoi Paul ordonne-t-il aux femmes de 'se taire' dans l'église, alors qu'au chapitre 11, il dit aux femmes comment se présenter, quand elles prophétisent dans le service ? » Une lecture attentive montrera que Paul est tout à fait cohérent. Pour plus d'explications, voir la section « Paul et les femmes dans le ministère », dans la première partie de ce livre.

15 : 2. « Si vous le retenez dans les termes ». Pour Paul, le salut n'était pas une réalisation appartenant au passé ; c'était un processus passé, présent et futur. La conservation du souvenir sous-entend une récitation régulière de la Passion de Christ. Et alors qu'il venait tout juste d'évoquer le rôle de la mémoire dans le processus du salut, Paul s'est souvenu, en faisant une fois de plus le récit de la Passion. Après avoir commencé par l'enseignement de Paul au sujet de la croix, la première lettre aux Corinthiens se termine par la résurrection.

15 : 5. « À Céphas, puis aux douze ». Bien que Paul se soit disputé avec Pierre dans le passé, et bien que certains Corinthiens aient formé un « groupe de Pierre », Paul choisit

humblement de distinguer Pierre, par rapport aux « Douze » (bien qu'il soit l'un d'eux), comme premier de la liste des témoins.

15 : 6. « Dont la plupart sont encore vivants ». Ce verset montre à quel point il était impossible que l'histoire de Jésus n'ait été que le récit d'un martyr historique devenu, au fil du temps, une légende merveilleuse et fantastique. Paul s'exprime ici, à peine quelques décennies après la résurrection, et il déclare qu'il ne fait que transmettre ce qu'il a « reçu » (15 : 3). De plus, chacune de ces déclarations concernant les témoins de Christ se présente sous la forme d'une citation d'un credo que l'Église primitive semble avoir récité dans le cadre de son témoignage. Le souvenir de la résurrection était si frais que beaucoup parmi ceux qui avaient vu le Seigneur ressuscité étaient encore vivants, au moment où Paul écrivait.

15 : 8–11. « Comme à l'avorton ». Paul décrit sa propre naissance spirituelle comme étant le résultat d'une naissance par césarienne. Les autres apôtres ont vu le Seigneur ressuscité après avoir marché avec lui pendant plus de trois ans, et après avoir eu connaissance de sa puissance miraculeuse. En d'autres termes, « les Douze » ont passé une période complète de gestation dans le ventre de leur mère, avant de naître. Mais Paul n'a pas pu se payer ce luxe. Il courait dans la direction opposée, loin de Christ, quand le Seigneur lui est apparu. Pour reprendre la métaphore de Paul, il a été arraché prématurément de son ventre, sans avoir eu le temps d'arriver lentement à comprendre l'Évangile.

15 : 24–28. « Il remettra le royaume à celui qui est Dieu et Père ». Le Fils de Dieu a eu un corps terrestre. En vivant une vie parfaite et en conquérant la mort, le Fils a représenté toute la création. Sa résurrection signifie la résurrection ultime de toute la création. De même que Christ présente Dieu à la création,

de même Christ présente la création à Dieu. En tant que tel, le Fils a commencé le long travail de restauration et de guérison de la création. Avec le temps, il aura soumis tous les ennemis, y compris la mort ; c'est alors que la création, guérie et renouvelée, sera présentée à nouveau dans un plus bel état que lorsque, au septième jour de la Création, Dieu l'a qualifiée de « très bonne » (Genèse 1 : 28). Puis, la chair du Fils, après avoir restauré la création, sera la dernière chose soumise à Dieu, en guise de prémices de la création. Le rôle du Fils, le « mécanisme » qui unit le Ciel et la terre, cessera d'être nécessaire. Dieu exercera alors un contrôle direct sur la création, sans la médiation du Fils, lui qui, en tant que manifestation de Dieu auprès de la création, faisait partie de la création.

15 : 29. « Baptisé pour les morts ». Nous devrions aborder toute l'Écriture avec une humilité respectueuse, en reconnaissant que nous n'avons peut-être pas assez d'informations pour comprendre les références et les pratiques obscures qui ont pu tomber en désuétude, avant même que l'Église soit sortie du premier siècle. À première vue, ce verset semble vouloir dire que certains chrétiens pratiquaient le baptême des défunts. Il se peut, cependant, que l'argument de Paul soit une ellipse, c'est-à-dire une référence brève et tronquée qui aurait fourni aux lecteurs suffisamment d'indications pour qu'ils puissent eux-mêmes combler les manques. Dans ce cas, nous pouvons peut-être reconstruire, à partir de l'arrière-plan corinthien, ce que la brève allusion énigmatique de Paul signifiait pour les Corinthiens.

Certains convertis parmi les chrétiens de la première vague étaient déjà morts et, après la mort de ces convertis, certains membres de leur famille ont peut-être fini par se convertir eux aussi, dans l'espoir de rejoindre un jour leurs proches, de l'autre côté de la mort. Cette pratique de se faire « baptiser

pour les morts peut s'expliquer par l'idée que c'est d'abord par solidarité avec ceux qui étaient morts en Christ, qu'ils se sont fait baptiser. Paul semble montrer aux Corinthiens, qui ont commencé à remettre en question la résurrection des morts, que l'espérance est un exercice inutile, s'il n'y a pas de résurrection. Cette réflexion les aurait aidés à se rappeler que la raison initiale de leur venue dans l'Église était la résurrection. À quoi pouvait donc servir une foi chrétienne sans résurrection ? Et, sans résurrection, quel espoir avaient-ils de revoir leurs proches ?

15 : 37–43. « Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui naîtra ». D'après les apparences immédiates, la mort a le dernier mot. Mais quand on regarde la nature, on voit que la mort, loin d'avoir le dernier mot, est l'étape nécessaire pour parvenir à un niveau supérieur de l'existence. Paul cite plusieurs exemples tirés de la nature, pour le démontrer. Une graine s'assèche et meurt ; mais qui pourrait deviner, en regardant la graine seule, ce qui est en réserve dans cette graine ? Il y a peu de ressemblance, par exemple, entre un séquoia et la graine à partir de laquelle il a poussé. Le corps qui s'élève au-dessus du sol est largement supérieur au corps qui a été enfoui dans le sol.

15 : 44–53. « Corps naturel... corps spirituel... ». Le terme « corps naturel » ne parle pas seulement de la chair, mais de l'être humain tout entier, comme faisant partie de cette création. Le « corps naturel » est la traduction de *psychikos*, qui a à peu près le sens d'« appartenir à l'âme » (*psyche* se traduit généralement par « âme » ; voir verset 45). » Le « corps spirituel » que nous allons posséder après la mort n'est pas « spirituel », en ce sens qu'il s'agirait d'un corps sans chair, désincarné. Nos corps ressembleront au corps incorruptible qu'avait Jésus ressuscité (les prémices de la résurrection). Ainsi, nous ne serons pas des esprits désincarnés flottant au Ciel. Au lieu d'un

corps maintenant animé comme aujourd'hui par une *âme* imparfaite et liée à la terre, nous aurons un corps et une âme transformés et soutenus par l'Esprit Saint. Pour reprendre une analogie ancienne et utile, comme une chute d'eau conserve sa forme alors même qu'elle est constamment traversée par de nouvelles matières, le corps humain conservera sa forme humaine de base, reconnaissable, même quand, au son de la dernière trompette, il recevra son nouveau contenu « spirituel ». Tout comme le corps de Jésus ressuscité transcendait les limites de son corps d'avant le Calvaire (c'est-à-dire un corps capable de passer à travers les murs et de monter vers le ciel), ainsi, Paul affirme que nos corps seront radicalement changés, tout en demeurant identifiables comme étant humains.

15 : 54–57. « La mort a été engloutie dans la victoire ». L'étape finale de la mort a toujours été vue comme l'extrémité fine de ce qui nous sépare de l'amour, de l'espérance, de la joie, de Dieu. La mort inonde le monde de larmes, et comme son ombre s'infiltré d'abord dans l'esprit, elle prive chaque enfant de son innocence. À mesure qu'elle avance, lente et constante, elle étouffe même les rires les plus profonds. Et lorsqu'à la fin de chaque journée, nous faisons le bilan de nos réalisations, aussi satisfaisantes soient-elles, nous devons aussi énumérer parmi ces réalisations le prix qui donne à réfléchir, celui d'être d'un jour plus proche de la mort. Les Césars, les Hérodes, les Jézabels, les Nebucadnetsars de ce monde ont toujours conspiré avec la mort, en l'utilisant comme une menace, dans leur stratégie pour soumettre le monde. La mort étant apparue à cause du péché, elle perpétue encore plus le péché (« l'aiguillon de la mort, c'est le péché ») ; et la Loi nous condamne comme pécheurs. Mais Paul regarde la fin et voit la mort elle-même transformée d'une tombe en un portail, d'une douleur en un

bonheur, d'une défaite en une victoire. La mort, cet appétit qui dévore et consume tout, est elle-même consumée.

16 : 1-11. « Pour ce qui concerne la collecte ». L'apôtre fait trois requêtes ici, au sujet de l'argent. La première est au sujet d'une collecte que Paul peut apporter, en leur nom, aux membres pauvres de l'église de Jérusalem. La seconde est une requête courtoise, afin que Corinthe l'aide à financer son voyage : « afin que vous m'accompagniez là où je me rendrai » (verset 6). La troisième requête est un appel à l'église de faire de même pour Timothée qui, comme le lecteur s'en souviendra, a été envoyé à Corinthe pour s'occuper spécifiquement des problèmes de la congrégation (4 : 17), « l'accompagner en paix » (16 : 11).

16 : 15-18. « La famille de Stéphanas ». Le groupe mentionné dans ce passage venait de Corinthe ; ils étaient probablement la source d'une grande partie des informations que Paul a reçues (et que les Corinthiens eux-mêmes ont manqué de rapporter dans leur lettre précédente à Paul ; voir la note pour 7 : 1). Bien que le rapport du groupe contienne de mauvaises nouvelles, le groupe a néanmoins réussi à « rafraîchir » Paul.

16 : 22. « Anathème... Maranatha ». Ce sont là deux termes araméens qui signifient respectivement : « Maudit » et « Seigneur, viens ! »

II Corinthiens

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Un membre de l'église de Corinthe (ou un ministre très considéré, qui rendait visite à cette église) avait ouvertement insulté Paul (ou Timothée, son disciple), alors que celui-ci était, lui aussi, en visite dans cette église. Paul est donc parti, afin d'épargner à l'église plus de chagrin, mais il a par la suite écrit une « lettre avec beaucoup de larmes », dans laquelle il a enseigné à l'église comment régler les problèmes. L'église a répondu de manière positive, mais Paul sent le besoin d'écrire, afin de dissiper les derniers malentendus sur ses motivations.

OBJECTIF

Cette épître de Paul est un mémoire à la défense de son intégrité et de son ministère apostolique. Cette épître engage également les Corinthiens à se réconcilier les uns avec les autres. Elle sollicite, en outre, une offrande à l'intention des pauvres de Jérusalem.

THÈMES

La franchise et la transparence de Paul dans le ministère. La gloire évidente du ministère chrétien.

COMMENTAIRE

1 : 1. « Par la volonté de Dieu ». Certains membres de la congrégation de Corinthe (ou certains enseignants qui lui ont rendu visite) ont remis en cause la qualité du ministère de Paul. Son propos liminaire donne déjà le ton de cette épître, qui rappelle à la congrégation l'origine de son autorité. Sosthène était le co-expéditeur de la première Épître aux Corinthiens (1 : 1), mais Paul mentionne Timothée comme co-expéditeur de cette deuxième Épître. Paul a envoyé Timothée à Corinthe pour remettre de l'ordre, en préparation à sa propre visite à Corinthe (I Corinthiens 4 : 17). Mais les choses sont apparemment allées de travers (comme nous le verrons tout au long de cette épître). Le rapport transmis par Timothée à Paul a dû inciter ce dernier à se rendre à Corinthe immédiatement. Mais après son arrivée, les choses se sont au contraire envenimées, ce qui l'a contraint à s'en aller précipitamment. Le fait que Paul ait cette fois envoyé Tite, plutôt que Timothée, donne à penser que Timothée, en tant que confident de Paul, était d'une manière ou d'une autre au cœur des rancœurs actuelles de l'église envers Paul. Si tel est le cas, la salutation introductive traite donc : (a) de l'origine de l'autorité de Paul ; (b) de l'approbation par lui de Timothée ; et (c) de la continuité de son ministère auprès des Corinthiens.

1 : 3. « Béni soit Dieu ». Ici, Paul déroge à son modèle habituel de salutation. Là où il avait l'habitude d'introduire des actions de grâces (Romains 1 : 8 ; I Corinthiens 1 : 4), il insère plutôt une bénédiction. Cette épître est entièrement imprégnée de la difficulté des relations entre Paul et cette congrégation. Paul utilise un langage soigné, un style travaillé, mais il reste authentique et cherche à éviter que son message sonne faux.

1 : 4. « Qui nous console ». Le terme grec *parakeleon*, traduit ici par « console », ne devrait pas être interprété comme

une absence de difficultés ou simplement pour exprimer des sentiments chaleureux. Au contraire, ce terme renvoie au fait de *fortifier*. Si l'usage moderne du terme n'a plus grand-chose à voir avec sa signification originale, le terme français « consoler » vient du latin *consolari* (*consoler*). Paul rappelle à ses lecteurs non pas que Dieu nous sauve des afflictions, mais qu'il nous console « dans toutes nos afflictions ».

1 : 8-11. « L'affliction qui nous est survenue en Asie ». Éphèse était la capitale romaine de « l'Asie », et la souffrance de Paul en Asie peut faire référence aux émeutes dont il a été la cause (et dont il a souffert) à Éphèse (Actes 19 : 21-41). Il est aussi possible que la souffrance à laquelle il fait allusion ici n'ait jamais été consignée par écrit. Quoi qu'il en soit, ce qu'il a décrit à Éphèse comme étant « une grande porte et d'un accès facile » dans la précédente épître (I Corinthiens 16 : 9) avait pris un mauvais tournant inattendu.

1 : 12-13. « Avec sainteté et pureté devant Dieu ». Cette expression est importante, parce qu'elle ouvre la voie à l'exposé que Paul va développer au chapitre 3, sur le voile de Moïse et la « liberté » qui lui est offerte dans « l'Esprit du Seigneur ». Paul défend sa conduite passée, en affirmant qu'il a toujours été honnête avec l'église de Corinthe. Il n'a jamais utilisé de « sagesse charnelle » dans ses rapports avec elle. Ici, il s'oppose aux sophistes qui extorquaient le peuple par des manipulations rhétoriques. Dans ce passage, Paul promet de ne pas se retenir d'exprimer les sentiments qu'il éprouve, et de ne pas les déguiser par de belles paroles, pour leur plaire. Paul parle à la première personne du pluriel (comme il le fait quelquefois dans I Corinthiens), et lorsqu'il le fait, nous pouvons supposer qu'il inclut le témoignage de son co-expéditeur et témoin qui, dans ce cas, est Timothée.

1 : 14. « Au jour du Seigneur Jésus ». Paul s'inspire de l'expression prophétique du « Jour du Seigneur », qui désigne le jour du jugement dernier de Yahweh (par exemple, Amos 5 : 18), et il y remplace le « Seigneur » par le « Seigneur Jésus », ce qui indique qu'il identifie Jésus comme étant Yahweh lui-même.

1 : 15–18. « La parole que nous vous avons adressée n'a pas été oui et non ». Il est évident ici que Paul a été accusé d'un manque de sincérité, et que le fait pour lui de n'avoir pas honoré la promesse de retourner à Corinthe, qu'il a faite dans l'épître précédente (I Corinthiens 16 : 1–11), est utilisé comme preuve de ce manque de sincérité. Ses détracteurs ont possiblement utilisé contre lui les mots mêmes de Jésus (voir Matthieu 5 : 37 et, par ailleurs, ceux de Jacques, frère de Jésus, dans Jacques 5 : 12). Les mots utilisés dans ces trois passages sont d'une similitude frappante et laissent à penser que Paul cite probablement, mot pour mot, les accusations de ses détracteurs.

1 : 19–2 : 4. « Que je ne suis plus allé à Corinthe ». Paul donne implicitement deux raisons pour lesquelles il n'a pas pu se rendre une seconde fois à Corinthe, comme il espérait : (1) il avait un plan, mais Dieu en avait d'autres. Même si nous pouvons avoir un « oui » aux promesses de Dieu, Dieu prévoit toujours un « Amen ». (« *Amen* » signifie « ainsi soit-il » ou « certainement ».) Nos promesses sont toujours soumises au décret préalable de Dieu. Et (2) Paul veut que ses lecteurs sachent qu'il n'est pas retourné à Corinthe, parce qu'il ne souhaitait pas interférer dans les ajustements à effectuer. L'habileté de Paul à résoudre les problèmes liés au ministère devient particulièrement manifeste dans des passages comme celui-ci. Lorsqu'il s'est rendu à Corinthe, quelqu'un dans la congrégation s'est opposé à lui, ce qui l'a poussé à s'en aller et à renvoyer une lettre (la lettre « avec beaucoup de larmes »,

2 : 4, lettre qui n'est pas parvenue jusqu'à nous), pour leur indiquer comment procéder pour résoudre ce problème. Il espère que sa décision de s'en aller et de ne pas revenir avant un certain temps donnera aux Corinthiens l'occasion de régler eux-mêmes leurs problèmes, sans devoir être étroitement surveillés comme des enfants. Il ne souhaite revenir que pour pouvoir les féliciter pour leur maturité.

2 : 5-10. « À qui vous pardonnez ». Dans I Corinthiens 5, le lecteur apprend qu'un membre de la congrégation commettait l'inceste avec sa belle-mère. Celui à qui Paul exhorte les Corinthiens à pardonner, dans cette épître, c'est peut-être cette personne. Mais cette idée pose problème, ce qui la rend improbable. (S'il s'agit de la même personne, il semble que Paul demande aux Corinthiens de lui pardonner pour autre chose.) Il se trouve que Paul ou Timothée (peut-être même les deux,) étai(ent) la cible de la faute dont il est question ici. Quelqu'un dans la congrégation a offensé l'un d'eux, en l'exposant probablement au ridicule. C'est donc en réaction à cette offense que Paul a quitté précipitamment Corinthe, et qu'il y a plus tard renvoyé Tite, avec cette lettre « avec beaucoup de larmes », une lettre qui contenait des instructions fermes sur le sort à réserver à cette personne. Au verset 9, Paul affirme qu'il a envoyé cette lettre pour mettre leur obéissance à l'épreuve. Et au verset 10, il dit pour l'essentiel à la congrégation que, puisqu'il a déjà pardonné à cette personne (pour le bien de toute la congrégation), eux aussi devraient lui pardonner.

2 : 11. « Nous n'ignorons pas ». Comme le prouve souvent l'exercice du ministère, une première offense commise dans une congrégation ne dispose généralement pas d'assez de « carburant émotionnel » pour durer aussi longtemps qu'une querelle. Dans la plupart des cas, les longues querelles qui

aboutissent à des schismes et qui suscitent des rancœurs découlent de la manière dont a été *gérée* cette première offense. Une personne en offense une autre. La partie offensée réagit (et quelquefois, de façon excessive). Un tiers prend parti. La partie qui se sent abandonnée commence à accuser l'autre. Des lignes sont tracées, des offenses antérieures resurgissent, et les esprits oisifs, qui trouvent là un sujet de conversation intéressant, développent des récits contraires qui tendent à avilir en permanence la partie adverse. C'est donc entre l'offense initiale et l'approche fondamentale et continue d'une congrégation envers le fautif que Satan essaie de tirer parti. Comme un requin dans l'eau ou un lion dans la jungle, c'est sur ce terrain que Satan peut dominer. Une approche trop tendre envers le fautif peut dénoter un manque de conviction et peut laisser percevoir un manque de compassion envers la victime. L'ennemi sait comment construire, à partir de cette trame narrative, un récit destructeur. Une approche trop dure ou trop permanente envers le fautif peut dénoter un manque de compassion et un manque de conviction par rapport au pardon. Et l'ennemi sait comment monter cette histoire en épingle. Le fait que Jésus, en parlant de cette question, ait promis sa présence dans de telles situations (Matthieu 18 : 20) est une preuve de la difficulté à appliquer la discipline au sein de l'église. Paul, qui reconnaît là l'œuvre de l'ennemi, donne des instructions qui contiennent non seulement des mesures disciplinaires, mais aussi une exhortation au pardon.

2 : 14–15. « Triompher en Christ ». Contrairement à ce que nous pourrions penser à première vue, en lisant l'expression « nous fait toujours triompher en Christ », Paul ne parle pas de *notre* victoire en Christ. Il décrit plutôt une procession triomphale dans laquelle le chrétien défile en spectacle aux yeux du monde. Après une grande victoire, Rome faisait parader

l'élite de l'ennemi vaincu à travers ses artères, afin de faire voir sa puissance par rapport à ses ennemis. L'odeur de l'encens provenant des cuves des prêtres locaux accompagnait ces parades et remplissait la ville, ce qui créait une atmosphère de fête. (L'arc de Titus, qui dépeint une parade romaine, a été construit après la destruction par Titus de Jérusalem en 70 apr. J.-C. Il montre des Juifs enchaînés, qu'on force à marcher à travers la ville, et la ménorah transportée comme un butin (voir [Figure 6](#)). Paul rend d'abord grâce à Dieu de le parader devant le monde, comme un ennemi vaincu par Christ. Il décrit son œuvre apostolique en ces termes : de ville en ville, conduit par l'Esprit, comme ancien ennemi de Christ vaincu par lui, il a proclamé la puissance de Christ et, ce faisant, l'« encens » de l'Évangile l'accompagnait, parfum agréable pour ceux qui l'accueillaient, et odeur désagréable pour ceux qui ne l'accueillaient pas.



Figure 6. Réplique d'une portion de frise de l'arc de Titus.

2 : 16. « Et qui est suffisant pour ces choses ? » À l'instar de Moïse et de Jérémie, qui ont exprimé des doutes sur leur capacité à proclamer les messages qu'ils avaient été chargés de transmettre, Paul remet lui aussi en question sa capacité à remplir cette tâche. Il n'est donc pas surprenant que cette subtile allusion à Moïse constitue en fait une introduction au récit sur Moïse et sur la gloire de Dieu, quelques lignes plus loin (3 : 7). Cela constitue aussi une autre réponse à la question de sa « sincérité » (c'est-à-dire s'il a fait preuve de duplicité ou non, en promettant de se rendre à Corinthe une seconde fois, dans 1 : 15-17).

3 : 1-3. « C'est vous qui êtes notre lettre ». Avant l'avènement des moteurs de recherche sur Internet, des téléphones ou même d'un système postal organisé, les lettres de recommandation étaient le seul moyen de vérifier les qualifications d'un ministre en visite dans la congrégation. Paul rappelle à sa congrégation qu'il n'a pas besoin de lettre de recommandation, pas plus que de défendre son honnêteté. La seule lettre de recommandation qu'il leur offre est celle de leurs propres vies transformées. Au fond, pour vérifier l'authenticité du ministère d'un ministre, des mots griffonnés sur une feuille de papier sont des choses relativement sans vie. La preuve ultime de l'authenticité du ministère d'un ministre est l'empreinte de l'Esprit sur la congrégation parmi laquelle il exerce ce ministère. Jérémie a promis qu'un jour viendrait où une nouvelle alliance serait instaurée, et qu'elle serait écrite, non pas sur des tables de pierre, comme celle de Moïse, mais dans le cœur des hommes. Paul se réclame de cette promesse pour les Corinthiens. Leurs vies sont les lettres vivantes de la nouvelle alliance en Dieu. Concernant la question de l'intégrité de Paul, la formule clé dans ce passage est : « connue et lue de tous les hommes ». Car,

si Paul faisait vraiment preuve de duplicité, comme l'accusaient ses détracteurs, cette duplicité serait manifeste jusque dans la vie de ses disciples. Mais il soutient n'avoir rien à cacher, et c'est sur la transparence de son ministère qu'il s'appuie au passage suivant.

3 : 7-13. « Nous usons d'une grande liberté ». En parlant de sa transparence et de sa liberté, de sa vertu de toujours dire exactement ce qu'il sait et ce qu'il planifie, ces paroles de Paul rappellent le ministère de Moïse, qui conduisait et enseignait un peuple hésitant. Il est toujours étonnant de voir Paul transformer les expériences les plus banales en autant d'occasions de se livrer à de brillantes réflexions théologiques. Ici, il transforme la question de son honnêteté en une brillante exégèse de la rencontre de Moïse avec Dieu. Après avoir rencontré le Saint au Sinaï, Moïse devait se voiler le visage, pour éviter que la congrégation ne soit éblouie par l'éclat de la gloire qui se reflétait sur son visage. À l'opposé, Paul nie avoir voilé la vérité de la gloire de Dieu ou dissimulé quelque chose aux Corinthiens. Et si la gloire qui se reflétait temporairement sur le visage de Moïse éblouissait la congrégation, combien plus brillante est la gloire éternelle du visage de Paul, qui, sur le chemin de Damas, a rencontré Christ, face à face !

3 : 14-4 : 6. « Quand on lit Moïse... la gloire de Dieu sur la face de Christ ». Par ces mots, l'argumentaire de Paul, après avoir été très soigné, cultivé et arrosé, voit soudain s'épanouir par ces mots une multiplicité d'intuitions, allant de l'histoire de l'interprétation biblique à la signification de ses propres Épîtres. Il a été accusé d'écrire dans ses lettres certaines choses, mais d'y dissimuler un sens caché. Le jeu de mots autour du terme « lettre » (du grec *epistolas*) dans ce passage peut être difficile à suivre. Mais afin de pouvoir suivre son monologue intérieur, on peut retracer le fil de sa pensée : (1) Moïse a vu la gloire de

Dieu, mais son ministère était voilé, limité à la révélation de la gloire de la « lettre » (c'est-à-dire la Loi, la Torah); (2) Paul a lu la « lettre » de Moïse, mais lorsqu'il la fait, l'Esprit en a retiré le voile et lui a permis, dans la lettre, de voir Christ, la gloire de Dieu ; (3) Les Corinthiens ont lu les lettres de Paul (par exemple; I et II Corinthiens, ainsi que des lettres perdues) et ils ont ainsi vu la « face » de Paul (c'est-à-dire sa sincérité) et la gloire de Dieu en Christ; cela leur a permis, comme le leur a enseigné Paul, de lire Moïse selon l'Esprit plutôt que selon la lettre uniquement; (4) À leur tour, les Corinthiens sont eux-mêmes devenus une « lettre » spirituelle de Christ, « connue et lue de tous les hommes » (3 : 2).

Faisons maintenant le chemin inverse, en partant des Corinthiens pour remonter jusqu'à Moïse : les non-croyants ont vu la gloire de Dieu (Christ) dans la « lettre » collective de la vie des Corinthiens; les Corinthiens ont vu la gloire de Dieu (Christ) dans les lettres de Paul; Paul a vu la gloire de Dieu (Christ) dans la « lettre » de Moïse (c'est-à-dire la Loi); Moïse a vu la gloire de Dieu (Christ) dans les lettres écrites par les doigts de Dieu sur les tablettes de pierre. L'éclat sur le visage de Moïse était la gloire de Christ (mais un Christ voilé, dans l'Ancien Testament); et la gloire de Dieu dans le ministère de Paul a transformé les lecteurs en l'image de cette gloire : Jésus-Christ. Ainsi, le processus de gloire commence et s'achève avec Christ, qui était la fin de la Loi (Romains 10 : 4) et l'image en laquelle seraient transformés les croyants. Paul recourt à tout cet arsenal pour montrer : (a) que l'Esprit permet aux croyants de lire véritablement; et (b) que l'Esprit a donné à Paul et à ses lecteurs le privilège de lire et d'être lus avec liberté et transparence, sans dissimulation, et dans son intégralité. L'inférence primordiale est que Paul veut être « lu » (c'est-à-dire interprété) non pas comme ses contemporains

lisaient Moïse, c'est-à-dire en lisant la « lettre », sans saisir l'Esprit; les Corinthiens sont plutôt invités à considérer, au contraire, la transparence du ministère exercé par Paul, sous la conduite de l'Esprit.

4 : 7-16. « Nous portons ce trésor dans des vases de terre ». Ce verset nous ramène à la question que Paul pose dans 3 : 16 : « Et qui est suffisant pour ces choses [c'est-à-dire rendre manifeste la connaissance de Christ] ? ». L'insuffisance des vases de Dieu démontre l'« excellence » de l'Évangile glorieux. La métaphore des vases de terre (ou des pots en argile) laisse percevoir la fragilité et la vulnérabilité de l'être humain, par opposition à la gloire éternelle de Dieu en Christ. Il s'agit là d'une métaphore importante, parce qu'elle illustre le paradoxe de l'expérience de Paul; il a vécu de manière vulnérable, en étant une cible de choix pour l'ennemi; et pourtant, il est resté étonnamment dynamique, « abattu, mais non perdu ». La puissance de Dieu n'est pas simplement d'une extraordinaire excellence par rapport à la faiblesse du corps humain, comme si Dieu cherchait désespérément à remporter un concours de muscles et qu'il avait délibérément choisi de se tenir aux côtés du compétiteur le plus faible, afin de pouvoir mieux se distinguer. Bien au contraire, l'excellence de Dieu est démontrée par le fait qu'il soutient miraculeusement le vase faible de l'être humain, pendant l'évangélisation qui défie la mort. (Voir également le Psaume 116, que Paul cite dans 4 : 13.) Et lorsque, finalement, la mort surprend le croyant, il en sera sauvé lorsque son corps sera ressuscité de la tombe. Ce sera finalement la mort qui demandera : « Et qui donc sera suffisant pour ces choses ? ».

4 : 17. « Un poids [...] de gloire ». Paul oppose les légères afflictions temporaires au « poids éternel de gloire ». Christ est

la gloire de Dieu, et c'est par le reflet de la souffrance de Christ chez le croyant (en « portant toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus », au verset 10) que Christ se révèle au monde. Les « légères » afflictions temporaires donnent lieu à un poids éternel, la manifestation de la gloire de Dieu.

5 : 1-4. « Si cette tente... l'ouvrage de Dieu ». Dans ce passage, Paul fait allusion aux tentes (ou aux abris) dans lesquels vivaient les enfants d'Israël, durant leur séjour dans le désert. Vivant sur une terre en transit entre l'esclavage en Égypte et Canaan, la Terre promise, Israël préfigurait l'expérience transitoire de l'Église dans le monde. La tente (ou le Tabernacle), en particulier, est une métaphore du corps humain, *temporaire* ; et le Temple, cette structure permanente, construite une fois qu'Israël est entré et s'est établi en Terre promise, est une métaphore du corps glorifié, *permanent*, qui sera donné au croyant à la Résurrection. Lorsque Paul parle de ne pas être trouvés « nus » (verset 3), il parle en fait de sa croyance qu'après la mort, l'être humain ne vivra pas éternellement comme un esprit désincarné. D'après lui, nous serons, au contraire, revêtus d'un corps aussi resplendissant que celui que Christ a reçu à sa résurrection.

5 : 5. « Les arrhes de l'Esprit ». Ici, Paul présente sa preuve de ce que nous avons en vérité « un édifice de Dieu » (c'est-à-dire un corps glorifié) qui nous attend. Et sa preuve, c'est le Saint-Esprit qui demeure en nous.

5 : 6-10. « Quitter ce corps et demeurer auprès du Seigneur ». Christ possède maintenant un corps glorifié qui nous attend et que, nous aussi, revêtirons à notre propre résurrection. Mais tant que nous sommes encore sur la terre, à posséder un corps mortel, nous vivons en exil du corps glorifié de Christ ressuscité. Ce n'est pas tant que nous soyons séparés de Christ

par *degré*, comme si être sur la terre nous séparait de Christ au ciel. Nous sommes plutôt des exilés de Christ par *nature* : en effet, Christ est dans le « temple » (son corps glorifié, 5 : 1) et nous vivons dans le « tabernacle » (le corps mortel, 5 : 4). Ainsi, nous « demeurons loin du Seigneur » essentiellement dans la mesure où nos corps mortels sont, pour le moment, fondamentalement différents du corps glorifié de Christ. Ce qui nous sépare de Christ, ce n'est pas l'espace, mais c'est plutôt la nature différente de nos corps respectifs. Mais après notre mort, notre attente prendra fin ; le tabernacle de nos corps se dissoudra et sera englouti dans le temple d'un corps glorifié, qui sera identique à celui de Christ et nous « demeurerons » alors avec lui.

5 : 11–15. « Dieu nous connaît ». Paul revient ici sur la défense de sa transparence, laquelle défense est, après tout, la cause de tout exposé théologique qu'il développe. Il est motivé à se conduire honnêtement non seulement par le témoignage de la vie transformée des Corinthiens, mais aussi par le jugement à venir, et les comptes qu'il aura à rendre au dernier jour. En outre, puisque Christ est mort pour que tous aient la vie, tous ceux qui souhaitent saisir cette offre de mener une vie rendue possible par la mort de Christ sont obligés de vivre pour Christ. Il serait donc impossible pour Paul de mener une vie de satisfaction personnelle et d'hypocrisie. Ses mots dans 5 : 14 sont une brillante récapitulation de sa propre philosophie du ministère.

5 : 16–18. « Selon la chair ». Paul ne remet pas ici en question l'intérêt de l'adoration de la vie du Jésus historique. Il affirme simplement que la Résurrection réfute toute tentative de réduire Jésus à sa seule nature humaine. Mais cette révélation présente également un corollaire dans notre façon de voir les autres. Être « en Christ » modifie fondamentalement notre perception.

Nous ne voyons désormais plus les gens comme de simples mortels. Tous sont des exilés, éloignés de Dieu et ayant besoin d'être réconciliés avec lui.

5 : 19–6 : 1. « Car Dieu était en Christ, réconciliant... Il l'a fait devenir péché ». Dieu est l'initiateur et le pionnier du « ministère de la réconciliation », par sa propre incarnation. Paul foule ici une terre sainte, il marche sur une corde raide, et il choisit ses mots avec le plus grand soin. Il ne dit pas que Christ est devenu pécheur, ou qu'il a péché. Pour réconcilier le monde avec lui-même, il a fallu que Dieu s'identifie pleinement à lui, au point d'être considéré comme un pécheur, dans un certain sens, un sens mystérieux. Pour que l'humanité déchue soit justifiée, il fallait qu'un Dieu parfait devienne péché. Mais comment Dieu, un esprit, peut-il si pleinement participer à la création ? Cela a été possible par Christ. Non seulement Christ « représentait-il » Dieu sur la terre, il était aussi Dieu sur la terre. Dieu ne pouvait pleinement sauver que ce qu'il était prêt à pleinement représenter.

6 : 2. « Voici maintenant le jour ». Il s'agit ici d'une référence importante à l'un des chants du Serviteur d'Ésaïe. Le Seigneur a promis que son Serviteur (le Messie) inaugurerait un jour une nouvelle alliance du salut, et qu'il dirait aux captifs : « Sortez ! », et à ceux qui sont dans les ténèbres : « Paraissez ! » (Ésaïe 49 : 8–9) En disant : « Voici maintenant le jour du salut », Paul affirme que cette prophétie est en train de s'accomplir. En outre, en mettant dans la bouche du Serviteur les paroles du Seigneur : « Au temps favorable je t'ai exaucé », dans le contexte de la congrégation de Corinthe, il personnalise ce passage pour cette congrégation. Dieu est-il en train de parler à son Serviteur, le Messie ? Ou s'adresse-t-il directement aux Corinthiens : « je t'ai exaucé [toi, la congrégation de Corinthe] » ?

Les mots de Paul dans 6 : 1 laissent entendre ceci : « Puisque nous travaillons avec Dieu ».

6 : 4-13. « Votre cœur qui s'est rétréci ». Paul observe que, contrairement à l'amour illimité qu'il éprouve pour les Corinthiens, ceux-ci le tiennent à distance. Il les adjure donc de l'aimer pareillement. Ce passage est un appel émouvant d'un pasteur qui médite sur la souffrance qu'il a connue, à cause de son amour pour sa congrégation.

6 : 14. « Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger ». Il s'agit probablement ici d'une référence à Lévitique 19 : 19. « Tu n'accoupleras point des bestiaux de deux espèces différentes ». L'attelage (le fait de placer deux animaux sous un même joug) est une technique souvent employée pour faire labourer ensemble des bœufs. Cependant, dans le contexte humain, ce terme renvoie aux relations conjugales. Les libertins de Corinthe se sont probablement mis sous un même joug avec des prostituées du temple (I Corinthiens 6). Paul interdit non seulement les relations sexuelles en dehors du mariage, mais il interdit également les relations entre les croyants et les non-croyants. Il formule en outre une mise en garde : il interdit à ceux qui sont déjà mariés avec des non-croyants de se séparer de leurs conjoints (I Corinthiens 7 : 12-16). Ce verset comporte une autre référence à l'Ancien Testament, en Deutéronome 22 : 10 : « Tu ne laboureras point avec un bœuf et un âne attelés ensemble ». Un pasteur pourrait s'appuyer sur ce passage pour recommander à un membre de son église de ne pas entretenir de relations commerciales avec un non-croyant, afin de ne pas se mettre avec un infidèle « sous un joug étranger ».

6 : 15. « Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ? » Les Écritures parlent également de Bélial ailleurs (Juges 19 : 22), où les « fils de Bélial » sont associés aux péchés sexuels, ce qui

pourrait expliquer que Paul parle ici de « Béliar », plutôt que de « Satan ».

7 : 4-10. « J'ai une grande confiance en vous ». Paul revient sur la transparence de son ministère, thème qu'il développe depuis le début de cette Épître. Il reprend exactement là où il s'est arrêté à 1 : 17, comme si tout ce qu'il a écrit depuis ce verset n'était qu'une parenthèse théologique pour expliquer sa conduite. Paul se réjouit de ce que sa lettre rédigée « avec beaucoup de larmes », une lettre qu'il a tout d'abord regretté d'avoir envoyée, ait en fait déclenché une série de résultats positifs. Au verset 11, il énumère par catégories les réponses pieuses à sa lettre. La congrégation est intervenue avec ardeur pour corriger la ou les personnes qui avaient essayé de discréditer (probablement) Paul ou Timothée (ou peut-être encore quelqu'un dans la congrégation elle-même).

7 : 12-16. « Je me réjouis de pouvoir en toutes choses me confier en vous ». Beaucoup de congrégations ne survivent pas à l'immoralité, au sectarisme, à l'orgueil et à un abus de pouvoir d'une ampleur comparable à celle que vient de connaître la congrégation de Corinthe. Le fait qu'elle ait non seulement survécu à ces maux, mais qu'elle ait également connu une certaine croissance, s'explique par l'humilité et par les compétences pastorales de Paul, de Timothée et de Tite. Paul a laissé à la congrégation de l'espace pour prendre des décisions mûrement réfléchies, malgré toute l'anxiété que cela a dû lui causer (2 : 13) ; et les Corinthiens n'ont pas trahi sa confiance. Paul leur exprime donc son absolue confiance en eux.

8 : 1-7. « Nous vous faisons connaître, frères, la grâce de Dieu qui s'est manifestée ». Les mots de Paul pour exprimer sa confiance envers les Corinthiens lui donnent l'occasion

de se féliciter des églises de Macédoine (elles étaient deux, à savoir celle des Philippiens et celle des Thessaloniens), particulièrement pour leur offrande à l'intention de l'église de Jérusalem. Paul interprète cette généreuse offrande comme une preuve de « la grâce de Dieu » manifestée par les croyants de Macédoine, en dépit de leur grande pauvreté. Il présente les Macédoniens en exemples aux Corinthiens (« nous vous faisons connaître... »), dans l'espoir qu'ils feront eux aussi des offrandes généreuses.

8 : 8. « Je ne dis pas cela pour donner un ordre ». La requête que formule Paul ici est similaire à celle qu'il formule à Philémon, concernant l'esclave fugitif Onésime (Philémon 8-9). Il n'ordonne pas la générosité. La générosité est une manifestation de la grâce, et la grâce ne provient pas d'une obligation (Romains 11 : 6). Les Corinthiens ont été la première congrégation à faire appel aux offrandes, mais la collecte a été interrompue, probablement par les troubles au sein de cette église. Il semble que ce qui préoccupe Paul dans cette section, c'est non seulement l'offrande elle-même, mais c'est aussi et surtout les motivations derrière cette offrande (8 : 12-15).

8 : 18-24. « À la gloire du Seigneur lui-même et en témoignage de notre bonne volonté ». Paul mentionne ici deux frères à qui l'on pourrait confier, ainsi qu'à Tite, la conservation de l'offrande généreuse des Corinthiens. Paul ne souhaite pas placer son assistant Tite dans une position où il serait susceptible de se voir confier une forte somme d'argent. En lui adjoignant deux frères (dont il n'a pas donné les noms) enracinés dans la foi et fiables pour l'envoi de cet argent, il essaie de réfuter la critique de ceux qui remettent en cause sa sincérité et son honnêteté. Cette offrande permet de montrer la gloire de Dieu et la générosité des chrétiens d'origine païenne. Paul espère probablement que l'église de Jérusalem deviendra

plus disposée à accueillir les païens en tant que partenaires d'alliance, si les Juifs peuvent eux-mêmes bénéficier de leur générosité et en témoigner.

9 : 4. « Et ne vous trouvent pas prêts ». Tout comme Paul s'est glorifié *des* Macédoniens au chapitre précédent, de même il se glorifie des Corinthiens *auprès* des Macédoniens. Il souhaite donc s'assurer que les Corinthiens soient à la hauteur de sa fierté.

9 : 7. « Dieu aime celui qui donne avec joie ». Donner avec joie et sans contrainte, c'est donner avec l'attitude avec laquelle Dieu lui-même donne. Donner par générosité fait partie de la nature de Dieu.

10 : 1-11. « Moi, humble d'apparence quand je suis au milieu de vous ». Paul a promis dans I Corinthiens 4 : 21 de passer d'Éphèse à Corinthe en gendarme, si les Corinthiens ne parviennent pas à résoudre correctement le problème d'inceste. (Voir la note concernant I Corinthiens 4 : 21.) Le rapport qu'il a reçu de Timothée était cependant si troublant, qu'il a senti le besoin de s'y rendre immédiatement. Mais une fois là-bas, contrairement à la sévérité qu'il promettait dans sa lettre, certains pensent qu'il a plutôt usé d'une douceur relative ; il a donc été accusé (probablement par les « faux apôtres », II Corinthiens 11 : 13) de ne pas agir, une fois présent sur place, avec la hardiesse dont il fait preuve dans ses lettres. De même que la défense de sa sincérité a été pour lui l'occasion d'exposer un certain nombre d'idées théologiques (II Corinthiens 2-6), de même la défense de son peu de hardiesse devient pour lui l'occasion de nous décrire le plus amplement possible son ministère. Il leur fait comprendre que c'est à dessein qu'il fait preuve d'humilité et de douceur parmi eux. Il a appris de la

croix que la démonstration traditionnelle de la force est charnelle (10 : 4). Contrairement aux feux d'artifice des faux apôtres, qui sont arrivés avec un portfolio impressionnant, rempli de lettres de recommandation, les armes de « guerre » de Paul étaient certes « puissantes », mais de la puissance de la Croix : folie et faiblesse aux yeux des hommes, mais représentant la puissance et la sagesse de Dieu. Cette puissance, invisiblement à l'œuvre dans les coulisses et dans les cœurs, n'a pas pour cible la chair, qui se laisse facilement impressionner par le superficiel, mais elle cible au contraire les puissances invisibles, l'orgueil et les principautés qui s'opposent au Créateur.

10 : 12–18. « En se mesurant à leur propre mesure ». Afin de trouver audience auprès des Corinthiens, les faux apôtres ont présenté des lettres de recommandation et, sans doute plus important encore, des récits de rêves et de visions spectaculaires, et de révélations exaltées. Paul considère tout cela comme un exercice futile et puéril d'autosatisfaction, le son de leurs propres applaudissements. Il n'est pas venu à l'idée de ces faux apôtres que la seule raison pour laquelle ils ont pu gagner la confiance des Corinthiens, c'était que Paul avait déjà fait le plus dur travail, celui de les gagner au Seigneur. Les faux apôtres n'étaient que des intrus et des retardataires, experts dans la récupération des façades d'édifices déjà bâtis. Au verset 17, Paul fait allusion à Jérémie 9 : 23–24. Ce passage du prophète est pertinent, parce que Jérémie avait mis en garde le sage de ne pas se glorifier dans sa sagesse. Il semble que c'est exactement ce que Paul voyait faire ces intrus.

11 : 1. « De ma part un peu de folie ». Paul demande à ses lecteurs de le supporter, de tolérer qu'il s'engage dans le même genre de folie que ces « apôtres » intrus. Puisqu'ils l'ont

apparemment fait pour les retardataires, ils devraient pouvoir tout aussi bien le faire pour lui, Paul, leur apôtre fondateur.

11 : 2. « À Christ comme une vierge pure ». Pour Paul, l'Église est la fiancée de Christ ; elle lui est promise, mais elle n'est pas encore mariée à lui. Et Paul est déterminé à s'assurer que la fiancée de Christ reste pure jusqu'au jour de la consommation du mariage.

11 : 3-4. « La simplicité à l'égard de Christ ». Tout comme le serpent s'est introduit dans le jardin d'Éden pour tromper Ève avec des mots qui résonnaient comme des paroles de sagesse, de même l'église de Corinthe est en danger d'abandonner la simple et pure dévotion envers Christ pour prêter le flanc à des trouble-fête qui, sous le couvert d'une prétendue sagesse, prêchent un autre « Jésus ».

11 : 6. « Si je suis un ignorant sous le rapport du langage ». Comme Moïse, Paul est dénué de compétences oratoires ; mais comme Moïse aussi, qui a laissé sa marque par les livres qui lui sont attribués et qui parlent pour lui plus que les mots, les Épîtres de Paul révèlent la richesse de ses connaissances.

11 : 7-12. « Pour ôter ce prétexte ». C'est grâce à son métier de fabricant de tentes et aux offrandes des églises des Philippiens et des Thessaloniciens que Paul subvient à ses dépenses pour le ministère à Corinthe. Il le fait, tout en sachant qu'il avait des détracteurs à Corinthe, qui étaient à l'affût du moindre faux pas de sa part.

11 : 13-15. « Ange de lumière ». Le terme grec *angelos* (en hébreu *malach*) signifie littéralement « messenger ». Satan se déguise en « messenger de lumière », et la lumière a été la première création de Dieu. Nous nous rendons un mauvais service, lorsque nous décrivons Satan comme un esprit dont la présence est caractérisée par une atmosphère étrange. Si le Satan qu'on nous a enseigné à rechercher est un lutin aux

sentiments maléfiques qui attire les gens dans ses combines avec de la drogue, de l'alcool et du sexe illicite, alors nous n'allons probablement détecter sa présence qu'après qu'il aura franchi notre garde spirituelle et qu'il nous aura frappés avec les péchés, plus subtils, d'orgueil et de jalousie. L'apôtre invite ses lecteurs à se méfier moins de quelque chose qui ressemble à un ennemi tout rouge, avec des cornes et une fourche, que d'un Satan qui se présente sous la forme d'une révélation. Paul dépeint Satan dans le costume le plus flatteur de tous : la lumière.

11 : 16–33. « Je parle en insensé ». Les Corinthiens avaient pour « unité monétaire » la force brute. Les « apôtres » intrus ont acheté de la crédibilité en parlant de leur puissance en Dieu et de la grandeur de leurs révélations divines. Dans cette section, Paul parodie les faux apôtres, mais sa parodie contient une surprise. Lui qui se glorifie dans la Croix, il se vante de ses souffrances, en amplifiant l'inverse de l'« unité monétaire » des Corinthiens. La manifestation de la gloire de Dieu a atteint son apogée au Calvaire, à l'inverse de toutes les formes de gloire traditionnelles.

Tout émouvant que soit le catalogue des souffrances de Paul, nous ne devons pas penser qu'il cherche le mélodrame. On dirait, au contraire, qu'il n'écrit pas tout cela pour s'attirer la sympathie de ses lecteurs, comme l'aurait fait un maître manipulateur. Il écrit ces choses, non pas avec des larmes, mais, pour ainsi dire, avec une lueur dans les yeux, comme pour se moquer un peu de ces apôtres vantards, en parlant comme eux, « en insensé » (verset 21), tout en révélant ses expériences.

12 : 1. « Il faut se glorifier... Cela n'est pas bon ». Le slogan des libertins de Corinthe était « Tout m'est permis ». Paul en convient, mais il y ajoute quelque chose : « ... mais tout n'est

pas utile » (I Corinthiens 6 : 12). Ici, il se sent obligé de se glorifier, mais il doute de la sagesse et de l'opportunité de le faire. Et dans 12 : 4, il mentionne des choses « qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer ».

12 : 2-4. « Je connais un homme ». Paul veut que ce fascinant passage soit énigmatique. Il parle malgré lui (12 : 1) de ses propres visions ; mais, ce faisant, il ne s'autorise pas à parler à la première personne. Les faux apôtres, au contraire, se glorifient à la première personne de leurs révélations (par exemple, « Dieu m'a montré que... »), mais lui, Paul, se détache de ses propres visions : « Je connais un homme ». Ce qui est encore plus frappant, c'est que ses détracteurs se glorifient du contenu de leurs visions, en parlant de visions et de sons étranges, exotiques, divins et secrets. Paul, quant à lui, refuse de révéler le contenu de ses visions (verset 4). Il ne suscite la curiosité de ses lecteurs (il a été enlevé au paradis, et a entendu... ») que pour leur reprocher poliment leur curiosité excessive (« qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer »). L'implication en est que ceux qui entendent réellement ces choses les révéleraient (et les exploiteraient) avec beaucoup plus de prudence que n'en montrent ses détracteurs. Le « troisième ciel » désigne le royaume du divin, par-delà les étoiles (le deuxième ciel) et l'atmosphère de la terre (le premier ciel).

12 : 5. « Mais... je ne me glorifierai pas, sinon de mes infirmités ». Dans le monde qui a été renversé, suite à l'œuvre du Calvaire, dans lequel ce qui est faible est devenu fort, et dans lequel celui qui a été crucifié est devenu Seigneur, « le fait de se glorifier est redéfini. Plus on souffre pour l'Évangile, plus le corps commence à ressembler à celui de Christ.

12 : 7. « Et pour que je ne sois pas enflé d'orgueil ». Paul reprend sa critique contre les faux apôtres, qui construisent sur les fondations des vrais apôtres. (Voir II Corinthiens 10 : 13-18.)

Ce passage fournit un aperçu de la compréhension que Paul avait des voix insondables de la grâce. Qu'est-ce qui avait empêché le ministère de Paul de s'égarer dans l'impasse de l'autosatisfaction, impasse commune qui rend inutiles tant de ministères oints ? Sa réponse définitive à cette question est que le secret de sa constante obéissance à son appel initiale est son inconfort chronique et sa déception ministérielle, des sentiments qui lui sont infligés par Satan, mais sous la supervision de la grâce. Il n'est d'aucune utilité de chercher à identifier quelque chose de spécifique dans l'expression « une écharde dans la chair ». Tout comme il a refusé de révéler le contenu de ses visions (12 : 4), il refuse également de s'écarter de la priorité de la grâce de Dieu, en accordant une attention imméritée à cet instrument utilisé par Satan. Il doit focaliser sur l'œuvre de la grâce, et non pas sur l'écharde. Là où Paul a gardé un silence obstiné, oserons-nous parler ?

12 : 8-10. « Ma grâce ». La vie est une affaire de limites. Un cours d'eau sans rives n'est qu'un étang, mais un cours d'eau aux rives étroites s'écoule avec force. Ce n'est pas seulement l'aile qui fait voler un cerf-volant ; il faut aussi une corde qui le rattache à la terre pour lui permettre de monter en flèche. Il est essentiel pour celui qui va durer d'accepter ses *limites*. Moïse avait son peuple à la nuque raide, Gédéon sa peur, Samuel sa jeunesse, David son Goliath, Jérémie son impopularité, Jésus sa croix, Jean son Patmos, et Paul son écharde. Et pourtant, dans chaque cas, ce n'était pas malgré ces limites, mais bien *grâce à* elles que l'œuvre de Dieu a pu s'accomplir. Nous avons un choix à faire dans la vie : vivre par nos propres forces, ou par la grâce de Dieu. La grâce a pour condition de ne travailler qu'avec les faibles.

12 : 14. « Voici, pour la troisième fois je suis prêt à aller chez vous ». Paul s'est effectivement rendu à Corinthe une

troisième fois (Actes 20 : 2), mais il semble bien que ce fût sa dernière visite.

12 : 15. « Serais-je moins aimé de vous ? » Paul s'est résigné au fait qu'il aimera toujours plus les Corinthiens que ceux-ci ne pourront l'aimer, et plus il les aime, moins il devient aimable à leurs yeux. Il s'y est résigné au point de se retrouver en exil de leur affection.

12 : 16–18. « En homme astucieux, je vous ai pris par ruse ! ». Paul répond à une accusation d'après laquelle, même s'il a refusé le soutien financier direct des Corinthiens, il a fini par avoir accès à leurs finances par des moyens détournés, en utilisant Tite pour collecter une offrande prétendument destinée aux pauvres de Jérusalem, alors qu'en réalité, elle n'était destinée qu'à lui-même.

12 : 19–20. « Qu[e] [...] Mon Dieu ne m'humilie [...] à votre sujet ». Paul craint d'être à nouveau déçu lors de sa troisième visite à Corinthe, et que sa déception ait pour effet de les décevoir également. Pressentant que Dieu pourrait lui ravir sa désormais seule source de fierté, il craint d'arriver et d'être humilié par l'état de l'église, une église qui, comme le proclame le passage 3 : 1–3, est sa seule « lettre de recommandation ».

13 : 1. « Sur la déclaration de deux ou de trois témoins ». Paul entrevoit que sa troisième visite sera un troisième « témoin ». Il revient donc à la congrégation de déterminer si ce témoin sera à leur charge ou à leur décharge.

13 : 11–14. « Ayez un même sentiment, vivez en paix ». Ceux qui s'intéressent aux écrits des dirigeants de l'Église de la génération qui a immédiatement suivi celle des apôtres remarqueront, certainement avec tristesse, que l'église de Corinthe a continué à connaître des moments de conflits, de jalousie et de controverse. Elle a continué, tout comme à

l'époque de Paul, d'accuser ses généreux bienfaiteurs d'être avides et malhonnêtes. Un dirigeant de l'église de Rome nommé Clément, a écrit, à la fin du premier siècle ou au début du deuxième, une lettre à Corinthe dans laquelle il a tenté de régler les mêmes problèmes qui hantaient cette église depuis l'époque de Paul [voir en particulier *1 Clément*, chapitres 2, 5). Paul avait déjà été rappelé auprès du Père. Et l'église dont il voulait désespérément faire sa « lettre de recommandation », la « lettre » qui devait valider son intégrité, s'est en réalité toujours opposée à lui. Mais il nous reste sa première et sa deuxième Épître aux Corinthiens, deux témoignages éloquents, qui nous apprennent tout ce que nous devons savoir sur son intégrité.

Galates

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

L'église de la Galatie est l'une des églises fondées par l'apôtre Paul lui-même. Or, ce dernier est maintenant bouleversé d'apprendre que, sous la pression des « judaïsants », des Galates d'origine païenne sont en train d'abandonner l'Évangile fondé sur Jésus seul pour un Évangile fondé sur Jésus et la circoncision.

OBJECTIF

Paul se retrouve, une fois de plus, à défendre la validité de son ministère et de son Évangile, ce qui le conduit : (a) à discuter de la nature directe de la révélation qu'il a reçue de Christ ; (b) à démontrer par des preuves que ceux qui obligent maintenant les païens à se faire circoncire se sont déjà dits d'accord avec l'Évangile sans circoncision qu'il prêche ; et (c) à réfuter méthodiquement la position des judaïsants, à partir des Écritures et des exemples qu'ils utilisent eux-mêmes pour soutenir leur point de vue.

THÈMES

Le rôle véritable de la Loi pour protéger le peuple de Dieu de l'Ancien Testament, jusqu'à la venue du Messie. L'intégration des chrétiens d'origine païenne dans l'alliance abrahamique. Demeurer ferme dans la doctrine apostolique.

COMMENTAIRE

1 : 1. En réponse aux accusations de ses détracteurs, concernant l'authenticité de son apostolat, Paul affirme que son appel n'est pas d'origine humaine, mais divine. Selon un argument qui gagne de plus en plus de terrain chez les exégètes et les théologiens libéraux, l'Église primitive (l'Église apostolique) n'adorait pas Jésus en tant que Dieu ; d'après ces libéraux, la « déification » de Jésus ne commence que trois ou quatre générations plus tard (avec l'Église post-apostolique). Cependant, le fait pour Paul de placer Jésus du côté divin de cette équation, lui qui a écrit cette Épître vers 49-50 apr. J.-C., constitue une preuve que la première génération des chrétiens adorait Jésus en tant que Dieu. En plus, même si cette affirmation est faite au milieu du premier siècle, Paul tient pour acquise la nature divine de Celui qui l'a appelé ; il ne sent pas la nécessité d'expliquer ou de défendre cette croyance. Paul suppose évidemment que les Galates de son auditoire partagent cette croyance. Cela indique que la croyance en la nature divine de Christ était déjà une croyance commune, bien avant la rédaction de cette épître.

1 : 2. L'expression « et tous les frères qui sont avec moi » indique que Paul est bien soutenu et qu'il parle au nom d'un groupe important, préoccupé par l'état de la foi des Galates.

1 : 6. Paul modifie ici sa formule de salutation standard. S'il a pris l'habitude de conclure ses salutations par des actions de grâces (par exemple, Romains 1 : 8 ; I Corinthiens 1 : 4), il choisit ici, par contre, de les omettre. Au contraire, il entre directement dans le vif du sujet, à savoir la surprenante apostasie des Galates. Le verset 8 nous donne la raison de l'omission des actions de grâces : en lieu et place, il prononce le contraire, c'est-à-dire une malédiction sur les propagateurs de la fausse doctrine.

1 : 7. Paul rejette l'idée que l'« évangile » de ses détracteurs soit réellement la « bonne nouvelle ». Comme nous le verrons plus loin dans l'épître, maintenant que la Loi a son accomplissement en Christ, essayer de trouver la justification au moyen des œuvres de la Loi, c'est s'assujettir à la servitude. Paul réfute également l'idée que l'évangile de ses détracteurs ne soit différent de l'Évangile qu'en *degré*. Il utilise le terme *heteros* (autre) pour indiquer que leur évangile est différent en *substance*, par rapport à l'Évangile.

1 : 8-10. Le corpus littéraire de Paul révèle chez lui une tendance à la prudence concernant les anges. À l'instar de ses références aux anges dans I Corinthiens 13 : 1 et II Corinthiens 11 ; 14, il invoque ici le côté potentiellement fourbe de leur apparence. Cette référence est cruciale dans son argumentaire : elle ouvre la voie au récit extensif qui suit (1 : 8-2 : 21). Paul essaie d'enseigner aux Galates comment répondre aux faux messagers. Pour leur montrer comment confondre la fausse doctrine, il raconte sa rencontre avec l'apôtre Pierre, et surtout le reproche qu'il a fait au premier des apôtres (2 : 11-21). Paul ne se contente pas de montrer à son auditoire comment répondre à une importante figure d'autorité qui prêche un évangile non autorisé. La présence d'un ange inspirerait la peur et l'obéissance ; les anges du ciel se tiennent « devant Dieu » (Luc 1 : 19). Mais ce que Paul essaie de leur dire, c'est que lui-même a dû confronter Pierre, qui avait autrefois côtoyé Jésus, Dieu fait chair. L'hypothétique « ange du ciel » dans cette comparaison représente donc Pierre, le chef des apôtres de Christ.

1 : 11-14. Paul soutient que l'Évangile qu'il prêche provient directement d'une révélation ou d'un dévoilement de Jésus-Christ. Ce qu'il raconte ici, c'est son expérience sur le chemin de Damas. (Voir Actes 9 : 1-19.) La rencontre de Paul avec

Jésus-Christ n'est pas survenue pendant le séjour terrestre de Christ. Celui que Paul a rencontré dans sa vision sur le chemin de Damas, c'est le Seigneur Jésus exalté. Malheureusement, il existe une tendance, parmi les théologiens agnostiques, à penser que la rencontre de Paul avec Jésus ressuscité, dans sa vision, correspondait à la rencontre normative de Jésus avec tous les disciples. Ils présument que les Évangiles n'utilisent qu'un langage *figuratif* pour décrire la rencontre *physique* du Seigneur ressuscité avec le reste des apôtres. Cependant, Paul réfute l'idée que sa rencontre ait servi de modèle pour les témoins de la Résurrection. Dans I Corinthiens 15 : 8, il affirme que le Seigneur lui est finalement apparu aussi, « comme à un avorton ». Il affirme clairement que sa rencontre avec le Seigneur ressuscité n'était pas une rencontre normative ; aucun des autres apôtres n'a rencontré le Seigneur de cette façon. Il est arrivé dans ce nouveau monde comme un enfant qu'on a prématurément arraché du ventre de sa mère et qui cherche son souffle, aveuglé par la lumière brillante de Christ persécuté.

1 : 15–16. À l'instar de Jérémie (Jérémie 1 : 5) et du Serviteur souffrant (Ésaïe 49 : 1), Paul parle de son appel, qui a eu lieu avant sa naissance. Les êtres humains peuvent, en effet, appeler d'autres personnes à un ministère, mais seul Dieu peut appeler quelqu'un « dès le ventre de sa mère ». Sans doute est-ce à dessein que l'apôtre utilise l'expression rendue ici par « mis à part », afin de faire allusion précisément à la tradition d'où il vient et dans laquelle il a grandi. Philippiens 3 : 5 nous apprend que Paul était un pharisien, terme hébreu qui exprime l'idée de « séparation ». Au verset 16, Paul déclare que l'objectif de son appel est de prêcher aux païens. Dans Ésaïe 49 : 1–6, le Serviteur souffrant déclare qu'il a été « appelé dès [sa] sortie des entrailles maternelles » et qu'il sera la « lumière des nations ». Pour l'essentiel, Paul laisse entendre qu'il a été choisi par Dieu

pour être l'instrument par lequel le Serviteur souffrant, le Fils de Dieu, éclairera le monde.

1 : 17. Paul s'efforce d'éradiquer chez les Galates l'idée (probablement répandue par ses détracteurs) d'après laquelle il aurait entendu et appris l'Évangile auprès de l'église de Jérusalem, et que, soit qu'il ne l'aurait pas tout à fait bien compris, soit qu'il aurait simplement décidé d'en altérer certains éléments. Il affirme ne pas être allé à Jérusalem après sa vision sur le chemin de Damas, mais s'être plutôt rendu en Arabie. Paul fait remarquer qu'il a dû clandestinement s'échapper de Damas pour pouvoir fuir le roi Arétas (II Corinthiens 11 : 32). Arétas était alors roi des Nabatéens (la Nabathée était une contrée de l'Arabie édomite, l'actuelle Jordanie du Sud). En faisant allusion à l'Arabie, Paul veut probablement parler de Pétra, la capitale nabatéenne. Il s'y est probablement rendu ; et, une fois là-bas, il a dû éveiller les soupçons du roi Arétas (probablement en prêchant cet Évangile).

1 : 18–21. « Céphas » est l'autre nom de Simon Pierre. Ce terme, en araméen, signifie « roc » (*Petros* est son équivalent grec). Cherchant à prouver que sa profonde connaissance de Christ ne pouvait pas lui venir d'un homme, Paul veut faire comprendre à ses lecteurs qu'il n'a pas passé assez de temps à Jérusalem pour pouvoir recevoir l'enseignement officiel de l'Église (enseignement qui aurait certainement inclus l'ensemble des documents sources qui auront servi à la formation des Évangiles, ainsi que la complexe interprétation apostolique de l'Ancien Testament, concernant Christ). Il n'y a passé en fait que deux semaines, soit juste assez de temps pour lier connaissance avec Pierre et Jacques, le « frère du Seigneur ».

1 : 22–24. « J'étais inconnu de visage ». La raison pour laquelle Paul fait mention de ces membres qui ne le connaissaient pas personnellement, c'est que ce sont ces mêmes gens

qui débarquent en Galatie, en prétendant bien le connaître et en le qualifiant d'imposteur. En d'autres termes, ils ne font que propager des rumeurs fondées sur des ragots. En outre, ils ont radicalement changé d'opinion à son sujet : « Celui qui autrefois nous persécutait annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire » (verset 23). S'il est normal de changer d'opinion, il n'est cependant pas normal de le faire sans raison. Le fait pour Paul de prêcher désormais le même Évangile qu'eux, ce qui les a autrefois poussés à glorifier Dieu (verset 24), constitue maintenant pour eux un motif pour saper sa crédibilité. Paul n'a pourtant pas changé ; ceux qui ont changé, ce sont ses détracteurs.

2 : 1. « Quatorze ans après, je montai de nouveau à Jérusalem ». Paul parle probablement ici du concile de Jérusalem (présenté dans Actes 15), ou d'une conférence ayant précédé ce concile. Il est pratiquement impossible de déterminer laquelle des deux options est la vraie. Si c'est la première, c'est que les actions de Pierre au verset 11 devraient être considérées comme une régression, par rapport à une position qui avait reçu la bénédiction de l'Église. Si, en revanche, c'est la seconde, c'est que ces actions de Pierre constituaient probablement l'objet du concile. Barnabas (Joseph, voir Actes 4 : 36), Juif de Chypre, a été le premier collaborateur de Paul et missionnaire avec lui (Actes 13 : 2). Tite, païen converti, bénéficiait de toute la confiance de Paul, qui l'a notamment chargé : (1) d'organiser la collecte à l'intention de l'église de Jérusalem (II Corinthiens 8 : 6, 16) ; (2) d'apaiser les tensions entre Paul et l'église de Corinthe (II Corinthiens 7 : 6-7) ; et (3) de superviser l'église de Crète (Tite 1 : 5). Certaines traditions veulent qu'il soit un parent de Luc, ce qui pourrait expliquer le fait curieux que Luc n'ait pas fait mention de lui.

2 : 2. Paul n'a aucun doute sur la validité de ses enseignements aux païens, mais il a cherché conseil auprès des dirigeants de l'église de Jérusalem — probablement pour s'assurer que les dirigeants de l'Église juive sont en harmonie avec ses enseignements. Le fait pour Tite de n'avoir pas été obligé à se faire circoncire est une preuve que ces dirigeants tenaient les enseignements de Paul pour authentiques, malgré la persistance de quelques traditions sociales distinctives.

2 : 4-5. Dans ce passage qui semble faire digression, Paul rappelle le motif qui les a poussés, Barnabas, Tite et lui, à monter à Jérusalem une première fois (verset 1). Dans le souci de préserver l'intégrité de l'Évangile pour les païens, malgré la pression intense, il refuse de faire circoncire le Grec Tite (même si, d'après Actes 16 : 3, il a fait circoncire Timothée sous cette même pression, sans doute parce qu'il était à moitié juif).

2 : 9. L'ordre de ces noms peut avoir ici son importance : il correspond à l'ordre du canon. Parmi les Épîtres générales, celle de Jacques est classée en premier, suivie de celle de Pierre (Céphas), et ensuite vient celle de Jean. Il est intéressant de remarquer que Pierre n'est pas le premier nom de cette liste (comme c'est le cas, ordinairement, dans une liste du Nouveau Testament). C'est Jacques, le frère du Seigneur, qui est le premier. Il est probable que Jacques ait dû endosser le rôle de dirigeant principal de l'église, en raison de la fuite de Pierre à Césarée, après son emprisonnement.

2 : 11. Reportez-vous à la note concernant 1 : 8-10, pour le commentaire sur les actions de Paul ici.

2 : 12-13. À ce moment, des facteurs politiques, à l'extérieur de l'Église, motivent les judaïsants et donnent peut-être de la crédibilité à leur position. Les actions du procureur de Judée, Tibère Julius Alexandre (46-48 apr. J.-C.), ont donné lieu à une réponse militante parmi les Judéens, et une insurrection

généralisée contre Rome a débuté en 52 apr. J.-C. Le nationalisme juif ayant créé un certain degré d'hostilité envers les païens, le fait de s'associer avec eux était désormais considéré comme une trahison du désir d'indépendance des Juifs. Il n'est donc pas difficile de comprendre la raison de l'envoi à Antioche, siège de la mission auprès des païens, de « quelques personnes de l'entourage de Jacques » (c'est-à-dire de l'église de Judée). Il est probable que l'église de Judée cherchait à éviter que son action d'évangélisation auprès des Juifs ne soit compromise par la relation si flagrante que certains de ses dirigeants (Pierre, Paul et Barnabas) entretenaient avec les païens incirconcis. Même si Paul a toujours été déchiré par son amour pour ses compatriotes, il ne souhaite pas voir compromise la mission auprès des païens par ce qu'il considérerait comme une accretion de l'Évangile, une trahison du don gratuit de Dieu en Christ. Pour Paul, l'Évangile ne devrait jamais être soumis aux aléas de la politique.

2 : 14–16. La plainte de Paul au sujet de Pierre commence par une accusation d'hypocrisie. Pierre vit « à la manière des païens », dans la mesure où il a été justifié sur la même base qu'eux, par « la foi en Jésus-Christ » (c'est-à-dire probablement par « la justice de Dieu » ; reportez-vous à la note concernant Romains 3 : 21). Cependant, en se retirant de la communion avec les païens, ses actions laissent penser qu'ils sont à nouveau exclus du salut. Paul utilise la rhétorique de l'hypothèse pour révéler le danger de la position de Pierre : on est juif de naissance ; on ne le devient pas par acquisition ou moyennant l'accomplissement de bonnes œuvres. Si un Juif pèche, il doit recourir aux dispositions de la Torah pour obtenir le pardon pour son péché. Hypothétiquement, si l'on avait pu être sauvé par les œuvres de la Loi, Pierre aurait pu, de par sa naissance, trouver le salut sous l'alliance de Moïse. Or, les païens, qu'il a

déjà appelés « frères », n'ont pas ce « privilège ». Les païens ne se font aucune illusion qu'on peut être sauvé sur la seule base de sa propre bonté. Les païens sont exclus de l'alliance de Moïse, et ne doivent donc dépendre que de Christ. Cependant, si Pierre recommence à compter sur les œuvres de la Torah, il rejettera donc sa récente foi en l'efficacité du sacrifice de Christ. Cela enverrait un signal fort aux païens. Ceux-ci comprendraient alors que, non seulement ils sont exclus de l'alliance de Moïse, mais en plus, Christ, leur seul espoir de salut, est maintenant jugé insuffisant par le dirigeant le plus considéré de l'Église et le premier des disciples de Christ. Le danger pour Pierre lui-même, c'est qu'il a toujours su que la Loi était, par nature, provisoire : en termes de salut, elle n'offrait qu'un moyen provisoire d'obtenir le pardon, jusqu'à la venue de Christ ; en termes de standards moraux à offrir, elle ne faisait qu'exposer la nature pécheresse de l'humanité et révéler son besoin d'un Sauveur. En d'autres termes, elle a servi et sert encore un saint dessein ; toutefois, elle ne constitue pas l'étape définitive des desseins de Dieu pour le salut (Paul cite le Psaume 143 : 2 pour soutenir cette idée). C'est avant tout la raison pour laquelle Pierre est devenu disciple de Christ.

2 : 17. Ici, Paul réfute l'idée selon laquelle la venue de Christ, en rendant la Loi incapable d'octroyer le pardon des péchés, n'a fait qu'augmenter le nombre total de pécheurs dans le monde. Si la Loi était inefficace, non seulement les païens n'auraient désormais plus aucune possibilité de salut, eux qui sont nés dans le péché et qui ne peuvent désormais plus se prévaloir des dispositions de cette alliance, mais les Juifs également. Paul réfute vigoureusement cette objection. Le but ultime de la Loi n'était pas d'accomplir la promesse de la vie éternelle ; la Loi n'était qu'un outil permettant de réaliser cette promesse ; elle

était un outil de diagnostic, qui exposait la nature pécheresse des êtres humains et leur besoin de rédemption.

2 : 19–20. Paul utilise ici, pour décrire la métaphore de sa crucifixion avec Christ, le même langage qu'utilisent Matthieu 27 : 44 et Marc 15 : 27 pour décrire les brigands qui ont été crucifiés avec Christ. L'idée derrière la formule de Paul est de montrer que, de même que la mort d'un seul nous libère du joug de la Loi, ainsi celui qui meurt avec Christ (dans le baptême, Romains 6 : 3) est affranchi du pouvoir de la Loi. En vertu de la résurrection de Christ, le croyant est également ressuscité pour une nouvelle vie, par la foi en Christ. Le « moi » qui est mort a été remplacé par Christ qui, en accomplissant la Loi, est le nouveau « moi » qui vit. Cependant, si je « rebâtis » (verset 19) le pouvoir de la Loi, j'en redeviens également un transgresseur.

3 : 1. Pour l'essentiel, les mots de Paul expriment son indignation par rapport à l'irrationalité de la trajectoire des Galates. Même si ses propos peuvent paraître rhétoriques, il croit certainement que son auditoire n'aurait pas pu s'engager dans cette voie, à la lumière des preuves dont il dispose.

3 : 2-5. Paul parle ici du Saint-Esprit, que les croyants galates ont reçu en dehors de l'alliance de la Torah. La trajectoire attendue aurait été de commencer par ce qui est inférieur, afin de passer ensuite à ce qui est supérieur. Mais ces croyants sont en train de rétrograder, de fonctionner à l'envers. La Loi n'étant, contrairement au Saint-Esprit, qu'un moyen et non pas une fin en soi, il est contre-intuitif pour les Galates de commencer par l'Esprit (la fin), pour ensuite retourner à la Loi (le moyen). Après avoir entendu le message de Paul sur Christ crucifié, les Galates ont cru et ont vécu une expérience extatique de l'Esprit, qui était une confirmation qu'ils ont été

approuvés par Dieu. Cependant, ils ont décidé de considérer comme vicié le premier jugement de Dieu à leur égard, et de rechercher désormais son approbation au moyen des œuvres de la chair (notamment de la circoncision).

3 : 6-7. Abraham est le personnage clé dans la plaidoirie scripturaire de Paul, en faveur de son enseignement. Selon sa propre lecture des Écritures, il remarque que Dieu a qualifié quelqu'un de « juste », bien avant l'avènement de la loi de Moïse. En fait, Abraham a été considéré comme juste avant qu'il n'appose sur lui-même le signe de son obéissance (la circoncision), qui est plus tard devenue la marque distinctive des Juifs, par rapport aux autres nations. Au verset 6, Paul cite Genèse 15 : 6. Ce en quoi Abraham « crut », c'est que Dieu accomplirait sa promesse de faire de lui le père d'une multitude d'enfants. La confiance est la forme la plus élevée de la louange (par opposition à la méfiance, qui est la forme la plus forte de condamnation). Faire confiance à Dieu comme l'a fait Abraham, c'est faire à Dieu le plus beau compliment ; c'est croire aux promesses de Dieu, sur la base de son caractère et de son intégrité. La foi d'Abraham constituait donc sa réponse paradigmatique à Dieu. Abraham a cru à la promesse de Dieu au-delà et en dépit de ce que lui dictaient ses sens et son expérience (que son épouse et lui étaient trop vieux pour avoir des enfants). À cause de la confiance d'Abraham en Dieu, Dieu a apposé son sceau sur lui. Et tous ceux qui croient comme l'a fait Abraham sont ses enfants.

3 : 8-9. Ici, Paul cite Genèse 12 : 3. Il s'avère qu'Abraham, ayant été entre autres choses une bénédiction pour les nations, est devenu le modèle de la justification des païens en Dieu.

3 : 10-11. Si « ceux qui croient sont bénis » (verset 9), alors ceux qui ne croient pas sont maudits. Citant Deutéronome 27 : 26 et Habacuc 2 : 4, Paul démontre que les Juifs,

qui ont transgressé la Loi et qui sont donc tombés sous sa malédiction, n'ont désormais plus d'autre alternative, pour obtenir la vie éternelle, que par la foi en Dieu.

3 : 12–14. Paul oppose ici deux *approches* du salut. La recherche de la justification par l'observation des préceptes de la Loi n'est pas conforme au modèle incarné par Abraham. Cette approche ne « procède pas de la foi ». Pour appuyer cette idée, au verset 12, il cite Lévitique 18 : 5, en mettant l'emphasis sur « Celui qui mettra ces choses en pratique ». Pour Paul, la Loi requiert l'*observation* (les œuvres), tandis que le modèle d'Abraham, lui, requiert la *foi* aux promesses de Dieu. À un moment donné, il finit par y avoir peu de différence entre la foi et les œuvres. (Voir Jacques 2 : 20–26.) Paul n'est pas opposé aux œuvres de la Loi ; il affirme ailleurs que les bonnes œuvres sont le résultat naturel d'une foi authentique (Éphésiens 2 : 8–10). La pensée analytique de Paul distingue la foi des œuvres dans son enseignement, afin de démontrer : (1) quelle est la fonction précise de la Loi dans l'économie du salut de Dieu ; et (2) comment Dieu accomplira sa promesse à Abraham, concernant les païens. Pour Paul, la foi est l'acte « universel » d'Abraham, un acte que tout le monde peut reproduire. Cependant, la circoncision (l'œuvre de la Loi qu'Abraham a plus tard accomplie) est particulière ; elle est un symbole strictement national, qui a scellé l'alliance de Dieu avec les Juifs.

3 : 15–18. Paul tire son argumentaire ici de la vie ordinaire (c'est-à-dire, « à la manière des hommes »). Cet argumentaire se décline de la manière suivante : Si deux personnes traitent alliance, aucune des parties ne peut, plus tard, modifier les termes de cette alliance, sauf si les deux parties conviennent d'une telle modification. Puisqu'il existe une alliance entre Abraham et sa « postérité », d'une part, et Dieu, d'autre part, et puisqu'Abraham n'était pas présent au Sinaï, non plus que sa

« postérité » (terme qui, de par sa singularité, est interprété par Paul comme désignant Christ), il est impossible que l'alliance du Sinaï ait annulé celle traitée 430 ans plus tôt, dans Genèse 12 et 15. Celle-ci reste en vigueur. La foi justifie toujours, et la promesse concernant le rôle d'Abraham à travers les siècles reste valable. Cependant, l'alliance mosaïque a été donnée en guise d'alliance distincte et provisoire. Elle a été donnée pour résoudre une crise temporaire, une crise de conscience au sein du peuple de Dieu.

3 : 16–22. La Loi a été donnée pour servir de précepteur jusqu'à la venue du Messie. Ainsi, contrairement au judaïsme orthodoxe, qui considère la Loi comme éternelle et préexistante, la Loi a joué un rôle subsidiaire dans l'économie du salut de Dieu. En plus, pour démontrer encore que la Loi n'est ni éternelle ni une fin en soi, Paul s'inspire de Deutéronome 33 : 2 pour laisser entendre qu'elle a été donnée non par Dieu lui-même, mais par des anges (c'est aussi ce qu'affirme Étienne dans Actes 7 : 53). En outre, même si la Loi vient de Dieu et qu'elle a été donnée par les anges, elle a été remise à un médiateur humain, qui est Moïse. Cela a cependant créé un déséquilibre qui a jeté une ombre sur la foi en l'efficacité finale de la Loi. Dieu est un seul, non seulement en *nombre*, mais il l'est aussi par *nature*. Cependant, Moïse, qui a reçu la Loi et qui en a été le médiateur, n'est pas un seul de la même manière que Dieu l'est. Cela crée donc une disparité : le médiateur de la rédemption divine doit être de la même nature que Dieu, pour pouvoir accomplir cette rédemption. Moïse, si grand qu'il ait été, ne pouvait pas satisfaire à ce critère. Mais le médiateur de l'alliance abrahamique n'est pas frappé d'une telle disparité. Si cette alliance n'avait été traitée qu'avec Abraham, elle aurait été frappée de la même disparité que celle de Moïse. Mais elle a également été traitée avec la postérité d'Abraham, c'est-à-dire

avec le Dieu-homme, Jésus-Christ, le parfait médiateur entre Dieu et l'homme.

3 : 22–25. La Loi a été donnée pour provoquer une crise dans la conscience de l'homme. Du fait de la Chute, il était impossible d'atteindre le standard de perfection requis par la Loi. Le transgresseur cherchait à accomplir la Loi, mais sa nature pécheresse lui rappelait constamment que cela lui était impossible. Le pécheur, qui se retrouvait à toujours transgresser la Loi, était obligé d'attendre un Sauveur et de ne compter que sur la grâce et la miséricorde de Dieu. Le terme traduit ici par « pédagogue » se comprendrait plus correctement s'il était traduit par « précepteur » (ou, plus littéralement, « dirigeant des enfants »). Dans l'Antiquité, un précepteur avait pour tâche d'instruire des enfants (si Paul avait voulu dire « enseignant », il aurait utilisé le terme *didaskōlos*) ; c'était un esclave qui avait pour responsabilité de les conduire à l'école et de veiller sur leur comportement. Ainsi, la Loi est ici comparée à un serviteur dont la tâche est de conduire les enfants de Dieu, par leurs constantes chutes, inexorablement vers Christ, le Sauveur miséricordieux.

4 : 3. Si les « principes élémentaires du monde » renvoient souvent aux forces immatérielles et démoniaques qui asservissent les êtres humains, ici, ils renvoient aussi aux entraves de la Loi, qui ont pour origine la nature déchue de l'humanité. La Loi en elle-même n'était pas mauvaise ; elle ne faisait qu'exposer la méchanceté humaine qui asservit les individus et les cultures. Pour parler de la condition de ses auditeurs, avant qu'ils n'embrassent la foi chrétienne, Paul les appelle des « enfants ». Ce nom renvoie à l'exposé précédent de Paul, au sujet de la Loi vue comme précepteur. (Voir la note concernant

3 : 22–25.) Le précepteur conduisait des enfants, qui n'étaient pas en mesure de prendre des décisions éclairées.

4 : 4. Les « temps [...] accomplis » renvoient au « temps marqué par le Père », au verset 2. Dans l'Antiquité, la phrase rendue par « a envoyé son Fils » ne présupposait pas forcément la préexistence de l'envoyé. C'était une phrase souvent utilisée dans le monde antique pour désigner la naissance d'une figure humaine rédemptrice. L'objectif de l'enseignement christologique de Paul ici est de montrer que la naissance du Fils de Dieu doit marquer le début de la fin du rôle provisoire de la loi de Moïse. Elle devait servir son but ultime en créant l'exigence légale du sacrifice sanglant d'un Sauveur, exigence qui serait ensuite satisfaite par ce sacrifice. Il était alors nécessaire que la Loi soit en vigueur au moment de la naissance du Fils, car cela lui permettrait de sauver ceux qui étaient également « sous la loi ».

4 : 5–6. L'« adoption » désigne ici ceux qui, de naissance, ne sont pas des fils. Le nouveau croyant reçoit cette « adoption » au baptême. Ensuite, pour marquer sa nouvelle condition de fils de Dieu, l'« Esprit de son Fils » est envoyé dans son cœur, et il le rebâtit et le restaure tout entier, dans la profondeur de son être. Ce « signe » se manifeste de la manière suivante : (1) le nouveau croyant vit une expérience extatique de l'Esprit (la thèse de tout l'argumentaire de Paul est que l'anxiété des Galates de savoir s'ils sont approuvés ou non par Dieu n'est pas justifiée : en effet, une preuve de leur approbation par Dieu leur a été donnée, quand ils ont reçu l'Esprit), l'Esprit en eux crie « Abba, Père ». Et (2) les preuves de leur condition de fils continuent de se manifester chez les croyants dans leurs nouvelles façons de mener leur vie. Le fait pour Paul de juxtaposer le terme araméen (*Abba*) pour dire « père » et le terme grec (*Pater*) pour dire « père » peut refléter la constitution

singulière de l'Église, composée à la fois de Juifs et de païens. L'Esprit parle la langue de la diversité et de l'unité.

4 : 8-10. Ces autres « dieux », Paul ne nie pas leur existence. Ce qu'il conteste, c'est leur divinité. Les Galates païens rendaient autrefois un culte indu à de « faibles et pauvres rudiments ». Paul, de manière surprenante, compte l'administration légaliste de la Loi parmi ces rudiments. Même s'il existe des différences fondamentales entre le paganisme et le légalisme juif, les deux fonctionnent selon les principes de la peur et du ritualisme (« les jours, les mois, les temps et les années »). Paul trouve irrationnel de retourner à une telle condition, après avoir connu le Dieu révélé en Christ. Ignorant les lieux élevés où la connaissance de Christ les a placés, les Galates ont la folie d'envisager un retour à une condition d'existence désespérément naïve et puérile. Au lieu de croire en la preuve de l'Esprit qui leur crie qu'ils sont fils de Dieu (verset 6), ils se contentent des modestes preuves fournies par l'observation des rites.

4 : 13-14. La maladie était souvent considérée comme un signe de la disgrâce de Dieu et la conséquence d'une action démoniaque (Jean 9 : 2 ; II Corinthiens 12 : 7-10). Dans cet état, il aurait été impossible d'essayer d'évangéliser et de revendiquer un apostolat. Cependant, les Galates ont accueilli Paul sans réserve.

4 : 20. Paul exprime ici son désir de parler avec son auditoire en personne, plutôt que par le biais d'une lettre. La perte de Paul constitue un gain pour les générations à venir. Les problèmes de l'église qui le perturbaient tant, et l'extrême difficulté du voyage qui rendait les communications personnelles impossibles, l'ont contraint à coucher ses pensées sur du papyrus ; mais ces difficultés et ces défis lui donnaient indirectement l'assurance que ses enseignements sauraient guider les générations à venir.

4 : 21–31. Dans l'Antiquité, la lecture la plus large et la plus profonde d'un texte était sa lecture allégorique ; l'allégorie mettait en relief la portée spirituelle d'un texte. Suggérer qu'un texte est une allégorie, c'est laisser entendre que l'histoire explicitement racontée dans ce texte est, en réalité, une autre histoire implicitement racontée. C'est une histoire dont on peut faire deux récits, c'est-à-dire qu'elle peut se raconter de deux manières, différentes, mais liées. Dans ce cas-ci, Paul croit que les récits de l'Ancien Testament ont été écrits pour faire connaître et pour raconter l'histoire du peuple de Dieu dans les derniers jours (II Corinthiens 10 : 11). Étant donné que les Galates envisagent de se remettre « sous la loi », Paul fonde son exposé sur la Loi elle-même (Genèse 16 : 21), en laissant entendre que la fin de l'ancienne alliance est implicitement contenue dans la Torah elle-même. Pour Paul : (1) le statut de premier-né d'Ismaël ; (2) son statut de fils d'esclave ; et (3) le fait qu'il ait persécuté son demi-frère cadet, Isaac, correspondent : (1) au fait que les Juifs ont précédé les chrétiens en tant que fils de Dieu ; (2) à l'asservissement des Juifs à la Loi ; et (3) à la persécution actuelle des chrétiens par les Juifs. En outre, de même qu'Ismaël a été conçu par opportunisme et qu'Isaac a été conçu de manière surnaturelle, de même l'alliance mosaïque est née par opportunisme, tandis que la nouvelle alliance est le résultat d'un miracle. (Ceci fait ressortir l'importance de l'enseignement sur la naissance virginale de Christ et sur la nouvelle naissance surnaturelle du chrétien.)

5 : 2. On exhorte les Galates à se faire circoncire, mais les judaïsants enseignent également que la circoncision est nécessaire pour faire partie de l'alliance chrétienne. Paul réfute ce motif, car se faire circoncire pour cette raison équivaut à renier l'efficacité de la rédemption par Christ.

5 : 4-5. Reconnaître l'exigence de la circoncision posée par l'ancienne alliance, c'est reconnaître l'autorité de tous les 613 commandements de la loi de Moïse. Cependant, une telle position est contraire à l'offre gracieuse de Christ. Le chrétien ne sera pleinement et parfaitement justifié qu'au jour du Dernier jugement ; mais, en attendant, sa foi lui est imputée à justice.

5 : 11-12. Paul réfute la rumeur selon laquelle il continue de prêcher la doctrine de la circoncision ; il demande alors pourquoi il est toujours persécuté, s'il continue de prêcher cette coutume acceptée par la société. Le verset 12 exprime le souhait (ironique) de Paul : si ses détracteurs continuent de faire du démembrement physique le précepte fondamental de leur foi, qu'ils aillent jusqu'au bout, jusqu'à se rendre eunuques.

5 : 14. Pour Paul, si les Juifs sont nés sous l'obligation d'observer la Loi, le don gratuit de la grâce de Christ les rend capables d'accomplir la Loi en aimant leur prochain.

5 : 25. Vivre par l'Esprit, c'est d'abord recevoir le Saint-Esprit, et ensuite vivre toutes les transformations identitaires intérieures qu'implique cette expérience. Marcher selon l'Esprit, c'est manifester extérieurement l'œuvre intérieure de l'Esprit.

6 : 1. Ceux qui « [sont] spirituels », ce sont les hommes et les femmes qui vivent par l'Esprit et qui marchent selon l'Esprit. (Voir la note concernant 5 : 25.) Ces personnes ont tout spécialement la responsabilité de ne pas laisser la culpabilité détruire un frère ou une sœur qui est tombé(e).

6 : 4. Paul met en garde son auditoire de ne pas juger la condition spirituelle d'une autre personne, tout en ignorant la sienne. Il appartient à chaque chrétien d'« [examiner] ses propres œuvres » et de s'en réjouir.

6 : 6. En contrepartie de « [l'enseignement] de la parole » qu'il reçoit, l'élève doit pourvoir aux besoins de subsistance de l'enseignant.

6 : 7. Paul, en écho à sa mise en garde du verset 1, applique cette maxime à ceux qui sont tentés par l'orgueil spirituel.

6 : 11–18. Paul avait coutume de faire rédiger ses lettres par un copiste, sous sa dictée. Mais l'urgence de la situation ne lui a apparemment pas accordé le temps ni le loisir de compter sur cette aide. Il a donc écrit cette lettre de sa main. Les Galates ont dû remarquer la grosseur inhabituelle des lettres de son écriture. Et Paul en parle ici. Il est probable qu'il l'ait rédigée avec de grosses lettres, parce que sa vue avait fortement décliné. Georges Washington, un jour qu'il s'apprêtait à lire un discours devant un groupe d'officiers de l'armée mécontents, s'est mis à chercher ses lunettes, en tâtonnant, car sa vue s'était affaiblie. Lorsqu'il les avait mises, il s'est excusé auprès de son auditoire en disant : « Après tant d'années passées au service de mon pays, il me semble que je deviens aveugle ». Ce pathos a immédiatement changé l'atmosphère dans l'auditoire. Il n'est pas difficile d'imaginer que les Galates eux aussi, se rappelant probablement ici la tendresse et l'amour de Paul et, face à la maladie qui l'affectait lorsqu'il leur a, pour la première fois, prêché l'Évangile (voir la note concernant 4 : 13–14), aient lu cette portion de l'épître sous un nouveau regard. Paul était devenu vieux, faible et très éprouvé par son service auprès d'eux.

Éphésiens

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Cette épître a été écrite pour servir de lettre circulaire à l'attention des croyants d'Éphèse, l'une des villes les plus cosmopolites de l'époque. Les Éphésiens, à en croire des sources bibliques et extrabibliques, étaient reconnus dans toute l'Antiquité pour leur superstition. Le culte d'Artémis les avait poussés à lui construire un magnifique temple qui, pour Antipas, était l'une des sept merveilles du monde. Selon Actes 19 : 34, ils ont crié pendant deux heures ce mantra : « Grande est la Diane (Artémis) des Éphésiens ». Le festival Artemisia, l'un des plus grands festivals de la Rome antique, s'y tenait tous les printemps en son honneur. Le culte rendu à la déesse et les mystérieux rites accomplis en son honneur inspiraient une vision du monde qui interprétait la vie sous le prisme de l'astrologie, de la magie et de la divination. En outre, les Éphésiens croyaient que Zeus (Jupiter) avait envoyé sur la ville un talisman géant venu du ciel, probablement un météore (Actes 19 : 35). Face à cette tradition impressionnante et séculaire, il n'est pas étonnant que l'Épître de Paul aux Éphésiens contienne l'un des enseignements les plus extensifs sur le rôle de l'Église, dans sa dimension spirituelle (les lieux célestes). De plus, compte tenu de l'accent que met Paul sur l'immensité de l'amour de Christ dans cette épître, il est intéressant de savoir que l'apôtre Jean a supervisé cette Église, et qu'il a plus tard observé que les Éphésiens, malgré leurs œuvres, leur travail et

leur persévérance, avaient abandonné leur « premier amour » (Apocalypse 2 : 2-4).

OBJECTIF

Paul insiste sur le fait que les relations, les actions, les paroles et les attitudes quotidiennes du croyant doivent être fondées sur la sainteté (Éphésiens 4 : 1-5). En effet, les croyants n'étaient pas en train d'embrasser l'un de ces nombreux cultes à mystères pratiqués à Éphèse, avec ses règles et ses rites spécifiques. Ils avaient, en fait, rejoint une entité qui avait pour origine l'éternité, un « corps » dont la tête présidait maintenant aux destinées de l'univers et le conduisait sûrement vers une victoire totale. La vie que doivent mener les chrétiens implique une réponse authentique à l'amour de Christ et à la nouvelle nature que nous recevons avec le don du Saint-Esprit (Éphésiens 4 : 7-14).

THÈMES

L'Église constitue les prémices du siècle à venir, l'ère du règne de l'Esprit. L'Église a pour rôle de servir comme une mise en demeure au monde, aux principautés et aux puissances.

COMMENTAIRE

1 : 1. Les lettres gréco-romaines commençaient par une formule de salutation standard : « L'auteur... au destinataire... Salutations ! » Paul adopte cette forme dans toutes ses Épîtres. Cependant, bien qu'il ait l'habitude d'ajouter à cette formule des informations sur un ou plusieurs de ses collaborateurs ou co-expéditeurs, il ne fournit ici aucune information de ce genre (il ne mentionne pas non plus de destinataire, dans l'épître aux Romains ni dans les Épîtres pastorales). Toutefois, dans le post-scriptum, il recommande Tychique aux Éphésiens (Éphésiens 6 : 21), ce qui laisse à penser que c'était lui,

le porteur de cette lettre. Paul se désigne lui-même comme étant un « apôtre de Jésus-Christ ». Le terme *apôtre* signifie généralement « celui qui est envoyé ». Mais après avoir repris le terme, les premiers chrétiens lui ont attribué une signification technique pour désigner un groupe restreint de chrétiens, garants de l'authenticité de la doctrine et de la communion chrétiennes. Paul attribue son apostolat à « la volonté de Dieu ». Ailleurs, il démontre que pour connaître la volonté de Dieu, il faut avoir une intelligence renouvelée (Romains 12 : 2). Il utilise ici l'expression pour expliquer l'origine de l'autorité de son évangile. Certains cercles ont pu croire que l'office d'apôtre était un office qui pouvait être conféré par les hommes (I Corinthiens 11 : 13). Et il est possible que Paul se soit opposé à ces pratiques. Son autorité, il ne la tenait pas d'un vénérable concile, pas même des Douze. Ce n'est pas par le truchement d'une voix humaine qu'il a reçu son appel ; il tient son appel du Seigneur lui-même. Paul qualifie les Éphésiens de *saints*. Dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, le terme *saints* désigne le peuple de Dieu. Il ne tient pas seulement lieu de titre ; tout comme le terme apôtre, il désigne l'appel spécifique de ceux qui le portent. Un *saint* (littéralement un « mis à part ») est une personne qui est mise à part pour le service de Dieu. Aussi, ce terme est quelquefois appliqué aux anges (ex. : Deutéronome 33 : 2, Psaume 68 : 17, Hébreux 12 : 22, Jude 1 : 14).

1 : 2. Cette salutation est la formule standard qu'on retrouve dans toutes les Épîtres de Paul. Elle suit toujours immédiatement la mention du destinataire. Cette salutation ne varie légèrement que dans les Épîtres pastorales, où il insère *miséricorde* entre « grâce et paix ».

1 : 3a. Ici commence une longue eulogie de 202 mots d'action de grâces à Dieu, qui tient en une seule phrase (1 : 3–14).

Lorsqu'on utilise ce texte comme preuve de la nature ontologique de Dieu, on oublie souvent qu'il nous aide aussi à découvrir quelle compréhension avaient les premiers chrétiens de leur alliance avec Dieu, dans le contexte plus large de l'histoire du salut. Dans un passage comme celui-ci — un passage qui résonne d'éternité en éternité —, il serait difficile pour le lecteur d'ignorer le fait que le langage des apôtres tire ses racines de l'Ancien Testament. De même, la forme de cette eulogie est inspirée de celle des patriarches hébreux. La structure de base des eulogies de l'Ancien Testament est la suivante : « Béni soit » + le nom de Dieu, suivi d'un pronom relatif et d'un complément circonstanciel qui justifie la louange. Plusieurs de ces eulogies désignent le « Dieu d'Israël » comme étant le destinataire de cette bénédiction (par. ex. : I Rois 1 : 48, 8 : 15 ; II Chroniques 2 : 12). En effet, le Nouveau Testament épouse la norme de cette formule d'eulogie ; toutefois, au lieu du « Dieu d'Israël », Paul bénit plutôt « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ » (II Corinthiens 1 : 3 ; I Pierre 1 : 3). Israël était considéré comme un « fils de Dieu » dans l'Ancien Testament (Exode 4 : 22 ; Osée 11 : 1). Les orateurs qui mentionnaient la relation filiale de Dieu avec Israël, dans une eulogie, mettaient en exergue *l'alliance* de Dieu avec Israël. De même, en faisant du « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ » l'objet de leur eulogie, les auteurs du Nouveau Testament mettent en exergue la nouvelle alliance de Dieu avec les croyants. Si, en tant que fils de Dieu, Israël était le réceptacle de l'ancienne alliance, de même Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est l'accomplissement des promesses faites à Israël, est le réceptacle de la nouvelle alliance.

1 : 3b. La référence aux « lieux célestes en Christ » ne désigne pas forcément une dimension spatiale. Au contraire, il s'agirait d'une référence *temporelle*, et celle-ci est le reflet de la

croyance eschatologique juive traditionnelle (remarquez que, dans 1 : 21, Paul oppose « ce monde » au « monde à venir »). L'eschatologie juive, qui distinguait deux ères, enseignait que le Messie à venir viendrait inaugurer l'avènement de l'ère céleste et mettre fin à cette ère-ci, l'ère du mal. Mais les chrétiens, eux, croyaient que Jésus était ce Messie qui avait inauguré l'ère à venir, par sa mort et sa résurrection. Ils comprenaient que l'œuvre de Christ avait uni les deux ères, si bien qu'elles se chevauchaient. Paul enseigne que les chrétiens vivent dans cette période de chevauchement. Le royaume de Christ, le royaume des cieux, est déjà présent, mais il n'a pas encore été pleinement consommé. En devenant chrétiens, on peut bénéficier des « bénédictions spirituelles » du siècle à venir, quoique vivant encore dans le siècle présent et corrompu. En somme, les bénédictions et les manifestations du royaume à venir remontent jusqu'au temps présent, en instruisant l'Église et en lui donnant le pouvoir d'être le témoin de ce royaume. Aujourd'hui, le royaume des cieux ne doit pas être confondu avec un lieu de soumission totale à la domination de Dieu. Même les lieux célestes attendent la consommation des âges. Paul apprend aux Éphésiens que Dieu a confié à son Église la mission de défier les puissances spirituelles des ténèbres dans les lieux célestes (3 : 10, 6 : 12). L'action de l'Église dans le monde a une influence directe sur l'équilibre des forces dans les lieux célestes.

1 : 4–6. L'élection a toujours lieu avant le début du monde, et le choix de Dieu n'est déterminé ni par la pression ni par les caprices du temps. De même qu'Israël, le peuple bien-aimé, a été choisi dans l'éternité, ainsi Christ (le Fils bien-aimé) a été choisi avant la fondation du monde (Jean 17 : 24). Ainsi aussi notre élection découle-t-elle directement de celle de Christ, avant le début du monde. D'après Paul, les Israélites, en vertu

de leur statut de peuple élu, étaient les enfants « d'adoption » de Dieu (Romains 9 : 4). De même, les chrétiens, en vertu de leur appartenance à Christ (« en lui »), sont aussi des enfants d'adoption de Dieu. L'utilisation, par Paul, des termes « plaisir » et « bien-aimé », qui, dans les cercles chrétiens primitifs, étaient appliqués au Fils de Dieu, est un écho de la déclaration du Père, lors du baptême de Jésus : « Celui-ci est mon Fils *bien-aimé* en qui j'ai mis toute mon *affection* » (les italiques sont de moi, Matthieu 3 : 17 et, en parallèle, II Pierre 1 : 17). C'est ici que se révèle la signification d'une bénédiction adressée au Père du Seigneur Jésus (1 : 3) : tout comme l'affection de Dieu pour un Israélite dépendait de l'affection de Dieu pour Israël, ainsi l'affection de Dieu pour un chrétien ne dépend que de l'affection du Père envers son Fils bien-aimé.

1 : 7. La « rédemption » est le fait de payer une rançon pour la libération des esclaves et l'affranchissement des condamnés. Comme le démontre cette eulogie (1 : 3–14), le vocabulaire de Paul est celui de l'Ancien Testament. Exode 21 : 28–30 illustre de fort belle manière le processus de rédemption, dans la vision du monde des Hébreux. Dans ce passage, si un bœuf frappait mortellement une personne, et qu'il était établi que son propriétaire savait qu'il présentait un danger, mais qu'il ne l'avait pas surveillé, ce bœuf *et* son propriétaire étaient mis à mort. Cependant, si la famille de la victime imposait une rançon (en lieu et place de la peine de mort), c'était le prix à payer (par le propriétaire ou par quelqu'un d'autre) pour le libérer de la peine de mort. Dans le Nouveau Testament, le péché nous ayant rendus esclaves du péché (Jean 8 : 34 ; Romains 7 : 14), la peine de mort a été prononcée contre nous, comme salaire du péché (Romains 6 : 23). La « victime » du péché est la Loi, qui a été violée par le pécheur. La rançon de la

Loi, c'est le sang de Christ. La mort violente de Jésus a satisfait à cette exigence de substitution.

1 : 8–10. Dans la traduction que donne la Septante de Daniel 2 : 28–29, le mot *mysterion* (*mystères*, qui est rendu dans la version Louis Segond 1979 par « secrets »), désigne un événement qui sera révélé à la fin des temps. Toutefois, si, d'une manière générale, Paul adopte cette signification pour ce terme, il lui ajoute une signification technique, qui renvoie au dessein unifié de Dieu pour l'univers. Christ révèle ce dessein à ceux qui croient. Le mystère révélé est l'unification des ères. (Reportez-vous à la note concernant 1 : 6, relative à l'eschatologie des deux ères enseignée par Paul.) Christ, dans sa nature divine, représente le ciel; dans sa nature humaine, il représente la terre. Étant monté au ciel et ayant été exalté à la droite de la puissance de Dieu, il est devenu le « mécanisme » de communication entre le ciel et la terre. Le Dieu-homme domine désormais sur l'univers et règne sur les deux royaumes avec puissance. Malgré le caractère en apparence insurmontable de la rupture causée par le péché, Christ à la double nature a réconcilié Dieu avec l'humanité, le ciel avec la terre, le siècle présent avec celui à venir, et les Juifs avec les païens. (Reportez-vous à 2 : 14.) Cette unification s'achèvera à la fin des temps. Apocalypse 21 : 1-3 présente de fort belle manière cette vérité. Le récit finit par cesser d'osciller constamment entre le ciel et la terre; le ciel descend sur la terre, et une grande voix proclame : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple ». Le point culminant de l'eulogie de Paul, dans l'Épître aux Éphésiens, constitue la base de toutes les déclarations de Paul dans cette épître. C'est grâce à la réalité de l'administration par Christ de l'univers que l'Église, son corps, peut désormais intégrer deux peuples qui naguère étaient ennemis; c'est grâce à cette réalité que l'Église

peut se lever et défier les esprits méchants qui oppriment les gens et qui rivalisent pour le pouvoir (3 : 10, 6 : 12).

1 : 11–14. Paul s'identifie certainement à ces deux catégories de croyants de son époque, les Juifs et les Grecs. Cependant, le lecteur doit prendre en compte dans ce texte le passage de la première personne du pluriel à la deuxième personne du pluriel. Dans 1 : 11, 12, 14, Paul parle peut-être de lui-même et des croyants d'origine juive de son époque. Ici, il utilise le « nous ». Il avait été promis à leurs ancêtres une terre en héritage et une postérité, et ils étaient les premiers disciples de Christ, les premiers à croire en lui. Par contre, 1 : 13 pourrait s'appliquer principalement aux païens. Là, Paul passe tout à coup à la deuxième personne du pluriel : « vous aussi ». Lorsqu'ils sont devenus croyants, le Saint-Esprit les a « scellés », tout comme les croyants d'origine juive avaient été scellés (le récit de Pierre et de Corneille dans Actes 10-11 établit ce processus). On scellait (on marquait au fer chaud) le bétail et les esclaves, pour éviter qu'ils ne se perdent ou qu'ils ne se fassent voler ; Ézéchiél invoque cette métaphore, pour désigner ceux qui seraient épargnés de la colère de Dieu (Ézéchiél 9 : 4–6). Paul y recourt ici pour parler du signe commun qui indique l'appartenance au peuple de Dieu : le don du Saint-Esprit, qui est également le « gage de notre héritage ». À la fin de cette eulogie extensive, incomparable, mais apparemment spontanée, Paul conclut par une observation qui laisse entendre que la bénédiction que nous possédons maintenant est peu de chose, comparée à celle qui nous attend, au jour de notre complète rédemption.

1 : 16. Ses incessantes actions de grâces ne signifient pas qu'il s'agit là d'une prière ininterrompue. Elle suggère au contraire des habitudes de prière d'ancien Juif dévot, qui consistaient en des moments de prière réguliers le matin, à

midi et le soir. En d'autres termes, Paul n'a jamais oublié de rendre grâce pour les Éphésiens, dans ses *prières*.

1 : 17. Il est incontestable que Paul a prié pour la sécurité et la protection de ses frères chrétiens ; mais le contenu de ses prières (des requêtes adressées à Dieu), dont il nous parle dans ses ordonnances, révèle combien il sait se concentrer sur d'autres sujets. Dans I Corinthiens 1 : 4-8, il prie pour l'enrichissement de l'Église en matière de connaissance et de dons spirituels ; dans l'Épître aux Philippiens, il demande une constante communion « dans l'Évangile » avec l'Église ; dans Colossiens 1 : 9, il prie pour qu'elle soit « rempli[e] de la connaissance de [la] volonté [de Dieu] » ; dans II Thessaloniciens 1 : 11-12, il prie pour que Dieu la juge « digne de l'appel » et que « le nom de Jésus soit glorifié en [elle] » ; et dans Philémon 4-6, Paul prie pour que la participation à la foi de ses destinataires « soit efficace pour la cause de Christ, en faisant reconnaître en nous toute espèce de bien ». Paul ne parle pas de ses prières pour la sécurité physique de ses destinataires. Toutes les prières qu'il exprime reflètent des préoccupations d'ordre pastoral. Il se soucie prioritairement de la maturité chrétienne de ses congrégations. Ici, dans l'Épître aux Éphésiens, il prie pour que ses destinataires reçoivent « l'esprit de sagesse » et la « révélation ». La sagesse est l'application pratique de la connaissance, et la révélation nous donne un aperçu des réalités profondes qui demeurent souvent cachées, en raison des circonstances actuelles.

1 : 18. Il ne s'agit pas de l'espérance de *votre* appel ; Paul parle de l'espérance de *son* appel. L'appel implique une élection et la manifestation du dessein de Dieu dans l'histoire. Connaître « l'espérance [qui s'attache à] son appel », c'est comprendre que celui qui a été appelé connaîtra un certain succès dans l'accomplissement de cet appel.

1 : 20–22. (Reportez-vous à la note concernant 1 : 3b, pour un commentaire approfondi sur l'expression « dans les lieux célestes ».) Il semble que les Éphésiens, qui passaient pour être fort superstitieux dans l'Antiquité, éprouvaient une grande peur spirituelle, au moment où Paul rédigeait cette épître. Le rappel incessant de la supériorité de Christ (et donc de celle de l'Église) sur les puissances spirituelles peut trahir cette anxiété. Dans Actes 19, les Éphésiens ont passé deux heures à crier à tue-tête : « Grande est la Diane des Éphésiens » (Actes 19 : 34). Diane est le nom latin d'Artémis. (Concernant Artémis, reportez-vous à la section « Contexte historique », en introduction à l'Épître aux Éphésiens, ci-dessus.) Le culte à Artémis était si puissant que les Éphésiens lui avaient bâti un magnifique temple. Cette tradition impressionnante et séculaire avait été à l'origine de la création de l'une des merveilles architecturales de l'Antiquité, mais elle suscitait encore une bonne volonté et une sympathie telles, qu'elle pouvait, lorsqu'elle était menacée, mobiliser la population tout entière. Face à cela, il est peu étonnant que Paul ait prié pour que les Éphésiens comprennent que Christ avait été exalté et qu'il règne désormais sur toutes les catégories d'êtres spirituels : principautés, forces, puissances et dominations. Soucieux d'enseigner aux Éphésiens que cela est vrai, Paul, comme à son habitude, en appelle aux Écritures (que les Éphésiens étaient censés connaître). Il invoque dans ce passage deux prophéties messianiques de l'Ancien Testament : Psaume 110 : 1 et Psaume 8 : 6.

1 : 23. L'Église, en tant que corps de Christ, représente la plénitude de Christ, qui est en train de remplir à tous égards l'univers (« tout en tous »). Malgré sa trompeuse simplicité, cette affirmation est lourde de sens : l'on ne saurait ignorer sa signification pour l'ecclésiologie, l'évangélisation et la missiologie. Alors que Christ remplit tout le cosmos de son règne

absolu, l'Église, dans cette ère seule, est « remplie » de Christ et est soumise à sa totale domination. Et, si toutes les puissances spirituelles *reconnaissent* l'autorité de Christ (voir Actes 19 : 13), seule l'Église *accueille* cette autorité. Avoir la plénitude de Christ, c'est accepter avec reconnaissance sa domination. Ainsi donc, la domination de Christ s'étend, à mesure que l'Église se répand. L'expansion de l'Église fait reculer les puissances spirituelles qui oppriment les gens et, par ricochet, elle étend davantage la domination de Christ.

2 : 1-3. Paul poursuit le développement de l'idée avec laquelle a conclu le chapitre précédent, concernant l'expansion de la domination de Christ, grâce à une Église qui accueille son autorité. Il rappelle à ses lecteurs leur soumission antérieure aux ennemis spirituels de Dieu et la gracieuse opération de salut de Dieu. Ce qui est rendu ici par « le train de ce monde » renvoie littéralement aux usages de ce siècle, et le prince (*archon*, « dirigeant ») de « la puissance de l'air » renvoie à l'étroite proximité de la puissance du mal qui réside « dans les lieux célestes » (3 : 10). Ainsi, les croyants d'Éphèse ont autrefois marché selon les principes et les diktats du présent siècle, qui est corrompu. Mais, contrairement à la domination de Christ, cette domination est temporaire et éphémère. En tant que puissance du siècle présent, son influence se limite à la tyrannie actuelle ; elle ne peut faire appel qu'aux éléments les plus bas de la nature humaine : la convoitise et les désirs de la chair et des pensées. Les « enfants de colère » sont donc ces êtres humains éloignés de Christ et maintenant exposés au jugement. Ainsi, nous avons non pas un, mais trois facteurs qui concourent à l'état d'immoralité de l'être humain : (1) l'environnement (« le train de ce monde ») ; (2) l'influence

démoniaque (« le prince de la puissance de l'air »); et (3) la nature humaine déchue (« par nature des enfants de colère »).

2 : 6. Si, dans d'autres Épîtres, Paul parle de la résurrection du croyant comme d'un espoir futur (Romains 6 : 5-8; II Corinthiens 4 : 14; Philippiens 3 : 11), il présente ici la résurrection du croyant comme un événement qui a déjà eu lieu. Lorsque Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts, il a également ressuscité tous ceux qui étaient « en Christ ». Paul, dans son eschatologie, insiste quelquefois sur la réalisation future, mais quelquefois aussi il souligne la réalisation actuelle chez le croyant. Nous vivons dans le « chevauchement » des deux royaumes, le royaume de Dieu et celui des ténèbres. (Voir la note concernant 1 : 3b.) S'« asseoir ensemble dans les lieux célestes avec Christ », c'est participer aux bénédictions spirituelles et à la puissance du siècle à venir tout en vivant toujours dans le siècle présent, qui est corrompu. En d'autres termes, les croyants vivent dans la réalité d'un futur déjà présent.

2 : 7-10. Paul est ici impressionné par le fait que Dieu semblait n'avoir aucune raison fondamentale pour sauver les croyants; par notre valeur intrinsèque, nous ne méritions pas sa grâce. Il s'agissait d'un acte de pure et absolue bonté de sa part. Un cynique pourrait rétorquer que Dieu l'a fait pour qu'on puisse faire sa louange. Mais cette réponse serait peu satisfaisante, puisque le Dieu de Paul n'a pas d'égal; il n'a besoin de louanges de personne. Il a créé le monde par sa propre volonté. Et lorsque le monde est tombé en disgrâce, aucun facteur éternel ne l'a obligé à le sauver. Le besoin — pour autant qu'il y en ait un — est né de lui-même; il n'était motivé *que* par la compassion. Quelle merveille, à la lumière de tout cela, que ce désir de « montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce ». Dieu ne cherche pas à impressionner le monde

à venir par une démonstration de puissance brute. Il désire, au contraire, être connu pour sa grâce. Sa nature est intrinsèquement désintéressée et généreuse. Nous ne sommes pas sauvés par les œuvres. Et pourquoi ? Parce que nous sommes *son* œuvre. Les bonnes œuvres que nous accomplissons ne constituent pas la base de notre salut ; elles sont plutôt le résultat de son œuvre. À la lumière de l'enseignement extensif de Paul sur l'amour de Christ dans cette épître, quelle triste ironie du sort que de voir l'apôtre Jean, après avoir félicité les Éphésiens pour leurs œuvres, les blâmer pour avoir abandonné leur « premier amour » (Apocalypse 2 : 2-4).

2 : 11. La circoncision réalisée « par la main de l'homme » s'oppose à l'alliance rendue possible par l'œuvre de Dieu seul.

2 : 12. Les « alliances » (remarquez le pluriel) représentent toutes les alliances traitées avec Abraham, Isaac et Jacob.

2 : 13. Paul, en écrivant ces lignes, pensait probablement à Ésaïe 57 : 19 (« Je mettrai la louange sur les lèvres. Paix, paix à celui qui est loin et à celui qui est près ! dit l'Éternel »). Ce passage parle de la paix de Christ ; toutefois, Paul modifie, dans ce passage prophétique, le rôle que jouent les adverbes « loin » et « près ». Si dans Ésaïe, ceux qui sont éloignés restent éloignés, même en ayant sur eux la paix de Dieu, l'apôtre affirme que ceux qui étaient éloignés ont été rapprochés.

2 : 14-22. Le « mur de séparation » était la loi de Moïse. Dans les cercles juifs de l'époque de Paul, elle était souvent décrite comme une « clôture impénétrable autour d'Israël » qui l'empêchait de se mélanger avec d'autres nations. (Voir la *Lettre d'Aristée*, du deuxième siècle avant J.-C., 139.) Les ordonnances de la Loi (à ne pas confondre avec la loi morale qui, elle, s'impose à tous les peuples) — notamment la loi diététique de la circoncision — ont exacerbé l'inimitié entre les Juifs et les païens. Cette inimitié a été abolie par la crucifixion

de Christ. Le premier Adam représentait toute la race humaine lorsqu'il a désobéi à Dieu ; de même, Christ, le dernier Adam, représentait toute la race humaine lorsqu'il a *obéi* à Dieu (Romains 5 : 19). Tout comme le péché du premier Adam a créé une distance entre Dieu et l'humanité, et qu'il a donné lieu à l'instauration d'une division *temporaire* entre le peuple élu et les nations, de même, l'obéissance du dernier Adam a aboli la distance entre Dieu et l'humanité (« accès auprès du Père dans un même Esprit ») et a rendu possible une réunification des peuples de la terre en un nouveau corps : le corps de Christ. En n'offrant qu'un seul salut (« dans un même Esprit »), il a rendu toutes les races égales et leur a accordé un même droit d'accès. Et à partir des deux groupes de peuples de base (les Juifs et les païens) a été créée une nouvelle race humaine ; le dernier Adam en est la tête fédérale ou « la pierre angulaire ». Cette nouvelle création est caractérisée par deux aspects singuliers : (1) la naissance dans cette nouvelle race n'est pas une naissance naturelle (comme c'est le cas dans l'ancienne création), mais c'est une naissance par la foi ; et (2) ce nouvel homme est un être social qui transcende l'esprit de clocher qui divisait autrefois les nations, et il préfigure le siècle à venir où il n'y aura plus de divisions entre les nations ; il n'y aura plus alors « qu'une seule nation, soumise à Dieu ; indivisible ». Alors que toutes les races tiraient leur origine du premier Adam, dans le dernier Adam sont réunies toutes les races. L'Église, en tant que corps d'ensemble de ce dernier Adam qui est Christ, reflète ce nouvel ordre de la création. L'image du temple présentée en 2 : 20-22 suggère la présence de Dieu du ciel qui, par son corps, demeure en l'humanité et avec celle-ci en sainteté. Sa structure organique et multiraciale est un puissant témoignage de la paix apportée par Christ et de la présence du royaume de Dieu à venir.

3 : 1. Paul s'apprêtait à faire une prière d'intercession (« À cause de cela »); il interrompt sa prière à la fin de ce verset pour s'engager dans une digression importante sur la nature de son ministère. Après avoir décrit son ministère et les souffrances qu'il a endurées pour les croyants, il reprend sa prière (3 : 14) : « À cause de cela ». L'expression « Moi, Paul » vise à mettre de l'emphasis sur la déclaration qui suit. Paul recourt à ce type d'emphasis pour introduire des mots d'une extrême importance : I Thessaloniens 2 : 18; I Corinthiens 10 : 1; Galates 5 : ; Philémon 19. Il se décrit lui-même comme un prisonnier, ce qui, effectivement, a souvent été le cas durant son ministère. Au moment où Paul écrit ces lignes, il est probablement en prison soit à Césarée (Actes 23-26), soit à Rome (Actes 28). Le dernier lieu semble beaucoup plus plausible, puisque Paul mentionne spécifiquement sa mission auprès des païens, comme étant la cause de sa détention à Rome (Actes 28 : 28).

3 : 2. « Si [du moins] vous avez appris » laisse penser que les lecteurs (ou les auditeurs) de Paul ne le connaissaient pas tous personnellement. S'ils l'avaient bien connu, il aurait plutôt écrit : « Vous *connaissiez* la dispensation de la grâce de Dieu, qui m'a été donnée pour vous » (comme il l'a écrit dans Galates 4 : 13 : « Vous savez que ce fut à cause d'une infirmité de la chair que je vous ai pour la première fois annoncé l'Évangile »). Il est donc probable que cette épître était une lettre circulaire envoyée à un grand nombre d'églises de maison à Éphèse. Le terme rendu ici par « dispensation », dans le texte grec, est *oikonomian*. C'est de ce terme que provient notre mot « économie »; à l'époque de Paul, ce terme désignait la gestion ou la charge d'une maison (*oikos*). Dieu a confié à Paul la gestion de sa maison (ou de sa famille), qui incluait désormais aussi les païens.

3 : 3-7. Reportez-vous la note sur Éphésiens 1 : 8-10, précédemment, pour un commentaire exhaustif autour du *mystère* auquel Paul fait référence dans ses écrits. Christ est l'objet de ce mystère, et le caractère inclusif de l'Évangile (pour les Juifs comme pour les païens) en constitue l'une des mises en garde (dans I Corinthiens 15 : 51, il renvoie à la transformation du croyant, au dernier jour ; dans Romains 11 : 25, il renvoie à la restauration finale d'Israël). Même si le Messie avait été promis dans l'Ancien Testament (Romains 1 : 2-3), et même si Dieu avait promis à Abraham que les nations païennes seraient bénies en lui (Galates 3 : 8), les patriarches hébreux n'avaient pas prévu la réunification de ces deux peuples en une seule *alliance* et en un seul *corps*. Le mystère a été également révélé et confié aux « saints apôtres », qui, en leur qualité de témoins oculaires de la vie, de la mort et de la résurrection de Christ, sont les garants de l'authenticité de l'Évangile ; et il a été révélé aux prophètes de l'époque, qui en avaient reçu la révélation par le Saint-Esprit. Dans Éphésiens 3 : 6, Paul présente trois aspects du mystère révélé par la résurrection de Christ : les païens sont des cohéritiers, ils forment un même corps (avec les Juifs croyants), et ils « participent à la même promesse ». Le terme « promesse » a une telle prééminence, qu'il est quelquefois facile de l'ignorer ; cependant, dans le vocabulaire de Paul, il revêt une signification théologique et historique et un sens particulier. Dans un passage majeur (Galates 3-4) où Paul décrit les principes fondamentaux de la relation entre la Loi et le salut, il qualifie de « promesse » l'alliance que Dieu a traitée avec Abraham. L'alliance de la promesse avec Abraham consistait en l'instauration d'un moyen de justification. Ainsi, Abraham ayant reçu cette promesse par la foi, les croyants sont devenus des « héritiers selon la promesse » (Galates 3 : 29). Cela, bien sûr, laisse ouverte la possibilité pour les païens de recevoir

le salut. Et l'objet de cette promesse est le don du Saint-Esprit (Galates 3 : 14). Donc, quand Paul parle des païens comme « participant » à la promesse, ici dans Éphésiens 3 : 6, il utilise un langage qui rappelle les promesses globales dont Dieu a fait grâce à Abraham ; plus encore, il parle de l'œuvre et de la réception du Saint-Esprit.

3 : 8. La louange que Paul adresse à Dieu s'est intensifiée de façon remarquable dans ses Épîtres, à mesure qu'il voyait s'approcher le moment de la récompense. Son admiration pour Dieu s'est accrue de manière inversement proportionnelle à son estime de soi. Vers l'an 57 après J.-C., Paul écrit qu'il est « le moindre des apôtres ». Et à la ligne suivante, il écrit : « Par la grâce de Dieu je suis ce que je suis » (I Corinthiens 15 : 9-10). Vers l'an 62 après J.-C., Paul écrit ici, dans Éphésiens 3 : 8 qu'il est « le moindre de tous les saints » ; il poursuit immédiatement en parlant des « richesses incompréhensibles de Christ ». À la fin de sa vie, vers l'an 64 après J.-C., il déclare être le « premier » des pécheurs ; cependant, après l'avoir écrit, il adresse à Dieu ce qui est probablement l'une des plus belles louanges écrites de la plume d'un mortel : « Au roi des siècles, immortel, invisible, seul Dieu, soient honneur et gloire, aux siècles des siècles ! Amen ! » (I Timothée 1 : 15-17) Plus Paul se voyait petit, plus Dieu devenait glorieux à ses yeux.

3 : 10. Pour Paul, le corps de Christ est la nouvelle création que Dieu utilise pour mettre en œuvre la réalité qu'il entrevoit pour les nouveaux cieux et la nouvelle terre ; son Église incarne la réconciliation et la paix profonde qui prévaudront, au siècle à venir. Ici, il la voit prendre sa place, en tant qu'autorité cosmique et entité spirituelle. Par son apparition dans les cieux, elle avertit les autres puissances spirituelles que leur incontestable domination est maintenant renversée. Reportez-vous à la note

concernant 1 ; 8-10, pour un commentaire exhaustif sur le rôle actuel de l'Église dans « les lieux célestes ».

3 : 14. « À cause de cela » indique que Paul est sur le point de reprendre la prière d'intercession qu'il a commencée au verset 3 : 1. Fléchir les genoux est une position standard d'humilité et de soumission au Tout-Puissant (Philippiens 2 : 10).

3 : 18-19. Il est intéressant de voir que Paul ne prie pas pour que les croyants *aiment* davantage Christ. Au contraire, il est plus essentiel que les croyants aient une meilleure compréhension de l'amour de *Christ*. Il mentionne les quatre dimensions spatiales (la longueur, la largeur, la profondeur et la hauteur), mais sans leur adjoindre aucun objet (il les laisse avec une ellipse : la longueur *de quoi*? la largeur *de quoi*?). Le lecteur perçoit ainsi que Paul a atteint la limite du langage pour décrire l'amour de Dieu (tout comme lorsqu'il utilise les mêmes termes pour mesurer l'amour de Christ, dans Romains 8 : 39). Cet amour surpasse la connaissance et, par ricochet, les capacités descriptives du langage. Comment peut-on savoir ce qui est au-delà de la connaissance ? À peine la question est-elle posée, qu'elle trouve sa réponse : Paul doit prier pour que les croyants puissent recevoir ce type de connaissance que seul l'Esprit peut apporter. Reportez-vous à la note concernant 1 : 23, pour un commentaire approfondi sur la signification, chez Paul, de la plénitude de Dieu.

3 : 21. Cette magnifique doxologie, qui accueille et exalte la souveraineté absolue de Christ, se termine à juste titre par un « Amen ». Ainsi, Paul attribue toute gloire à Christ et ponctue cette prière par un « Oui ! » emphatique. Alors que Paul prie pour que l'Église accepte la souveraineté de Christ (« que vous soyez remplis » et « plénitude de Dieu » dans 3 : 19), il prend sa propre louange comme modèle de cette acceptation.

4 : 1-3. Après quelques lignes rédigées au sujet des réalités rendues possibles par l'œuvre de Christ pour la communauté des croyants, Paul poursuit en présentant la façon dont devrait vivre le croyant en conséquence de cet inlassable amour de Dieu. À partir d'ici, et jusqu'à la fin de l'épître (à l'exception du post-scriptum de 6 : 21-24), Paul adopte une rhétorique d'exhortation. Même si, en apparence, l'Église (la nouvelle création) annonce la fin de ce siècle et donne au monde et aux puissances du monde un aperçu de la manière dont Dieu recréera les cieux et la terre, elle doit encore atteindre sa destinée ultime et reste constituée d'êtres humains imparfaits, ayant encore besoin de croissance. L'exhortation de Paul décrit l'appel du chrétien et prodigue des instructions précises. Il est intéressant de remarquer que c'est d'abord en termes d'harmonie chrétienne que Paul pense à ce que c'est que d'« accorder sa vie » à l'appel chrétien. La division constitue un rejet direct de cet appel et un déni de la révélation du mystère, qui, comme l'observe Paul dans 3 : 3-9, consiste à réconcilier les païens avec les Juifs et représente la réalisation de la nouvelle création issue de deux ennemis naturels. Il n'est donc pas surprenant que les trois vertus mentionnées (humilité, douceur et patience) soient des vertus de renoncement de soi. Christ, le chef de cette nouvelle création, ayant fortement incarné ces vertus sur la terre, son corps se doit aussi de les incarner. Il devient maintenant clair que Paul affirme que le corps et le sang de Christ ont aboli toute inimitié entre ces deux peuples dans 2 : 13-16 : Il fournit là l'exemple ultime de ce que c'est que de renoncer à ses droits et à ses prérogatives, par souci pour les autres. S'étant lui-même considéré comme un prisonnier (*desminos*) pour le Seigneur en 4 : 1, ne l'oublions pas, il demande aux croyants, en 4 : 3, d'accepter le lien (*syn-desmos*) de la paix. Le « lien de la paix » : l'expression est quelque peu paradoxale ; les catégories

semblent même s'exclure mutuellement. Les liens confinent, tandis que la paix tend à libérer. Cependant, Paul utilise ce paradoxe pour souligner la réalité d'après laquelle la vraie paix s'obtient au prix le plus élevé qui soit : la restriction volontaire de ses propres libertés, dans le souci d'obtenir collectivement une plus grande liberté en Christ.

4 : 4-6. Alors qu'il vient d'en appeler à l'unité avec les mots les plus forts qui soient, il s'applique maintenant à les qualifier. Il ne désire pas voir les chrétiens unis en toutes circonstances ; en réalité, l'unité n'est pas une fin en soi. Cette unité est à faire uniquement en matière de doctrine apostolique, que sous-tend une série de sept articles de foi. Considérant les noms du seul Dieu, il mentionne tout d'abord l'*Esprit*, probablement parce qu'il vient de mentionner « l'unité de l'Esprit », au verset précédent. En connexion avec le seul Esprit existe aussi « une seule espérance » de l'appel du croyant. Cet appel nous ramène au verset 2 : 18, où il est écrit que le « seul l'Esprit » nous donne accès au Père. *Un seul Seigneur* est un terme christologique qui, dans le Nouveau Testament, s'applique au Fils de Dieu. Il est significatif que Paul parle d'« une seule foi » et d'« un seul baptême », en rapport direct avec la référence au seul Seigneur. Affirmer que Jésus est Seigneur constitue le cœur de la confession chrétienne (dans les Épîtres de Paul, le terme « Seigneur » signifie souvent Jésus exalté ; reportez-vous particulièrement à Philippiens 2 : 11, où il est universellement reconnu comme tel) ; quant au nom « le Seigneur Jésus », c'est le nom invoqué au baptême (Actes 19 : 5). Il n'y a pas une foi et un baptême pour les Juifs, et un autre pour les païens. Le seul Dieu et *Père* est le but ultime du croyant, auquel les rôles d'Esprit (Éphésiens 2 : 18) et de Fils (Jean 14 : 6) donnent plein et libre accès.

4 : 7. L'utilisation que Paul fait ici de la « grâce » illustre bien la polyvalence de ce terme, dans ses écrits. Il ne l'utilise pas directement ici en rapport avec le pardon des péchés. Pour Paul, la grâce se comprend principalement comme une force ou une puissance surnaturelle, qui symbolise la singularité de la présence et de l'œuvre de Dieu. Elle est un don de Dieu, qui permet au croyant de répondre à son appel et d'accomplir sa mission.

4 : 8-16. Dans 4 : 8, Paul, qui fait preuve d'une incomparable maîtrise des Écritures de l'Ancien Testament, combine librement Nombres 18 : 6 et Psaume 68 : 18, un psaume qui célèbre la descente de Dieu du mont Sinaï et son ascension du mont Sion. Pour comprendre pourquoi Paul remplace « *pris* en don des hommes » par « *fait* des dons aux hommes », le lecteur doit se rappeler que le Psaume 68 : 18 décrit en partie un évènement rapporté dans Nombres 18 : 6 : « Voici, j'ai *pris* vos frères les Lévitites du milieu des enfants d'Israël : donnés à l'Éternel, ils vous sont *remis* en don pour faire le service de la tente d'assignation » [les italiques sont de moi]. « Prendre » et « remettre » sont deux représentations d'une seule et même action ; Paul utilise une Écriture pour en interpréter une autre. Dans les synagogues de l'époque de Paul, le Psaume 68 était associé au don de la Loi (c'est-à-dire à la Pentecôte) et au don du sacerdoce lévitique à son peuple (faits qui, comme nous l'avons vu, sont décrits dans Nombres 18 : 6). La raison qui le pousse à citer le Psaume 68 est donc claire : Alors que Dieu accorde à son peuple Israël le don de ceux qui auraient la charge du Tabernacle (qui était la demeure de Dieu), il accorde également à son peuple des ministres qui surveilleront et qui nourriront le « temple du Saint-Esprit », qui est son peuple eschatologique. Tout comme le Tabernacle autrefois, l'Église abritera la présence de Dieu. La descente de Dieu du ciel correspond à l'Incarnation,

et son ascension ainsi que la distribution du butin de la victoire (des ministères spéciaux pour soutenir, équiper et stabiliser les différents ministères de la communauté) sont décrites comme étant la glorification de Christ.

4 : 17. La « vanité de leurs pensées » est la futilité qui caractérise les pensées des païens. Le vide de leur vision du monde les a amenés à rechercher des distractions inutiles.

4 : 21. C'est la première fois que le nom de Jésus est écrit seul dans cette épître. Il semble s'agir là d'un choix stratégique, qui fait référence à la vie terrestre de Jésus : une vie qui nous a « enseigné », au sens le plus complet du terme, comment vivre.

4 : 22–24. Le fait de se dépouiller du « vieil homme » et de revêtir « l'homme nouveau » équivaut à retirer un vêtement pour en porter un autre. Cet homme nouveau est fait, comme Adam et Ève dans Genèse 1 : 26, à l'image de Dieu : « créé selon [à l'image de] Dieu ».

4 : 25. La phrase « que chacun de vous parle selon la vérité à son prochain » est une citation presque mot pour mot de Zacharie 8 : 16. La raison pour laquelle Paul invoque les mots de ce prophète, c'est probablement que Zacharie 8 contient des instructions sur la manière dont se conduira le peuple racheté de Dieu, dans la Nouvelle-Jérusalem. Le recours à cette citation renseigne assez bien le lecteur sur la perspective que Paul avait de l'Église de son temps. C'est le peuple eschatologique de Dieu, lui qui regroupe les gens venus des extrémités du monde.

4 : 26–27. Cette allusion à l'Ancien Testament est aussitôt suivie d'une autre. Paul invoque cette fois Psaume 4 : 4 : « Tremblez, et ne péchez point ». L'utilisation de ce Psaume par Paul lui sert de contexte pour les instructions qu'il prodigue. Dans Psaume 4 : 4, l'auteur se plaint d'avoir été injustement outragé, mais il exprime sa confiance que Dieu le bénira. Au verset 4, Dieu lui permet finalement de trembler (de colère) face

à l'injustice, mais il lui défend de pécher. Il lui est demandé, au contraire, de parler en son cœur sur sa couche, et de se taire (c'est-à-dire de laisser tomber). Paul rappelle à ses lecteurs que la colère qui se prolonge conduit au péché. Ce n'est pas un péché en soi que de se mettre en colère, mais à partir d'un certain point, la colère devient de la rancœur. Une telle tendance ne convient pas à la nouvelle création; elle fournit à l'ennemi une occasion pour transformer l'injustice, dont nous ferons inévitablement l'objet, en motif de rejet de notre appel.

4 : 30. Dans une autre citation de l'Ancien Testament, Paul évoque Ésaïe 63 : 10. Cette référence d'Ésaïe rappelait elle-même Exode 33 : 12-14, qui raconte la rébellion d'Israël contre Dieu, ce qui a attristé l'Esprit. Comme toutes les fois où il cite l'Ancien Testament ou qu'il y fait allusion, Paul prend soin d'inclure la voix des patriarches, dans sa lettre au peuple de la nouvelle alliance de Dieu. Ésaïe rappelait une étape spéciale du récit du salut d'Israël. Yahweh venait de délivrer Israël miraculeusement, et Israël était sur le point d'entrer en Terre promise. L'auditoire de Paul se trouve à une étape similaire du récit de son propre salut. Ils venaient, eux aussi, d'être délivrés et ils sont sur le point d'entrer dans leur destinée promise. Il serait dangereux d'attrister l'Esprit, comme avaient fait jadis les enfants d'Israël.

5 : 3. Après l'exhortation à l'amour sacrificiel (4 : 1-5 : 2), Paul se tourne maintenant vers son opposé : l'immoralité sexuelle. L'adultère et la fornication regroupent tous les péchés impliquant des rapports sexuels illégitimes. Ces péchés sont contraires au renoncement de soi qui est censé caractériser la conduite chrétienne : ce sont des actes d'égoïsme intrinsèques. En fait, ils sont si contraires à l'image de Christ que, comme le démontre ce texte (« Que l'impudicité, qu'aucune espèce

d'impureté, et que la cupidité, ne soient pas même nommées parmi vous»), Paul recule de dégoût, à la pensée qu'un chrétien puisse être qualifié de fornicateur.

5 : 4. Ces propos grossiers et vulgaires sont interdits, en raison de leur caractère déshumanisant et dégradant. Nous devons, au contraire, avoir un langage digne d'un chrétien, c'est-à-dire ponctué d'actions de grâces. Les paroles constituent souvent le reflet de notre manière de voir la vie et de percevoir les gens de notre entourage. À la lumière de la dignité du sacrifice de Christ pour les êtres humains, il convient d'entourer d'actions de grâces les paroles que nous prononçons.

5 : 5. L'expression « n'a » laisse entendre que ces péchés nous empêchent de participer à la réalité présente. Dans les Épîtres de Paul, le « royaume de Christ » désigne le royaume actuel, *tout proche* de Dieu, ce royaume qui, grâce à l'Église, s'étend maintenant à travers le monde. Cependant, le « royaume de Dieu » désigne généralement ce royaume à venir, pleinement réalisé et exempt de péché (I Corinthiens 6 : 9, 10 ; Galates 5 : 21), dans lequel l'univers sera complètement soumis à la domination de Dieu. Les deux juridictions de ce seul royaume fusionneront un jour, comme l'écrit Paul, lorsque Christ remettra le royaume au Père, et Dieu sera ainsi « tout en tous » (I Corinthiens 15 : 24).

5 : 7. Paul ne veut pas dire ici que le chrétien ne devrait pas être en contact avec les « fils de la rébellion » (ceux qui restent insoumis à la domination de Christ). Il leur interdit plutôt de participer à leur péché.

5 : 8. Le judaïsme qui se pratiquait juste avant la naissance de Christ, pour parler du combat entre le bien et le mal, on faisait appel à l'imagerie d'un combat entre la lumière et les ténèbres. Comme le démontrent les rouleaux de Qumram, la communauté de Qumram utilisait abondamment ce langage. Les premiers chrétiens ont adopté et développé ce langage.

Les ténèbres sont l'état du cosmos qui régnait, juste avant l'œuvre créatrice de Dieu (Genèse 1 : 2), et la lumière est sa première création, c'est-à-dire la création qui *annonçait* le reste de l'œuvre créatrice de Dieu. En appelant son auditoire les « enfants de lumière », Paul utilise non seulement un langage très familier pour son auditoire, mais il lui rappelle aussi sa position unique dans le processus de recréation de l'univers, entrepris par Dieu. Leur présence signifie que Dieu s'est encore mû au-dessus des ténèbres et qu'il a encore une fois proclamé : « Que la lumière soit ! ».

5 : 10. Examiner « ce qui est agréable », c'est discerner ce qui est agréable à Dieu.

5 : 11-12. « Condamner », c'est exposer ou révéler ce que les ténèbres cherchent à cacher.

5 : 14. Cette citation établit un parallèle étroit avec quelques passages de l'Ancien Testament (Ésaïe 26 : 19, 60 : 1 ; Jonas 1 : 6). Cependant, il est improbable que cette citation provienne directement (de la version grecque ou hébraïque) de l'Ancien Testament. La source la plus probable de cette citation est un cantique de l'ère chrétienne primitive. Le contexte de ce cantique semble être le baptême. L'Église primitive a possiblement chanté ce cantique durant la procession baptismale. Si tel est le cas, son utilisation par Paul ici cadre bien avec son enseignement, qui engage les croyants à se rappeler quand et comment ils ont renoncé à leurs anciens modes de vie. Il rappelle les premiers moments de conversion du croyant, quand il est sorti des ténèbres pour entrer dans le royaume de lumière. En outre, Paul cherche à encourager les croyants à chanter des cantiques, dans 5 : 19. Il se peut qu'il ait lui-même montré l'exemple de cette exhortation, et qu'il l'ait préparée.

5 : 17-21. La « volonté du Seigneur » renvoie souvent à une destination ou à un résultat (par exemple, un choix de carrière,

un appel au ministère, le choix d'un futur conjoint, etc.) que l'on ne réussit à atteindre que par une intense prière, par des conseils personnels ou par le savoir. Cependant, Paul soutient dans cette Épître aux Éphésiens que la volonté de Dieu n'est ni mystérieuse ni inconnue. La volonté du Seigneur est connue ou, du moins, elle *peut être connue* de manière imminente. Avec la venue de Jésus, la volonté de Dieu n'est désormais plus un mystère (reportez-vous à 1 : 9). La volonté de Dieu s'est pleinement manifestée dans la vie, la mort et la résurrection de Christ. La volonté de Dieu a plus à voir avec l'attitude à tenir dans la conjoncture qu'avec des questions relatives à l'avenir inconnu. Dieu veut nous voir mener notre vie, tel que Jésus a mené la sienne. C'est ce que Paul souligne dans l'instruction qu'il prodigue : « Soyez remplis du Saint-Esprit ». Les termes « rempli[s] » et « plénitude », dans Éphésiens, renvoient systématiquement au rôle de plus en plus important du royaume de Christ. (Reportez-vous à la note concernant 1 : 23.) Paul utilise cinq verbes pour décrire la manière de comprendre la volonté de Dieu : s'entretenir, chanter, célébrer, rendre [grâce] et se soumettre (5 : 19-21).

5 : 22. Après avoir comparé les voies de l'ancienne création avec celles de la nouvelle (5 : 3-21), Paul consacre la section suivante (5 : 22-6 : 9) à donner des conseils sur la vie domestique ; on retrouve le même genre de conseils (bien qu'en abrégé) dans Colossiens 3 : 18-4 : 1 et I Pierre 2 : 18-3 : 7.

5 : 23. C'est Christ, et non pas le mari, qui est le sauveur du corps (ailleurs dans le Nouveau Testament, le terme grec rendu par « sauveur » ne s'applique qu'à Jésus). Cependant, même si Paul ne veut certainement pas dire ici que la femme doit adorer son mari, il existe une réelle analogie entre Christ et le mari. Enfin, la relation du mari avec sa femme doit être une relation sacrificielle.

5 : 24. L'expression « En toutes choses » s'oppose ici à la tendance moderne à limiter l'autorité du mari. Cependant, ce texte suppose tout autant que le mari ne cherche, tout comme Christ, qu'à faire le bonheur de son épouse.

5 : 26. Le contenu de ce verset est inspiré d'Ézéchiel 16 : 8–14. Dans ce passage, il est écrit que Dieu a fait disparaître le sang qui était sur Jérusalem, il l'a ointe d'huile et l'a revêtue de vêtements de reine. La « parole », dans l'expression « la sanctifier par la parole », rappelle l'Évangile (I Pierre 1 : 25).

5 : 27. Cet état « glorieux » décrit l'Église, dans sa dimension eschatologique (Apocalypse 21 : 9–11). Malgré les anciennes imperfections de ses membres et son âpre guerre contre les puissances spirituelles (voir Éphésiens 6 : 12), elle sera désormais sans tache. La beauté de l'Épouse de Christ ne sera surpassée que par la magnificence de l'Époux.

5 : 28. Il est intéressant d'observer que l'apôtre n'utilise que quarante mots (dans le texte grec) pour conseiller les femmes, mais jusqu'à 115 pour conseiller les maris. Le rôle de la femme, même s'il est décrit dans la relation de Christ avec l'Église, aurait été plus évident dans le contexte patriarcal de l'Antiquité. Mais les instructions de Paul à l'attention des hommes, sur la base de l'amour de Christ pour l'Église, auraient semblé, au contraire, peu familières et contraires à la culture. Il fallait donc de plus amples explications. La déclaration « celui qui aime sa femme s'aime lui-même » risque, au premier abord, de sembler saisissante — et égoïste — en particulier après un enseignement extensif et prolifique sur l'idéal d'amour et celui du renoncement de soi. Cependant, en parlant ainsi, il rappelle Genèse 2 : 24, où il est écrit que le mari et la femme sont « une seule chair ». Dans le mariage, il n'y a entre les deux conjoints aucune place pour que les intérêts de l'un s'arrêtent là où commencent les intérêts de l'autre. L'alliance conjugale

entre le mari et la femme reflète, comme nulle autre forme de relation, l'alliance de Christ avec l'Église.

6 : 1. Ici, Paul s'adresse directement aux enfants, ce qui signifie qu'il s'attendait à ce que les enfants écoutent, comprennent et mettent en pratique la lecture de cette épître.

6 : 2. La culture qui a présidé à la naissance de la foi chrétienne était une culture d'honneur et de honte. Sa philosophie était presque entièrement fondée sur les codes d'honneur et de honte. « Honorer » signifie montrer le respect qui est dû ; ce terme a un champ d'application plus vaste que l'obéissance. Honorer un parent, c'est perpétuer la mémoire, la réputation, les principes moraux et le bien-être de la famille. Honorer ses parents, à l'époque de Paul, tout comme cela devrait être le cas à notre époque, cela signifie également prendre soin d'eux et subvenir à leurs besoins, durant leurs vieux jours.

6 : 4. En exhortant les parents à ne pas « irriter » leurs enfants, l'apôtre les engage à éviter de recourir à des punitions excessives ou à une discipline arbitraire, et à ne pas les humilier. À l'opposé des méthodes d'éducation sévères du monde gréco-romain, la discipline parentale devrait s'inspirer de la douceur et du désintéressement caractéristiques du Seigneur. Dès le foyer, les pères devraient *personnellement* inculquer une éducation chrétienne à leurs enfants et veiller au développement de leur personnalité.

6 : 6. Ceux qui cherchent à « plaire aux hommes » ne font que présenter une apparence d'intégrité, alors qu'en réalité, ils dissimulent de mauvaises intentions et de la malhonnêteté. L'esclave chrétien, celui dont Dieu est le Seigneur de l'homme intérieur (3 : 16), doit considérer toute action comme rendant hommage à l'intégrité et à la persévérance de Christ, le Roi.

6 : 9. Sénèque, un moraliste romain émérite, contemporain de Paul, a lancé un jour ce qui est devenu un célèbre dicton : « Tous les esclaves sont des ennemis » (*Epistulae Morales* 47.5). Paul comprend, au contraire, que de telles hiérarchies socialement construites ne sont que de simples fictions : des fictions sans intérêt, lorsqu'il s'agit de déterminer la vraie valeur d'un individu aux yeux de son Créateur. C'est pourquoi il demande aux maîtres de respecter la dignité de leurs serviteurs, car elle leur vient de Dieu.

6 : 10. Paul emprunte le motif de l'armure du Seigneur au prophète Ésaïe (Ésaïe 11 : 4-5 ; 49 : 2 ; 52 : 7 ; 59 : 17). Dans ces passages, Yahweh est souvent désigné comme étant « l'Éternel des armées », qui venge son peuple. Cette armure n'est ni la conception ni la propriété des chrétiens ; c'est l'armure du Seigneur. La phrase « soyez forts » fait écho aux paroles de Yahweh à Josué, qui devait poursuivre la mission de Moïse et conduire Israël en Terre promise (Josué 1 : 6). Et elle rappelle les mots de Zacharie concernant la promesse de Dieu de « fortifier par l'Éternel » ceux qui étaient revenus de la déportation à Babylone (Zacharie 10 : 12). La congrégation de Paul est entrée dans un moment eschatologique similaire : la rédemption de ses membres est proche.

6 : 11. Se revêtir de toutes les armes du Seigneur, c'est essentiellement le même acte que de revêtir « l'homme nouveau » (4 : 24). Contrairement aux soldats qui, le jour de la bataille, combattaient derrière des murs ou sur des chevaux, les fantassins revêtaient tous les accessoires de l'armure. Ces divers accessoires leur permettaient d'engager l'ennemi tout en restant à couvert de ses attaques, qui pouvaient survenir d'un côté comme de l'autre.

6 : 12. Le monde occidental moderne se laisse souvent bercer par un faux sentiment de sécurité ; même les chrétiens

se trouvent parfois à opposer au mal une réponse léthargique. Pour un croyant d'aujourd'hui spirituellement amorphe, des passages comme celui-ci peuvent résonner comme l'écho d'un lointain passé primitif. Mais à l'époque de Paul, ils renvoyaient les croyants à des expériences plus réelles que le monde matériel autour d'eux, et ils leur donnaient des orientations et des directives concrètes pour la vie quotidienne. Le mal que l'Église doit exposer (3 : 10, 5 : 13) se nourrit de notre ignorance, il se propage par notre indifférence et devient de plus en plus insidieux (et donc dangereux) par notre inactivité spirituelle. L'armure spirituelle est nécessaire, en raison de la nature de l'ennemi ; nous n'avons pas affaire à de simples mortels : nos ennemis sont engendrés dans les hauteurs d'une autre atmosphère et sont spécialement préparés à répandre la destruction. Mais le chrétien est appelé à engager ces ennemis à un niveau profondément personnel. Notez que le verbe utilisé ici, dans 6 : 12, n'est pas « combattre » (dans le sens d'une guerre tactique), mais « lutter », ce qui suggère un contact rapproché et un combat corps à corps énergique. Ces esprits sont démoniaques et ont souvent été vénérés comme des divinités dans le monde antique (I Corinthiens 10 : 20). Les chrétiens ont été transférés hors de la juridiction des puissances des ténèbres (5 : 8, 16) ; cependant, loin de soustraire les chrétiens à l'éventualité d'un affrontement avec ces puissances, ce transfert en réalité implique et nécessite un conflit. Les lieutenants de l'ennemi reconnaissent la résistance des chrétiens et cherchent à la saper.

6 : 14. La première pièce d'armure est la vérité. Cela est convenable, étant donné que l'ennemi ne se sert pas de la force brute. Au contraire, il use de subtilité ; il camoufle ses armes les plus fatales sous un déguisement de respectabilité ; le mal se déguise en bien, ses mensonges blasphématoires ont, au premier abord, le goût d'une illumination et d'une sagesse

profondes, ses attaques surviennent souvent par l'hérésie (I Timothée 4 : 1 ; I Jean 4 : 1). La ceinture permet au guerrier de combattre avec énergie et en toute liberté de mouvement. Cette ceinture est la même que celle qu'Ésaïe, dans sa vision, voit métaphoriquement Yahweh porter, lorsqu'il venge son peuple (Ésaïe 11 : 4–5). Il en va de même pour l'image du bouclier, à l'exception du fait qu'il provient cette fois d'Ésaïe 59 : 17. Revêtir ce bouclier de la justice, c'est rendre à Dieu sa propre justice — une justice qui fonde notre éthique et nous permet de devenir des « imitateurs de Dieu » (5 : 1).

6 : 15. En préparant le soldat chrétien, Paul oriente à nouveau le lecteur vers Ésaïe (52 : 7), où le prophète voit les messagers de Yahweh apporter la bonne nouvelle de la vraie paix. La vraie paix stabilise le chrétien, le prépare pour le combat spirituel et lui donne une voix, afin qu'il soit un messenger de la bonne nouvelle.

6 : 18. C'est le même Esprit qui donne au croyant un accès auprès du Père (2 : 18) et qui oriente ses prières (ses requêtes). La prière n'est pas incluse dans la métaphore, probablement parce qu'elle récapitule l'acte que pose le croyant de revêtir l'armure du Seigneur ; tout combat spirituel mené contre tout ennemi spirituel devra inclure la prière. La vigilance est un devoir constant dans le Nouveau Testament, et elle est toujours invoquée dans un contexte apocalyptique (Marc 14 : 38 ; Luc 21 : 34–36 ; I Corinthiens 16 : 22 ; Apocalypse 22 : 20). Les prières et la vigilance du croyant ne sont pas un vain exercice ; ils sont directement liés au bien-être des saints.

6 : 19–20. Les passages bibliques qui font référence au fait d'ouvrir la bouche expriment au lecteur l'extrême importance des paroles qu'on s'appête à dire (Psaume 78 : 2 ; Matthieu 5 : 2 ; Actes 5 : 35, 18 : 14). Ici, Paul demande à l'Église de prier pour qu'il puisse parler du mystère (reportez-vous à la note

concernant 1 : 8–10) avec un courage proportionnel à l'importance de ce qu'il aura à dire. L'Épître ayant probablement été écrite alors que Paul était en prison à Rome, il parlait probablement de la possibilité de prêcher au centre même de l'Empire romain antique. En supposant que les Éphésiens aient effectivement prié pour lui, Dieu a écouté leur prière : les deux derniers versets du livre des Actes nous apprennent que Paul a proclamé l'Évangile pendant deux années entières « en toute confiance et sans être inquiété par personne ».

6 : 21–22. Une citation identique, presque mot pour mot, suit le post-scriptum de Colossiens 4 : 7–8. Tychique, un « serviteur fidèle », a acheminé ces deux lettres (et très probablement II Timothée, lorsqu'il était à Éphèse ; reportez-vous à II Timothée 4 : 12).

6 : 24. On perçoit, dans cette phrase finale, la tendresse de l'amour de Paul pour Christ : « [...] aiment notre Seigneur Jésus Christ d'un amour inaltérable ! ». Remarquez l'expression « d'un amour inaltérable » (l'expression grecque pourrait aussi être traduite par « d'un amour incorruptible »). Paul s'attend à ce que l'amour qui a conduit Christ à la mort trouve un amour qui ne meurt pas. Même si cet amour nous conduit à la mort, la menace de la mort ne diminue en rien cet amour, car il est éternel.

Philippiens

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Cette congrégation macédonienne était l'une des rares sources de réconfort de Paul. Quelques rivalités, assez bénignes (pour l'instant), s'étaient manifestées dans l'église.

OBJECTIF

La lettre de Paul, écrite d'une prison, essaie d'apporter un éclairage sur l'utilisation des « titres » et des « signes d'honneur », à la lumière du Calvaire. Paul désirait aussi remercier l'église d'avoir envoyé Épaphrodite, pour le réconforter.

THÈMES

L'humiliation et le dépouillement de Dieu dans l'Incarnation.
La joie persistante du chrétien.

COMMENTAIRE

1 : 1a. « Paul et Timothée, serviteurs de Jésus Christ. » Lorsque Paul écrivait une lettre à une congrégation qu'il ne connaissait pas personnellement (Romains, Colossiens) ou à une congrégation qui avait besoin d'une forte correction (pare exemple, les lettres aux Corinthiens I et II, aux Galates, aux Éphésiens), il se présentait comme étant « apôtre ». Mais lorsqu'il écrivait aux congrégations qui l'avaient chaleureusement accueilli et qui continuaient à le soutenir, Paul semblait ne pas ressentir le besoin de mentionner son titre. Les lettres aux

églises macédoniennes (Thessaloniciens et Philippiens) font partie de cette dernière catégorie. Le ton de la lettre était établi dès le départ; des rappels amicaux étaient prévisibles. Il est significatif que Paul fasse référence à lui-même (et à Timothée) en tant que « serviteurs ». On ne doit pas oublier que dans « L'hymne de Christ » (2 : 6-11), Paul a parlé de « Jésus-Christ » qui avait pris « sur lui la forme de serviteur ». Se faire serviteur était l'incarnation et le véritable reflet de Christ.

1 : 1b. « Évêques. » Les premiers chrétiens ont repris le terme « évêque » de l'administration laïque gréco-romaine. Dans le contexte chrétien, il s'agissait des surintendants et des anciens de l'église.

1 : 5. « La part que vous prenez à l'Évangile, depuis le premier jour jusqu'à maintenant. » Bien que les églises macédoniennes fussent relativement pauvres, l'église de Philippiques était pour Paul un soutien financier de longue date (II Corinthiens 8 : 1-4; 11 : 8). Ainsi, partout où Paul allait prêcher l'Évangile, le peuple de Philippiques le soutenait.

1 : 6. « Le jour de Jésus Christ. » Paul a repris de l'Ancien Testament l'expression « Jour du Seigneur ». Ce sera le jour où le Seigneur viendra juger le monde. Amos l'a qualifié de « jour de ténèbres » et non de lumière (Amos 5:18).

1 : 7. « Dans mes liens. » Même si Paul écrivait cette lettre d'une prison, bien loin des Philippiens, la congrégation s'identifiait si étroitement à lui qu'elle *participait*, dans un certain sens, à ses liens. Plus concrètement, la congrégation était même allée jusqu'à envoyer l'un de ses ministres, Éphaphrodite, lui apporter des cadeaux et lui offrir de demeurer avec lui. Nous apprendrons plus tard qu'Éphaphrodite est tombé gravement malade pendant le voyage, et qu'il a failli mourir. Donc, dans un sens très réel, la congrégation philippienne s'identifiait directement à la souffrance de Paul. Il est intéressant de

comparer la sympathie étroite qui existait entre les Philippiens et Paul avec la relation qu'il entretenait avec la congrégation corinthienne, de laquelle Paul a dit : « Nous sommes fous à cause de Christ; mais vous, vous êtes sages en Christ; nous sommes faibles, mais vous êtes forts. Vous êtes honorés, et nous sommes méprisés! Jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim, la soif, la nudité; nous sommes maltraités, errants çà et là » (I Corinthiens 4 : 10–11). Le contraste entre les deux congrégations et leur apôtre ne pouvait être plus grand. Mais ceux qui ont participé aux liens de Paul ont également participé à la grâce reçue de Dieu. Dans ce contexte, *la grâce* est une forme de soutien divin.

1 : 8. « La tendresse de Jésus-Christ. » Le terme grec *splankna*, traduit dans certaines versions de la Bible par « entrailles », fait référence non pas aux entrailles inférieures, mais bien aux organes « plus nobles » (foie, cœur, poumons) qu'on croyait être à l'origine des affections.

1 : 9–11. « Pour le discernement des choses les meilleures. » L'accent est souvent mis sur l'orthodoxie (les bonnes croyances) et sur l'orthopraxie (les bonnes pratiques). Mais on néglige souvent l'orthopathie (les bonnes affections). Nos affections indiquent pourtant à quel point notre cœur et notre esprit sont alignés (ou mal alignés) sur le bien; nos affections mesurent notre vrai soi. Moïse a commandé à Israël non seulement de croire en un seul Dieu (ce que font même les démons, Jacques 2 : 19), et non pas simplement d'obéir à Dieu; le premier commandement de Moïse était d'aimer Dieu (Deutéronome 6 : 5). Même si nous avons de bonnes croyances et de bonnes pratiques, si nous éprouvons du ressentiment envers ce que nous croyons et ce que nous pratiquons (bien qu'il soit noble d'obéir malgré nos « sentiments »), ce ressentiment est le véritable indicateur de notre état d'âme, et il met en évidence

notre besoin de changer. Ici, Paul a parlé directement aux sentiments, en priant pour que sa congrégation « discerne les choses excellentes ». Plus loin dans la lettre, il reviendra sur ce point, en exhortant ses lecteurs à avoir pour objet de leurs pensées tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable (4 : 8).

1 : 12–14. « Aux progrès de l'Évangile ». L'emprisonnement de Paul (que ce soit à Rome, à Éphèse ou à Césarée) a eu pour effet d'amplifier, au lieu d'étouffer, la prédication de l'Évangile. Son engagement courageux en a incité d'autres à prêcher plus hardiment encore. L'Évangile croît dans les temps de paix, mais il se multiplie pendant la persécution.

1 : 15. « Quelques-uns, il est vrai, prêchent Christ par envie et par esprit de dispute, mais d'autres le prêchent avec des dispositions bienveillantes. » Certains opposants de Paul auraient apparemment cherché à profiter de son emprisonnement pour essayer de se gagner l'affection des églises, au détriment de Paul.

1 : 19. « Grâce à vos prières. » C'est maintenant la troisième fois dans un seul chapitre que Paul mentionne la prière. Avec tout ce qu'il a écrit dans cette lettre, il n'est pas étonnant que la prière fût pratiquement sur le bout de sa plume. Il était en prison, et quel autre moyen de ministère un pasteur a-t-il, dans de telles circonstances ? Paul avait appris quelque part, en cours de route, que la prière n'est pas une fuite de la bataille : la prière, c'est la bataille. Pour Paul, les prières de ceux avec qui il prenait part (1 : 5) et l'Esprit de Jésus-Christ, le Saint-Esprit, voilà les seuls réconforts dont il avait vraiment besoin.

1 : 20. « Je n'aurai honte de rien. » Paul parle de ses propres espoirs en ce qui concerne son imitation de Christ. Il utilise, pour ce faire, le même langage que pour Timothée, en l'exhortant à être « un ouvrier qui n'a pas besoin d'avoir honte, divisant à juste titre la parole de vérité », Dans I Timothée, l'élève de

Paul devait étudier l'Écriture à la manière d'un ouvrier, en évitant la honte et en cherchant l'approbation de Dieu dans la sincérité avec laquelle il étudiait. De même, lorsqu'il a été mis à l'épreuve de marcher sur les pas de Christ terrestre et de connaître ses souffrances, Paul a demandé de prier pour qu'il reçoive l'approbation de Dieu et qu'il relève courageusement le défi, que ce soit par sa vie ou par sa mort.

1 : 21–24. « Car Christ est ma vie, et mourir m'est un gain ». Si Paul devait continuer de vivre, il continuerait à prêcher et à glorifier Christ, en amenant les autres à une plus grande connaissance. De plus, il croit que passer sa vie dans ce monde est un moyen de s'identifier plus étroitement au Christ et de lui ressembler davantage, dans la « communion de ses souffrances ». Au terme de la vie, la souffrance cesse et, avec elle, l'occasion de grandir et de partager la croix de Christ ; et tel l'on est au moment de la mort, tel on sera, même après dix millions d'années dans l'éternité. Mais si Paul devait mourir, Christ serait encore glorifié, car Paul aurait alors le « gain », ou le bénéfice supplémentaire de ne plus être absent du Seigneur. Au moment d'écrire ces lignes, Paul avait du mal à savoir ce qu'il choisirait, s'il en avait la possibilité.

1 : 25–26. « Je resterai ». D'un côté, Paul comprend que sa mort est imminente ; mais de l'autre, il a confiance de pouvoir être disculpé et de revenir à Philippiques.

1 : 28–30. « En soutenant le même combat que vous m'avez vu soutenir ». Dans Actes 18, un magistrat philippin local avait emprisonné et fait battre Paul, sans savoir que ce dernier était un citoyen romain. Le lendemain, Paul a révélé son statut de citoyen, ce qui a terrifié le magistrat, qui savait maintenant qu'il avait violé une loi romaine sacrée, une loi qui donnait aux citoyens romains un droit à un procès juste et équitable, avant tout châtement. Une fois que le magistrat l'a découvert,

il a laissé partir Paul, avec des excuses. La question qui hante ce passage est celle-ci : pourquoi Paul a-t-il attendu d'avoir été battu et emprisonné, pour révéler sa citoyenneté ? Pourquoi ne pas en avoir informé le magistrat avant d'être sévèrement battu ? Luc laisse au lecteur le soin de reconstituer le sens de cet étrange épisode. Mais ici, dans Philippiens, Paul lui-même semble apporter indirectement la réponse. Il a peut-être caché l'information et s'est laissé battre, parce qu'il savait que certains des hommes et des femmes qu'il venait de gagner au Christ n'auraient pas à l'avenir le luxe de prétendre, comme lui, être des citoyens romains, et qu'ils ne pourraient donc pas échapper aux coups et aux emprisonnements. Ne voulant pas que ses nouveaux convertis perdent jamais courage, il s'est peut-être laissé battre, lui et Silas, comme exemple de ce que signifie parfois suivre Christ souffrant. Si tel est le cas, c'est peut-être qu'il faisait ici allusion à cette souffrance, à la souffrance que « vous avez vue en moi » (1 : 30).

2 : 2 « Ayant un même sentiment ». Bien que l'église de Philippiens semble unie et solidaire, comparativement aux Corinthiens, il y a des germes de division. Quatre fois dans un court laps de temps (versets 2-5), Paul fait référence à l'état « mental », l'épicentre de la pensée. Jusqu'à présent, les divisions qui se sont formées ne semblent pas nécessairement avoir porté sur des lignes de doctrine, mais bien sur des lignes de priorité. On commence à se considérer comme méritant X, Y et Z à cause de A, B et C. Mais un autre voit les choses différemment. C'est donc l'état mental qui est la cible de ce passage. Le nombre de plumes qu'on a à son chapeau peut compter pour quelque chose dans le monde, mais pas dans une communauté établie par la grâce.

2 : 3a. « Par esprit de parti ou par vaine gloire ». En 1 : 15, Paul a déclaré que certains prédicateurs prêchaient Christ par « querelle et jalousie ». Ici, le lecteur doit se rappeler que Paul a utilisé à nouveau le terme « conflit », mais cette fois dans le contexte de la congrégation philippienne. Ce qui est plus frappant, c'est que Paul a utilisé le terme *kenodoxe* (ici traduit par « vaine gloire » ; un terme qui signifie le « *désir d'obtenir de la considération* »). Il utilise un mot de la même racine (*keno*; *ekenosen*, « vidé »), pour décrire le processus de l'incarnation de Dieu par Christ (2 : 7). Paul s'attendait probablement à ce que ses lecteurs de langue grecque perçoivent cet écho. Ce qui se fait par « vaine gloire » est le contraire de ce que Dieu a fait, quand il s'est « *dépouillé* » de sa gloire. Bien que la traduction nous ait livré le sens du passage en français, les liens auxquels se rattachent ces échos sont malheureusement enfouis sous des couches de langue. L'étude des mots grecs et hébreux qui se cachent derrière la traduction française des Écritures, à l'aide d'outils tels qu'un lexique ou un logiciel biblique, permet de dégager bon nombre de ces liens.

2 : 3b. « Que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes ». C'est peut-être l'un des ajustements les plus difficiles à faire pour un chrétien occidental postmoderne. Nous vivons dans une culture où « l'estime de soi » est la solution officielle à la plupart des maux de la société. Le principe de sagesse en vigueur est que « tous les hommes sont créés égaux ». C'est le cas en particulier aux États-Unis, où ce principe est inscrit dans le document fondateur. Si la quête de l'égalité aux yeux du droit séculier est essentielle, une telle quête est inadaptée dans une communauté de grâce chrétienne. Si Celui qui a établi cette communauté a renoncé à ses droits divins de créer cette communauté, et s'il a demandé que ses membres échangent eux aussi leurs droits et privilèges

contre une croix, alors le fait de toujours exiger le respect et d'éviter d'être exploité équivaut à rejeter la base sur laquelle on a été sauvé. Le croyant a été sauvé par l'acte d'humiliation totale de Dieu. L'apôtre est allé bien au-delà de l'égalité : il a fait l'audacieuse proposition aux chrétiens de se considérer comme inférieur les uns aux autres, de la même manière que les enfants se considèrent, face aux adultes. Aucune communauté, aucune nation ni aucun peuple, si ce n'est la communauté chrétienne, n'a jamais été créé sur de tels fondements ou appelé à se conduire de cette manière, au quotidien.

2 : 5. « Ayez en vous les sentiments ». Avec cette pensée, Paul évoque un hymne chrétien très ancien. Nous ne savons pas si Paul l'a composé lui-même, ou s'il citait un hymne existant que lui et ses lecteurs connaissaient bien (il y a des arguments solides en faveur de l'une et l'autre proposition. Il est évident que Paul utilisait un chant destiné à l'adoration dans la congrégation, d'après le rythme équilibré des versets 6-11 et le mouvement structurel en deux parties de ses lignes : les versets 6-8 passent du Ciel à la terre, du haut vers le bas, de la gloire à la mort ; les versets 9-11 vont dans la direction opposée : de la terre vers le ciel, du bas vers le haut, de la mort à la gloire. (Le chant « Joie dans le Monde », d'Isaac Watts, imite presque exactement cette structure de mouvement.)

Comme beaucoup de chants chrétiens anciens, cet hymne était christologique, car il enseignait, sous forme de chant, des éléments importants de la doctrine concernant la nature et la vie de Christ. Ces chants auront contribué à encourager l'unité doctrinale et la pureté dans la transmission d'une génération à l'autre. L'emplacement de cet hymne, dans la lettre de Paul, est fascinant. Il vient juste après son exhortation à l'humilité personnelle. En joignant cet hymne à son enseignement sur l'humilité, Paul voulait essentiellement s'assurer qu'à chaque

fois que l'on chanterait ce chant, l'évènement qui y est décrit accompagnerait doucement le chant, comme un piano qui accompagnerait doucement un chanteur d'opéra. Ainsi, le chant enseignerait explicitement la christologie, mais enseignerait implicitement, sans la moindre mention, l'obligation d'humilité chez les chrétiens.

Il est tout aussi fascinant que Paul ait atteint des sommets théologiques, en traitant les questions les plus banales. Comme toujours, il est monté vers ces royaumes sublimes et éternels du mystère, non pas dans la solitude de la contemplation, mais sur les ailes de la mite d'une petite querelle, au loin, entre quelques personnes qui se chamaillent sur ce qui n'est guère plus que des « vaines gloires ». C'est parce que Paul était un vrai théologien. Pour lui, tous nos problèmes terrestres, grands et petits, étaient des problèmes théologiques, qui exigeaient donc des solutions théologiques. La théologie n'était pas quelque chose qu'il valait mieux laisser dans les couloirs tranquilles d'un séminaire ; c'était l'affaire de tous. Aux yeux du lecteur postmoderne, pour qui la séparation de l'Église et de l'État encourage la séparation de la théologie et de l'éthique, Paul peut sembler avoir eu l'habitude de brandir le marteau de Thor pour frapper les moustiques. Mais chez Paul, les petites questions ne reçoivent jamais de petites réponses. La question de savoir pourquoi, par exemple, un homme devient chauve (I Corinthiens 11) n'est pas moins pertinente pour la théologie que celle de savoir pourquoi Dieu a donné le libre arbitre à l'humanité. La théologie se fera un plaisir de répondre aux deux questions.

2 : 6. « Existant en forme de Dieu ». C'est le début de l'incarnation de Dieu en Christ. Le terme *morphe*, traduit ici par « forme », doit avoir le même sens que lorsque Paul parlait de la « forme d'un serviteur », au verset 7. La différence, cependant,

c'est que, contrairement à la « forme d'un serviteur » que Christ Jésus a « revêtu » (forme qu'il ne possédait pas par nature), la « forme de Dieu » était sa nature même, ce qu'il possédait déjà. Mais qu'en est-il du passage qui dit : « il n'a point regardé son égalité avec Dieu comme une proie à arracher » ? Cela sous-entend-il une intelligence séparée de Dieu ? Une telle question va bien au-delà de ce que le texte tente réellement de communiquer. Le verset dépeint en fait Christ comme étant de la nature même de Dieu, mais refusant de voir son incarnation comme une offense contre lui-même.

Le verbe « regarder » (selon la formulation du verset : « n'a point regardé ») est une traduction du grec *hegesato*. C'est le même terme que Paul utilisait pour exhorter l'Église à « regarder (*hegoumenoi*) les autres comme étant au-dessus d'eux-mêmes » (verset 3). Dans ce passage, Paul s'adressait à la « pensée » des Philippiens (voir la note concernant 2 : 5), en dirigeant leurs « pensées » vers les pensées de Christ.

Les rôles de second plan sont les plus difficiles à jouer ; mais dans un monde qui privilégie les solistes, les vedettes et les divas, la communion chrétienne est une symphonie étrange. Paul a dressé un portrait de Christ aux chrétiens et leur a demandé de se considérer comme des serviteurs de tous les autres.

2 : 7. « Il s'est dépouillé lui-même ». L'incarnation de Dieu en Christ fait un pas de plus vers le bas. Il aurait été hautement condescendant pour Dieu de se réduire à un simple roi ou empereur humain. Mais lui qui choisit quel enfant naîtra dans quelle famille, il a passé tour à tour par les familles de César, d'Hérode, de Caïphe, de Pilate, sans jamais considérer les avantages légitimes qu'aurait pu lui apporter l'honneur de naître dans l'une de ces maisons nobles. Il s'est rendu, sans doute, vers la nation la moins estimée du monde, la nation

juive, et dans la famille de Marie, une jeune fille sans pedigree, et de Joseph le charpentier. Dieu a passé outre toute fonction noble et ne s'est accordé que les droits d'un ancien esclave.

Il peut être difficile d'entendre ce passage avec autant de force qu'il en aurait eu dans l'Antiquité. C'est en partie parce que le chrétien contemporain a, pour le meilleur ou pour le pire, ennobli le mot « serviteur ». Aujourd'hui, nous entendons souvent parler de « dirigeants serviteurs » ; on publie des livres sur le thème du « dirigeant serviteur » ; nous pouvons suivre un cours collégial sur le sujet ou obtenir un diplôme complet en leadership serviteur. Nous pouvons qualifier notre style de ministère de « leadership serviteur » ; le terme figure sur beaucoup de CV ; il hante les conversations, sur les réseaux. Mais pas pour le public de Paul. Pour ses lecteurs, la servitude était une humiliation ; elle signifiait une vie sans avenir, une vie sans honneur, une vie sans possibilité d'améliorer son sort. Les serviteurs étaient considérés comme des « non-personnes », qui ne pouvaient même pas se représenter eux-mêmes devant un tribunal. Ils n'étaient pas des citoyens de seconde classe. Ils étaient des non-citoyens. Le titre même de « serviteur » était devenu encore plus ignoble depuis la révolte des esclaves de Spartacus (en 71 av. J.-C.), une révolte écrasée sans pitié par le gouvernement romain : six mille croix avaient été érigées le long d'une route qui menait à Rome, pour les six mille serviteurs rebelles qui avaient suivi Spartacus. À partir de ce moment, les esclaves n'ont plus été considérés que comme un fléau nécessaire. Quand Paul déclare que Dieu est devenu serviteur, il fait un récit qui trace de Dieu un portrait d'une grossièreté incompréhensible.

2 : 8. « Même jusqu'à la mort de la croix ». Dieu en Christ descend encore plus bas. La mort par crucifixion était généralement réservée à ceux qui avaient commis une quelconque

forme de trahison ou qui constituaient une menace pour la stabilité de l'État. La croix était conçue dans un et un seul but : empêcher le reste de la population de suivre les traces des criminels. C'est pourquoi, pour dissuader les rebelles potentiels, les crucifixions donnaient lieu à de grands spectacles publics, conçus pour repousser les limites de ce qu'un être humain pouvait endurer, et pour aller ensuite au-delà de ces limites. Une fois que la victime commençait à s'approcher de ces limites, elle suppliait qu'on ait la bienveillance de l'achever d'un coup de lance romaine dans les flancs.

En tant que criminel d'État, la victime était le suprême paria de la société, un homme tellement au-delà des limites de la décence, tellement indigne de vivre qu'aucune société, pas même une société aussi tolérante que Rome, ne pouvait supporter de l'inclure dans ses rangs. Nous touchons là le point le plus bas du mouvement descendant de cet hymne de l'Incarnation. Dieu n'est pas seulement venu du Ciel pour devenir semblable à un homme et prendre la forme d'un serviteur, mais, après une vie qui a commencé en marge, parmi les animaux d'une étable de Bethléem, et après un semblant de procès dont le verdict avait été décidé avant même qu'il ne commence, il a été déclaré par Rome inapte à être qualifié d'être humain. Considéré comme un danger pour la société, il a été sommairement exécuté sur un instrument symbolisant la cruauté et la brutalité de Rome.

Vu sous cet angle, il est difficile de justifier, au sein d'une communauté établie sur une terre aussi sainte, que quelqu'un cherche à mettre en valeur ses réalisations ou son statut personnel, pour obtenir des privilèges. N'est-ce pas vrai ?

2 : 9. « Le nom qui est au-dessus de tout nom ». Dieu en Christ s'élève. La question du nom exalté mérite réflexion. D'une part, la réponse évidente est qu'il s'agit du nom de

« Jésus ». Le verset suivant dit explicitement que tout genou fléchira « au nom de Jésus ». Il faut cependant reconnaître que le « c'est pourquoi » du verset 9 sous-entend que ce qui vient « après » est une conséquence de ce qui vient « avant ». Le « nom » que reçoit Christ exalté est la conséquence de son humiliation et de sa mort sur la croix. Il a reçu le nom de « Jésus » alors qu'il était dans le sein de Marie (Matthieu 1 : 21), et non pas après sa mort au Calvaire. On répondra peut-être que le don du nom a eu lieu dans l'éternité et que, par conséquent, la question du moment n'est pas pertinente. Mais cette objection ne tient pas compte du sens ordinaire du texte de Paul et de l'accent qui est mis sur le marqueur temporel : « c'est pourquoi ». De plus, le nom « Jésus » (en hébreu : « Josué », « Yahvé sauve ») était un nom commun à l'époque de Paul, et les Écritures ne donnent aucune indication que Jésus/Josué, associé à qui que ce soit d'autre, ait jamais été, en soi, un nom supérieur ou exalté. Le nom qui est au-dessus de tout nom est associé au titre de « Seigneur ». C'est important, parce qu'une partie de l'hymne que Paul citait ici est enracinée dans Ésaïe 45 : 23-24, où Yahvé dit :

Tout genou fléchira devant moi, toute langue jurera par moi. Puis, Ésaïe révèle ce que toute langue confessera :

En l'Éternel seul, me dira-t-on, résident la justice et la force.

En d'autres termes, toute langue confessera l'Éternel. L'hébreu *Adonai* (que l'on traduit généralement par « Seigneur ») en Ésaïe a servi de substitut au saint nom de Yahvé. Lorsque l'Ancien Testament a été traduit de l'hébreu au grec, les traducteurs ont continué la tradition d'utiliser un titre pour Yahvé, préférant *Kyrios* (qui signifie aussi « Seigneur »). (Dans la plupart des traductions anglaises de la Bible, la substitution se remarque généralement à la présence du mot *LORD*, écrit en

lettres majuscules ; les traductions françaises, pour leur part, utilisent généralement le nom de « l'Éternel ».) Ainsi, dans la Bible grecque que Paul a l'habitude de citer, il a lu que le peuple des derniers jours dirait : « J'ai ma justice et ma force dans le *Kyrios* (l'Éternel) ». Ainsi le titre de l'Éternel (ou Yahvé) était intimement lié à cette prophétie sur laquelle Paul s'appuyait. Avec cette compréhension, nous pouvons considérer ce passage comme l'un des plus forts exemples d'une théologie de l'unicité dans le Nouveau Testament. Paul a directement identifié Jésus comme étant le Yahvé devant qui Ésaïe a dit que tout genou fléchirait et que toute langue confesserait.

Nous pourrions nous demander, en outre, si cette interprétation n'aurait pas des implications pour le baptême au nom de Jésus. Comme l'apôtre Pierre l'a dit, Jésus est le seul nom donné sous le ciel, par qui l'on peut être sauvé (Actes 4 : 12). La confession apostolique est : Jésus est Seigneur (Actes 19 : 5 ; Romains 10 : 9 ; I Corinthiens 12 : 3 ; Philippiens 2 : 11). Le nom de Jésus, comme son nom l'indique, sauve précisément parce que, comme Pierre l'a dit, « ce même Jésus, Dieu l'a fait... Seigneur et Christ » (Actes 2 : 36). Il faut aussi se rappeler que la Rome antique n'a jamais été dérangée par les gens qui prétendaient adorer un dieu (ou des dieux) différent(s) de ceux que les Romains eux-mêmes adoraient. Rome adorait beaucoup de dieux ; elle était pluraliste dans sa vision du monde, mais Rome s'attendait à ce que ses sujets n'aient qu'un seul « seigneur » : le seigneur César. Tout groupe prétendant que son dieu était Seigneur, plutôt que César, était considéré comme un danger pour Rome. Des centaines de milliers de chrétiens sont morts à cause de leur affirmation simple, mais profondément courageuse, que Jésus est Seigneur ; et non pas César.

En résumé, nous sommes sauvés au nom de Jésus, et nous devons tout faire au nom de Jésus (Colossiens 3 : 17) ; et la raison en est simple, ce Jésus est Seigneur.

2 : 12. « Bien plus encore, maintenant que je suis absent... mettez en œuvre votre salut avec crainte et tremblement. » Paul était parfois absent de ses congrégations, par choix (par exemple, II Corinthiens 1 : 23) ; à d'autres moments, par contre, son absence lui était imposée. Mais l'absence a toujours joué un rôle important. Bien que la présence apostolique de Paul ait été essentielle pour ses églises, ses absences, forcées ou non, empêchaient les congrégations qu'il avait fondées de former autour de lui un culte de la personnalité et de développer une culture de dépendance insoutenable. Les apôtres allaient bientôt tous disparaître, et ces absences de Paul simulaient ce qui était appelé à devenir une réalité permanente, dans un proche avenir. À l'ère postapostolique, l'Église conserve néanmoins un vestige des apôtres : leurs écrits. Ainsi, l'expérience de l'église des Philippiens, de n'avoir la présence de l'apôtre que sous forme de lettre, était une anticipation de notre époque.

2 : 13–16. « C'est Dieu qui produit en vous ». Le terme « produit » ou « travaille » apparaît trois fois dans les versets 12-16.

2 : 19–24. « Timothée ». Bien que Paul croie que l'église mûrira en son absence, en travaillant à son propre salut, il a toujours l'intention de leur envoyer Timothée. S'il tarde à le faire, c'est que Paul espère que Timothée pourra lui servir de témoin pour sa défense, devant le tribunal.

2 : 29–30. « Recevez-le ». Craignant peut-être que les Philippiens supposent qu'Épaphrodite a abandonné son service auprès de Paul et qu'il est retourné chez lui, démoralisé, à la manière de Jean Marc, dont le zèle missionnaire avait été vaincu par le mal du pays, Paul s'assure de leur faire savoir

qu'il s'est bien acquitté de ses devoirs et qu'il a été renvoyé par Paul, et non pas de son plein gré.

3 : 2. « Prenez garde aux chiens ». Le terme « chiens » était une insulte juive courante envers les païens ; mais Paul semblait ici retourner l'insulte. Il met en garde contre la « concision ». Il ne s'agit pas d'une insulte adressée à tous les Juifs, mais plutôt d'une référence à ceux qui font de la circoncision une forme d'idolâtrie, un chemin vers la perfection. Leur devise peut se résumer en ces mots : Jésus et la circoncision de Moïse mènent ensemble à la perfection. Mais, selon Paul, en matière de salut, tout ce qu'on ajoute à Jésus ne mène à rien. Aucune marque faite sur la chair ne pourrait jamais « ajouter » à une justice qui est venue par la foi en Christ. Une telle philosophie équivaut à une « confiance en la chair ».

3 : 5-12. « Je les ai regardées comme une perte ». On chercherait en vain, dans les écrits de Paul, la litanie des dépendances, des problèmes et des impasses qui ont été abandonnés pour Christ ; c'est un témoignage qu'on entend parfois dans les églises. Paul ne voit pas son passé dans le judaïsme de cette façon. Ce passage n'est pas une liste de choses sans valeur qu'il a « abandonnées » pour « gagner Christ ». Il ne dénigre pas du tout le judaïsme ; s'il l'avait fait, ce passage aurait perdu toute sa force. Le judaïsme n'est pas une « perte ». Paul a dit qu'il l'a « regardé » comme une perte. Quand il a découvert Christ, Paul n'était pas un disciple blasé, déçu du judaïsme. Il n'était pas à la recherche d'un nouveau défi intellectuel et spirituel. En fait, il était si plein de zèle et de passion pour sa foi que, lorsqu'il a rencontré Christ, il était en train de persécuter ce qui représentait pour lui la menace la plus importante au judaïsme : les chrétiens. Tout comme le scintillement des étoiles perd son éclat lorsqu'il est éclipsé par le soleil radieux,

la connaissance de Christ, selon Paul, éclipse la grandeur du judaïsme. Quand le Fils de Dieu s'est manifesté à Paul, toutes les autres prétentions de vérité se sont évanouies. Tout ce qu'il voulait maintenant, c'était de se saisir de ce qui s'était déjà inéluctablement saisi de lui. S'accrocher à un judaïsme sans Christ, après avoir rencontré Christ, aurait été comparable à attendre bêtement que le soleil se couche pour se mettre à chercher, à la nuit tombée, une pièce de monnaie perdue.

3 : 13. « Oubliant ce qui est en arrière ». La mémoire joue un rôle essentiel, dans la religion. Au cœur de la célébration de la Passion de Christ se trouve cette parole : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22 : 19). Lorsque Paul parle d'oublier, il fait référence aux accomplissements passés et aux symboles de prestige. Il faut les oublier, pour chercher à remporter un prix plus élevé : l'appel céleste de Dieu. Pour Paul, « l'appel céleste » dépassait l'entendement humain et conduisait à des fins que seul Dieu pouvait voir. Paul a renoncé, depuis longtemps, au droit de contrôler son propre destin, de donner à Dieu cinq sous d'obéissance pour dix sous de bénédiction. C'est là l'ancien Paul, le Paul dont chaque acte d'obéissance était calculé en vue de « progresser » dans la vie. Plus maintenant. Il ne s'intéresse qu'à une seule chose : Christ crucifié. C'est le prix ; c'est l'appel céleste.

Quand Paul dit de quelqu'un ou de quelque chose qu'il est « en Christ (Jésus) », il fait souvent référence aux moyens par lesquels on s'inscrit dans la nouvelle ère du règne de Dieu. Être « en Christ » fait contraste avec être « en Adam » (Romains 5). L'appel céleste de Dieu « en Jésus-Christ » ferait alors référence à l'appel de Dieu à participer au règne de Christ.

3 : 15-16. « Au point où nous sommes parvenus, marchons d'un même pas ». Être « parfait » veut dire être sans défaut, comme dans le dicton « personne n'est parfait ». Mais dans

son sens plus ancien, « parfait » signifiait « complet ». Ce sens ancien a été conservé dans quelques expressions familières, comme « un parfait étranger ». Paul demande aux membres de la congrégation qui sont « parfaits » de l'imiter dans sa recherche de la connaissance de Christ. Mais, dans cette quête, Paul les pousse à « suivre la même règle », c'est-à-dire de rester fidèles aux principes de la foi. Dans la marche vers le progrès, les règles et les traditions peuvent être considérées comme des ennemis. Et Paul sait qu'il marche sur cette ligne, en exhortant l'assemblée à oublier « les choses qui sont en arrière » (3 : 13). Il ajoute cette note ici pour s'assurer de n'avoir pas été mal compris. La progressivité ne peut pas être associée à n'importe quel mouvement, au mouvement pour le mouvement. Tous les grands mouvements exigent que certaines choses bougent, et que certaines choses restent constantes. Même dans la mécanique d'un moteur de voiture en marche, il faut qu'une partie du moteur reste immobile. Ainsi en est-il de l'évolution de l'Église à travers les âges. Certaines choses changent et sont censées changer ; mais pour que le changement soit positif, il faut que certaines choses restent constantes, pour mesurer le changement.

3 : 21. « Semblable au corps de sa gloire ». Voilà une déclaration explicite qui atteste que notre corps ressuscité sera du même ordre et de même nature que le corps que Christ avait, lors de sa résurrection. Nous n'aurons donc pas un corps « surhumain », mais un corps *vraiment* humain, le corps humain tel qu'il était censé être, avant qu'il ne perde une partie de son « humanité » dans la Chute.

4 : 2. « Évodie... Syntyche ». Cette lettre a apparemment été lue publiquement, et ces deux femmes faisaient probablement partie de l'auditoire. Il semble qu'Évodie et Syntyche aient

été des figures centrales dans la querelle pour le respect et l'honneur, à l'issue de la laquelle Paul avait rédigé l'hymne à la christologie en 2 : 6-11. L'appel qu'il leur lance, à être « d'un même esprit », rappelle la façon dont il a introduit l'hymne précédent : « Ayez en vous les sentiments » (2 : 5).

4 : 3. « Je te prie de les aider, elles qui ont combattu ». (Voir la note concernant I Corinthiens 14 : 33.)

4 : 4. « Réjouissez-vous. » Il est souvent facile d'oublier que la personne qui écrit cette lettre était en prison, et qu'elle faisait face à la mort. Il semble étrange que celui qui se trouve dans une situation désespérée soit celui qui exhorte les gens libres à se réjouir. Cela témoigne du degré d'intensité de la foi de Paul : « Christ est ma vie, et mourir m'est un gain. » (1 : 21)

4 : 5. « Douceur ». Le terme grec ici est *epieikes*, une notion que rend sans doute mal le terme « *moderation* » [modération], que donnent certaines versions anglaises de la Bible.

4 : 10-11. « Mais l'occasion vous manquait ». En envoyant Éphaphrodite avec un don de la congrégation, Paul se souvient des attentions des Philippiens à son égard. De toute évidence, Paul n'a pas eu de nouvelles des Philippiens depuis beaucoup plus longtemps que prévu, mais il atteste qu'il sait maintenant que ce silence est dû à un manque d'opportunité, et non pas à l'indifférence. Mais Paul, qui s'est presque résigné à une mort imminente (tout en sachant qu'il pourrait aussi être libéré), nie avoir vraiment besoin de leur don. Dans un style qui a souvent rappelé aux historiens le philosophe romain stoïcien Sénèque, Paul écrit quelques mots admirables, au sujet du contentement. À la différence de Sénèque, cependant, Paul avait Christ, pour source de sa détermination. Moins Paul possédait, plus il s'approchait de l'image de Christ ; plus Paul possédait, plus il avait du temps pour vivre et proclamer Christ.

Colossiens

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Paul n'avait ni fondé ni visité l'église des Colossiens ; il avait seulement été « informé » de leur foi (1 : 4) ; c'est Épaphras, dont Paul a fait mention (1 : 7), qui semble avoir eu cet honneur. Au moment où Paul écrit cette lettre, l'église semble menacée par un mélange unique de judaïsme et d'erreurs protognostiques.

OBJECTIF

L'apôtre cherchait à démontrer que Christ seul suffit.

THÈMES

La plénitude de Dieu en Christ ; et la plénitude de Christ dans l'Église.

COMMENTAIRE

1 : 1. « Apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu ». Le fait de déclarer lui-même son apostolat, au début d'une lettre adressée à une église particulière, comme nous l'avons vu ailleurs, indique immédiatement que Paul ne connaissait pas personnellement cette congrégation, ou encore qu'il la connaissait, mais qu'il y avait parmi eux des disputes au sujet de ses enseignements ou de son autorité. La lettre aux Colossiens semble révéler l'existence de ces deux situations.

Le nom de Timothée figure dans l'adresse de la lettre, tout comme dans celles de II Corinthiens, de Philippiens, et de I et

II Thessaloniens, probablement à titre de co-expéditeur ou de co-auteur (dans un sens limité). En effet, Timothée était originaire de la vallée de Lycos, où se trouve située la ville de Colosses. Le contenu de la lettre est de Paul ; les collaborateurs de Paul (Sosthène, dans le cas de I Corinthiens ; Sylvain, dans le cas de I et II Thessaloniens) semblent avoir été mentionnés dans la salutation, soit en raison de la relation particulière qu'ils entretenaient avec les lecteurs, dans le cadre de leur ministère, ou encore pour ajouter de la crédibilité à la lettre et favoriser le consensus. Il faut se rappeler que Paul n'était pas encore reconnu par tous comme une autorité en matière de doctrine chrétienne. Un bref coup d'œil à ses lettres le confirmera. La mention des collaborateurs rappelle aussi à quel point Paul voyait ses efforts missionnaires comme un travail d'équipe.

1 : 4-8. « Il nous a appris de quel amour l'Esprit vous anime ». Paul accorde ici tout le crédit dû à l'enseignement d'Épaphras, en affirmant l'authenticité de leur foi, de leur espérance et de leur amour. Et avec la fierté d'un père dans l'Évangile, Épaphras a fait l'éloge de la congrégation, devant Paul et à Timothée.

1 : 9. « Remplis de la connaissance... en toute sagesse et intelligence spirituelle ». Sagesse et compréhension vont souvent de pair, tout au long des Écritures, lorsqu'il s'agit de qualifier les personnages suivants : Moïse (Exode 31 : 3 ; 35 : 31), Salomon (I Chroniques 22 : 12 ; II Chroniques 1 : 10-12), le rameau et la racine de Jessé (le futur Messie) (Ésaïe 11 : 2), et ceux qui craignent Dieu (Proverbes 1 : 7, 2 : 2 ; Job 12 : 13, 28 : 20). Le terme « rempli », que Paul utilise, était également important dans ce contexte. (Voir la note du 2 : 2-10.)

1 : 10. « Marcher d'une manière digne du Seigneur ». « La marche » est une métaphore biblique pour décrire la manière de vivre d'une personne. De nos jours, on parle souvent de sa

« relation avec Dieu ». Les écrivains bibliques avaient tendance à utiliser des termes plus concrets ; ils préféraient plutôt « marcher avec Dieu », une expression moins vague, moins statique, qui ne permet pas à l'individu de fixer les termes de la « relation ». Marcher avec Dieu évoque le cheminement, la constance, le partenariat, et l'accord. Comme dans la plupart des textes de sagesse dans l'Ancien Testament (ex. Psaumes, Proverbes), le mot « marcher », utilisé comme métaphore, trouve son corollaire dans la métaphore des « chemins » ou des « voies ». Devant une personne, il y a deux chemins : le chemin de la sagesse ou le chemin de la folie (par exemple, Proverbes chapitres 1–2). Paul priait ici afin que les Colossiens « marchent » d'une manière digne.

1 : 12–13. « Nous a transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé ». Le transfert du croyant vers le royaume de Christ est un passage d'une ère à une autre. La citoyenneté du croyant passe du royaume maléfique présent vers le Royaume à venir. L'individu vit donc « à cheval » entre deux royaumes, habitant encore dans la réalité d'un monde déchu, mais goûtant déjà aux bienfaits de l'ère à venir du Royaume de Dieu. Ce que l'univers entier connaîtra un jour, le croyant l'expérimente déjà et le rend manifeste dans le présent.

1 : 15–17. « Image du Dieu invisible ». Tout comme Jean, qui a présenté Jésus comme celui qui a « fait connaître » (rendu visible) le Père invisible (Jean 1 : 18), Paul a parlé de Christ comme de l'image (*eikon*) du Dieu qui autrement est invisible. Mais si l'humanité a été faite à l'image de Dieu (Genèse 1 : 26), pourquoi donc Paul semblait-il donner priorité à Jésus, comme image de Dieu ? En quoi Jésus est-il unique, en tant qu'image de Dieu ? Le verset suivant répond à cette question. Paul semblait affirmer que Jésus était le prototype, l'image originelle de Dieu, celui à partir duquel Dieu a dessiné et conçu, à différents

niveaux, le reste de la création. Adam a été fait à l'image de Jésus, qui est l'image de Dieu. Bien que, chronologiquement, Jésus soit né après Adam, dans la pensée de Dieu, Christ était « avant toutes choses » (1 : 17), il est la raison d'être de tout ce qui a été créé, l'objectif qui donne au cosmos son orientation, le but vers lequel toutes choses sont dirigées. En référence au soi incarné de Dieu, la nature humaine de Jésus, en tant que création prééminente, est appelée *prototokos* (le « premier-né »), qui hérite de toutes choses. Il possède à la fois la vraie nature de Dieu et la nature d'un vrai homme, il est l'auteur à la fois du monde invisible (ex., les empires, les principautés et les puissances, qui étaient souvent considérées comme des esprits malins régnant sur le monde) et du monde visible ; sur l'un et sur l'autre, il a domination. Comme Christ est l'image du Dieu invisible, l'Église est maintenant l'image de Christ ressuscité (et donc invisible).

1 : 18–19. « La tête du corps de l'Église ». Le plus grand héritage de Christ, sa plus grande autorité et son plus grand honneur c'est l'Église (1 : 18). La création en six jours s'est faite du bas vers le haut : d'abord les éléments, puis la vie, la vie sensible, et enfin la nature humaine, point culminant de la Création. L'Église, corps de Christ, étant la création finale, elle est la plus haute « créature » de Dieu. Paul ne s'est pas trop préoccupé de faire la distinction entre Christ et l'Église, en 1 : 18. Christ est-il le premier-né d'entre les morts ? A-t-il la prééminence ? Ou est-ce l'Église ? La ligne de démarcation entre les deux est ici floue, et cela semble avoir été intentionnel, de la part de Paul. Quand Christ a été crucifié, les croyants ont été crucifiés avec Christ ; et quand Christ est ressuscité, les croyants sont aussi ressuscités avec Christ.

Il y a eu d'autres résurrections d'entre les morts, avant la résurrection de Jésus ; mais Jésus seul est ressuscité dans le

sens le plus large du terme; il est né d'entre les morts dans un corps incorruptible et n'a plus jamais goûté à la mort. Pour Paul, Christ a la prééminence sur la création, et il en va de même de son Église. Christ est la plénitude de Dieu; l'Église est la plénitude de Christ (Éphésiens 1 : 23); la plénitude de Christ est dans l'Église; et l'Église remplira un jour le monde de la souveraineté de Christ (Actes 1 : 8; Éphésiens 3 : 21). (Pour plus de détails sur le terme « plénitude », voir la note 2 : 2-10.)

2 : 1. « Laodicée ». Laodicée se trouvait elle aussi dans la vallée du Lycos, à une douzaine de kilomètres de Colosses. Il est probable qu'Épaphras ait fondé les deux églises. Ces deux congrégations ont dû avoir des liens entre elles. Paul souhaitait que cette lettre soit partagée dans les deux églises (4 : 16). Il n'avait personnellement vu aucune d'elles; l'expression « voir le 'visage' de quelqu'un » signifiait être physiquement en présence de cette personne. On se demande si les problèmes de l'église de Laodicée (Apocalypse 3 : 15) n'étaient pas semblables à ceux qu'a connus l'église de Colosses, à un moment donné.

2 : 3-9. « Sagesse... connaissance... corporellement toute la plénitude de la divinité ». Comme à Corinthe, les Colossiens semblent avoir flirté avec des éléments du gnosticisme primitif (du grec *gnosis*, « le savoir »), une hérésie à laquelle le christianisme primitif était particulièrement vulnérable. Les gnostiques enseignaient que les dieux inférieurs « émanaient » du Dieu suprême, et que le dieu inférieur de cette chaîne d'émanation avait créé le monde. Le gnosticisme est né, en partie, d'une tentative pour expliquer le péché et la souffrance dans le monde. L'idée qu'un dieu sans intelligence soit responsable de la création semblait être, pour beaucoup de gens, une hypothèse qui correspondait le mieux à la réalité.

De cette hypothèse originale est née une théorie complexe de la cosmologie de l'univers et un système d'éthique propre au gnosticisme. Parce qu'un dieu incompetent avait créé le monde physique et tout ce qui s'y trouve, le monde matériel était considéré comme mauvais ou, mieux encore, comme une prison qui retenait injustement le noble esprit humain. Cet esprit, vu comme une entité bien supérieure au corps, avait ses origines dans le monde invisible du Très-Haut, le Dieu suprême. Le corps humain, en particulier, était considéré comme la suprême manifestation de la méchanceté et de la faiblesse du monde matériel, l'enveloppe maléfique emprisonnant l'esprit. Ainsi, le monde spirituel invisible était bon : c'était celui auquel il fallait aspirer ; le monde visible, au contraire, était mauvais : c'était celui dont il fallait s'échapper.

Les forces des ténèbres (l'ignorance) se sont liguées contre les forces de la lumière (la sagesse) ; le cosmos a donc été divisé en deux camps antagonistes égaux, le bien et le mal. Les agents du Dieu souverain (comme les gourous gnostiques) ont essayé de libérer les gens de la prison du monde matériel, en enseignant à leurs initiés une sagesse (*sophia*) et une connaissance (*gnosis*) cachées (*cryptos*). Ces termes sont devenus de puissants mots clés pour l'enseignement gnostique, lui prêtant ainsi une certaine forme de complexité. Cette complexité a permis à l'enseignement gnostique de puiser à même le vocabulaire de tout autre système religieux qui utilisait des termes comme « sagesse » et « connaissance », dans son enseignement.

De plus, les premiers gnostiques ont qualifié leur philosophie, parfois avec succès, de « complément » à d'autres religions. Une personne pouvait, par exemple, demeurer de confession juive, chrétienne ou adepte d'Osiris ; mais en ajoutant à sa religion d'origine les principes du gnosticisme, elle pouvait atteindre ce que les gnostiques appelaient le *plérôme*,

c'est-à-dire une « plénitude » ou une « complétude » de la connaissance, tout en continuant à rendre hommage à Moïse, à Jésus, ou au sacerdoce égyptien. On peut voir comment le christianisme, en cherchant à sauver les gens du monde actuel, ce monde « méchant », et en rejetant la chair et ses œuvres, pouvait devenir particulièrement sensible à cette persuasion. Leur vocabulaire judéo-chrétien se prêtait lui-même à de telles idées. Les chrétiens pouvaient même être convaincus que Jésus était le plus grand agent de la lumière gnostique, en guerre contre Satan, le maître des ténèbres.

La doctrine gnostique avait cependant une grave incompatibilité, qui empêchait les adeptes du christianisme de l'adopter consciemment à grande échelle : si le monde et la chair étaient mauvais, qu'en était-il donc de l'Incarnation, par laquelle le Dieu suprême s'est manifesté dans la chair, un événement qui semblait bénir la création et œuvrer à sa restauration, plutôt que de la considérer comme une erreur, de la condamner et finalement de la détruire pour toujours ?

Les défenseurs du gnosticisme ont tenté d'y répondre (assez habilement), en affirmant que Dieu n'avait fait que « sembler » se manifester dans le corps humain de Jésus. Ils prétendaient que la chair de Jésus n'était pas une véritable chair, mais une illusion ; ou alors, que si elle était « chair », cette chair n'était pas humaine, mais divine. Les apôtres ont très vite perçu le danger que représentait le gnosticisme. L'apôtre Jean, qui n'est pas du genre à mâcher ses mots, a déclaré : « tout esprit qui se déclare publiquement pour Jésus-Christ venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne se déclare pas publiquement pour Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'Antéchrist » (1 Jean 4 : 2-3). Paul était conscient, lui aussi, de cette menace. C'est probablement la « philosophie » à laquelle il fait référence, dans Colossiens 2 : 8, et qu'il rejette sommairement. Dans certaines

de ses lettres, on décèle à tout le moins quelques efforts pour empêcher le gnosticisme naissant de détourner la terminologie judéo-chrétienne et de déformer l'Évangile. Paul insistait sur le fait que Dieu est venu dans la chair ; l'Incarnation était si complète, qu'en Christ habitait la « plénitude » de la divinité « corporellement » (2 : 9), une expression qui, à elle seule, réfutait l'idée que le croyant avait besoin de quelque chose d'autre, en plus de Jésus, pour atteindre la plénitude (le *plérôme*) de la sagesse. Paul réfutait aussi l'idée selon laquelle l'Esprit de Dieu avait uniquement une apparence de « corps ». Pour Paul, Dieu en Christ a souffert une mort réelle, et non illusoire, et Christ est la plus haute sagesse (*sophia*), le sommet de toute connaissance (*gnose*), et la plénitude (*plérôme*) de Dieu. Paul a utilisé ici ces trois mots clés gnostiques, mais tous les trois en référence à Christ, qui n'est pas un simple fragment de Dieu (comme les gnostiques l'enseignaient) ; il est le *plérôme*, la plénitude de Dieu.

Malheureusement, l'héritage du gnosticisme a survécu et il est toujours présent, comme une sorte de parasite qui a su s'accrocher au christianisme, à travers les âges. Il se manifeste de nos jours, chaque fois que les chrétiens se retirent du monde, qu'ils négligent leur corps comme s'il était sans importance, et qu'ils refusent d'assumer des responsabilités ou de prendre part aux questions sociales, économiques et politiques.

En ce qui concerne le terme « divinité » en 2 : 9, nous ne devrions pas l'interpréter comme désignant une multiplicité d'êtres à l'intérieur de Dieu. Le suffixe *-té* [comme dans le terme « divinité »] s'ajoute aux adjectifs pour former des noms abstraits exprimant la qualité de l'adjectif : bon-té, san-té, loyau-té, pure-té. Le suffixe « *té* » fait référence à un état d'être. Ainsi, « bon -[té] » : la qualité ou l'état d'être bon ; divin [-*ité*] : la qualité ou l'état d'être Dieu.

2 : 11–12. « Une circoncision que la main n’a pas faite. . . ayant été ensevelis avec lui par le baptême ». Dans Romains 6 : 6, Paul parle du baptême qui réduit à l’impuissance le « corps du péché ». Il fait de nouveau référence ici au « corps du péché », mais cette fois-ci pour montrer que la « circoncision que la main n’a pas faite » consiste dans le dépouillement du corps de la chair. Le baptême dans le Nouveau Testament équivaut ainsi, d’après Paul, à la « circoncision » de l’Ancien Testament. Le verset 12 confirme ce rapprochement. Mais pourquoi Paul comparerait-il le baptême à la circoncision ? Qu’est-ce que ces deux rituels ont en commun ? La réponse la plus évidente est que dans la circoncision, la chair du prépuce est littéralement retirée du corps et jetée. De même, dans le baptême, la vieille chair (le « vieil homme ») est enlevée afin que le croyant, qui a « revêtu Christ » (Romains 13 : 14), puisse sortir des eaux du baptême comme nouvelle créature (II Corinthiens 5 : 17). Le baptême est donc l’enlèvement de la vieille chair par la puissance de Dieu, « qui consiste dans le dépouillement du corps de la chair ».

2 : 14. « Il a effacé l’acte dont les ordonnances nous condamnaient ». Paul dépeint ici, de façon frappante, comment la malédiction de la Loi a été crucifiée.

2 : 16–19. « C’était l’ombre des choses à venir ». Certaines sectes juives, tout comme certains chrétiens, étaient sensibles au gnosticisme. En plus d’exiger la circoncision et le respect du sabbat et des lois alimentaires, ces sectes semblaient aussi avoir adopté le langage et la vision du monde du gnosticisme naissant. Il n’est pas difficile d’imaginer qu’une synagogue de Colosses ait pu avoir une certaine influence sur la jeune congrégation chrétienne du lieu. Pour Paul, le sabbat, les fêtes et les lois alimentaires étaient des fragments de prophéties, des ombres projetées dans le passé par l’image de Christ. Dans

un langage qui rappelle quelque peu celui des Hébreux, Paul les avertit que mesurer le salut par l'observation de certaines ordonnances mosaïques équivaut à rejeter la réalité de Christ et à retourner dans l'ombre, là où Christ n'est pas une espérance actuelle, mais encore à venir. Le fait de vivre encore dans ces pays de l'ombre a pour conséquence involontaire un besoin croissant et insatiable d'expériences religieuses concrètes et hautement ritualisées, pour compenser la perte de la foi. D'un côté, une personne prise dans ce piège peut se retrouver dans l'hédonisme, à la recherche d'une confirmation religieuse dans des rituels viscéraux et sexuels ou dans la toxicomanie. D'un autre côté, une personne peut se retrouver dans un mysticisme ascétique extrême, cherchant l'expérience religieuse dans le déni total des besoins et des désirs naturels du corps. Paul s'adresse apparemment à ceux qui étaient attirés par cette dernière tentation. Il avertit la congrégation de ne pas se laisser berner par « une apparence d'humilité », c'est-à-dire par l'acte de mortifier intentionnellement le corps afin de se plonger dans des visions angéliques mystiques, visions qui seraient ensuite racontées avec fierté comme « témoignages », pour chercher ainsi à impressionner les naïfs. Pour Paul, ce sont tous là les symptômes d'un drogué religieux qui, toujours en quête de sa « dose », met une confiance excessive dans « l'esprit charnel » (2 : 18) et trop peu dans un Dieu qui a l'habitude d'agir patiemment, dans les coulisses.

2 : 20–23. « Principes élémentaires du monde ». (Le terme « principes élémentaires » est une traduction du mot *stoicheia*. (Voir la note concernant Galates 4 : 8-10, dans laquelle Paul parle des « rudiments » [*stoicheia*] du monde.)

3 : 5–8. « Faites donc mourir dans vos membres. » Puisque les affections doivent maintenant être orientées vers l'amour des choses plus nobles, le vieil homme doit être assujéti. Paul a énuméré deux séries de cinq péchés, peut-être pour faire écho au Décalogue. En citant « les passions », il fait ici référence à des passions inappropriées qui frôlent la concupiscence ou la dépendance ; les « mauvais désirs » sont des désirs portés vers le mal. (Voir aussi les notes concernant Éphésiens 4 : 22-24 ; 5 : 3, 4.)

3 : 11. « Christ est tout et en tout ». Si Christ réside à la fois dans un esclave et dans un homme libre, alors les deux sont également acceptables à Dieu. Les éléments qui distinguent les êtres humains — l'ethnicité, les coutumes et le statut social — sont maintenant considérés comme sans importance, par rapport à ce qu'ils ont en commun en Christ.

3 : 12. « Revêtez-vous ». De même que Paul a énuméré dix vices dans 3 : 5-8, de même il énumère ici dix vertus. L'expression « sentiments de compassion » fait référence à une profonde compassion qui suscite la miséricorde, plutôt que de la vengeance, comme réponse instinctive à l'injustice. Au sujet de l'expression « entrailles de miséricorde » qui apparaît dans la version Louis Segond, voir la note concernant Philippiens 1 : 8.

4 : 6. « Que vous sachiez comment il faut répondre. » Parler de manière aimable ne se résume pas à avoir les bonnes réponses et obtenir 100 points à un examen biblique et théologique. Paul s'intéresse non seulement aux bonnes réponses, mais aussi à la manière de les apporter. Pour suivre la métaphore de Paul au sujet de l'assaisonnement des aliments, le contenu de la réponse représente l'aliment ; la manière de répondre, c'est l'assaisonnement. Un manque d'assaisonnement approprié peut rendre une assiette de nourriture sans saveur,

aussi nourrissante soit-elle. Une conversation avec un chrétien devrait donner lieu à une discussion animée sur un bon nombre de sujets, et être une occasion de découvrir comment la joie, la bonté, la sincérité et le bon jugement peuvent se trouver réunis en une seule et même personne.

4 : 7-9. « Tychique... Onésime ». Tychique était probablement un converti de Paul, originaire d'Éphèse (voir Éphésiens 6 : 21). Tychique a apporté cette lettre aux Colossiens, accompagné d'Onésime, (l'ancien ?) esclave de Philémon, lui-même dirigeant d'une église de maison à Colosses (Philémon 2). Contrairement à Tychique, pour des raisons que nous ne pouvons qu'imaginer, l'épître ne désigne pas Onésime comme étant un « compagnon de service » (c'est-à-dire un compagnon de mission) de Paul ; son statut d'esclave l'empêchait peut-être de voyager librement.

4 : 10. « Aristarque... Marc, le cousin de Barnabas... Jésus, appelé Justus ». C'est ici que nous apprenons que Jean Marc (Marc) était le cousin de Barnabas, celui-là même qui a accueilli Paul dans la communauté chrétienne de Jérusalem (Actes 9 : 27). Le livre des Actes mentionne une querelle causée par Marc entre Barnabas et Paul (Actes 15 : 36-40). Peut-être tous deux s'étaient-ils maintenant réconciliés, bien qu'il semble y avoir une forme d'invitation à la prudence, dans le rappel de Paul à son sujet : « au sujet duquel vous avez reçu des ordres », un rappel qui laisse deviner que Paul a dû donner des instructions aux Colossiens, par d'autres moyens que cette lettre, sur la manière et les conditions de son accueil. Jésus était un nom commun parmi les Juifs. Le fait de préciser, dans sa note, que ces gens étaient « du nombre des circoncis » nous indique que cette expression n'était pas péjorative, dans la langue de Paul (cf. Colossiens 2 : 11). On peut aussi en déduire que ces hommes, tout en continuant à observer les ordonnances juives, étaient

favorables à la mission auprès des païens (et qu'ils souffraient pour elle, autant que Paul).

4 : 12–13. « Épaphras ». Il est probablement à l'origine du mouvement chrétien à Colosses, et dans les villes voisines de Laodicée et de Hiérapolis. Les paroles chaleureuses et le témoignage de confiance de Paul, à l'égard d'Épaphras, ont peut-être ajouté à la crédibilité de son ministère parmi les Colossiens.

4 : 14. « Luc, le médecin bien-aimé... Démas ». C'est le seul texte qui fournit des détails au sujet de Luc, cet homme dont l'importance de la contribution au Nouveau Testament (en termes de longueur) ne le cède qu'à Paul. Nous découvrons ici non seulement qu'il était médecin, mais qu'il est aussi qualifié de « bien-aimé » : une expression populaire pour désigner quelqu'un qui jouit d'une affection particulière.

Paul a transmis les salutations de Démas ; mais, contrairement aux personnes dont il avait précédemment fait mention des noms, il n'avait pour ce dernier aucune parole de recommandation. Cette relation déjà tiède sera complètement refroidie, par la suite, au moment où Paul écrira II Timothée 4 : 10.

4 : 15–16. « Lorsque cette lettre aura été lue chez vous ». Ce passage nous rappelle qu'une « église », dans une ville, ne désigne pas un seul groupe se réunissant en un seul lieu dans la ville, mais désigne plutôt des églises individuelles qui se considèrent faire partie d'une circonscription plus large. Ainsi, les lettres des apôtres étaient lues à haute voix dans les différentes églises de maison et, au moins dans le cas de cette lettre, envoyées par la suite aux églises de maison dans la ville voisine. Cette façon de faire était certainement une habitude qui encourageait l'unité et la pratique de la foi.

4 : 17. « Archippe ». Ce personnage était membre de la maison de Philémon et peut-être même son fils, puisque le message lui était autant adressé qu'il l'était à Philémon (Philémon 1). Ce verset nous rappelle que nous sommes en train de lire un courrier destiné à quelqu'un d'autre ; il est impossible d'interpréter avec précision ce que Paul attendait de ce jeune homme. Mais ce que nous pouvons tirer de cet échange énigmatique, c'est que : (a) Archippe était appelé à accomplir une tâche particulière, mais qu'il hésitait ou qu'il perdait du temps ; et (b) vu que Paul avait envoyé ce message comme lettre à lire devant toutes les assemblées, il s'attendait à ce que non seulement sa voix à lui réoriente le jeune homme, mais aussi à ce que les églises ajoutent leurs voix à cet avertissement (« prends garde ! »).

I Thessaloniens

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

L'autre église macédonienne, celle de Philippi, de même que l'église thessalonicienne, était la fierté de l'apôtre. Il est important de se souvenir de ceux qui avaient été obéissants et réceptifs aux meilleurs efforts ministériels. On pourrait dire que Paul avait l'habitude, dans ses prières, de les rappeler au bon souvenir de Dieu ; il rendait continuellement grâce à Dieu pour les souvenirs mémorables qu'il gardait des fidèles. Paul écrivait probablement cette lettre de Corinthe, ville dont l'église lui causait bien des soucis. Dans ce contexte, l'habitude que Paul avait de se souvenir de ceux qui ont obéi à l'Évangile n'en est que plus impressionnante encore.

OBJECTIF

Discuter de la *parousie*, la seconde venue de Christ, et en corriger les points de vue erronés.

THÈMES

Le retour de Christ. La persévérance dans la pauvreté et dans la souffrance.

COMMENTAIRE

1 : 1. « Paul, Silvain et Timothée ». Au moment de leur mission à Thessalonique, Paul et Silas (Silvain) étaient des pairs. Avec beaucoup de difficulté, ils ont fondé ensemble la

congrégation de Thessalonique (Actes 17 : 1-10). À cette époque, où Paul débutait dans sa carrière comme évangéliste, Timothée était un apprenti, un peu comme Jean Marc l'avait été avant lui. Il est fort probable que le premier voyage que Timothée ait effectué seul, en tant que messager et substitut de l'apôtre, fut chez les Thessaloniens. Paul n'était peut-être pas encore à l'aise avec l'idée que les choses se passent de cette façon, mais l'urgence le contraignait à envoyer Timothée. L'utilisation de la première personne du pluriel dans l'adresse de cette lettre (nous, à nous, notre) indique que, derrière le texte, les trois personnages parlent d'une seule voix.

1 : 2-3. « Nous rappelant sans cesse ». L'un des traits remarquables de Paul était l'authenticité de ses compliments. Il ne s'est pas laissé contraindre par les règles du protocole épistolaire à faire des compliments flatteurs. Il était généralement poli, mais il était aussi stratégique, sans jamais céder à la flatterie dans ses compliments. Il rendait grâce à Dieu pour les fidèles des églises obéissantes (Philippiens 1 : 3, I thessaloniens 1 : 2) ; il rendait grâce pour la foi des églises qu'il n'avait pas fondées, mais dont il avait beaucoup entendu parler (Romains 1 : 8 ; Éphésiens 1 : 15-16 ; Colossiens 1 : 2-3) ; il rendait grâce à Dieu (à juste titre) pour la grâce accordée à une église récalcitrante (I Corinthiens 1 : 4) ; et il reste muet sur l'objet de ses actions de grâce, quand les relations sont tendues entre lui et la congrégation (Galates, II Corinthiens).

1 : 4. « Vous avez été élus par Dieu ». Bien que l'église des Thessaloniens soit située dans une ville très riche, dans la capitale romaine de la Macédoine, c'était une église pauvre. L'idée que ces personnes pauvres, exclues et marginalisées étaient en quelque sorte les « élus » de Dieu était d'un ridicule absolu. L'évaluation la plus aimable que le monde se faisait de leur importance pour Dieu, c'est qu'ils étaient le peuple que

Dieu avait simplement oublié. C'est pourquoi cette simple déclaration de l'apôtre est un autre exemple de la hardiesse exceptionnelle de la chrétienté primitive. Sans se laisser abattre par les innombrables preuves qui les entouraient et qui témoignaient de leur misère, ils croyaient fermement que c'était le monde qui était misérable et que lorsque Jésus, le « Roi » crucifié reviendrait, il y aurait un revirement de situation radical, comme le monde n'en avait jamais connu.

1 : 5-8. « Un modèle pour tous ». Actes 17 : 1-9 raconte au moins une partie de l'histoire qui se cache derrière ces mots. Jason, l'un des premiers chrétiens de Thessalonique, a dû payer une caution pour que Paul et Silas puissent s'échapper de la ville, relativement sains et saufs. Les Thessaloniens, persécutés et appauvris, étaient une congrégation robuste et un témoignage de courage pour les autres églises.

1 : 9. « Vous vous êtes convertis à Dieu, en abandonnant les idoles ». Le ministère initial de Paul à Thessalonique consistait, en grande partie, à enseigner dans la synagogue (Actes 17 : 1-9) ; il semble pourtant que la congrégation est maintenant composée majoritairement de païens qui se sont détournés des idoles.

2 : 2. « À Philippes ». Juste avant d'apporter l'Évangile à Thessalonique, Paul et Silas avaient été illégalement battus et emprisonnés à Philippes (Actes 16).

2 : 3-8. « Dieu nous a jugés dignes de nous confier l'Évangile ». Paul qualifie l'Évangile de « marque de confiance » qui lui est accordée. Voilà qui en dit long sur la conception que Paul a de l'Évangile, et qui explique beaucoup de choses sur son mode de vie, après avoir rencontré Christ. Nombreux sont ceux qui considèrent l'Évangile comme une tradition qu'il faut accepter personnellement, mais Paul le considère comme

une marque de confiance qui nous a été accordée et que nous devons garder. Il se considère comme gardien d'un précieux héritage que Dieu a réservé à ses enfants. Il a par conséquent démenti toute idée de l'avoir utilisé à des fins personnelles.

2 : 9-12. «Nuit et jour à l'œuvre.» Paul travaillait probablement comme fabricant de tentes (Actes 18 : 3) pendant la journée et, le soir, il enseignait l'Évangile. Vu que son enseignement n'avait pas eu beaucoup de succès dans la synagogue (voir 1 : 9), il est probable que la plupart de ses lecteurs aient eu leur premier contact avec lui dans les ateliers qu'il avait construits pour exercer son métier. C'est sans doute en accompagnant Paul dans le tannage et le découpage du cuir, en travaillant avec l'aiguille et le fil, qu'ils ont entendu l'Évangile. Ceux qui voulaient en entendre davantage ont sans doute invité Paul à venir souper chez eux le soir. Des églises de maison se sont nées de ces rencontres. Le ministre qui, durant la semaine, travaille dans un hôpital, comme mécanicien ou comme vendeur d'assurances, et qui, durant la fin de semaine, exerce son ministère dans la musique et la parole ne devrait jamais avoir honte ni se sentir être un ministre de second ordre, face au ministre qui exerce à temps plein. Le ministre à la double vocation n'est pas dans une condition moins favorable que celle de l'apôtre Paul. Nous célébrons à juste titre la connaissance que Paul a de l'Évangile ; mais sa connaissance de la fabrication des tentes est beaucoup moins appréciée. Pourtant, sans le «travail séculier» de Paul, ses chances d'établir des églises à Thessalonique et à Corinthe auraient été extrêmement faibles.

À la lumière de ce que représentait la fabrication des tentes pour Paul, peut-être devrions-nous nous abstenir d'accoler l'étiquette «séculière» aux professions exercées en dehors du ministère officiel de l'église, comme nous le faisons parfois. Toute profession qui sert à promouvoir l'Évangile, qu'il s'agisse

de boucher, de concierge ou de serveur, est une haute profession, tout aussi indispensable et noble que celle de ministre à temps plein.

2 : 14. « Vous aussi, vous avez souffert de la part de vos propres compatriotes ». De même que les chrétiens d'origine juive de la Judée (un terme qui, lorsqu'il est utilisé en dehors de la Palestine, englobe généralement Jérusalem, Césarée, Samarie, etc.) ont été persécutés par leurs compatriotes, de même les chrétiens de Thessalonique ont souffert, eux aussi, aux mains de leurs concitoyens païens.

2 : 15. « [Les Juifs] sont ennemis de tous les hommes ». L'historien romain Tacite (*Histoires* 5.5) et Juvénal, un satiriste romain (*Satires* 14.96-106), parlaient sans aucun doute au nom de beaucoup de gens, quand ils ont parlé de la haine des Juifs pour les non-Juifs. Josèphe pensait que c'étaient là des exagérations (*Contre Apion* 2.121). La tendance, chez les Juifs, à former des communautés fermées au sein des nations païennes, et leur refus de partager les repas avec les païens et de participer à des célébrations civiques, ont souvent été interprétés comme des exemples d'hostilité passive.

Dans la période qui a suivi l'Holocauste, Paul a fait l'objet de nombreuses critiques pour avoir exprimé des sentiments comme ceux-là (et, étonnamment, on lui en a fait porter le blâme, dans une certaine mesure), pour avoir donné l'élan initial à l'antisémitisme du dernier millénaire et demi. Il faut cependant se rappeler qu'au temps de Paul, les tables du pouvoir étaient inversées : Les chrétiens ont presque été exterminés par un programme soutenu de persécution juive. Paul n'écrivait pas ici en tant que citoyen d'une Europe à majorité chrétienne, mais du point de vue d'une toute petite minorité, pourchassée de ville en ville par ses compatriotes. De plus, ceux qui aujourd'hui accusent Paul d'antisémitisme

ignorent la tradition prophétique juive, dans laquelle Paul lui-même croyait s'inscrire. C'est tout à l'honneur des Juifs que l'histoire regorge d'exemples de Juifs qui ont eu l'intégrité de critiquer leur propre nation. Les prophètes ont surtout fait preuve d'une faculté d'autocritique inégalée (une faculté trop rare dans l'histoire). Et Paul, qui s'était incriminé à maintes reprises en tant qu'ancien persécuteur, s'inscrivait dans cette tradition. Il se condamnait fréquemment, et il n'a jamais hésité à condamner son propre peuple. Ésaïe, Jérémie, Osée, Amos, etc. ont tous fait des déclarations similaires, et dans certains cas, des déclarations beaucoup plus graves, au sujet d'Israël/Juda.

2 : 16. « Mais la colère a fini par les atteindre... » En 49 apr. J.-C., à l'époque où Paul écrivait, Rome a massacré des milliers de Juifs pendant la Pâque (Josèphe, *La guerre des Juifs* 2.224–27). À la même période, l'empereur Claude expulsait les Juifs de Rome (voir Suétone, *Claudius* 25.4). Si Paul avait ces événements en tête, on peut penser qu'à ses yeux, les chasseurs étaient devenus les gibiers.

2 : 19–20. « Couronne de gloire ». Paul appelait les Corinthiens ses « lettres de recommandation » (II Corinthiens 3 : 2) ; mais lorsqu'il parlait des Thessaloniciens, il les appelait sa « couronne de gloire », la source de sa renommée aux yeux du Ciel. Des couronnes (au singulier, en grec : *stephanos*), on en discernait aussi bien aux athlètes victorieux, qu'aux poètes et aux héros conquérants. Contrairement aux sentiments que Paul avait de sa relation avec les congrégations de Corinthe, de Galatie et de Jérusalem, ce qu'il ressentait de sa relation avec l'église de Thessalonique était semblable à ce qu'on ressent, lorsqu'on reçoit une couronne de gloire, une récompense accordée au vainqueur.

3 : 1-13. « Seuls à Athènes ». D'après Actes 17, Paul, Silas et Timothée ont eu du succès dans l'évangélisation à Athènes (ces deux derniers, après avoir été retenus à Bérée, avaient rejoint Paul). Cependant, dans ce passage, nous apprenons que cette mission à Athènes a été plus angoissante pour Paul que Luc ne l'avait laissé entendre. Paul avait apparemment passé à peine plus de trois semaines à Thessalonique, lorsqu'il avait été contraint de partir, en laissant les nouveaux convertis affronter seuls les dernières vagues de persécution. Paul s'était donc vu contraint de prendre la déchirante décision de renvoyer à Thessalonique le jeune Timothée, seul, lui qui avait du mal à surmonter l'intimidation, pour « affermir » les Thessaloniciens (faire d'eux des disciples).

Ce passage est crucial dans notre observation des méthodes apostoliques (et des feux dans lesquels ces méthodes ont été forgées). Ici nous voyons Paul à l'œuvre dans le « ministère du suivi des âmes ». Certains se contentent aujourd'hui de « gagner au Seigneur les âmes » perdues. Nous investissons souvent (à juste titre) beaucoup de temps et de moyens à élaborer des stratégies de « croisades » d'évangélisation, afin d'attirer les gens à l'église. Mais si nous n'investissons pas autant, voire davantage, de temps, d'énergie et de moyens dans le ministère du suivi des âmes, nous ne réussirons pas à modeler notre évangélisation sur celle des apôtres. Paul s'est donné beaucoup de peine à chercher à affermir les convertis ; et tant qu'il n'y est pas parvenu, il était très anxieux. Il est certain que les Thessaloniciens étaient surpris de voir que leur changement de citoyenneté, c'est-à-dire de passer de fils des ténèbres à fils de la lumière, n'avait fait qu'aggraver leur situation sociale. Il arrive souvent que les problèmes des nouveaux croyants ne prennent pas fin quand ils rencontrent Christ ; parfois même, leurs problèmes *commencent* après qu'ils ont rencontré Christ.

Paul, lui-même en avait fait l'expérience. C'est la raison pour laquelle il veillait à ce que les convertis qu'il avait gagnés soient suivis par des enseignants capables de les aider personnellement à comprendre leurs souffrances, à la lumière de Jésus-Christ.

4 : 3–5. « Fortification... sanctification ». Le culte de Dionysos, d'Aphrodite, des Cabires, d'Osiris, et d'Isis, très porté vers l'activité sexuelle, dominait la Thessalonique antique. Il est possible qu'après avoir entendu le rapport de Timothée, Paul ait jugé nécessaire de raffermir leurs enseignements sur la sexualité. Comme le laissait supposer depuis longtemps la tradition de la circoncision, la sensibilité juive ne traitait pas la question du sexe comme une simple fonction corporelle ou comme une question de reproduction ; mais la sexualité s'enracine jusqu'au plus profond de l'âme, et elle est en relation directe avec la position qu'une personne occupe, au sein de l'alliance. Paul a hérité de cette sensibilité et s'en est servi pour façonner les futures mœurs occidentales. Il considérait les pratiques sexuelles comme étant directement liées à la sanctification. Les pratiques sexuelles inappropriées attaquent la nature humaine du fornicateur et entravent ainsi la régénération par le Saint-Esprit de cet être humain créé à l'image de Dieu.

Dans le monde gréco-romain, seules les femmes étaient soumises à des restrictions sexuelles. Les hommes étaient libres de faire presque tout ce qu'ils voulaient. Même l'interdiction de coucher avec la femme d'un autre homme n'avait pas pour but de restreindre la liberté de l'homme ; elle avait pour seul but d'éviter de bafouer l'homme qui aurait été trompé. Mais avec Paul, les choses ont commencé à changer. Dans ce passage, Paul prend l'initiative très inhabituelle de donner des leçons aux *hommes*, et non aux femmes, au sujet du sexe (4 : 1 fit

appel aux « frères »). Pour Paul, les relations sexuelles illicites violent la personne qui les pratique et le Dieu qui a créé cette personne. En établissant un lien entre les pratiques sexuelles, la conscience et l'âme, Paul les a aidés à se détourner des formes de déviation sexuelle déshumanisantes que prend souvent la sexualité, dans la société païenne.

4 : 13. « Ceux qui dorment » est un euphémisme employé pour désigner ceux qui sont morts. Les païens, grecs et romains, désignaient les cimetières sous le nom de *necropolis* (« ville des morts »). Mais les chrétiens, qui avaient de la mort une vision différente de celle de leurs contemporains païens, donnaient à leurs lieux de sépulture le nom de *koimeterion* ou « le lieu du sommeil ». En Occident, la vision chrétienne des cimetières a prévalu, et la langue a conservé ce refus révolutionnaire des premiers chrétiens d'accepter le caractère définitif de la mort. Ainsi, lorsque nous conduisons nos êtres chers à leur dernier repos, nous les enterrons dans « le lieu où ils dorment », c'est-à-dire dans le *cimetière*. Nous ne croyons plus en un royaume ou en une « ville » qui emprisonne à jamais ses citoyens morts. Pour le chrétien, le concept de la mort est passé de celui d'une ville morbide à celui d'un lieu de repos, un lieu où repose le corps fatigué, jusqu'au matin où il se réveillera pour voir le Fils.

4 : 15. « Nous les vivants, restés... ne devancerons pas ceux qui sont décédés ». Nous ne savons pas trop pourquoi les Thessaloniciens craignaient que leur enlèvement sur des nuées précède la résurrection des morts. Mais Paul les a complètement rassurés. (Voir la note 4 : 16-17 ci-dessous.)

4 : 16-17. « Sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs ». Paul décrit, en sons et en images, trois actions impressionnantes qui se produiront, lors de la *parousie* (« la venue » du Seigneur) : La descente du Seigneur à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette « de Dieu ». En

interprétant ce passage, il est important de se rappeler d'abord pourquoi il avait été écrit : il a été écrit pour apaiser la peur des Thessaloniens de voir leurs parents morts empêchés d'avoir part à la résurrection, au dernier jour. La réponse de Paul a pour but de répondre à ces craintes. Paul met l'accent sur le fait que les morts en Christ ressusciteront les premiers, pour bien montrer que, s'il y en a qui devront attendre, au moment de la résurrection, ce sont les vivants. Les vivants attendront, en effet, que les morts ressuscitent d'abord. Mais pourquoi Paul fait-il ressusciter d'abord les morts, plutôt que les croyants, aussi bien les vivants que ceux qui sont morts ?

La réponse réside peut-être dans le fait que Paul a recours ici à une imagerie familière aux Thessaloniens. La littérature gréco-romaine ancienne regorge d'exemples de villes qui organisaient des défilés spectaculaires, à l'occasion de la visite d'un général, d'un roi, d'un empereur ou d'une divinité (la parousie). D'après les récits que nous en avons, les citoyens sortaient de la ville pour aller à la rencontre de la parousie du conquérant et de son entourage. Les citoyens l'accompagnaient ensuite en procession, jusque dans la ville. L'ordre dans lequel la population allait à la rencontre du roi était cependant très révélateur : les plus hautes autorités de la ville allaient en premier à la rencontre du dignitaire. Selon Josèphe, c'est ce qui est arrivé lorsque Vespasien est revenu à Rome, après la conquête de Jérusalem (*La guerre des Juifs* 7.68–72; *Antiquités* 11.329–36). Il semble probable que Paul fasse appel ici à la connaissance que les Thessaloniens avaient de ces processions de parousie : de même que les citoyens de haut rang allaient, les premiers, à la rencontre du seigneur et de son entourage, de même les « morts en Christ », c'est-à-dire ceux qui ont enduré jusqu'au bout avec honneur, rencontreront le Seigneur les premiers,

en guise de récompense pour leur fidélité. Ensuite, nous, les vivants, nous irons à sa rencontre.

En suivant la logique de cette analogie avec les processions anciennes, on peut en déduire que les croyants enlevés sur des nuées monteront à la rencontre du Seigneur, mais qu'ils reviendront dans la « ville » (le monde), à un moment donné, pour la juger.

4 : 18. « Consolerez-vous donc les uns les autres ». Il est malheureux que cette partie de la lettre de Paul soit devenue si commerciale. La culture chrétienne populaire est parsemée de représentations d'un enlèvement où les voitures, les avions, les trains, les automobiles se voient soudainement privés de leur pilote ou de leur conducteur, ne laissant qu'une pile de vêtements et un carambolage de véhicules. Paul ne cherchait pas, dans ce passage, à faire du sensationnalisme. Il écrivait pour reconforter les croyants. Nous devrions probablement nous concentrer, avant tout, sur les deux aspects qui comptaient le plus pour Paul et pour ses lecteurs : la gloire du Seigneur descendant du ciel dans des cris de joie, et la résurrection des saints, morts, mais non oubliés.

5 : 2. « Comme un voleur dans la nuit ». Le Seigneur ne surprendra pas les *croyants* comme un voleur dans la nuit. Paul décrit ici le retour du Seigneur, du point de vue du non-croyant (5 : 4).

5 : 3a. « Paix et sûreté ». Paul ne nous donne pas ici une description détaillée du retour du Seigneur, mais seulement quelques indications de base, qui sont directement en rapport avec l'état de somnolence générale du monde, comme le décrit le verset précédent. La *paix* était la carte de visite de Rome ; le slogan de Rome était *Pax Romana* (la paix de Rome), une promesse à ses citoyens et à ceux qu'elle était en train de

conquérir. Paul dit en quelque sorte que le Seigneur interrompra brusquement la berceuse que chantent les dirigeants du monde pour endormir leurs sujets par de fausses assurances.

5 : 3b. « Comme les douleurs de l'enfantement surprennent la femme enceinte ». Aujourd'hui, les taux de mortalité infantile et maternelle à l'accouchement sont tombés à presque zéro, en Occident. Les terreurs de l'accouchement se sont quelque peu atténuées au cours des cent dernières années. Mais aussi récemment que le XVIII^e siècle, les taux de mortalité maternelle et infantile étaient étonnamment élevés. La nouvelle d'une grossesse dans les temps bibliques signifiait, dans une certaine mesure, qu'on se préparait pour la vie éventuelle de l'enfant, mais aussi pour la mort. Les écrivains bibliques ont souvent utilisé cette métaphore pour décrire des jours qui étaient à la fois remplis de terreur que et de joie. De tels jours illustrent parfaitement le « Jour du Seigneur » judéo-chrétien : jour de catastrophe pour le non-croyant, mais jour de bonheur inimaginable pour le croyant.

La force de la métaphore réside aussi dans le caractère irrésistible des douleurs de l'enfantement. Une fois que les contractions ont commencé, il n'y a aucun moyen de les arrêter, jusqu'à ce que l'enfant naisse. Cette métaphore ébranle le slogan « paix et sécurité ». Les dirigeants de ce monde prétendent avoir toutes les compétences et promettent la sécurité ; mais le Jour du Seigneur viendra à l'improviste et ces dirigeants, malgré tous leurs efforts, ne pourront rien faire pour retarder, et encore moins pour arrêter, les violents spasmes de la destruction.

5 : 6-10. « Soyons sobres ». Les armées du monde antique avaient tendance, en période de paix, à devenir complaisantes, négligentes et dangereusement laxistes. Même si les bons généraux appréciaient les temps de paix, ils voyaient bien que la paix avait aussi un côté sombre pour leurs troupes. Les

armées ennemies les épiaient et cherchaient l'occasion de les prendre par surprise, endormies ou ivres (comme le général Washington avait surpris les Hessois, le jour de Noël 1776, la nuit célèbre où lui et ses hommes ont traversé la rivière Delaware). Dans la section précédente (voir ci-dessus, 5 : 3a-b), Paul explique qu'une illusion de paix sera fatale et que Dieu prendra par surprise le monde ivre de paix. Tel un ancien général, Paul lance ici un appel à la sobriété, à se préparer et à revêtir l'armure spirituelle appropriée.

5 : 12-22. « Nous vous prions ». Paul demande ici à ses « troupes » de rester prêtes. Pour Paul, la préparation est caractérisée par une série d'actions spécifiques : avoir de la considération pour ceux qui travaillent parmi eux, soutenir les faibles, ne rendre à personne le mal par le mal, être toujours joyeux, prier, rendre grâce en toutes choses, ne pas éteindre l'Esprit, examiner toutes choses, retenir ce qui est bon et veiller non seulement sur ses motifs, mais aussi s'abstenir de toute espèce de mal. Ce sont tous là les traits des enfants de la lumière.

II Thessaloniens

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

(Voir « Contexte historique » de I Thessaloniens.) La deuxième lettre de Paul aux Thessaloniens traite d'une interprétation erronée de la *parousie*. Cette interprétation erronée peut s'expliquer par une mauvaise compréhension de l'enseignement de Paul, ou encore par une contrefaçon de son enseignement.

OBJECTIF

Cette lettre remet la vérité en perspective et affirme que le retour du Seigneur sera précédé de l'apparition du « fils de la perdition ».

THÈMES

Le retour du Seigneur. L'apparition du « fils de la perdition ». La persévérance dans la souffrance.

COMMENTAIRE

1 : 4–5. « Une preuve du juste jugement de Dieu ». La souffrance est, par définition, une chose difficile, mais la souffrance sans raison ou sans signification est intolérable et psychologiquement préjudiciable. Une fois qu'on a pu trouver une raison valable à cette souffrance, les dommages sont atténués et le processus de guérison commence. L'un des dons les plus précieux du ministère chrétien est de pouvoir donner à la souffrance une raison valable. L'auteur des livres I et II

Rois, ainsi que les prophètes de l'Ancien Testament, ont tous apporté aux Juifs, dispersés et exilés, la capacité d'interpréter la souffrance. Ils insistaient sur la nature rédemptrice de la souffrance d'Israël. Et ce « don » qui leur était accordé faisait d'eux, du moins en partie, des prophètes. Paul transmet lui aussi ce don à ses églises païennes, tout comme ses ancêtres, les prophètes. D'après Paul, les souffrances de l'église de Thessalonique sont la preuve qu'elle s'est trouvée « digne » du Royaume de Dieu. Et tout comme les anciens prophètes attestaient que les persécuteurs d'Israël subiraient un jour un juste châtiment, Paul apporte aux Thessaloniciens l'espoir que la justice de Dieu prévaudra. Leur souffrance n'est pas seulement un compliment, en ce sens qu'ils sont considérés comme dignes de souffrir, comme le Fils de Dieu a souffert, mais leur souffrance porte aussi en elle la semence de la justice, une façon de promettre que Dieu jugera toutes les actions mauvaises des hommes.

1 : 7. « Le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel ». Le langage de « révélation » (*apocalypsei*) domine cette lettre. Pour plagier l'ultime révélation de Christ dans le Ciel, le « fils de la perdition » se révélera lui aussi, personnellement (2 : 3).

1 : 8-9. « Au milieu d'une flamme de feu, pour punir ». La cohorte d'anges et l'image du feu ardent sont monnaie courante dans la littérature apocalyptique. Il faut cependant se rappeler ici Genèse 3 : 24, dans lequel les anges qui exercent le jugement sont armés d'épées de feu et se tiennent en sentinelle, à l'entrée du jardin d'Éden. Le chemin vers le jardin d'Éden était irrévocablement fermé et le don de la vie éternelle était perdu. Avec l'avènement du Jour du Seigneur, l'armée d'anges et le feu ardent marqueront la fin de l'invitation à la vie éternelle offerte par l'Évangile.

1 : 10. « Glorifié dans ses saints ». Paul fait probablement référence ici aux anges glorifiant Christ. Le terme « saints »

(*hagioi*, « personnes saintes ») désigne souvent l'armée des anges. L'expression « tous ceux qui auront cru » désigne cependant les chrétiens.

1 : 12. « Ainsi le nom de notre Seigneur Jésus sera glorifié en vous ». En glorifiant Christ maintenant, les croyants anticipent la proclamation de gloire par l'ange, au dernier jour (voir 1 : 10).

2 : 1. « Pour ce qui concerne l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui, nous vous prions, frères ». Dans Romains 12 : 1, Paul a exhorté les frères « par les compassions de Dieu ». C'était alors avec la pensée des *compassions de Dieu* (dont Paul avait discuté dans les onze chapitres précédents) que les chrétiens romains étaient invités à examiner leur manière de vivre. Ici, c'est avec la pensée de *l'avènement* de Christ que Paul exhorte les Thessaloniens. Comme dans la lettre aux Romains, où la conduite devait désormais être guidée par ce qui avait été discuté auparavant, Paul veut que les Thessaloniens se souviennent de ce qu'il vient d'écrire au sujet de la terreur et de la gloire du Jour du Seigneur (1 : 6-12), afin que cette pensée influence leur conduite au quotidien.

2 : 2. « Ni par quelque inspiration, ni par une parole, ni par une lettre qui semblerait venir de nous ». C'est la deuxième fois que Paul se voit contraint de corriger une doctrine potentiellement préjudiciable au message du retour du Seigneur, qui circule parmi les Thessaloniens. (Voir aussi I Thessaloniens 4 : 13-18.) Anticipant ainsi sur les vagues successives de fausses doctrines qui ont fréquemment été prêchées par certains groupes chrétiens, au cours des deux derniers millénaires, l'église de Thessalonique s'est mise à ériger en dogme des opinions faussement attribuées aux apôtres, concernant le retour du Seigneur. Cette fois, il semble que les Thessaloniens

(ou du moins un certain nombre d'entre eux, mais suffisamment important pour mériter l'attention de Paul) croient que le Seigneur est spirituellement ou secrètement déjà revenu sans se soucier d'eux. Paul énumère trois origines possibles à cette fausse croyance : un esprit (probablement une parole prophétique qui n'a pas été suffisamment éprouvée) ; une parole (peut-être les enseignements oraux de Paul, de Silas ou de Timothée) ; ou encore une « lettre qui semblerait venir de nous » (une fausse lettre). Dans le cas d'une falsification, le monde antique communiquait par lettre ; et les lettres, sous réserve de leur authentification, faisaient autorité. Des sceaux et des signatures permettaient d'authentifier certaines lettres. Mais à en juger par les lettres de Paul, l'apôtre semblait avoir utilisé un double système d'authentification : signer les lettres de sa propre main (généralement dans le post-scriptum) et confier sa lettre à un « expéditeur » de confiance, Timothée, Tite ou Phœbe, pour n'en citer que quelques-uns. Paul, cependant, se servait aussi d'un troisième niveau d'authentification : l'orthodoxie du contenu de la lettre. Si une doctrine était en contradiction avec une doctrine tirée d'une lettre authentique antérieure, elle pouvait être rejetée sans crainte comme étant une contrefaçon.

2 : 3-4. « Qu'on ait vu paraître l'homme impie, le fils de la perdition ». Paul apaise les craintes de sa congrégation, c'est-à-dire d'avoir manqué l'avènement du Seigneur, à sa *parousie* (voir la note pour 4 : 16-17), en citant deux événements qui se produiront avant la *parousie*. Toute tentative pour chercher à connaître l'identité du « fils de la perdition » devrait probablement commencer par l'examen de l'Ancien Testament, dont Paul utilisait constamment le langage pour exprimer les vérités de l'Évangile. L'expression spectrale « fils de la perdition », littéralement « fils de l'anarchie », fait écho

à la langue grecque de l'Ancien Testament (Psaume 89 : 22 et Ésaïe 57 : 3-4). D'après le prophète Ézéchiél de l'Ancien Testament, le prince de Tyr aurait déclaré : « Je suis Dieu, et je suis assis sur le siège de Dieu » (Ézéchiél 28 : 2). De même, Paul avait en tête une personne qui s'élèverait « au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, en se proclamant lui-même Dieu. » Ce personnage ne cherche pas seulement à détrôner le Dieu judéo-chrétien, Yahvé, mais il cherche aussi à se placer au-dessus des dieux des autres cultes et religions. En l'an 40 apr. J.-C., l'empereur romain Caligula (Gaius) a essayé d'ériger une image païenne dans le Temple, mais sa tentative a échoué, suite aux intrigues qu'elle a suscitées (et qui ont conduit à son assassinat) (Josèphe, *Antiquités* 18 : 261-309).

Le lecteur devrait aussi tenir compte de ce qui est arrivé au Temple à une époque plus récente, et qui a inspiré la lettre de Paul aux Thessaloniens. Si le « Temple de Dieu » fait ici référence au temple de Jérusalem, nous devons nous rappeler que, comme Daniel l'avait prédit (Daniel 11 : 21), le tyran grec Antiochus Épiphane a souillé le Temple, vers 167 av. J.-C. Puis, en l'an 63 av. J.-C., le général romain Pompée avait envahi la Palestine et y régnait en maître. Un livre apocryphe, *Psaumes de Salomon*, écrit au siècle précédant la naissance de Christ, semble décrire Pompée comme étant « l'homme du péché » (17 : 11). Charles Wanamaker, dans son livre intitulé *New International Greek Testament Commentary*, affirme que Pompée avait hérité de ce nom en amenant de nombreux Juifs à abandonner leur foi. Si tel est le cas, nous pouvons mieux comprendre la description que Paul fait de ce personnage, apparu, selon lui, moment d'une « apostasie » (II Thessaloniens 1 : 3). Paul voit en ce personnage une parodie de l'image de Jésus, une icône religieuse transcendant les cultes, les dieux

et les temples locaux, cherchant par toute sorte de miracles, de signes et de prodiges mensongers à persuader des hommes et des femmes de toutes origines à abandonner leur foi. Pour terminer, il est important de se rappeler que Judas Iscariote a été qualifié du même nom (Jean 17 : 12).

2 : 6. « Qu'est-ce qui le retient ? » Ce qui « retient » l'homme du péché est tout aussi mystérieux que l'homme du péché lui-même. Les suppositions abondent, quant à l'identité de cette puissance. Certains suggèrent que Satan et ses forces sont ce pouvoir ; d'autres disent que c'est le gouvernement romain ; certains disent que la force qui retient, c'est l'Évangile, qui doit être prêchée dans le monde entier (Marc 13 : 10) ; d'autres croient que l'Église est la force qui retient ; et enfin certains suggèrent que l'Esprit de Dieu est ce qui retient l'homme du péché, jusqu'au temps fixé. Toutes ces conclusions sont envisageables, mais elles sont quelque peu problématiques. Il est difficile à imaginer que Dieu ou que l'Église soit la force qui retient, parce que : (a) nous devrions alors répondre à la question de savoir pourquoi Paul se réfère à Dieu d'une manière si énigmatique (« vous savez ce qui retient ») ; (b) nous devrions nous demander pourquoi Paul pourrait se référer au Saint-Esprit comme étant celui « qui aura disparu » (verset 7) ; et (c) nous devrions aussi répondre à la question de savoir pourquoi la « puissance qui le retient » semble être en accord avec l'homme du péché (versets 7, 9).

La solution la moins problématique au problème de l'identité de ce qui le retient, c'est peut-être celle qui tient compte du fait que Paul pensait aux forces sataniques. Non pas des forces sataniques déchaînées, libres, mais des puissances indirectement influencées par Dieu (cf. Apocalypse 20 : 1-3). C'est peut-être ce qui explique la retenue dont Paul fait preuve, lorsqu'il parle explicitement de l'identité de cette puissance. Paul était

toujours particulièrement prudent, lorsqu'il faisait référence à l'interaction mystérieuse qui existait entre la volonté de Dieu et les actes des anges déchus. Par exemple, dans II Corinthiens 12 : 7-12, *l'ange de Satan* souffletait Paul avec une « écharde dans la chair », mais ladite écharde était en réalité un instrument de la *grâce de Dieu*. Dans ce passage de II Thessaloniens, bien que Satan semble être à l'œuvre, selon Paul, Satan est quand même tenu en laisse, et la puissance de Dieu agit en coulisse. Il envoie une « puissance d'égarement » sur ceux qui « n'ont pas reçu l'amour de la vérité » (versets 10-11). Quels que soient nos efforts pour chercher à lire entre les lignes et découvrir ce que Paul s'est manifestement efforcé de cacher ici, il serait imprudent de s'avancer trop loin et de se hâter d'échafauder une doctrine précise à ce sujet. Nous pouvons penser à la parabole de Jésus, au sujet de la maison construite sur le sable. À maintes reprises sont nés des courants de doctrines, prétendant avoir la bonne compréhension de la parole, jusqu'au moment où le cours de l'histoire vient contredire totalement leurs théories.

2 : 7-12. « Le mystère de l'iniquité agit déjà ». Puisque l'homme du péché est décrit dans ce passage comme étant une parodie de Christ, un pseudo faiseur de miracles qui s'assoit sur le siège d'autorité, il semble raisonnable de supposer que les apôtres voyaient en ce personnage une puissance qui cherchait à anéantir la tradition apostolique primitive de la croyance au caractère unique de Christ, la croyance selon laquelle Christ seul suffit, et la foi en sa double nature, humaine et divine. Vu sous cet angle, Paul voit déjà cette puissance à l'œuvre à son époque, sous la forme des proto-hérésies qui réduisaient Christ en proposant d'ajouter quelque chose qui compléterait tout ce qui manquait à l'Évangile de Christ. Selon ces proto-hérésies, la perfection ressemblerait à Christ plus

le don (I Corinthiens), Christ plus Moïse (Romains, Galates, Philippiens) ou Christ plus le Gnosticisme (Colossiens). Cette philosophie était à l'œuvre dans l'Église primitive, et elle l'est encore aujourd'hui. En plus de tous les autres systèmes religieux qui rejettent complètement Christ, le système de pensée selon lequel « Christ + X = perfection » est probablement une inspiration de l'homme du péché.

3 : 5. « Vers la patience de Christ ». Les Thessaloniciens avaient transformé, à deux reprises, sous l'influence de deux erreurs différentes, leur seule source de réconfort, la *parousie* du Seigneur, en une source d'anxiété presque fatale. Paul les appelle donc à diriger leurs cœurs vers « vers la patience de Christ », une attente sans hystérie.

3 : 6–12. « Il y en a parmi vous quelques-uns qui vivent dans le désordre, qui ne travaillent pas ». Plusieurs déduisent que l'oisiveté que Paul décrit ici est la conséquence naturelle de la croyance qui existe parmi l'assemblée, selon laquelle le Jour du Seigneur est déjà arrivé ou qu'il est sur le point d'arriver, et qu'il n'y a donc plus besoin de continuer d'exercer sa profession. Bien que cette déduction soit possible, il faut cependant reconnaître que cette lettre n'établit en aucun cas un tel lien, ni de façon explicite ni même de façon implicite. L'esprit oisif n'a jamais eu besoin d'être encouragé par des croyances eschatologiques erronées pour rester oisif. Au contraire, Paul reproche à ceux qui sont oisifs d'ignorer l'exemple que lui et Silas ont donné lorsque, malgré leur ministère de la Parole, ils travaillaient comme ouvriers pour gagner leur pain (peut-être dans l'*agora* comme faiseurs de tentes). Il se peut que de faux enseignants, probablement ceux-là même qui propageaient de fausses croyances au sujet du retour du Seigneur, aient exigé des salaires ministériels de cette congrégation déjà appauvrie.

Dans un autre passage des Écritures, Paul a félicité les Thessaloniciens (Macédoniens) pour leur charité et leur soutien (II Corinthiens 8 : 1-8). On peut supposer, sans se tromper, que l'avertissement de Paul ici est un effort d'empêcher que cette église généreuse, mais pauvre, se fasse exploiter.

I Timothée

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Comme cela était probablement le cas à Colosses, I Timothée traite apparemment de la version juive du gnosticisme (1 : 7). Les plus anciens mythes religieux sont nés d'une tentative de raconter la création du monde, les origines d'une nation, la fondation d'une dynastie, ou encore d'expliquer les causes profondes d'une conjoncture défavorable. Mais Paul considère les fables gnostiques juives comme particulièrement pernicieuses.

OBJECTIF

L'apôtre combat la fausse doctrine et enseigne aux jeunes les principes d'une bonne administration de l'Église.

THÈMES

Rejeter la fausse doctrine et les discussions inutiles. L'administration de l'Église.

COMMENTAIRE

1 : 2. « À Timothée, mon enfant légitime en la foi ». Dans l'Antiquité, la désignation de « fils » pouvait s'appliquer non seulement à un fils biologique, mais également à un proche choisi comme héritier légitime — comme cela a été le cas lorsque Jules César a choisi Octave (Auguste) pour lui succéder à la tête de Rome. Le terme « fils » désignait aussi un apprenti qui faisait preuve d'un dévouement particulier à perpétuer

les enseignements d'un maître, comme cela est le cas ici de Paul, qui qualifie Timothée de « fils légitime » dans la foi. (Voir également Tite 1 : 4.) Paul considère ses rapports avec les congrégations qu'il a fondées comme ceux d'un père vis-à-vis ses enfants (I Corinthiens 4 : 15). Cependant, Timothée et Tite entretenaient un rapport singulier avec Paul : ils ont consolidé ses enseignements, tant de son vivant qu'après lui, et ils ont perpétué la singularité de l'Évangile de Paul, comme un fils perpétue les traits et les particularités de son père.

1 : 4. « À des fables et à des généalogies sans fin, qui produisent des discussions ». Paul fait probablement allusion ici, chez les gnostiques, aux légendes mystiques des *éons* (ou dieux inférieurs) et à leurs relations avec les êtres humains. (Voir la note concernant Colossiens 2 : 3.) Les gnostiques accordaient priorité aux questions, par rapport aux réponses ; ils prenaient un malin plaisir à voir s'effondrer les croyances les plus chères à d'autres personnes, pour les remplacer par de vagues spéculations. Malheureusement, ces tendances ont perduré jusqu'à aujourd'hui. L'individu postmoderne moyen a une propension à considérer le doute comme épistémologiquement supérieur à la foi, et plus fiable sur le plan intellectuel. Le slogan qui dit qu'il faut « toujours tout remettre en question » (sauf le slogan, bien entendu !) s'est finalement érigé en lapalissade.

1 : 19. « Et ils ont fait naufrage ». Paul savait, pour l'avoir vécu, quelle catastrophe peut représenter un naufrage. Il utilise cette expérience comme métaphore représentant la perte moribonde de la foi. Hyménée et Alexandre étaient donc deux « marins », deux naufragés sur les rochers de l'hérésie, deux blasphémateurs à la dérive dans l'immensité de la mer, à la merci des caprices de l'ennemi.

2 : 1-3. « Pour tous les hommes, pour tous les rois ». Jésus a présenté le Père céleste comme un Dieu qui fait briller le soleil et tomber la pluie sur ses amis et sur ses ennemis, sans discrimination (Matthieu 5 : 45). En tant qu'apôtre de Jésus, Paul exhorte Timothée à demander à sa congrégation d'élever des prières pour « tous les hommes », sans discrimination. En outre, Jésus exige que ses disciples prient pour leurs ennemis (Matthieu 5 : 44). Paul n'était pas dans les bonnes grâces des autorités de son époque ; cependant, pour obéir au commandement de Christ, il exhorte Timothée et la congrégation d'Éphèse à prier pour tous les rois. Dieu ancre toujours ses élus dans le monde, et leur donne toujours l'opportunité de l'influencer. En fait, dans l'histoire, Dieu a toujours si profondément ancré son peuple dans le monde, qu'il a toujours lié son bien-être à celui de la communauté séculière (Jérémie 29 : 7).

2 : 4-6. « Qui veut que tous les hommes soient sauvés. ... En rançon pour tous ». Paul poursuit ici le développement du thème de la prière chrétienne, universellement inclusive. Il lie l'unicité de Dieu à l'universalité de son amour et de l'espoir de salut qu'il offre. Dans le polythéisme, les dieux exercent leurs pouvoirs sur un territoire ; chaque tribu, chaque nation, possède son ou ses dieu(x) protecteur(s) et, par ricochet, ses propres antagonismes divins, ainsi que ses propres obligations éthiques, ses tabous et ses rituels. Si, par exemple, un Grec venait à offenser un Troyen (Troie se trouve dans la Turquie actuelle), ce Grec n'aurait pas été jugé « immoral » par son dieu/sa déesse ; en fait, il aurait été protégé par la divinité de sa nation, même après avoir provoqué la colère et le désir de représailles de la divinité troyenne. Il ne s'agit pas de dire ici que l'Antiquité n'était qu'une sorte de jungle amoral. Cependant, si ce différend devait se régler, il devait se régler par les dieux eux-mêmes, dans leur réalité divine. La divinité troyenne

offensée pouvait *négocier* le châtement de cette offense avec la divinité grecque. Et c'est précisément cette philosophie que nous observons dans les œuvres classiques d'Homère et de Virgile (*l'Illiade*, *l'Odyssée*, *l'Énéide*). Dans une telle philosophie, il serait non seulement contre-intuitif, mais aussi contre-productif de prier pour le peuple d'une nation lointaine.

Dans le monothéisme, l'éthique est complètement différente. Dieu est le Dieu de toute l'humanité et, parce que ce Dieu règne sur toutes choses, un seul système éthique s'applique dans le monde entier. Offenser Dieu à Babylone, c'est offenser le même Dieu en Macédoine. Aujourd'hui, l'on entend dire que tous les hommes sont « frères » ; cependant, comme l'observent depuis longtemps les théologiens judéo-chrétiens, tous les hommes ne sont *frères* que si Dieu est le *Père* de tous. Selon la vision chrétienne partagée par Paul, Christ, celui qui est véritablement Dieu et véritablement homme, l'identité humaine du Dieu unique, le mécanisme de communication entre les cieux et la terre, le Dieu-homme aux commandes de l'univers, est la seule et unique rançon, la rançon définitive. Étant le seul Créateur, il est également le seul Rédempteur. Ce qui a commencé par une méditation sur la prière pour « tous les hommes » (2 : 1) finit par une méditation sur la « rançon pour tous » (2 : 6).

2 : 8. « Que les hommes... en élevant des mains pures, sans colère ni mauvaises pensées ». Paul lance maintenant un appel spécifique à chacun des deux sexes ; ce faisant, il amplifie les instructions données précédemment au sujet de la prière, en insistant sur l'attitude globale de celui qui prie. Les mains des hommes représentent leur force ; ainsi, les « mains » constituent une synecdoque (une partie qui représente le tout) pour désigner les *hommes*. Ces derniers prient les mains levées, ces mains qu'ils utilisent pour travailler et pour protéger ceux qui

leur sont chers. Mais ces mains sont quelquefois utilisées aussi de façon agressive, dans la colère et les disputes (le mot traduit ici par « mauvaises pensées » pourrait mieux se traduire par « disputes »). Paul parle ici aux *hommes* en ciblant leur force (leurs mains) ; il les exhorte à utiliser leur force d'une manière digne de l'universalité de la prière chrétienne. (Voir la note concernant 2 : 4–6 ci-dessus.) S'ils doivent prier pour tous les hommes, alors ni leur vie, ni la manière dont ils utilisent leur force, ne doit entrer en contradiction avec cette prière.

2 : 9. « Que les femmes, vêtues d'une manière décente ». L'adverbe « aussi », qui introduit cet extrait, signifie que le raisonnement que Paul applique aux hommes pieux, au verset précédent, il l'applique maintenant dans ses instructions aux femmes pieuses. Si la force de l'homme est représentée par ses *mains*, celle de la femme est représentée par son *apparence*. Si quelqu'un doute encore que la beauté de la femme représente une « force », il ne faut pas oublier que Paul connaissait très bien les récits d'Adam et Ève, de Samson et Dalila, et de Judith et Holopherne (du *Livre de Judith* de la Septante, un livre écrit dans la période intertestamentaire, qui raconte l'histoire d'une Juive qui a séduit et assassiné un général ninivite). Adam était le chef de la création, mais il a succombé au charme d'Ève ; Samson a pu soulever et déplacer les portes de Gaza ; et il a même tué plus de mille Philistins avec un seul os ; mais il n'a pas su résister devant la force (la beauté) de Dalila ; Holopherne a pu conquérir des nations, mais pas Judith. La force que Dieu donne à la femme doit donc être utilisée, tout comme celle de l'homme, pour construire et non pour détruire. La force incontrôlée chez l'homme, c'est de la *colère* ; la force non maîtrisée chez la femme, c'est de la *séduction* et de la *vanité*.

À l'instar d'un grand nombre d'auteurs de son époque, Paul associe le tressage élaboré des cheveux et le port de bijoux à

de la prostitution (Philon, *De Sacrificiis* 21 ; Josèphe, *Antiquités* 8.185 ; Pline, *Histoire naturelle* 9.33–12 ; Apocalypse 17 : 4). La chrétienne maîtrise sa force en s’habillant avec modestie et en cherchant plutôt à attirer l’attention sur sa beauté intérieure. Ceux qui s’insurgent aujourd’hui contre la femme-objet, contre le fait qu’on se soucie peu du caractère des femmes et de ce qu’elles pensent, qu’on commercialise leurs corps et qu’on l’exploite pour vendre n’importe quoi, depuis les parfums pour hommes jusqu’aux hamburgers, doivent se rappeler que c’est bien Paul, celui qu’on a accusé d’être « macho » et pourfendeur du féminisme moderne, qui exhorte les femmes à se frayer un chemin dans la vie en faisant preuve de sagesse et de caractère, plutôt que par la séduction.

2 : 11–14. « Je ne permets pas à la femme d’enseigner ». Avant de formuler un point de doctrine sur la question de la prédication de la femme, le lecteur devrait *parcourir* toutes les Épîtres (et tous les actes) de Paul. Précédemment, Paul a permis à la femme de prêcher sous certaines conditions. (Voir les notes concernant Romains 16 : 7 ; I Corinthiens 11 : 4–5 ; 14 : 33.) Dans 2 : 14, il observe que c’est Ève, et non Adam, qui a été séduite (2 : 14) ; il met en garde les femmes oisives qui vont « de maison en maison », en étant « causeuses et intrigantes » (5 : 13) ; et il parle de femmes « d’un esprit faible et borné », captives et « chargées de péchés » (II Timothée 3 : 6). Le grand tableau qui émerge des Épîtres de Paul est que les femmes sont caractérisées par quatre péchés majeurs, qui peuvent semer le trouble dans une communauté : le manque de chasteté, l’oisiveté, la tenue de propos mal informés et la crédulité. Son exhortation à l’endroit des femmes, au sujet de la chasteté, est la même que celle qu’il fait au sujet de la conversation de la prise de décisions : elles doivent être modestes et respectueuses. Le lecteur doit également se rappeler qu’en tant que Juif, Paul

parle probablement ici d'« enseigner » au sens rabbinique du terme. Les rabbins (à l'instar de Gamaliel, le maître de Paul) étaient la source locale de la connaissance, les juges ultimes des parties en litige, les interprètes attitrés des Écritures, les maîtres de disciples et les chefs des communautés. Ainsi, son injonction « Je ne permets pas à la femme d'enseigner » peut laisser percevoir son malaise personnel (remarquez la personnalisation inhabituelle « je ne permets pas ») avec le fait d'accorder à la femme un poste qui lui conférerait une autorité ultime et un pouvoir absolu.

3 : 1. « La charge d'évêque ». Le terme évêque signifie « surveillant ». En tant que représentant de l'apôtre Paul à Éphèse, Timothée devait diriger les cultes de l'église locale et y établir un évêque et des diacres. Les critères définis pour ces ministères visaient à faire de ceux-ci des modèles exemplaires, à l'aune desquels le reste des membres de l'église pourraient comparer leurs vies. Le premier ensemble de critères relatifs à la charge d'évêque a trait à la capacité à se maîtriser ; le second a trait à la capacité à entretenir de bonnes relations avec les autres.

3 : 2. « Mari d'une seule femme ». L'expression grecque rendue par « mari d'une seule femme » peut se traduire littéralement par « homme [appartenant à] une seule femme ». Les polygames étaient donc exclus, tout comme ceux qui pratiquaient le concubinage ou qui entretenaient des relations extraconjugales. Au premier siècle, la polygamie était une pratique répandue chez les Juifs (Josèphe, *Antiquités* 17.14 ; *La guerre des Juifs* 1.477) ; mais cela n'était pas le cas chez les païens. En revanche, chez les païens, il n'y avait pratiquement aucune restriction au nombre de femmes avec qui un homme pouvait entretenir des rapports sexuels en dehors du mariage. Ce critère particulier, probablement fondé sur l'enseignement

de Jésus (Matthieu 19 : 4), constituait donc une révolution dans les mœurs de l'Antiquité. Il est cependant improbable que Paul ait interdit à un évêque de se remarier après le décès de son épouse (I Corinthiens 7 : 39) ; il est également improbable qu'il ait interdit le remariage, lorsqu'il était fondé sur des motifs scripturaires. (Voir Matthieu 19 : 9 ; I Corinthiens 7 : 15.)

3 : 2. « Sobre... hospitalier, propre à l'enseignement ». L'appel à la sobriété a un rapport avec la sincérité et la gravité. L'Antiquité accordait à l'hospitalité une importance qui peut paraître choquante pour la sensibilité moderne. Ceux qui faisaient preuve d'inhospitalité pouvaient se voir infliger les plus lourdes peines (voir, par exemple, le récit de « Baucis et Philémon » dans les *Métamorphoses* d'Ovide). La maisonnée de l'évêque devait donc vivre au milieu de cette sensibilité et honorer ainsi la preuve la plus fondamentale de la morale de l'Antiquité. Pour un Évangile dont le premier mot est « Venez ! » (Venez, et plaidons ensemble, « Venez à moi » ; « Venez, et buvez de l'eau de la vie »), l'évêque, même aujourd'hui, devrait toujours garder les bras *ouverts*, que ce soit dans sa propre maison ou dans la maison de Dieu. Contrairement au diacre, l'évêque a également la charge d'enseigner ; il est probablement l'équivalent chrétien du rabbin (enseignant).

3 : 4-5. « Qu'il dirige bien sa propre maison ». Paul a certainement vécu cette sorte de tumulte qui survient au sein d'une congrégation, lorsque son dirigeant se montre plus ferme envers les membres de l'église qu'envers les membres de sa propre maison. Pour éviter ce type d'incongruité, il faut que l'efficacité de l'enseignement d'un évêque se mesure d'abord au degré d'empressement avec lequel sa propre maisonnée reçoit cet enseignement. Cette injonction rappellerait sans doute constamment à l'évêque que sa réussite dans le ministère n'est pas déterminée uniquement par l'opinion positive que

l'église peut avoir de lui ; qu'au contraire, son degré de succès ne va pas au-delà de celui que sa femme et ses enfants lui attribuent. Cela ne veut pas forcément dire que tous les enfants d'un évêque embrasseront plus tard la foi, mais cela signifie au moins que même l'enfant égaré doit pouvoir respecter l'intégrité de son père.

3 : 6. « Il ne faut pas qu'il soit un nouveau converti ». Le terme technique pour désigner un « nouveau converti » est *néophyte*, une personne qui embrasse nouvellement la foi. Pour l'homme qui aspire à la charge d'évêque, il n'y a qu'une seule façon d'apprendre, c'est de consacrer beaucoup de temps à vivre dans l'obéissance et dans la soumission, sous la direction de quelqu'un d'autre. C'est que cette charge n'est pas une récompense, mais bien une « œuvre excellente (3 : 1), c'est-à-dire une lourde responsabilité. Si un nouveau converti se voyait propulsé au poste d'évêque sans avoir passé par cette « période de maturation », il n'aurait probablement pas encore acquis l'humilité nécessaire pour occuper cette charge.

3 : 15-16. Paul cite probablement ici un ancien cantique que l'on chantait le dimanche, dans l'église d'Éphèse. Sur les modestes piliers de la vérité de l'Église est écrit la plus haute confession, un cantique à Christ, le trésor qu'elle conserve et qu'elle chérit d'âge en âge. « Le mystère de la piété est grand ». Ce qui manquait à l'église de Paul sur le plan de la grandeur physique, elle faisait plus que le compenser par l'imposante majesté et par le courage de sa confession. « Dieu a été manifesté en chair ». Dieu ne s'est pas, comme cela est souvent affirmé, « revêtu » de chair. Un vêtement évoque une couverture, une enveloppe charnelle étrangère dont on affuble Dieu, durant son séjour parmi les hommes. Non. Paul affirme que Dieu a été *manifesté* en chair. La chair de Christ n'était pas une

couverture, mais une *fenêtre*; elle n'était pas un voile, mais une révélation. La chair de Dieu a rendu Dieu visible.

En outre, la Résurrection était la « justification » (d'où le participe passé « justifié ») de toutes les paroles et les œuvres de Jésus. La Résurrection était le « oui » céleste à la vie de Christ, et le ciel n'aurait pu le dire plus fort. Il n'y a pas de plus grande justification, pas d'affirmation plus impressionnante. Et, après que les anges ont attesté sa résurrection et que le sceau de la Rome païenne a été brisé sur la tombe, des hommes et des femmes ont cru. Le ciel a accueilli chez lui à bras grands ouverts, le Fils du Ciel (I Thessaloniciens 1 : 10). Et, pour la première fois dans l'éternité, un être humain, le Dieu-homme, sous des tonnerres d'applaudissements, a été glorifié (Apocalypse 5 : 10–11).

4 : 2. « Portant la marque ». Paul peut vouloir dire ici deux choses : soit que l'ennemi appose sa marque sur ces consciences hésitantes (pour indiquer qu'elles lui appartiennent), soit que ces consciences sont cautérisées, et donc qu'elles ne sont pas susceptibles d'assumer leurs fonctions, celles de préserver, chez les gens rétifs, la sensibilité à l'appel de l'Esprit.

4 : 3-4. « Car tout ce que Dieu a créé est bon ». Sur la base de l'origine prétendument démoniaque du monde matériel, les gnostiques (probablement ceux de la branche des Juifs millénaristes) interdisaient le mariage et la consommation de la viande. Cependant, la foi judéo-chrétienne est unique parmi les religions majeures, en ce qu'elle enseigne que toute la création de Dieu, à l'origine, est bonne (Genèse 1 : 28). La création n'est pas, comme l'affirmaient les gnostiques, le résultat de la malice d'un dieu inférieur. (Voir la note pour Colossiens 2 : 3.) Elle n'est pas non plus, comme le laissent entendre les mythes grecs de Prométhée et d'Épiméthée (la

« prévoyance » et l'« imprévoyance »), le fruit de la distraction et de l'incompétence d'un dieu. Selon la doctrine chrétienne, le monde a été créé par la Parole de Dieu (« tout est sanctifié par la parole de Dieu », I Timothée 4 : 5). Donc, rien dans la création n'est intrinsèquement mauvais, pas même Satan. Le mal ne peut exister de lui-même ; il doit tirer son existence du bien. Tout le mal existant dans la création est le résultat du bien recherché par des moyens illicites. Ève voulait être comme Dieu : un désir louable, mais qu'elle a cherché à réaliser par un moyen illicite. Caïn voulait autant plaire à Dieu que son frère Abel : un désir louable, mais, au lieu de changer son offrande, il a plutôt décidé d'opter pour la facilité, en éliminant la « concurrence ». Affirmer que toute la création est intrinsèquement mauvaise, c'est attribuer en définitive le mal à un Dieu saint.

4 : 16. « Veille sur toi-même ». Cette exhortation invite le ministre à avoir conscience de lui-même : une caractéristique qui fait parfois défaut dans le ministère. Par exemple, certains prédicateurs, en entendant l'enthousiaste « Amen » de la congrégation, font l'erreur de se satisfaire un peu trop de leur propre intelligence. Et dans un état « d'intoxication aux Amen », ces prédicateurs peuvent facilement se retrouver à dire des choses inconsidérées, ou à soudain invoquer, non pas les meilleurs anges de la nature humaine, mais ses instincts les plus bas. Mais cela ne doit pas être le cas pour l'homme de Dieu. À la chaire, les enjeux sont trop élevés pour une telle insouciance. Il se sauvera lui-même et sauvera également ceux qui l'écoutent, en restant fidèle à la doctrine reçue et en ayant conscience de lui-même.

5 : 1. « Ne réprimande pas rudement le vieillard ». Cette affirmation, semble-t-il, n'est pas strictement réservée aux dirigeants de l'église. Le verset suivant parle des « femmes âgées », ce qui laisse entendre que dans 5 : 1, Paul parle plutôt de la relation de Timothée avec les *personnes âgées* en général. Paul l'exhorte donc à ne pas réprimander durement les personnes âgées.

5 : 3-16. « Honore les veuves ». S'inspirant des nombreux exemples où l'Ancien Testament évoque les obligations d'Israël envers les personnes vulnérables, en particulier les veuves, Paul établit des directives pour le ministère de la compassion. Les veuves de moins de soixante ans devraient se remarier ; les veuves de plus de soixante ans devraient être sous la responsabilité de leurs enfants ou d'autres membres de leur famille, le cas échéant. En revanche, une veuve (1) âgée de plus de soixante ans, (2) n'ayant ni enfant ni membre de sa famille qui puisse prendre soin d'elle (une véritable veuve) et (3) qui a un bon témoignage de pureté et de service, devrait recevoir l'aide de l'église, et elle devrait rester chaste et s'adonner au service (persévérer « jour et nuit dans les supplications et les prières », verset 5).

5 : 19. « Contre un ancien ». Paul donne au ministre le commandement de ne pas recevoir d'accusation contre un collègue ministre, sauf, conformément à la tradition judéo-chrétienne, sur la déposition de deux ou de trois témoins.

5 : 22-25. « N'impose les mains à personne avec précipitation. ... Fais usage d'un peu de vin. ... Les péchés de certains hommes sont manifestes ». Ce passage est construit dans son style bien à lui. Premièrement, Paul demande à Timothée de ne pas ordonner quelqu'un (lui imposer les mains), sans très bien le connaître. Puis, comme s'il venait, tout à coup, d'être traversé par un sursaut d'inquiétude pour son jeune disciple,

il ouvre une parenthèse pour lui conseiller de faire usage d'« un peu » de vin pour apaiser ses fréquentes indispositions gastriques. La parenthèse refermée, il reprend son propos concernant l'ordination. Il conseille à Timothée de prendre le temps de connaître les gens, parce que, si les péchés de certaines personnes sont facilement visibles, chez d'autres, les péchés prennent plus de temps à se manifester.

Cette parenthèse constitue probablement l'une des plus importantes de toutes les Épîtres de Paul (certainement la plus citée), en particulier pour ceux qui cherchent à en faire un argument en faveur de la consommation d'alcool. Mais ce passage est remarquable, car il nous donne une idée des préoccupations de Paul et de son état d'esprit, au moment de la rédaction de cette épître. Comme un père qui, dans la foulée des précieuses instructions ecclésiastiques qu'il prodigue, se montre soudainement préoccupé par le bien-être de son fils légitime, Paul insère un mot, pour lui demander de prendre soin de son estomac. Et puis, sans montrer le moindre égarment, il poursuit avec les instructions sur l'administration de l'église.

6 : 3-7. « Les vaines discussions... La piété avec le contentement ». Paul met en garde Timothée contre ceux qui aiment plus les disputes que la paix et les solutions. Ce ne sont pas là ses premiers mots contre les disputes. (Voir les notes concernant 1 : 4 ; 2 : 8.) Cette épître dénonce les spéculations et promeut constamment les vertus de la piété (*eusebius*). Nous devons avoir à l'esprit qu'au moment de la rédaction de cette épître, Timothée était en service au sein de l'église d'Éphèse. Dans une église dont il serait dit (si cela ne l'avait pas déjà été) qu'elle avait « perdu son premier amour » (Apocalypse 2 : 4), il semble bien que Timothée fût entouré d'un noyau d'amateurs de

disputes. (Il n'est pas étonnant que Paul se soit soucié de son estomac.) En particulier, ces amateurs de disputes semblaient avoir bouleversé la convention qui accordait une rémunération pour le fait de résoudre des problèmes et de poser des questions : ici, ils entendaient perturber les gens pour « un gain sordide ». Paul rappelle cependant à Timothée qu'il n'y a pas de gain sans piété. La piété et le contentement sont le véritable « gain ». Ces prétendus « enseignants », les télévangélistes de l'Antiquité prônant la prospérité, ont confondu leur « gain » (la rémunération qu'ils tiraient de cet office) avec l'approbation par Dieu. Mais quand donc a-t-on déjà été prospère, si ce n'est le jour de sa naissance ? Et pourtant, c'est nu et dénué de tout, qu'on vient au monde.

6 : 12. « Combats le bon combat de la foi ». Timothée savait probablement, depuis longtemps, que la Grande commission impliquait un grand combat. Et pourtant, Paul vient de lui rappeler de savoir se contenter. Plusieurs peuvent penser que le fait de lutter pour la pureté de la foi et la paix du peuple de Dieu vont à l'encontre d'une vie de contentement. Mais si le contentement est un état auquel on ne parvient que lorsque le combat est terminé, alors nous ne pourrions jamais être contents. Pour Paul, le contentement et le combat doivent aller de pair, dans l'âme d'un ministre.

II Timothée

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Paul est là, au bout du monde, en train d'écrire depuis la prison. Ce sera la dernière lettre que nous avons de lui, avant qu'il soit décapité sous l'autorité de Néron. Voici les dernières paroles que Paul a probablement adressés à son protégé.

OBJECTIF

Espérer continuer d'instruire Timothée sur la fidélité, notamment la fidélité biblique.

THÈMES

L'endurance. La fidélité aux enseignements de Paul et aux enseignements de l'Écriture.

COMMENTAIRE

1 : 3–5. « Dieu, que mes ancêtres ont servi et que je sers. . . la foi sincère... qui habita d'abord dans ton aïeule ». Paul parle d'abord de ses propres ancêtres, le peuple hébreu ; puis il parle des ancêtres immédiats de Timothée, sa mère et sa grand-mère. Cette déclaration résume ce que Paul et Timothée ont en commun : tous deux ont suivi la foi de leurs ancêtres. Mais cette déclaration parle aussi du grand fossé qui les sépare. Honorer ses parents était un commandement profondément ancré dans la mentalité juive et dans le sentiment de bien-être que le Juif éprouvait. S'écarter de la foi de ses parents, c'était

se condamner à porter en soi un profond sentiment de culpabilité. Là où Timothée suivait précisément la foi de sa mère et de sa grand-mère et qu'il les « honorait » ainsi, Paul avait dû s'affirmer de façon beaucoup plus radicale. Il n'avait pas été élevé par une mère chrétienne. Son éducation le prédisposait à rejeter Christ. Par conséquent, à partir du moment où il a proclamé Jésus comme étant le Messie, il portait probablement le stigmate d'avoir déshonoré ses parents. Mais là où Timothée avait le luxe d'avoir été fidèle à la fois au Christ et à sa mère, Paul avait dû faire une affirmation radicale (qu'il a d'ailleurs défendue vigoureusement, dans Romains) : bien qu'il ne puisse ancrer sa foi dans les voies de ses parents immédiats, cette foi était, après tout, la *vraie foi d'Abraham*.

1 : 6-12. « L'imposition de mes mains ». Nous apprenons ici (bien que ce ne soit pas là une surprise) que Paul lui-même a ordonné Timothée. Le jeune homme a reçu un don ministériel (Éphésiens 4 : 11), que Paul l'exhorte à utiliser. Dieu ne lui a pas donné l'esprit de *deilia* (mot grec que certaines versions traduisent par le mot « peur », mais qui se comprend mieux par « timidité »). Si le jeune homme s'avisait d'utiliser timidement le don qu'il a reçu, il rejetterait implicitement l'acte d'ordination accompli par Paul. Paul demande donc à Timothée de ne pas avoir honte de « moi, son prisonnier [de Christ] ». Paul est littéralement prisonnier à Rome, sur le point de subir le martyre. Il est probable que ceux qui suivaient Paul à chaque pas et qui le harcelaient, en cherchant à le contredire et à « corriger » tout ce qu'il enseignait, tournent maintenant leur regard vers Timothée, son protégé. Ils ont probablement essayé de semer le doute dans l'esprit de Timothée, sur l'authenticité de son ordination : si Paul l'a ordonné, et que Paul est un hérétique, alors quiconque a reçu l'ordination de sa main est illégitime. Si, en fait, Timothée est confronté à ce genre d'intimidation,

ou si c'est ce à quoi Paul s'attend que Timothée ait à faire face, à un moment donné, on peut comprendre que, de façon répétée, Paul demande à Timothée de refuser d'avoir honte et de participer à la souffrance de Paul.

1 : 15–18. « Phygelle. . . Hermogène. Onésiphore ». Contrairement à la première (ou la précédente) incarcération de Paul, qui est décrite dans Actes comme une incarcération assez libre (Actes 28 : 30), Paul est maintenant dans le couloir de la mort, et le joug d'humiliation que Rome réserve à tous ses criminels est sur lui. Paul interprète les actions des deux premiers personnages comme illustrant qu'ils ont honte de lui. Mais pour le bien de Timothée, Paul nomme aussi Onésiphore. Loin d'avoir honte de Paul, il l'a cherché dans les entrailles de Rome.

2 : 3–7. « Tenez compte de ce que je dis ». Paul offre à Timothée trois paraboles au sujet de l'endurance : le soldat, l'athlète et le fermier. Pour chercher à plaire à son officier, le soldat gagne la gloire ; en endurant les rigueurs d'un sport et en respectant les règles du jeu, l'athlète gagne la couronne ; et par son travail à labourer, à planter, à entretenir sa terre, le fermier gagne les prémices de la récolte. Timothée doit considérer cela à la lumière de ses luttes dans l'Évangile. Les paraboles présentent trois stades de responsabilité et de récompense, par rapport au ministère. Le soldat qui cherche à plaire à un officier = la quête de Timothée pour plaire à Paul et au Seigneur de Paul ; l'endurance de l'athlète et sa volonté de suivre les règles = la volonté de Timothée d'endurer les épreuves et de vivre selon les instructions de Paul ; enfin, la démarche prudente du fermier qui laboure, qui sème et qui soigne sa terre = la vigilance attentive de Timothée. En retour, Timothée gagnera

la gloire d'un soldat du Seigneur, la couronne de justice, et les fruits célestes de son travail terrestre.

2 : 8–13. « Souviens-toi de Jésus-Christ... pour lequel je souffre ». Après ses paraboles de la souffrance et de la récompense, Paul rappelle à Timothée la souffrance et la résurrection de Christ, ainsi que la souffrance actuelle et la récompense future de Paul. En d'autres termes, Paul montre à Timothée que le modèle qui consiste à traverser d'abord de grandes souffrances et de grandes épreuves, pour recevoir ensuite une grande récompense, ne devrait pas troubler Timothée : le modèle remonte à Christ. Jésus-Christ ne saurait bénir un chemin qu'il aurait lui-même refusé de suivre (verset 13).

2 : 15–19. « Dispense droitement la parole ». En plus de l'attitude négligente qu'affichaient envers les vérités sacrées ceux qui se livraient à des « discours vains et profanes », certains enseignaient que la résurrection des saints s'était déjà produite. Ces enseignants pouvaient toujours avancer comme « preuves » le baptême du Saint-Esprit ou peut-être les sépulcres qui se sont ouverts, le jour où Christ a été crucifié (Matthieu 27 : 52). Une prolifération de demi-vérités était ainsi venue bouleverser la foi en l'espérance future de la résurrection finale. Il fallait montrer une plus grande prudence, de la part de Timothée. Il ne s'agissait pas de suivre leur modèle ou le sien. Il devait s'en tenir (c'est-à-dire « dispenser droitement ») au modèle qu'on lui a donné.

2 : 20. « Mais dans une grande maison. » Ceux qui recherchent le consensus parfait, l'unité et l'obéissance parfaites dans une église sont pris dans une course folle. Israël avait douze tribus, chacune avait ses propres revendications, ses griefs, ses forces et ses faiblesses. Et pourtant, Moïse a traversé le désert, et Josué les a conduits avec joie à Canaan. S'il en était ainsi d'Israël, une seule nation, avec une histoire

commune, combien plus diversifié et compliqué un corps composé d'hommes et de femmes de chaque nation et de chaque langue peut-il être ? Une modeste maison peut n'avoir qu'un seul type de vase, mais pas une grande maison. Paul avait appris que plus la maison de Dieu s'agrandissait, plus il y aurait de variété. Certains seront des vases d'honneur, d'autres serviront de récits de mise en garde. Nous serions donc mieux servis en cessant les campagnes destinées à « éliminer » les moins enthousiastes. La maison de Dieu, de ce côté-ci du ciel, connaîtra toujours des désaccords. Il est plus utile d'enseigner aux chrétiens comment éviter d'être influencés par ce qui est déshonorant.

2 : 22–23. « Fuis les passions de la jeunesse. » Cet avertissement, qui contraste avec « la droiture, la foi, l'amour et la paix », semblait exiger de Timothée qu'il mette un frein à toute tendance à se laisser entraîner dans des disputes. Paul qualifie ces inclinations de « passions de la jeunesse » (mais il peut s'agir aussi d'une mise en garde contre toute sorte de passion de jeunesse). Timothée doit éviter les « discussions folles et inutiles ».

2 : 24 « Affable pour tous, propre à enseigner ». Contrairement à des formes de correction plus draconiennes, l'enseignement corrige en douceur. Le dirigeant qui a tendance à manipuler, à contester, à se battre et à parler durement a besoin de délivrance. L'Évangile de Jésus-Christ est assez féroce en soi ; il n'a pas besoin de tigres de papier rugissants, pour effrayer les gens et les pousser à la soumission.

3 : 8. « Jannès et Jambres ». Bien que les noms de ces anciens sorciers égyptiens proviennent de sources juives non canoniques, le monde païen les connaissait assez bien (Pline, *Histoire naturelle* 30.1.11).

3 : 16 « Toute Écriture. » À ce stade précoce de l'histoire, avant même que le corpus du Nouveau Testament ait été achevé et assemblé, l'Écriture aurait été tout naturellement l'Ancien Testament pour Timothée, lui qui était juif du côté de sa mère. Mais il faut ajouter à cela les paroles autorisées de Jésus, qui étaient déjà en circulation, avant même que les quatre Évangiles ne soient composés. Paul faisait souvent appel à ces paroles, qu'il s'attendait à voir déjà connues de son auditoire (par exemple, I Corinthiens 7 : 10). Nous devons également noter que Paul s'attendait à ce que ses lettres soient lues publiquement comme des documents faisant autorité sur la doctrine (Colossiens 4 : 16). Il faut noter enfin que Pierre a fait allusion aux écrits de Paul comme étant les Écritures (II Pierre 3 : 15-16).

4 : 2 « Prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non ». Ces expressions semblent être séparées, mais en fait il s'agit d'une seule phrase, pour inciter Timothée à prêcher la Parole, s'il soit ou non d'humeur pour ce faire et si le contexte s'y prête ou non. Bien que le prédicateur ne doive pas être dur (car la prédication de la Croix n'est pas adaptée aux manifestations de machisme), ce n'est pas à l'oreille du public de décider de prêcher ou non la Parole. L'humeur est passagère, mais la Parole ne l'est pas. Elle est toujours de mise.

4 : 10. « Démas m'a abandonné ». Paul n'a pas toujours fait la distinction entre l'engagement que ses compagnons de travail ont pris envers lui-même et l'engagement qu'ils ont pris envers l'appel de Dieu. Pour Paul, l'Évangile qu'il prêchait était si profondément ancré personnellement, que si quelqu'un quittait Paul, il le considérerait comme une trahison de l'Évangile. (Pour Démas, voir aussi la note concernant Colossiens 4 : 14.)

4 : 21. « Venir avant l'hiver. » Dans sa jeunesse, Paul avait parcouru le monde entier, mais il finissait maintenant ses jours au pilori ; il ne demandait qu'un manteau chaud pour un donjon froid, et la compagnie de quelques livres et d'un vieil ami. Nous ne savons pas si Timothée a pu répondre à ses demandes.

Tite

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Paul instruit ici Tite de son rôle de surveillant, sur l'île de Crète.

OBJECTIF

Paul a chargé le jeune Tite de poursuivre son œuvre, d'établir l'église en nommant des hommes et des femmes de bien, et d'éviter d'argumenter ou de spéculer pour son propre compte.

THÈMES

La bonne doctrine. La miséricorde et la grâce de Dieu.

COMMENTAIRE

1 : 2. « Dieu qui ne ment point ». Tite a été nommé surveillant en Crète. Or, les Crétois de l'Antiquité avaient la réputation d'être menteurs (Tite 1 : 12). On croyait communément que les Crétois tenaient cela de Zeus, un menteur notoire. L'adresse de Paul au Dieu qui ne ment point laisse entendre qu'il faisait un peu d'ironie autour de cette tradition.

1 : 5. « Je t'ai laissé en Crète ». Actes 27 : 12 situe Paul en Crète, pour au moins un court moment. L'île de Crète était grande et parsemée de villes. Tite supervisait les multiples congrégations de Crète.

1 : 12–13. « Crétois ». Paul cite ici le poète grec Épiménide, qu'il qualifie de prophète (bien que Paul atténue cette affirmation en ajoutant, à la fin de la citation, « ce témoignage est

vrai » : un avertissement que Paul n'a jamais senti le besoin de donner, lorsqu'il faisait référence à un prophète hébreu).

2 : 4. « Dans le but d'apprendre aux jeunes femmes ». De nos jours, le ministère auprès des jeunes est organisé de telle sorte, que ce sont presque exclusivement des jeunes qui enseignent aux jeunes. Pour les services, pour les conférences, les camps et les congrès destinés à la jeunesse, on recrute les prédicateurs et les enseignants parmi les hommes et les femmes plus jeunes. Quand un homme ou une femme arrive enfin à l'âge où, à force d'expérience, il ou elle a acquis la sagesse et où il ou elle a le plus à offrir aux jeunes, le ministre est habituellement « promu » auprès des adultes, pour y exercer le ministère. Et le cycle recommence : on installe un jeune pasteur, qui est censé avoir un meilleur contact avec les jeunes. Mais il y a une pointe de narcissisme à croire que nous ne pouvons apprendre que des gens qui parlent comme nous, qui nous ressemblent et qui sont à peu près de notre âge. Cette philosophie a notamment pour conséquence involontaire que l'on cherche souvent à éviter les personnes âgées et qu'ainsi la mémoire se perd, cette mémoire qui est l'une des ressources les plus précieuses de l'Église. Nos pères apostoliques, eux, semblaient plus à l'aise avec le fait que des personnes âgées enseignent aux plus jeunes. Et tout aussi important, Paul était heureux de voir un jeune homme comme Tite (et Timothée), enseigner à des gens plus âgés que lui.

2 : 10. « À ne rien dérober ». Paul dit à Tite d'ordonner aux esclaves de ne pas voler leur maître. Ils doivent plutôt se montrer dignes de confiance.

2 : 15. « Que personne ne te méprise ». Comme Paul le rappelait souvent à Timothée, la jeunesse et l'autorité ne s'excluent pas mutuellement. Paul avait appris, longtemps auparavant,

que l'autorité d'une personne, dans l'Évangile, a tout à voir avec la sincérité d'une personne et son degré de conviction d'avoir été appelée. (Voir Galates 1 : 1.)

3 : 12. « Car c'est là que j'ai résolu de passer l'hiver ». Ce verset insinue que Paul a écrit cette lettre avant d'écrire II Timothée. Sa demande d'un avocat (verset 13) indique qu'il est peut-être au début de son emprisonnement à Rome, ou qu'il vient d'être libéré, mais qu'il craint une autre altercation avec Rome. Quoi qu'il en soit, il s'attend à rencontrer Tite à Nicopolis, qu'il identifie par « là », ce qui indique qu'il n'est pas encore à cet endroit.

Philémon

INTRODUCTION

CONTEXTE HISTORIQUE

Cette lettre a probablement été écrite avant les Épîtres pastorales. L'emprisonnement de Paul pouvait avoir eu lieu à Rome, à Éphèse ou à Césarée. Mais il ne se présente jamais comme étant un prisonnier de l'Empire romain.

OBJECTIF

Paul fait appel à la miséricorde de Philémon en faveur d'Onésime, l'esclave qui s'était enfui. Il espère que Philémon finisse par l'affranchir et le considérer comme un frère, et non plus comme un esclave.

THÈMES

Le pardon. La nouvelle dynamique de la fraternité, grâce à Christ.

COMMENTAIRE

1. « Paul, prisonnier de Jésus Christ ». De même que Paul s'attendait à ce qu'un serviteur travaille pour son maître « comme pour le Seigneur » (Colossiens 3 : 23-24), Paul adopte pour lui-même cet état d'esprit. Il s'intéresse aux causes profondes, et non superficielles. Son emprisonnement romain n'est que le résultat de son désir assumé d'être prisonnier de Christ.

2. « Archippe ». (Voir la note concernant Colossiens 4 : 17.) Paul s'attend apparemment à ce que cette lettre privée soit lue

publiquement à l'église qui se rassemble dans la maison de Philémon. Évidemment, le problème d'Onésime préoccupe toute la congrégation. Il se pourrait que Philémon n'ait pas été opposé au retour d'Onésime ; mais certains membres de l'église, sans doute soucieux de défendre l'honneur de la maison de Philémon, s'y opposent fermement. La stratégie de Paul, de faire lire la lettre à toute la congrégation, aurait donc permis à Philémon de sauver la face et de s'en remettre à la réputation apostolique de Paul. Il y a des dynamiques complexes à l'œuvre dans cette lettre, des dynamiques dont nous avons à peine conscience aujourd'hui.

6. « Que ta participation à la foi ». Le mot *participation* est ici une traduction de *koinonia*, ou « communion ». Paul est en train d'établir les bases du pardon d'Onésime. L'Église est une communauté de grâce. Si Paul parvenait à emmener Philémon à considérer Onésime d'abord comme un membre de la communauté et *ensuite* comme un serviteur dans sa maison, alors le pardon viendrait de lui-même, comme une conséquence naturelle de cette relation, plutôt que comme une chose qui lui est imposée.

8-16. « Bien que j'aie en Christ toute liberté de te prescrire ce qui est convenable ». Paul met de côté sa salutation habituelle d'« apôtre de Jésus-Christ », préférant plutôt faire mention de son statut de prisonnier, afin de pouvoir faire appel à Philémon non pas sur la base de l'autorité, mais sur la base de l'amour. Le verset 10 indique que Paul aurait converti Onésime, pendant qu'ils étaient en prison ensemble. Si tel est le cas, Paul fait preuve d'une douce ironie, lorsqu'il se présente comme l'esclave et prisonnier de Christ, lui qui choisit de rester seul en renvoyant l'esclave et prisonnier de Philémon. Il semble en effet que c'est exactement l'ironie que Paul a en tête, lorsqu'il demande à Philémon de recevoir Onésime comme s'il recevait

Paul lui-même. En recevant à nouveau Onésime et en le libérant, Philémon libère ainsi Paul, dans un certain sens. C'est à ce point que Paul associait sa mission au salut des autres. Plus il s'engageait à servir Christ, plus il s'identifiait étroitement à l'acte de salut de Christ. Christ est venu comme serviteur et en « rançon de beaucoup ». Libéré par Christ, Paul est devenu son serviteur, un prisonnier pour des hommes comme Philémon. Libéré par l'Évangile de Paul, Philémon doit maintenant faire face à un dilemme : faire payer Onésime pour ce qu'il a fait, ou utiliser sa liberté pour libérer son esclave. Philémon rendrait-il le bien pour le bien ? Ou garderait-il le sceptre de la liberté entre ses mains, pour ne jamais le remettre à d'autres ? S'il libérait Onésime, il accomplirait dans le monde naturel ce qui avait déjà été accompli dans le spirituel. Bien que l'horreur de l'esclavage soit réapparue de temps à autre en Occident, depuis l'avènement du christianisme, la semence de l'Évangile fait de l'esclavage une institution intenable et insoutenable. Même ici, au temps du christianisme naissant, où Rome régnait en maître, fière et hautaine, la fin de l'esclavage (cette tradition mondiale dont jouissait l'élite et que l'esclave acceptait comme un mode de vie) pouvait s'entendre, quoique faiblement, dans une lettre écrite depuis une cellule de prison.

18–19. « Mets-le sur mon compte ». De même que Dieu en Christ a pris nos péchés et qu'il a subi le châtiment, de même dans cette miniature du salut, Paul a demandé que les crimes d'Onésime lui soient imputés.

22. Paul était confiant non seulement d'être bientôt libre, mais de pouvoir aussi rendre bientôt visite à Philémon. Plusieurs s'accordent pour dire que Paul était alors en prison à Éphèse, à environ 200 km seulement de Colosses, là où vivait Philémon.

Liste des illustrations

Figure 1. Parthénon et Aréopage.....	12
Figure 2. Inscription adressée à César	41
Figure 3. Graffiti d'Alexamenos.....	69
Figure 4. Couronne de victoire.....	154
Figure 5. Miroir en bronze	171
Figure 6. Détail de l'arc de Titus.....	187

Table dès matières

Préface de l'éditeur.....	5
Avant-propos	9
Remerciements.....	13

PARTIE I

Introduction	17
--------------------	----

PARTIE 2

Romains	63
I Corinthiens	127
II Corinthiens	181
Galates.....	207
Éphésiens	227
Philippiens.....	259
Colossiens.....	279
I Thessaloniens.....	293
II Thessaloniens	307
I Timothée	317
II Timothée.....	331
Tite.....	339
Philémon.....	343